UNE

EXCURSION A ATHÈNES

LES EFFETS DE LA CRISE HELLÉNIQUE.

La Grèce traverse une crise qui exercera sur son avenir une influence décisive. A la suite des derniers événemens qui se sont produits en Orient, ses espérances trompées, ses ambitions déçues ont éveillé en elle un sentiment de dépit qui s'est traduit d'abord par un vif découragement. Peu à peu néanmoins les choses ont paru changer de face. L'homme qui s'était joué avec le plus d'ironie des illusions de la Grèce, qui les avait provoquées avec le plus d'énergie pour les dissiper ensuite avec le plus de rapidité, lord Beaconsfield, est tombé du pouvoir laissant la direction de la politique anglaise entre les mains d'un illustre philhellène, M. Gladstone. La conférence de Berlin n'a pas tardé à prouver que ce changement de personnes entraînerait un changement dans les dispositions de la diplomatie européenne envers la Grèce. C'est à peine si lord Beaconsfield consentait à céder quelques districts de la Turquie au royaume hellénique; M. Gladstone a obtenu pour lui la cession, platonique, il est vrai, de deux provinces. Le succès était grand, du moins en apparence. Faut-il s'étonner qu'il ait grisé les Grecs? Une race aussi hardie, aussi prompte à la confiance, aussi convaincue de la grandeur de ses destinées, devait s'enflammer immédiatement à l'idée d'obtenir, de la main de l'Europe, un agrandissement de frontières qui réalisait, qui dépassait même toutes ses prétentions. En quelques semaines, la Grèce, qui n'avait

pas d'armée, a réuni soixante mille hommes sous le drapeau de Saint-George; en quelques semaines aussi, elle a doublé son budget. De 50 millions de drachmes, elle l'a élevé à plus de 100 millions; seulement, comme il est beaucoup moins facile d'augmenter les recettes que les dépenses, c'est au moyen d'emprunts qu'elle a cherché à combler un déficit qui, pour deux années, se montait à 121,773,162 drachmes. Ayant ainsi engagé son avenir financier et militaire, s'étant acculée à la guerre ou à la révolution et à la banqueroute, elle s'est tournée vers les puissances pour leur demander le moyen de mettre à exécution les résolutions de la conférence de Berlin. Mais de nouveaux changemens venaient de se produire en Europe; la malencontreuse expédition de Dulcigno avait épuisé l'entente internationale; les affaires d'Irlande et du Transvaal absorbaient M. Gladstone; la France rentrait dans son recueillement, l'Allemagne dans son égoïsme. Au lieu des secours effectifs qu'ils attendaient, les Grecs ont reçu des conseils de prudence et de modération qui arrivaient bien tard et qui ont paru bien cruels à un peuple fatigué de tout espérer et de ne rien obtenir.

J'étais à Athènes au moment où la triste vérité a commencé à luire aux yeux des Grecs. Le spectacle qu'offrait la ville était des plus curieux; partout on croisait des bataillons allant à l'exercice, des escadrons de cavalerie se rendant à la manœuvre; des soldats, des officiers, des canons, débouchaient de toutes les rues, obstruaient toutes les places. C'était un va-et-vient militaire continu. Le bruit des sonneries de clairons et de fanfares se faisait entendre dès l'aurore et se prolongeait jusqu'au coucher du soleil. Lorsqu'on se promenait dans les ruines de l'Acropole, des décharges incessantes de mousqueterie, partant de l'Agora, du Pnyx, de la colline des Muses, venaient troubler le silence des souvenirs antiques et ramener l'imagination, prête à s'égarer dans le siècle de Périclès ou de Démosthène, aux réalités les plus contemporaines. Je dois dire cependant que les fusils et les canons seuls traduisaient l'excitation publique de la Grèce. Rien de plus calme en apparence que cette ville d'Athènes, où, d'après les récits des Grecs, soufflait un vent de colère, de révolution et de guerre! Je dois dire encore qu'un très grand nombre de soldats que je voyais appartenaient, non à la Grèce proprement dite, mais aux colonies grecques de la Turquie et de l'Europe. En Grèce, les réfractaires abondaient; mais, en revanche, des volontaires arrivaient chaque jour de tous les pays grecs restés sous la domination ottomane. On les recevait d'abord avec enthousiasme, puis avec une certaine inquiétude. Il est certain qu'ils constituent pour la Grèce un double danger. Si la guerre éclate, pourront-ils rester dans les rangs de l'armée hellénique? Non, sans doute, car la Turquie s'empressera de déclarer que tous ceux de ses sujets qui

seront pris dans les rangs de cette armée seront fusillés comme ayant passé à l'ennemi. Dès lors, la Grèce s'expose à voir, au début des hostilités, une partie des forces qu'elle aura réunies à grands frais disparaître et fondre. Mais c'est là le moindre des périls que les volontaires grecs font courir au royaume hellénique. Ce sont eux qui le forceront peut-être à se battre, malgré les avertissemens de l'Europe, malgré les conseils du bon sens. Est-il possible en effet, de les renvoyer dans leurs foyers sans avoir mis leur courage à l'épreuve, sans avoir usé de leur dévoûment? Ils y rentreraient dégoûtés, persuadés qu'il n'y a plus aucun fond à faire sur la Grèce, résignés à se jeter dans les bras du premier peuple qui leur offrirait de les délivrer du joug ottoman. Les hommes d'état d'Athènes sont beaucoup trop fins pour se faire illusion sur les chances que leur offrirait une guerre avec la Turquie; mais il leur semble que la défaite vaudrait mieux qu'une défaillance nationale qui briserait pour toujours les espérances du monde hellénique.

Je n'ai pas le dessein d'étudier ici la situation de la Grèce ni de rechercher la conduite qu'elle devrait tenir pour sortir de la crise actuelle sans compromettre ses destinées. Il m'a semblé seulement qu'à la veille d'événemens décisifs pour l'avenir d'un pays auquel se rattachent tant de glorieux souvenirs, tant de généreuses illusions, tant de légendes et d'émotions poétiques, il y avait quelque intérêt à se demander ce qu'il a fait depuis sa délivrance, s'il s'est montré digne de l'indépendance, s'il a mérité toutes les critiques qu'on lui a quelquefois adressées ou toutes les louanges que des amis maladroits ont eu le tort de lui prodiguer. Pour traiter à fond un pareil sujet, il faudrait avoir visité la Grèce dans toutes ses parties, en avoir parcouru les provinces, avoir vu fonctionner de près ses institutions administratives, et, ce qui est plus important encore, ses administrateurs, avoir fait en un mot une série d'observations que je n'ai pas faites et dont je ne saurais me passer, à l'exemple de ces voyageurs qui tirent des conclusions de détails qu'ils ignorent et qu'ils supposent avec une déplorable légèreté. Mais la création d'une capitale est pour une nation la première condition d'existence. Le génie de chaque peuple se reflète plus ou moins dans la ville où se concentre sa vie politique, intellectuelle et morale. « Je ne suis Français, disait Montaigne, que par cette grande cité de Paris, la gloire de la France et l'un des plus nobles ornemens du monde. » Presque tous les pays pourraient en dire autant de leur capitale. Les Grecs en particulier ne seront vraiment Grecs que par Athènes, s'ils parviennent à vaincre l'esprit de clocher, le patriotisme local et provincial qui a été leur perte dans l'antiquité et qui risque encore de causer un jour leur ruine.

Plus que personne ils ont besoin d'une vigoureuse unité pour résister aux causes de dissolution dont ils sont environnés. Menacés d'être engloutis sous l'inondation slave, qui pressera toujours d'un poids énorme la digue fragile de leurs frontières, placés en face de races toujours prêtes à les écraser par le nombre et par l'énergie militaire, ils ne peuvent se sauver qu'en réunissant leurs forces, qu'en les formant en faisceau, qu'en organisant à côté des grandes agglomérations voisines une individualité nationale bien distincte, douée d'une vie originale, ayant un caractère très tranché, opposant aux qualités puissantes de ses rivales les qualités fines et brillantes dont ils retrouveront la tradition dans les souvenirs de leur incomparable passé. Sous ce rapport, le choix d'Athènes comme capitale a été une heureuse inspiration. C'est à elle que devait revenir la maîtrise de la Grèce moderne. Aujourd'hui Sparte serait bientôt vaincue : son génie brutal périrait dans des luttes inégales; les masses slaves engloutiraient sans peine les petits bataillons d'élite avec lesquels elle chercherait à suspendre leur marche. Qui sait, au contraire, si l'esprit charmant d'Athènes ne parviendrait pas à les arrêter? Quoi qu'en pensent les sceptiques, les forces morales jouent un grand rôle dans les choses de ce monde, et ceux qui sont dépourvus de forces matérielles peuvent encore y chercher sans témérité une espérance de salut.

I.

La ville d'Athènes ne ressemble plus à celle que M. Edmond About a décrite; on se rappelle le tableau, il était trop spirituel pour n'être pas resté dans toutes les mémoires. Était-il exact? Je n'oserais l'affirmer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne l'est plus. On ne dort plus en plein vent dans les rues d'Athènes; la malpropreté n'y est plus repoussante : je n'y ai pas rencontré un seul corbeau mort, une seule poule écrasée, un seul chien en décomposition. La police n'y permet plus aux propriétaires de creuser de grands trous à chaux devant leurs maisons. Les ruisseaux y sont toujours un peu sales, parce que l'eau, trop peu abondante, n'y court jamais, mais ils ne produisent plus de cloaques. Les hôtels ressemblent à tous les hôtels d'Europe. Quant aux fiacres, ils ne sont ni disloqués, ni mal tenus, ni dépourvus de carreaux et pour le moins d'une roue. Ce sont de beaux landaus fort propres, traînés par des chevaux dont le galop est l'allure naturelle, conduits par des cochers dont les seuls défauts sont de n'avoir point de tarif, ce qui leur permet d'écorcher indignement les voyageurs, et de ne savoir que le grec, ce qui rend très difficile aux étrangers d'employer leurs services. La rencontre de cochers capables de les comprendre

serait pourtant fort utile à ceux de ces étrangers qui ont à découvrir l'adresse de personnes du pays. Un grand nombre de rues n'ont pas de noms; un plus grand nombre de maisons n'ont pas de numéros. Le plan de la ville est très régulier, très simple, en sorte qu'on s'y retrouve tout de suite; mais quand il s'agit d'y découvrir quelqu'un, la difficulté commence. — M. un tel demeure dans la maison d'un tel. — C'est le seul renseignement que vous puissiez obtenir. Avec de l'habitude, on s'y fait, mais lorsqu'on passe peu de temps à Athènes, l'habitude ne vient pas, et l'on est fort embarrassé. La poste n'éprouve pas les mêmes difficultés, par l'excellente raison qu'elle n'a pas de facteurs. Lorsqu'on veut recevoir sa correspondance chez soi, il faut s'entendre avec un facteur volontaire, qui vous l'apporte moyennant une rétribution de dix centimes par lettre.

L'aspect d'Athènes, il faut l'avouer, est assez vulgaire. C'est celui d'une ville toute moderne, construite dans les styles italien et néo-grec, avec des rues poudreuses bordées parfois d'arbres rabougris, des murs blancs qui brûlent les yeux au soleil, des squares médiocres où des musiques de régiment font entendre les plus diaboliques concerts. Jadis, le jardin de la reine était une promenade charmante, rempli de plantes rares et de verdure; mais cette fantaisie de la reine Amélie n'est pas du goût de la reine Olga, que sa famille intéresse plus que les fleurs; aussi, bien des plantes ont-elles disparu, bien des massifs ont-ils été détruits, bien des arbres sont-ils tombés sous le vent sans qu'on ait songé à les remplacer. Les vieux quartiers de la ville sont tombés également ou se sont transformés. Même sous l'Acropole, là où les voyageurs signalaient naguère des constructions orientales qui rappelaient la domination ottomane, le niveau moderne a passé; c'est à peine si le marché, avec ses baraques en planches adossées à des murs antiques, ses boutiques remplies de légumes verts, de fruits dorés, de grappes de raisins blonds et rouges, de pyramides de pommes et de mandarines, a conservé je ne sais quel reflet des bazars turcs et arabes. Tout le reste est bien grec, ou plutôt européen, c'est-à-dire laid, commun, sans physionomie. Je ne ferai exception que pour trois monumens dont le bon goût fait honneur au talent des architectes qui les ont construits. Le premier, le plus remarquable de tous, l'université, a été bâti par un Danois, M. Hansen, qui a essayé d'y faire revivre l'architecture polychrome des anciens et qui y a réussi. La façade, élégante et simple, convient singulièrement à la destination de l'édifice; elle est austère sans être froide. Le second monument s'élève à côté de l'université. Il est dû à la générosité du baron Sina, qui a doté Athènes de tant d'institutions utiles et brillantes. Il servira d'académie. C'est un gracieux édifice de marbre, imité des temples anciens, avec propylées, péristyles, frises polychro-

mes, frontons élégans, etc. J'avoue cependant que j'ai peine à m'expliquer l'utilité de deux colonnes gigantesques qui s'élèvent des deux côtés des propylées et qui écrasent de leur masse l'ensemble de la construction. Des chapiteaux ioniques d'une lourdeur désagréable les surmontent. Il paraît que ces chapiteaux supporteront des statues, ce qui contribuera à en augmenter le mauvais effet. Les Grecs, qui se vantent de connaître si bien l'antiquité, ont donc oublié quelle réputation s'étaient faite les Abdéritains parmi leurs ancêtres, parce que, ayant reçu une statue, ils n'avaient rien trouvé de mieux que de la placer au sommet d'une colonne? Les Romains ont suivi régulièrement, plus tard, l'exemple des Abdéritains. Les Grecs modernes ne perdent pas une occasion d'en faire autant. On peut voir, en débarquant au Pirée, sur la principale place de la ville, un tout petit buste de l'Apollon du Belvédère juché sur une sorte de pyramide d'une vingtaine de mètres de hauteur. Lorsqu'on arrive à Athènes nourri des leçons de l'art ancien, les déceptions ne manquent pas. Le troisième monument moderne qui mérite d'être cité est l'Arsakion ou école des filles. Il est un peu sévère peut-être, mais d'une grandeur et d'une simplicité de lignes qu'on ne saurait trop louer. Et puis, comment se défendre d'un sentiment de profonde estime envers les Grecs, lorsqu'on songe que cet Arsakion est une sorte de lycée pour les filles, comme nous n'en avons pas, comme nous songeons à en fonder, comme nous aurons tant de peines à en acclimater chez nous? A Athènes, on a toujours trouvé que les femmes devaient recevoir une éducation élevée, que la science était faite pour elles comme pour les hommes, que le travail était la meilleure garantie contre les entraînemens de leur âme et de leur imagination. L'université, l'académie, l'Arsakion, sont de belles et bonnes œuvres. A part cela, tous les autres monumens d'Athènes semblent n'avoir d'autre destination que de faire ressortir, par effet de contraste, l'inimitable beauté des ruines antiques. Le palais royal, construit pour le roi Othon, est le triomphe du mauvais goût allemand. Et dire que cette affreuse caserne écrase toute la ville de sa lourde masse et se voit presque d'aussi loin que le Parthénon!

Athènes se développe et grandit chaque jour. De nouveaux quartiers y sont en construction; les établissemens publics s'y multiplient. Lorsqu'on monte au Lycabette et qu'on contemple le merveilleux panorama de l'Attique, on est frappé de la place qu'y occupe la ville et des progrès qu'elle semble faire dans toutes les directions. Si l'on songe qu'elle a été bâtie presque tout entière depuis la proclamation de l'indépendance, il faut bien admirer la merveilleuse activité du petit peuple qui a su se créer aussi rapidement une pareille capitale. Je ne sais cependant si Hermopolis,

dans l'île de Syros, ne donne pas une idée plus brillante encore de l'œuvre improvisée par la Grèce indépendante. Sous la domination turque, c'était à peine une bourgade, c'est aujourd'hui une grande ville, et qui paraît d'autant plus grande qu'elle est pour ainsi dire jetée sur un rocher stérile, dont la nudité fait ressortir son éclatante blancheur, ses vastes et élégantes proportions. Ses places, son marché, ses rues m'ont beaucoup plus frappé que ceux d'Athènes. Il est vrai qu'Hermopolis est dans une admirable situation commerciale et maritime, au centre des Cyclades, sur la grande route de l'Europe. Le Pirée envie à Hermopolis sa prospérité, en vertu de ce particularisme, de cette jalousie de ville à ville, qui sont aussi vifs dans la Grèce moderne que dans la Grèce antique. Il est possible qu'il vienne à enlever à sa rivale une partie des richesses qui font sa gloire, attendu que, si son port est petit, celui de Syros ne l'est guère moins. Dans ce cas, Athènes profiterait des gains que ferait le Pirée. Cela ne changerait rien d'ailleurs à sa physionomie actuelle. Ses rues peuvent s'allonger, ses maisons se multiplier, mais il est peu probable que l'art y renaisse. Les églises n'y sont guère remarquables. A défaut de beauté, un certain nombre de chapelles byzantines ont un aspect original; leur petitesse étonne; l'une d'elles interrompt agréablement la rue d'Hermès, la rue de Rivoli d'Athènes, au grand désespoir des amateurs de lignes droites. Quant à la cathédrale, c'est, dans son genre, une œuvre qui vaut le palais royal; elle impose par sa masse et aveugle par sa lourdeur.

Je ne sais si je juge avec impartialité l'Athènes moderne. J'avouerai que, tout persuadé que je suis de l'utilité de placer au pied de l'Acropole la capitale du royaume hellénique, je ne puis penser sans regrets aux trésors que recouvrent peut-être et que recouvriront désormais pour toujours les constructions qui s'élèvent tout autour du rocher sacré. Que de fois, en creusant les fondemens d'une maison, n'a-t-on pas rencontré des vases peints, des statuettes de terre cuite, des objets d'une valeur inappréciable pour l'art ou pour l'histoire? Avant de charger le sol d'édifices monstrueux, il aurait fallu le fouiller dans tous les sens à une grande profondeur, afin d'en retirer jusqu'au dernier débris d'un passé qui fait encore toute la gloire, toute la force, tout le prestige de la Grèce. Dans leur désir de posséder au plus vite une capitale, les Grecs se sont hâtés d'engloutir des œuvres qui sont pourtant leur seul titre de noblesse, leur seul droit à l'existence. Il y a quelques années, en déblayant le céramique extérieur, on a trouvé quelques bas-reliefs admirables dont l'un pour le moins est de l'école de Phidias. On en est resté là faute d'argent, et aussi pour éviter de démolir une misérable chapelle, mais on a laissé des maisons s'élever alentour. Au prix que coûte parfois la civilisation, on se prend à regretter la

barbarie. Les Turcs n'avaient détruit aucun des monumens d'Athènes. C'est Morosini qui a fait sauter le Parthénon; c'est lord Elgin qui l'a mutilé. Plaise au ciel que les Grecs n'achèvent point l'œuvre de vandalisme sous prétexte de montrer au monde toute l'étendue de leurs progrès!

En arrivant à Athènes, la première impression des voyageurs qui ne connaissent pas, qui n'aiment pas l'antiquité est celle d'un ennui profond. Au bout de deux jours, ils ont visité la ville d'un bout à l'autre; ils ont traversé vingt fois les mêmes rues, regardé à satiété des maisons sans caractère, parcouru dans tous les sens des boulevards et des places, remarquables seulement par une poussière aveuglante quand le vent souffle et par une blancheur non moins aveuglante quand le soleil brille. Les indigènes sont fort indulgens pour leur poussière. N'osant pas affirmer qu'elle est agréable, ils jurent leurs grands dieux qu'elle n'est pas nuisible. On peut, suivant eux, s'en remplir les yeux et les bronches sans le moindre inconvénient. Peu s'en faut qu'ils ne déclarent que c'est un tonique qui fortifie les organes où il se loge. Je sais par expérience qu'il faut avoir des bronches et des yeux grecs pour admirer la parfaite innocuité ou les vertus salutaires de la poussière d'Athènes. En hiver, lorsque le Borée fait rage, — et cela lui arrive hélas! bien souvent, — il est impossible de s'en garantir. Elle pénètre partout, dans les vêtemens, dans les chambres les mieux fermées, dans les tiroirs les mieux clos. La pluie ne l'abat que pour quelques heures. Dès que le soleil recommence à briller, elle reparaît. La moindre brise la soulève en tourbillons dont la ville entière est enveloppée. Les arbres en sont couverts; aussi leurs feuilles varient-elles entre le blanc et la couleur de la boue, on dirait les plantes en métal qui ornent les mauvais cabarets d'Occident.

Je disais donc que les voyageurs peu amoureux de l'antiquité étaient médiocrement charmés par Athènes. Ils n'y rencontrent presque pas de distractions; il est rare que le théâtre soit ouvert, et en dehors du théâtre, il n'y a rien. L'été seulement, la plage du Phalère est égayée par des concerts, des fêtes, des réunions de toute sorte; on y jouit à la fois des plaisirs du bain et de la musique des *Cloches de Corneville*. Mais, l'hiver, tout est calme. Peu de villes présentent un aspect aussi tranquille qu'Athènes. Je croyais les Grecs bruyans et tapageurs; sur la foi de récits peu véridiques, je m'imaginais qu'ils discutaient avec vivacité dans les rues et sur les places les plus graves sujets politiques, qu'ils s'emportaient très vite, qu'ils étaient toujours en mouvement, toujours prompts à crier, sinon à agir. Je comparais leur animation à celle des Arabes du Caire et d'Alexandrie, et j'entendais sortir d'Athènes, comme de ces deux villes, une rumeur incessante, pareille au bruit de la houle.

Il n'en est rien. Le soir, vers sept heures, à la sortie de la chambre des députés, les débats parlementaires se poursuivent parfois dans un café. On entend alors les invectives tapageuses circuler de table en table, passer au travers des portes et gagner jusqu'aux trottoirs. Mais ce léger vacarme s'éteint vite. Passé huit ou neuf heures, les rues sont désertes; on y rencontre peu de promeneurs attardés, encore moins de voitures glissant sourdement dans la poussière. Les cafés sont presque vides : deux ou trois enragés politiques y gourmandent seuls l'Europe en dégustant une tasse de café, un verre de limonade, ou en fumant un narghilé. Au moment où j'ai vu Athènes, elle aurait dû présenter la plus vive animation, puisqu'elle était remplie de soldats venus non-seulement de tous les points du royaume, mais de tous les recoins du monde hellénique; des volontaires, gens d'ordinaire peu tranquilles, y affluaient sans cesse; la population, surexcitée par des idées guerrières, y éprouvait, disait-on, les passions les plus violentes; on ne parlait partout que de combats, de révoltes, de révolutions, de carnages. Il n'y avait pas un seul Grec qui n'affirmât sérieusement qu'Athènes était sur un volcan, pas un qui ne répétât : « Nous sommes en pleine fièvre! nous ne nous possédons plus! » Les conversations sentaient la poudre; on entendait, du matin au soir, le bruit du tambour, des trompettes et des exercices de tir. C'était d'ailleurs le seul bruit qu'on entendît, avec celui des discours parlementaires.

En se promenant dans les rues, le calme des physionomies, la nonchalance des démarches, l'air rassuré et satisfait qui brillait sur les visages, étonnaient. De petits soldats bien raisonnables parcouraient la ville sans pousser aucun cri, sans chanter aucun air patriotique, sans répandre autour des cafés le plus léger tumulte. Il paraît que l'aspect d'Athènes est toujours aussi calme. Même lorsque la population se livre à une manifestation politique, la voie publique n'est pas troublée. Les choses se passent doucement, en famille : les soldats, la police, se mêlent à la foule; on marche ainsi presque sans mot dire. Il y a des peuples qui manifestent en dehors, d'autres qui manifestent en dedans. Les Grecs manifestent en dedans. C'est ce qui m'a le plus surpris chez eux, je l'avoue, car il y a, sous ce rapport, une différence radicale entre les habitans d'Athènes ou du royaume hellénique et les Grecs qui vivent à l'étranger. Rien de plus violent, de plus porté aux rixes, de plus brutal que les Grecs d'Égypte par exemple. A Alexandrie et au Caire, les quartiers grecs sont à bon droit fort mal famés. A chaque fête, on y entend les démonstrations les plus bruyantes, toujours suivies de querelles où le sang est versé. Il faut voir les Grecs dans leur patrie, non dans leurs colonies : ils y gagnent beaucoup. Tous les renseignemens que j'ai pu recueillir à Athènes m'ont montré

que la population du royaume ne méritait pas les justes reproches qu'on adresse à celle des villes grecques de l'empire ottoman. Elle est honnête, simple et suffisamment laborieuse. Si les politiciens de profession laissent beaucoup à désirer comme moralité, il n'en est pas de même de la masse populaire, qui a réellement les vertus solides sans lesquelles une nation se laisse vite entraîner par les courans les plus dangereux.

Ce qui achève d'enlever à Athènes toute originalité, c'est le très petit nombre de costumes indigènes qu'on y rencontre. Tandis que, dans la plupart des villes orientales, les couleurs les plus variées, les formes les plus étranges, baignées dans une lumière éclatante, frappent, amusent, égaient et enchantent les regards, ici tout est gris, laid, et vulgaire, La fustanelle n'est plus portée que par une infime minorité de Grecs réfractaires aux usages modernes. L'immense majorité est vêtue à l'européenne ; la seule particularité qui distingue un Athénien d'un étranger, c'est la couche de poussière qui finit par s'attacher à lui. Rien n'est plus curieux que l'influence des costumes sur les types! Les Grecs d'Athènes auraient le sort de Rika si on les trouvait en France ; tout le monde dirait en les voyant : « Ah! ah! ces messieurs sont Grecs : c'est une chose bien extraordinaire! » Le fait est qu'ils nous ressemblent d'une manière tellement frappante qu'on a bien de la peine à croire, en se promenant à Athènes, qu'on n'est pas tout simplement dans une de nos villes du Midi. Les Grecs qui ont conservé la fustanelle sont arrivés, je ne sais comment, à conserver en même temps le type national. Ils ont d'ordinaire la longue et fine moustache, les traits aiguisés, les yeux étincelans, en pallikares traditionnels. Le jour où ils disparaîtront, il n'y aura plus de Grecs, la théorie de Fallmerayer sera vraie. Les femmes font venir leurs robes de Paris. Quelques-unes d'entre elles portent encore ce béret rouge avec un gland noir attaché à une longue tresse dorée, ou le gland doré attaché à une longue tresse noire qui encadrait si harmonieusement la tête de leurs aïeules. C'est tout ce qu'elles ont gardé d'ailleurs de l'ancien costume national; plus de veston brodé, plus de larges manches s'étendant en éventail sur des mains délicates! Il va sans dire que dans la bonne société personne ne porte ni fustanelle ni béret rouge. L'hellénisme s'arrête où la toilette commence.

Si l'on veut voir de belles Grecques, ce n'est pas à Athènes qu'il faut aller. J'en ai rencontré beaucoup à Alexandrie, en Asie-Mineure et dans les îles. A Athènes, le type féminin est ordinairement lourd. Malgré la splendeur des yeux, chose trop ordinaire en Orient pour qu'on y fasse attention, la vulgarité générale des formes cause une sorte de déception. Je fais, bien entendu, la part des exceptions, mais on ne peut parler que de l'ensemble. M. Edmond About

prétend que, si la société d'Athènes est médiocre, les servantes, les ouvrières, les Albanaises, y sont parfois admirables. Il dit avoir contemplé des servantes venues de Naxos et de Milo qui auraient éclipsé toutes les femmes de Paris, si on avait pu les faire infuser six mois dans une eau courante (de l'eau courante à Athènes, quelle ironie!). Ai-je été moins heureux que M. Edmond About, ou son imagination a-t-elle transformé la réalité? Quand tous les flots de la Seine baigneraient à satiété les servantes d'Athènes que j'ai vues, les Parisiennes n'auraient rien à craindre de la concurrence; peut-être même ce bain prolongé aurait-il plus d'inconvéniens que d'avantages; il en est des femmes de la Grèce comme de ses marbres : l'action du soleil, de l'atmosphère et de la poussière imprime à leur teint une couleur dorée, pareille à celle des épis mûrs, qui n'est pas sans grâce, et dont la disparition ne serait pas sans inconvéniens.

C'est le dimanche qu'il faut, à Athènes comme partout, parcourir les promenades publiques, si l'on veut voir de près la population, examiner les types, étudier les mœurs, observer les usages. Tous les jours, du reste, vers cinq heures, le boulevard principal, le Stade, et la route de Patissia se remplissent de promeneurs. Voitures, piétons, cavaliers suivent le même courant et font, au milieu de la poussière, une sorte de tour du lac monotone et mesquin. On descend d'abord le Stade, puis on enfile la route de Patissia, entre deux haies d'arbres malingres et de maisons communes. Sur la route de Patissia, on peut apercevoir, en passant, l'école polytechnique, grand édifice de marbre d'une richesse de construction incontestable; mais il est préférable de regarder devant soi la plaine de l'Attique couverte d'oliviers et terminée par la chaîne tourmentée du Parnès. C'est un beau panorama quand le soleil couvre de ses derniers rayons les flancs du Parnès, allonge des ombres bleues dans leurs profondes crevasses, projette des lueurs dorées sur leurs saillies, nuance avec une inépuisable variété de tons leurs innombrables ondulations. Mais, au retour, le spectacle est plus beau encore. Les îles et les montagnes de la Morée apparaissent à droite, à gauche se dresse le Lycabette; en face s'élèvent l'Acropole et ses ruines glorieuses. Je doute que beaucoup de promeneurs perdent leur temps à contempler ce tableau. Ne faut-il pas discuter sur les toilettes des femmes, sur l'élégance des cavaliers, saluer les amis et connaissances, voir et se faire voir? Mais les voyageurs qui viennent à Athènes pour le Parthénon, et qui ne se soucient guère des détails de la vie moderne, ne peuvent s'empêcher de lever à chaque instant les yeux, non-seulement sur la route de Patissia, mais sur toutes les places publiques, mais dans toutes les rues de la ville, pour apercevoir la colline de l'Acropole surmontée de ses

vieilles murailles d'où se dégagent, comme une apparition exquise, les plus beaux débris de l'art humain. Heureusement l'Acropole apparaît presque partout. Lorsqu'on est fatigué d'errer dans l'Athènes contemporaine, un seul regard vous transporte dans ce passé lointain dont l'image, encore vivante après tant de désastres, brille d'un incomparable éclat sur la cité qui l'entoure. Au milieu d'une mer de maisons sans goût, la colline de l'Acropole est comme une île enchantée vers laquelle on se retourne sans cesse et qu'on ne contemple jamais sans émotion.

II.

Une des choses qui frappent le plus dans l'Athènes moderne, c'est l'austérité qui y règne ou qui semble y régner. Je dis qui semble y régner, parce que bien des personnes m'ont affirmé que cette austérité n'était qu'apparente et que la corruption cachée égalait, si elle ne dépassait pas, celle des villes les plus licencieuses de l'Europe. Je dois néanmoins à la vérité d'avouer que ces personnes étaient étrangères comme moi, qu'elles ne connaissaient pas Athènes mieux que moi et que leurs renseignemens ont tout juste la valeur d'une hypothèse. En supposant d'ailleurs qu'elles aient raison et que la vertu ne soit chez les Athéniens qu'une forme de la vanité, cette bonne tenue extérieure, qui contraste si fort avec les mœurs de presque toutes les capitales occidentales, n'est-elle point remarquable? Au moment où j'y suis passé, Athènes était une ville militaire; c'est toujours une ville d'université. On n'y voit pourtant pas des cafés et des brasseries du genre de ceux qui pullulent dans nos villes de garnison et du quartier Latin. Les étudians y abondent, les étudiantes y sont inconnues. Cette sévérité d'habitudes est une des causes du succès de l'université d'Athènes dans le monde hellénique. Beaucoup de familles qui enverraient leurs fils faire des études à Constantinople ou à Paris, si elles y trouvaient les mêmes garanties, préfèrent les envoyer à Athènes, parce qu'elles sont sûres qu'ils y mèneront bon gré mal gré une vie régulière. L'occasion fait le larron; à Athènes, l'occasion ne se présente presque jamais. Le vice, s'il existe, est forcé de se dissimuler tellement, d'employer tant de ruses, de se couvrir de masques si épais, qu'il devient d'une pratique singulièrement difficile. C'est un luxe auquel tout le monde ne peut prétendre. J'ignore ce qui se passe dans les familles, je n'ai pas percé le mur de la vie privée; mais je ne connais pas de ville dont l'extérieur soit plus correct et où le désordre soit moins visible. Des moralistes relâchés trouveraient peut-être même que cette rigidité donne à Athènes un air un peu triste, un peu éteint, et que les Athéniens

modernes sont beaucoup trop spartiates. Alcibiade ne serait plus possible aujourd'hui, et cette vie inimitable, que Montaigne regardait comme l'idéal d'un sceptique délicat, ne pourrait plus dérouler, avec la libre fantaisie des mœurs antiques, ses orageuses péripéties.

On raconte que c'est à la jeune reine de Grèce qu'il faut attribuer surtout l'austérité d'Athènes. Tout occupée de sa nombreuse et intéressante famille, elle donne l'exemple d'une vie intime, simple, un peu grave, dont l'imitation s'impose autour d'elle. On dit même qu'elle ne se contente pas de donner l'exemple; qu'elle exerce sur la société et sur la ville une sorte de surveillance morale qui ne recule devant aucun détail. Elle ne trouve pas qu'il soit indigne de la dignité royale de régler directement les questions les plus vulgaires, de s'opposer, par exemple, à ce qu'une trop grande liberté ne s'établisse dans les théâtres et les concerts entre l'auditoire et les artistes et que la musique ne serve de prétexte à des réunions qui n'auraient rien de musical. Une surveillance aussi étroite serait étrange, insupportable même dans un grand pays; mais Athènes est une bien petite ville, et la Grèce tout entière a des dimensions fort restreintes! Dans ce milieu resserré, où tout le monde se connaît, où chacun vit sous l'œil du voisin, où il est tout à fait impossible d'échapper à l'attention publique, on comprend que l'influence d'une femme et d'une reine, chez laquelle la grâce n'exclut pas la sévérité, soit acceptée sans trop de peine. Les Athéniens sont fiers de l'ordre parfait qui règne chez eux. Est-ce sincère? Est-ce, au contraire, comme le prétendent certains esprits critiques, l'effet de l'hypocrisie qui les pousse à vouloir être admirés de toutes les manières par la naïveté de l'Europe? Je ne tranche pas la question, n'étant pas en mesure de le faire; je dis seulement ce que j'ai vu.

Parfois cependant, m'a-t-on dit, Athènes se déride et perd sa gravité extérieure. Il suffit d'une troupe étrangère dans le théâtre pour mettre toute la jeunesse en révolution. Mais c'est là une preuve nouvelle de l'austérité ordinaire. Ce sont ceux qui vivent dans la disette qui tombent, à l'occasion, dans les plus grands écarts. Le seul élément permanent de désordre qui existe à Athènes est représenté, faut-il l'avouer? par toute une classe de gouvernantes et d'institutrices françaises ou soi-disant françaises qu'on rencontre un peu partout. Presque toutes les familles ont de ces prétendues Françaises à leur service, et l'on assure que leurs fonctions ne se bornent pas à apprendre notre langue aux enfans. J'étais un peu humilié du rôle joué par nos compatriotes, mais des personnes très compétentes m'ont affirmé que la plupart de ces gouvernantes et institutrices n'étaient françaises que de nom. Il suffit qu'une

jeune fille de Smyrne, d'Alexandrie, de Trieste ou des îles ait eu des malheurs pour qu'elle vienne échouer à Athènes et y chercher fortune en se donnant comme maîtresse de français. N'importe! il est fâcheux pour notre langue, qui sert à tant de bonnes choses en Orient, d'y servir aussi à couvrir ce métier-là.

Ne connaissant point les mœurs des provinces grecques, j'ignore si les autres villes diffèrent d'Athènes. J'ai recueilli à ce sujet des informations trop vagues, trop incomplètes pour oser me prononcer en un sujet aussi délicat. Généralement, à ce qu'on m'a affirmé, il règne en Grèce une simplicité qu'on peut regarder comme le meilleur indice de l'innocence. La plupart des voyageurs que j'ai consultés, ayant longuement vécu dans le Péloponèse et dans les îles, y ont été frappés surtout d'une innocence de manières qui exclut même l'idée du mal. Quand on est reçu en été dans une famille grecque, il n'est pas rare qu'à l'heure de la sieste on vous offre de vous reposer dans la chambre et dans le lit de la jeune fille de la maison; elle vous cède sa place et va s'établir auprès de ses parens. Ne vous récriez pas, on ne vous comprendrait pas! N'êtes-vous point étranger? N'avez-vous point droit à la place d'honneur? Et quant au lit, honni soit qui mal y pense! Vos hôtes n'y pensent point pour leur compte. C'est pourquoi vos scrupules sont à leurs yeux un simple défaut de savoir-vivre ou une preuve que vous n'êtes pas satisfait, pour des motifs inexplicables, d'une hospitalité qu'on s'efforce pourtant de rendre aussi cordiale, aussi intime que possible.

Le tableau que je trace ici des mœurs grecques ne ressemble guère à celui qu'a donné M. Edmond About dans *la Grèce contemporaine*. Mais M. Edmond About avait étudié les mœurs grecques à Smyrne plutôt qu'à Athènes. Les exemples de chasse aux maris qu'il raconte ont été recueillis en Asie-Mineure, non en Attique et dans le Péloponèse. Il paraît bien que les jeunes filles grecques aiment beaucoup à épouser des étrangers, et que la première question qu'on adresse à un homme, arrivant dans certaines régions du pays, est s'il est marié ou non. Suivant la réponse, l'accueil est plus ou moins empressé. Mais à Athènes on est moins primitif; il n'y a pas de réception spéciale pour les célibataires; on se préoccupe cent fois plus de laisser aux voyageurs une impression flatteuse que de les encombrer d'une femme. Ce qui explique très bien que les habitudes de Smyrne soient différentes, c'est le nombre très restreint des jeunes gens et la grande abondance des jeunes filles. Aussi ces dernières savent-elles séduire l'homme; elles savent par quelles complaisances elles se l'attachent, par quelles consolations elles lui font prendre patience sous les yeux de leurs parens, et combien elles doivent lui accorder de leur personne pour faire désirer le peu qu'elles réservent. Cet art, aussi utile que savant,

est inconnu en Grèce, ou du moins il y est mal pratiqué. J'ai presque failli moi-même être exposé un jour à une épreuve du genre de celle du corset, telle qu'elle est décrite dans *la Grèce contemporaine*. On peut donc m'en croire, puisque j'ai été déçu. C'était par une délicieuse journée d'hiver, sur le chemin de fer d'Athènes au Pirée. La campagne de l'Attique était inondée d'une lumière éclatante, l'Acropole brillait à l'horizon. Il faisait très chaud. J'avais à côté de moi, dans le wagon, une jeune fille douée de cette beauté particulière de l'Orient, dont le charme est irrésistible: des yeux à percer les cœurs les plus rebelles, un profil antique, un teint bronzé, une richesse de formes admirable. Elle me donnait de temps en temps, comme par mégarde, des petits coups d'ombrelle. L'excessive chaleur l'ayant obligée de quitter son manteau, il était impossible de ne pas remarquer la perfection de son buste et de ne pas entendre trotter dans son imagination toutes les histoires de M. About. Tout à coup deux mains s'emparent des miennes, quelqu'un se jette dans mes bras, une tête charmante se pose sur mon épaule, ses cheveux frôlent ma joue, je sens son haleine... J'ai cru quelques secondes à la véracité de *la Grèce contemporaine!* Aussi faisais-je un appel suprême à ma présence d'esprit pour me conduire avec délicatesse dans cette piquante et terrible aventure. Hélas! je ne courais aucun risque; je n'avais besoin d'aucun courage. C'est un simple déraillement qui avait mis ma voisine dans mes bras. Elle s'est relevée plus rouge que l'Hymette au soleil couchant, et, jusqu'au Pirée, je n'ai plus reçu le moindre coup d'ombrelle. C'est depuis lors que je suis convaincu que les vertus des Grecques ne sont pas des vertus de rouées.

En somme, si les mariages ne se font pas en Grèce par les procédés ingénieux dont les voyageurs romanciers nous ont entretenus, ils n'en valent pas moins pour cela. S'ils sont heureux, je l'ignore, mais ils sont féconds. La population du royaume n'a pas cessé de croître depuis l'indépendance. Un premier recensement, fait en 1838, avait donné le chiffre de 752,000 habitans, celui de 1870, a donné 1,457,894 habitans. Il est vrai qu'il faut en défalquer les 229,516 habitans des îles Ioniennes qui, n'appartenant pas à la Grèce avant 1864, n'avaient pu être compris dans le recensement de 1838. Mais, cette défalcation faite, il reste encore une population de 1,228,378 habitans, chiffre qui, comparé à celui de 1838, donne une augmentation de 476,378 habitans en trente-deux ans, soit 63 pour 100. On peut supposer que le recensement de 1838 n'a pas été très régulièrement fait, mais celui de 1861 avait fourni une population de 1,096,018 habitans. En se bornant donc à la période de neuf ans qui s'est écoulée de 1861 à 1870, la différence en plus au profit du dernier recensement s'élève à 132,360

habitans, soit une augmentation annuelle de 1.36 pour 100, ce qui montre que la population double en cinquante-neuf ans. Il est probable que les résultats des six dernières années seront aussi remarquables que ceux des neuf précédentes. Or la population ne double en France qu'en cent soixante-cinq ans, en Suisse qu'en cent quarante et un ans, en Italie qu'en cent trente-six ans, en Belgique qu'en soixante-dix-sept ans. Il faut arriver à l'Angleterre pour trouver un accroissement égal à celui de la Grèce. La population de l'Angleterre double en cinquante-sept ans, celle de la Prusse en quarante-huit ans et celle de la Saxe en trente-neuf ans. Si la Grèce n'est pas au haut de l'échelle, on voit qu'elle occupe un degré fort honorable et que de très grandes puissances auraient beaucoup à lui envier sous ce rapport.

Cette question de l'accroissement de la population est d'ailleurs capitale pour la Grèce. Dans la lutte que vont se livrer les diverses races qui se disputent la presqu'île des Balkans et la succession de l'empire ottoman, les Grecs auront les Bulgares pour premiers rivaux, pour principaux antagonistes. Il est à peu près inévitable que les Bulgares l'emportent sur eux par le nombre, sinon par l'intelligence et par l'activité. Le Bulgare est sobre, travailleur, singulièrement prolifique. Il vit de quelques haricots; il n'a aucun goût coûteux; il est incapable de la moindre fantaisie dangereuse. Doué des robustes vertus qui font le laboureur, il cultive la terre avec une patience et une énergie que les Grecs n'auraient jamais, même si la nature de leur sol leur permettait de se livrer à l'agriculture. Les travaux des champs ne l'exposent à aucun péril personnel; il a été exempté jusqu'ici du service militaire; il est probable que longtemps encore on se battra pour lui. Il peut se développer et peupler à l'aise, à l'abri des accidens ordinaires de la fortune. Dans tous les villages où il pénètre, il s'étend tellement qu'il n'y a plus bientôt de place que pour ses enfans et lui. Le Grec est dans une situation bien différente. Si sa sobriété égale celle du Bulgare, l'existence qu'il mène l'expose à toute une série d'aventures auxquelles il lui est souvent difficile d'échapper. Le travail de la terre conserve longtemps la santé et la vie; le commerce et la marine, les seuls métiers qui conviennent au Grec, usent les forces, raccourcissent les jours, entraînent souvent des catastrophes. Combien de Grecs périssent chaque année sur les légères embarcations avec lesquelles ils affrontent les tempêtes de la Méditerranée! Combien risquent de périr désormais, les armes à la main, pour réaliser leurs patriotiques ambitions! Jusqu'ici la Grèce avait pu se dispenser d'avoir une armée; elle vient d'en former une; elle devra la garder. Pour résister à tant de causes de destruction, si la race grecque ne s'accroissait pas sans cesse,

elle disparaîtrait peu à peu d'une terre où le Bulgare s'avancerait lentement, mais sûrement, avec la régularité et la puissance d'une force presque matérielle écrasant tout sur son passage.

III.

Je ne sais s'il est vrai que les Grecs disent quelquefois entre eux : « Bête comme un philhellène, » mais s'ils le disent, c'est tout à fait en famille, à voix basse, de manière à n'être entendus de personne. Dès qu'on arrive à Athènes, on est soumis à un examen minutieux sur les sentimens que l'on professe envers la Grèce. En quelques jours, en quelques heures, on est jugé. On est philhellène ou on ne l'est pas. Si vous ne l'êtes pas, l'accueil que vous recevez est toujours plein de politesse, car les Grecs pratiquent rigoureusement les lois de l'hospitalité, mais il est en même temps empreint de froideur. Partout où vous allez, vous sentez une certaine gêne; à chaque parole que vous prononcez, un sourire contraint apparaît sur les lèvres de vos auditeurs; seriez-vous aussi prévenant, aussi aimable, aussi flatteur que possible, feriez-vous toutes les concessions pour faire oublier ce qu'on prétend avoir lu au fond de votre cœur, n'importe! on ne vous croirait pas, vous n'êtes pas philhellène! Si vous êtes philhellène, au contraire, vous pouvez tout vous permettre; tout ce que vous direz, tout ce que vous aurez l'air de penser, tout ce que vous laisserez entrevoir semblera parfait, merveilleux. N'êtes-vous pas doué de toutes les vertus? Le philhellénisme ne comprend-il pas tous les mérites qui constituent l'homme distingué, éminent? C'est de la meilleure foi du monde, c'est avec une naïveté d'orgueil national extraordinaire que les Grecs mesurent la valeur morale et intellectuelle des étrangers à l'admiration que ceux-ci ont ou professent pour eux. Quand l'admiration est sans bornes, quand elle n'est tempérée par aucune critique, on est digne d'inspirer les sentimens les plus enthousiastes. Chaque réserve apportée à cette admiration vous enlève une qualité. Un Athénien qui me parlait un jour de M. Thiers me répétait à chaque phrase : « Sans doute, il a fait de grandes choses, mais il n'était pas philhellène! » M. de Bismarck, de son côté, ne jouit pas en Grèce d'une réputation fort brillante, et pour les mêmes raisons que M. Thiers. Les hommes d'état, les écrivains d'Europe se divisent en deux catégories très tranchées. Les uns ont la véritable supériorité, qui est de rendre à la Grèce un culte aveugle; les autres, malgré les apparences qui quelquefois font illusion, sont des esprits étroits; ils ne sont jamais entrés dans le temple hors duquel il n'y a point de salut; eussent-ils gagné les plus grandes batailles,

eussent-ils changé la face de l'Europe, il leur a manqué ce qui constitue la vraie grandeur : ils ne sont pas philhellènes!

Faut-il l'avouer? En débarquant à Athènes, j'ai failli être classé parmi les non-philhellènes, et je suis toujours resté parmi les douteux. Cette situation intermédiaire a d'ailleurs des avantages. On se met en frais pour conquérir les douteux, on cherche à les séduire, à les arracher à leur fatale erreur, on leur laisse entrevoir qu'avec un léger effort, ils arriveraient à la perfection : ils y touchent, ils sont près d'y atteindre ; un bon mouvement et les voilà au but! L'ai-je atteint, pour mon compte? J'en doute. C'est dommage, car les Grecs sont très sincères, je crois, dans l'estime qu'ils professent pour leurs amis. Si fiers qu'ils soient, ils sont encore plus vaniteux, et ce n'est pas une comédie qu'ils jouent lorsqu'ils parlent avec enthousiasme de ceux qui les célèbrent avec exagération. Ils ne sont pas ingrats. Ils n'ont oublié aucun des hommes auxquels ils ont dû une louange. Ils ont gardé un souvenir moins présent de ceux qui leur ont rendu des services plus directs. C'est qu'ici leur vanité est en conflit avec elle-même. S'ils sont flattés que lord Byron soit venu mourir pour leur indépendance et que la France ait versé son sang pour l'assurer, il leur plairait d'autre part de pouvoir persuader au monde ce qu'ils se sont persuadé assez facilement à eux-mêmes, je veux dire qu'ils l'ont conquise tout seuls, que leur héroïsme a tout fait, que les étrangers qui se sont battus à leur côté étaient là comme de simples témoins accourus pour venir contempler de près leurs hauts faits. Chaque année paraissent à Athènes des livres et des brochures où l'histoire de la guerre de l'indépendance est racontée dans cet esprit, qui passe à Athènes pour rigoureusement véridique. De l'intervention de l'Europe, il n'y est pas dit un mot! Les Grecs ont tout fait; ils n'ont eu besoin de personne pour écraser la Turquie; ce sont eux qui ont brûlé la flotte turque à Navarin; sous des déguisemens français, ce sont encore eux qui ont exécuté l'expédition de Morée. L'Europe n'est apparue que pour les arrêter dans leurs triomphes et pour les empêcher de pousser la victoire jusqu'au bout. Elle s'en repent aujourd'hui; elle cherche à donner à la Grèce l'Épire et la Thessalie qu'elle l'a empêchée de prendre jadis; ce ne sera, si elle y réussit, qu'une juste et tardive réparation. La manière dont les Grecs jugent le passé se retrouve encore dans leurs appréciations sur le présent. Comme ils ont un fonds de bon sens qui résiste à tout, ils sentent fort bien qu'ils ne peuvent obtenir de nouveaux succès sans le concours de l'Europe; mais ils voudraient que ce concours fût très efficace sans être apparent. Rien de plus curieux sous ce rapport que le langage de leurs journaux, que les discours de leurs orateurs. Le thème constant de toutes les polémiques, de toutes

les discussions parlementaires et extra-parlementaires est la puissance invincible de l'héroïsme grec, qui n'a besoin d'être secondé par aucune force extérieure pour réaliser les ambitions nationales. Seulement, une variante oratoire non moins constante roule sur l'obligation où se trouve l'Europe de venir au secours de cet héroïsme qui pourrait si aisément se passer de secours. Il n'y a aucune contradiction entre les deux idées. Les Grecs sont assez forts par eux-mêmes pour vaincre la Turquie; mais ils sont si beaux dans leur courage que l'Europe ne peut manquer de venir combattre avec eux, afin de recueillir quelques reflets de leur gloire, quelques feuilles de leurs lauriers.

Cette vanité grecque gâte un peu la société d'Athènes, qui, sans cela, serait des plus agréables. Certes, si les Grecs se vantaient moins eux-mêmes, s'ils exigeaient moins les éloges qu'on est tout prêt à leur faire, on serait heureux de leur montrer l'estime que méritent les progrès qu'ils ont accomplis depuis leur indépendance. Pour fonder une capitale, il ne suffit pas de bâtir des maisons, d'élever des hôtels, de construire des palais, de percer des boulevards, de planter des squares; il faut encore, il faut surtout créer des salons, former des réunions où l'on cause, avoir des hommes capables de parler avec esprit et des femmes habituées à recevoir avec grâce. On rencontre tout cela à Athènes. S'il faut en croire les descriptions qui datent d'une vingtaine d'années à peine, ce qui frappait alors dans la société grecque, c'étaient les disparates qu'on y remarquait sans cesse. L'Europe entière a ri des efforts infructueux de la jeunesse athénienne pour devenir une jeunesse dorée. Les Grecs ont protesté avec colère contre la critique; mais, tout en protestant, ils en ont profité. Aujourd'hui la jeunesse d'Athènes est fort bien élevée; elle a des manières excellentes et beaucoup d'usage du monde. Je n'ai pas assisté à un grand nombre de soirées, parce que les événemens politiques ne permettaient guère de s'amuser; mais toutes celles où je me suis trouvé m'ont paru charmantes. On n'y dansait pas, sous prétexte que c'eût été danser sur un volcan; mais on y causait fort bien, on y faisait de la musique, on y était reçu avec une affabilité du meilleur goût. A la vérité, on y applaudissait parfois de bien fausses notes, car les Grecs ne sont guère musiciens, mais je n'y ai remarqué de dissonances qu'en musique. La société grecque compte un grand nombre d'hommes distingués, et quelques hommes éminens dont le commerce est aussi utile qu'aimable. Il est surprenant de voir de véritables savans, des érudits de premier ordre, de fins littérateurs, des poètes délicats dans une ville et dans un pays dont l'indépendance est d'hier. On a trop parlé de l'état de l'instruction publique en Grèce pour que j'en

reparle encore. Mais avoir fait en quelques années une université comme celle d'Athènes est pour les Grecs un véritable titre à l'admiration qu'ils désirent si ardemment. Seuls, de toutes les races de l'Orient, ils se sont trouvés dignes de la liberté le jour même où ils l'ont obtenue. Ils n'ont pas eu besoin d'une longue éducation pour prendre leur place dans l'élite intellectuelle de l'Europe. On leur reproche d'avoir quelque peu négligé jusqu'ici l'étude des sciences exactes, de s'être consacrés presque exclusivement à l'histoire, aux lettres, à l'épigraphie. Mais n'était-il pas assez naturel que le premier usage qu'ils fissent de leur esprit fût de raviver les souvenirs de leur merveilleux passé ? Il y a parmi eux des historiens remarquables, comme M. Paparrigopoulos, des épigraphistes qui ne craignent aucun rival, comme M. Koumanoudis ; il y a aussi des jurisconsultes d'une rare distinction, comme MM. Calligas et Sarripolos. Les naturalistes, les mathématiciens, les chimistes viendront plus tard ! L'instruction qui règne dans toute la société d'Athènes est très supérieure, je ne dis pas seulement à celle qu'on rencontre en Orient, mais même à celle qu'on trouve d'ordinaire en Occident. Athènes possède, je l'ai dit, depuis plusieurs années une école comme nous venons à peine d'en fonder en France, où les jeunes filles reçoivent un enseignement secondaire des plus développés. Je ne l'ai point visitée, mais, à en juger par les résultats qu'elle produit, elle est parfaite. C'est parfois une cruelle déception, dans les colonies grecques de la Turquie, de rencontrer des femmes auprès desquelles l'admiration doit être muette, parce que l'exquise beauté des traits, l'éclat étonnant du regard, ne sont point hélas! soutenus chez elles par les grâces de l'esprit. Il n'en est pas de même à Athènes. Les Athéniennes sont toutes capables de causer d'une manière agréable, et la conversation de quelques-unes d'entre elles rappelle ce qu'on a entendu de plus vif, de plus spirituel, de plus sérieux au besoin, et au besoin aussi de plus gai. Elles savent fort bien le français, elles en comprennent les nuances les plus fines, elles s'en servent comme des Parisiennes. Il m'est souvent arrivé à Athènes d'oublier que j'étais en Grèce en entendant parler ma langue avec une délicatesse fort rare en France même et que je ne m'attendais pas à trouver au pied de l'Acropole.

Ce qui me rappelait à la réalité, ce sont les traits de défiance dont toute causerie avec un philhellène douteux comme moi est nécessairement émaillée. Sous mes éloges même on cherchait des épigrammes, ce qui me valait des répliques très piquantes, mais dont à la longue on ne laisse pas d'être un peu fatigué. Dans leur préoccupation de vous plaire à tout prix, coûte que coûte, les Grecs finissent par vous causer une sorte de gêne. On ne se sent pas tout

à fait à l'aise avec eux; on voit qu'ils posent, et cela vous glace. Leur conversation tourne toujours au plaidoyer *pro domo sua*; leurs livres en font autant. Tous les ouvrages écrits par les Grecs sur la Grèce sont des panégyriques. On est frappé, en les lisant, du nombre incalculable de vertus que possède la Grèce. Quant à ses défauts, où sont-ils? qui nous le dira? J'ai pourtant trouvé un livre intitulé : *la Grèce telle qu'elle est*, dont l'auteur, après avoir consacré près de trois cents pages à s'extasier sur les mérites de son pays, sur les qualités de ses compatriotes, sur l'intelligence et la noblesse des hommes, sur la beauté des femmes, sur les promesses qui éclatent dans les yeux des enfans, pris tout à coup d'un scrupule tardif de modestie, déclare hautement qu'il ne veut pas avoir l'air de flatter les Grecs et qu'après s'être étendu si longuement sur le bien, il va dire non moins longuement le mal. Sur ce, il énumère les *imperfections* des Grecs, au nombre de trois, qu'il désigne ainsi : « Vanité, *mutabilité*, envie. » Il pousse même le courage jusqu'à ajouter : « Plusieurs auteurs ont voulu défendre toutes les faiblesses des Hellènes. Ils les ont réunies en quelque sorte en un faisceau et l'ont couvert par la même formule : « résultat de l'esclavage; » c'est un tort. Les défauts que nous venons de nommer existent réellement dans notre sang. Aucune justification ne pourra résister à l'examen des faits et au témoignage de l'histoire. » Mais, après cet effort héroïque, l'auteur de *la Grèce telle qu'elle est* s'empresse de tomber dans l'erreur qu'il reprochait aux autres et de donner lui-même un exemple de mutabilité : au lieu de chercher des raisons morales aux trois défauts des Grecs, il s'efforce de leur découvrir des excuses historiques et des circonstances atténuantes.

Après tout, les Grecs ont raison de couvrir leurs faiblesses sous la formule générale : « résultat de l'esclavage. » Il serait singulièrement injuste d'oublier qu'ils sortent à peine d'un état qui développait en eux tous les mauvais instincts et étouffait cruellement tous les bons. Quand ils vous disent : « Ne nous jugez pas en vous plaçant au point de vue de l'Occident; ne nous comparez pas aux grandes nations européennes qui jouissent depuis des siècles, sinon de la liberté, au moins de la civilisation; placez-vous au point de vue de l'Orient, comparez-nous aux races rivales qui, longtemps asservies comme nous, ont perdu dans la servitude non-seulement leurs vertus, mais leur intelligence; voyez ce que nous avons fait et ce qu'elles ont fait; » — quand ils parlent ainsi, il est impossible de méconnaître la justesse de cette défense. Leur tort seulement est de croire qu'on les attaque. Sans doute ils ont subi quelques critiques exagérées, partiales, violentes même; mais, au total, l'opinion générale de l'Europe leur a toujours été favorable; on leur a toujours montré plus

d'indulgence que de sévérité. Leur cause est restée populaire à travers toutes les révolutions, toutes les crises, tous les bouleversemens. Cela devrait les rassurer; mais rien ne le fait. Ce qui explique la crainte incessante où ils vivent de perdre l'estime et l'appui de l'étranger, c'est qu'en dépit de leurs prétentions, ils savent et sentent fort bien qu'ils ne sauraient se passer ni moralement, ni intellectuellement, ni politiquement, ni matériellement du concours de l'Europe. Enfermés dans des frontières trop étroites, vivant sur un sol stérile, ils consomment plus qu'ils ne produisent. A part le raisin de Corinthe et les olives, leur terre ne porte que des pierres et quelques moissons insuffisantes. C'est donc au commerce, à l'industrie, aux rapports incessans avec les autres peuples qu'ils sont forcés de demander les ressources qui leur manquent. Si rapides qu'aient été leurs progrès, si éminens que soient quelques-uns de leurs professeurs, ils ont beaucoup à apprendre de l'Europe avant de posséder une culture complète. J'ai déjà dit combien ils étaient en retard pour les sciences exactes et pour les sciences naturelles; ce n'est qu'en France ou en Allemagne que leurs étudians peuvent devenir de véritables médecins, des mathématiciens, des géologues, des chimistes, etc. Militairement et politiquement, leur faiblesse est incontestable. C'est en vain qu'ils ébranlent les marbres de l'Acropole du bruit de leur mousqueterie et que la voix de leurs canons trouble le calme ordinaire de la plaine de l'Attique, il n'y a pas un homme éclairé parmi eux qui ne se rende compte de l'impuissance pratique de ces démonstrations belliqueuses. Pour étendre leurs frontières comme pour se procurer du pain, l'Europe leur est indispensable. Peu de nations vivent aussi directement et aussi entièrement du dehors. C'est pourquoi le plus fier descendant de Périclès se tourmente de ce que peuvent penser de lui les bourgeois de Londres ou de Paris, et se sent mal à l'aise à l'idée que la haute opinion qu'il a de sa personne risque de n'être pas partagée par tous ceux qui viennent la voir de près et qui retournent dans leur pays dire ce qu'ils ont vu.

IV.

Athènes étant la capitale de la Grèce, c'est là qu'on peut étudier les politiques et les politiciens grecs. Ai-je besoin de rappeler quelle est leur réputation en Orient? Par une coïncidence fâcheuse, on dit en général de la Grèce ce qu'on dit aussi de la Turquie : le peuple y est excellent, d'une grande moralité malgré les excès du brigandage qui ont totalement disparu depuis une dizaine d'années, d'une intelligence remarquable et d'un caractère très sûr; mais la classe qui dirige les affaires inspire une grande méfiance

aux étrangers, et même aux Grecs des provinces et des pays ottomans. Je me souviens d'avoir rencontré cette impression en Chypre, où j'étais étonné de la trouver aussi vive. Les populations rurales n'y marquaient aucun goût pour la réunion à la Grèce, et, lorsque j'en exprimais ma surprise, on me répondait aussitôt que cela venait de la crainte que leur inspiraient les administrateurs et les politiques d'Athènes. Elles redoutaient, non sans quelque raison, que la premier résultat de la réunion à la Grèce fût une augmentation considérable de l'impôt foncier au profit, non de l'île elle-même, mais du royaume hellénique et de ceux qui l'exploitent sous prétexte de le gouverner. Je ne serais pas étonné si ce sentiment existait aussi en Grèce et en Thessalie. Il est clair que jusqu'ici la terre ne peut supporter aucun impôt sérieux en Grèce; elle est trop pauvre pour cela. Jadis la dîme florissait avec tous ses abus. Un ministre réformateur l'a supprimée. L'impôt sur le bétail, au moyen duquel on l'a remplacée, a donné d'assez médiocres résultats. Pendant que j'étais à Athènes, on parlait de supprimer à son tour l'impôt du bétail et de lui substituer un impôt foncier. Mais il n'y a pas de cadastre en Grèce; cet impôt n'aurait donc été établi que sur des déclarations personnelles dans lesquelles il est assez difficile d'avoir confiance. Les bénéfices qu'il donnerait d'ailleurs ne seraient pas gros, puisque l'agriculture actuelle rapporte très peu. A part les raisins de Corinthe et les olives, les produits agricoles de la Grèce sont presque nuls; or les raisins de Corinthe et les olives sont déjà soumis à une taxe. Jusqu'ici le peuple grec est le peuple de l'Europe qui rapporte le moins d'impôts. Presque tous les revenus publics sont alimentés par la douane, les impôts de mutation, le timbre et les raisins de Corinthe. Mais du jour où des provinces douées d'un sol fertile, telles que la Thessalie, l'Épire ou Chypre seront annexées au royaume, l'impôt foncier deviendra une des principales ressources du pays. On s'explique que cette perspective ne séduise pas excessivement des populations qui ne professent qu'une estime modérée pour le personnel politique chargé d'administrer les finances grecques.

Dieu me garde de dire si elles ont tort ou raison! Les Grecs d'Athènes, sans en excepter les politiciens, m'ont paru infiniment plus probes que les Grecs de l'empire ottoman; mais le proverbe affirme qu'il n'y a pas de fumée sans feu, et la fumée est considérable. Le haut personnel politique, celui que j'ai observé de plus près, échappe aux critiques. C'est dans les rangs des administrateurs de second ordre, des consuls, des hommes de bureau qu'on rencontre de graves abus. Les causes de cette corruption sont nombreuses. Je n'en citerai que deux : l'instabilité des fonctions et la modicité des traitemens. La Grèce est le pays d'Europe où les

traitemens sont de beaucoup les moins élevés : un ministre touche 9,600 drachmes, c'est-à-dire moins de 9,000 francs ; un secrétaire-général de ministère touche 5,700 drachmes, un chef de division 4,800, le président de la cour de cassation 7,200, un conseiller à la même cour 5,400, le président de la cour d'appel 6,000, un nomarque (préfet) 5,700, un éparque (sous-préfet) 2,880, un professeur d'université 5,400. J'ai pris les plus gros traitemens ; on ne les obtient qu'après une longue et brillante carrière. Pour arriver, par exemple, à 5,400 drachmes, un professeur d'université a besoin de quinze ans de services ; des hommes du plus grand mérite, des savans tout à fait supérieurs reçoivent, comme une suprême récompense, à la fin d'une vie consacrée à l'enseignement, ces émolumens presque ridicules. Qu'on juge par là des appointemens des simples employés ! Néanmoins les fonctions publiques sont encombrées en Grèce comme en France, plus qu'en France peut-être. L'éducation exclusivement littéraire de l'université, l'absence presque complète de culture scientifique, le défaut de débouchés dans un pays où l'industrie est encore en enfance et où le génie de la race pour les grandes entreprises de crédit ne peut se donner libre cours, faute d'instrumens à mettre en œuvre, le goût instinctif des Grecs pour la politique et ce qui s'en rapproche, tout concourt à pousser la jeunesse vers la vie publique. Mais la manière dont le régime parlementaire est pratiqué en Grèce produit dans les administrations d'incessantes secousses. A chaque instant, les ministères changent ; or, chaque fois qu'un ministère change, tout le personnel administratif est modifié de fond en comble. Comment veut-on que des hommes qui n'occupent un emploi que pour quelques mois, qui ne sont payés de leur travail que d'une manière dérisoire, ne soient pas tentés d'assurer leur avenir contre les incertitudes de la fortune en employant un moyen qui a été pratiqué depuis des siècles en Orient? Et ce n'est point l'Orient seul où fleurit ce moyen. Sous tous les climats, sous tous les régimes politiques, l'instabilité administrative amène la corruption. Elle existe aussi bien dans la république des États-Unis que dans l'empire ottoman, que dans le royaume libre de Grèce. Prenons garde de ne pas la faire naître chez nous par la pratique trop prolongée du régime d'épurations, soi-disant politiques, qui, mis à la mode depuis deux ans, risquerait en subsistant de donner à l'administration française les mœurs des administrations américaines, ottomanes et grecques.

La Grèce, il faut en convenir, aurait d'excellentes réponses à faire à ceux qui lui reprochent les imperfections de son état politique. Uniquement préoccupée de ses propres ambitions, elle réplique à toutes les critiques en affirmant que la seule cause de

ces imperfections est la petitesse du royaume. Si la Grèce était plus grande, elle aurait immédiatement une administration probe, un gouvernement éclairé et économe, des finances en bon ordre, des hommes d'état éminens, des chambres modèles. J'ai peine à croire à la vertu magique d'une extension de frontières, si considérable qu'elle fût. En se développant, les Grecs ne feront disparaître aucune des difficultés contre lesquelles ils se débattent aujourd'hui; peut-être, au contraire, les envenimeront-ils. C'est que le problème qu'ils ont à résoudre est des plus compliqués; des nations de premier ordre, des nations dont la Grèce ne saurait, même dans ses rêves les plus gigantesques, songer un instant à atteindre l'étendue, l'agitent comme elle et sans beaucoup plus de succès qu'elle. C'est le problème de la conciliation du régime parlementaire et de l'extrême démocratie. Tout a été dit sur la faute qui a été commise lorsqu'on a imposé à un peuple à peine délivré de la servitude, comme les Grecs, des institutions constitutionnelles calquées sur celles de la France et de l'Angleterre. Mais on n'a peut-être pas assez remarqué combien le triomphe absolu de la démocratie, trait capital du caractère politique grec, rendait cette faute plus dangereuse. Dans nul pays peut-être il n'y a moins de classes sociales; généralement l'égalité est absolue en Orient, mais, dans les pays turcs, la race conquérante compose une aristocratie sous laquelle toutes les autres restent courbées, tandis que dans quelques-unes des principautés slaves qui se sont détachées de l'empire ottoman, il est sorti de la lutte pour l'indépendance tantôt une classe dirigeante, tantôt une dynastie qui servent plus ou moins de contrepoids à la masse populaire. En Grèce, rien de pareil; la richesse elle-même n'y constitue pas un privilège, car elle n'appartient guère qu'aux Grecs vivant au dehors; il n'y a de supériorité reconnue que celle du talent ou de l'habileté qui ne le remplace que trop souvent. Amoureux comme ils le sont de la science et de l'action, persuadés qu'on peut tout faire avec de l'intelligence ou de la ruse, les Grecs ne reconnaissent pas d'autres forces sociales. Aussi ont-ils corrigé leurs institutions nationales de manière à les adapter complètement à leur tempérament démocratique. Ils n'ont pu s'accommoder longtemps d'un sénat. Tant que ce sénat était composé d'hommes ayant pris part à la guerre de l'indépendance et devant à d'héroïques souvenirs une autorité incontestée sur le pays tout entier, ils l'ont supporté, quoique non sans peine; mais bientôt ces hommes sont morts; il a été impossible de les remplacer. La révolution de 1862 a emporté le sénat. Elle a emporté du même coup une royauté qui ne tenait à rien. Peut-on dire que celle qui l'a remplacée soit beaucoup plus solide? Le roi George possède l'estime, et la reine Olga l'admiration des Grecs; mais ces senti-

mens sont froids. On ne crée pas artificiellement une dynastie. Lorsqu'elle ne sort pas des entrailles d'une nation, lorsqu'elle n'a pas été mêlée à la formation de la patrie, elle est le produit d'un accident; un autre accident peut l'emporter. Le roi George, qui est doué d'un bon sens très sûr, se rend fort bien compte de la fragilité de son pouvoir. C'est pourquoi, loin d'en abuser, il hésite même à en user. Il est le type et le modèle du souverain constitutionnel, régnant sans gouverner. Son action sur les affaires publiques est nulle. Si elle ne l'était pas, il y aurait bientôt une révolution. Durant mon séjour à Athènes, tout le monde m'affirmait qu'une grande déception nationale aurait pour infaillible résultat le renversement de la royauté. Les peuples vaincus se vengent toujours de la défaite sur les dynasties qu'ils n'aiment pas ou qui leur sont étrangères. Le roi George ne peut conserver son trône qu'en renonçant à toute autorité réelle, qu'en gardant une réserve incessante, qu'en laissant naître et crouler les ministères sans intervenir jamais directement ou indirectement dans leur existence agitée. Tous les pouvoirs appartiennent donc à une chambre unique, omnipotente, qui ne connaît aucune barrière, aucun contre-poids. Elle fait et défait chaque jour des cabinets qui n'ont à tenir compte que de ses volontés ou de ses caprices. A côté d'elle, il n'y a ni royauté véritable, ni aristocratie de naissance ou d'argent, ni chambre haute plus ou moins artificielle. De là cette mobilité excessive que l'on a reprochée à la politique grecque et qui pourrait bien être la conséquence inévitable d'un régime démocratique poussé à l'extrême, dépourvu de tout tempérament, de tout frein, suivant avec docilité les fluctuations d'une opinion toujours changeante et toute-puissante néanmoins dans chacun de ses changemens.

Il semble qu'à un pays aussi démocratique que la Grèce la république conviendrait mieux que la monarchie. Puisque la dynastie n'est pas nationale, puisque son rôle est presque réduit à la nullité, pourquoi ne pas essayer de s'en passer? Cette question, les Grecs ont assez d'esprit politique pour ne pas se la poser. Il y a peu, très peu de républicains à Athènes; il ne devrait pas y en avoir du tout. Le jour où la Grèce essaierait de se constituer en république, il est fort probable qu'elle se disloquerait. Si étranger qu'il soit, le roi George est le lien qui maintient l'unité de la patrie. Que ce lien se brise, les divisions éclateront aussitôt. Le fond du caractère grec n'est pas seulement, en effet, l'amour de l'égalité, c'est encore l'amour presque exclusif du clocher. L'esprit particulariste, comme je l'ai déjà dit, est aussi vif aujourd'hui en Grèce que dans l'antiquité. Chaque province, chaque village déteste ses voisins. Pendant de longues années la constitution d'un ministère était une opération des plus compliquées, attendu

que le Péloponèse, l'Attique, les îles voulaient également y être représentés et qu'il fallait donner un portefeuille à chaque région. La présidence de la chambre alternait entre les différentes contrées; tantôt elle devait appartenir aux uns, tantôt aux autres. Ces mœurs politiques tenaient en grande partie à l'idée que les Grecs, à l'exemple de tous les Orientaux, se font du pouvoir. Ils le regardaient, ils le regardent encore comme une source de biens et de revenus que ceux qui la possèdent ouvrent libéralement sur leurs amis. C'était donc un gain pour une province de posséder un ministre à la tête des affaires : une province qui n'en aurait pas eu se serait vu dépouiller de tous les bénéfices du budget et des ressources publiques. Ces habitudes sont loin d'avoir complétement disparu. Rien n'est plus curieux que la maison d'un ministre grec. Du matin au soir, elle est remplie de cliens qui fument, qui prennent des tasses de café, qui s'endorment sur les fauteuils, se promènent dans les couloirs, s'étendent sur les divans, et, quand la place manque, s'assoient tranquillement sur les marches de l'escalier. Ils viennent d'un peu partout demander une place, un service, un conseil. Quand le ministre passe, vingt personnes se jettent sur lui pour l'entretenir de leurs affaires. Ce n'est pas sans peine qu'il se dégage de cette étreinte. Le soir, l'audience est générale. Je me rappelle qu'un jour, étant allé voir M. Coumoundouros après dîner, je trouvai chez lui une foule de palikares, de bergers du Magne, sa patrie, en costumes pittoresques, d'employés, de fonctionnaires, de solliciteurs. Chacun causait, lisait, dégustait les limonades. C'est en vain que je cherchais le ministre au milieu de cette foule. Enfin, j'avise quelqu'un et je lui demande M. Coumoundouros. « Il ne viendra pas aujourd'hui, me dit-on; il passe la soirée chez le roi. » Cela n'empêchait personne de s'installer dans ses salons, d'avaler ses rafraîchissemens et de fumer ses cigarettes. Un ministre n'a pas de logement privé; sa maison appartient à tout le monde. L'aimable simplicité de la vie orientale s'accommode parfaitement de ce mélange de la vie de famille et de la vie publique. La femme et les enfans du ministre vaquent à leurs occupations, au milieu des cliens, comme si la solitude était complète. Personne ne se gêne, et on ne gêne personne. Il en est de même dans les ministères. On ouvre la porte du cabinet du ministre sans s'adresser à des huissiers qui n'existent pas; s'il est seul, on lui parle; s'il y a trop de monde, on va faire un tour de promenade et on revient. Les Grecs pas plus que les Turcs ne semblent avoir l'idée du travail solitaire; ils traitent les affaires publiques dans une cohue.

Avec des mœurs pareilles, on comprend l'intérêt de chaque province à être représentée au ministère. Néanmoins, le particularisme en Grèce ne tient pas uniquement aux intérêts, il tient aux tradi-

tions, aux sentimens, à la race, il est dans le sang. Les Grecs qui vivent à l'étranger aiment à se faire construire à Athènes de superbes hôtels où ils n'habitent jamais, mais qui servent à l'éclat d'une ville dans laquelle la patrie se personnifie à leurs yeux; mais les Grecs des provinces n'éprouvent pas de pareilles faiblesses; ils sont, au contraire, jaloux d'Athènes. J'ai vu un exemple bien frappant de la violence de ce sentiment. On sait que les fouilles entreprises par les Allemands à Olympie ont mis au jour deux des chefs-d'œuvre les plus parfaits de la statuaire antique, un *Hermès* de Praxitèle et une *Victoire* de Pæonios. D'après la loi, ces deux statues devraient être transportées à Athènes, rendez-vous de toutes les œuvres de premier ordre trouvées dans le royaume. Mais les habitans de Pyrgos, petite ville située près d'Olympie, ont déclaré qu'ils ne permettraient jamais qu'on les leur enlevât, et le président actuel de la chambre, qui est du Péloponèse, a été jusqu'à affirmer que le sang coulerait le jour où l'on voudrait dépouiller Pyrgos au profit d'Athènes! Si la guerre civile risque d'éclater pour une cause de ce genre, combien n'éclaterait-elle pas plus aisément pour des causes politiques dès que la suppression de la monarchie viendrait briser le dernier lien de l'unité nationale? Aucun peuple n'est plus sujet aux divisions et aux luttes que le peuple grec. On sait en combien de partis il se partage sans cesse. Des discussions entre savans et artistes ne sont pas moins nombreuses qu'entre hommes politiques. Je n'en citerai encore qu'un exemple. Le grand musée d'Athènes, le musée de Patissia, contient de véritables trésors; par malheur, ils sont disposés de la manière la plus déplorable; de fort beaux bas-reliefs sont placés à l'envers, des statues restent couchées par terre; un *Neptune*, qui est un chef-d'œuvre et qui a été trouvé il y a deux ans à Milo, où le gouvernement grec a envoyé des troupes pour le prendre, de peur qu'il ne fût vendu au Louvre, est depuis lors divisé en deux tronçons et placé dans des caisses où il est impossible de le voir. Vous pensez peut-être que c'est faute de place ou faute d'argent que subsistent ces dispositions malheureuses? Non. La place abonde, l'argent ne manque pas; mais l'éphore-général des antiquités, M. Evstratiadis, qui, malgré son titre pompeux, semble n'avoir d'autres fonctions que de rendre les antiquités invisibles, laisse le musée de Patissia dans l'état où il est pour contrarier quelques savans d'Athènes dont cela dérange les travaux. A force de se diviser, les Grecs finiront par s'émietter, s'ils n'y prennent garde et s'ils ne cherchent pas à réformer leurs institutions politiques de manière à donner plus de force à l'unité nationale.

Pendant plusieurs années, le pouvoir a successivement passé en Grèce entre les mains de quatre ministres qui s'en disputaient sans

cesse la possession : MM. Coumoundouros, Deligeorgis, Zaïmis et Tricoupis. Le jeu parlementaire se trouvait singulièrement compliqué par ce grand nombre de partis; la mort s'est chargée de le simplifier et de le ramener à la lutte réglementaire de deux grandes fractions politiques. M. Deligeorgis a succombé il y a quelques mois, et M. Zaïmis il y a quelques semaines. M. Coumoundouros et M. Tricoupis se sont trouvés seuls face à face, et la chambre, faute de chefs nouveaux, a dû se partager entre eux. Ce n'est pas qu'il ne se trouve dans le monde politique grec quelques hommes de mérite qui pourraient aspirer à jouer un rôle prépondérant; mais ceux qui l'ont tenté n'y ont pas encore réussi. Un des diplomates les plus distingués de la Grèce. M. Delyanis, a cherché à rallier sous ses ordres les amis de M. Zaïmis afin de former un tiers-parti qui aurait représenté, au milieu de l'entraînement belliqueux qui emportait le pays, les idées de prudence et de temporisation. Sa tentative n'a pas abouti, et rien ne prouve qu'elle aboutira. A moins que des événemens imprévus ne mettent en relief et en évidence des capacités inconnues, M. Coumoundouros et M. Tricoupis resteront quelque temps encore les maîtres de la situation. Ce sont deux caractères très différens, deux natures opposées et qui personnifient d'une manière remarquable les deux faces du tempérament grec, la face qu'on peut appeler ancienne, quoiqu'elle ne date que de l'indépendance, et la face contemporaine. Né dans le Magne, doué des qualités distinctives de sa race et de son pays, M. Coumoundouros représente le vieux Grec habile et courageux, habitué à se servir de la ruse pour atteindre le but qu'il poursuit, mais capable, s'il le faut, de recourir à la force et de payer de sa personne avec une aventureuse bravoure. Il a fait le coup de feu dans sa jeunesse, il recommencerait sans hésiter. Lorsqu'on cause avec lui, on est frappé de la finesse de sa physionomie. C'est surtout un homme d'affaires distingué. Parti d'une position inférieure, il s'est élevé par lui-même à la force du poignet. Un peu fataliste, comme tous les Orientaux, sa politique est des plus simples : elle consiste à diriger les événemens sans les brusquer et à les suivre s'il est impossible de les diriger. Il a passé l'âge des imprudences, une politique pacifique conviendrait à sa verte vieillesse. Mais si la Grèce veut la guerre, M. Coumoundouros sera le premier à l'y lancer. Il est trop patriote pour résister au sentiment national; il tient trop à sa popularité pour s'opposer aux passions populaires. La guerre amènerait la défaite? Soit! M. Coumoundouros a connu les hauts et les bas de la fortune; il en accepte d'avance les revers. Si la Grèce est vaincue, si elle doit se replier sur elle-même, s'enfermer dans ses montagnes arides, peu importe! Il vaudra toujours mieux avoir été un ministre héroïque se battant pour la

grande cause qu'un ministre pusillanime désertant la lutte de peur d'un insuccès. Que la patrie soit agrandie ou restreinte, l'essentiel est d'y exercer la suprématie morale et matérielle, de s'y sentir soutenu par l'opinion, d'y rester entouré de ces bergers et de ces paysans du Magne dans les veines desquels coule le vrai sang hellénique, d'être toujours l'âme et le cœur du pays. Avec sa figure fine, son sourire malin, sa tête légèrement inclinée par l'âge, M. Coumoundouros n'a pas l'air d'un homme capable de risquer une aventure ; tous ceux qui le connaissent m'ont affirmé que les apparences étaient trompeuses et qu'il y avait en lui, comme dans tout vrai Grec, un mélange singulier d'habileté et d'héroïsme, de bon sens terre à terre et d'imagination entraînante.

Quant à M. Tricoupis, qui est le fils d'un des écrivains les plus distingués de la Grèce, il a reçu une éducation tout européenne. Sa jeunesse s'est écoulée en France et en Angleterre; il s'est imprégné fortement des idées modernes, sans perdre cependant l'originalité du tempérament grec. Son éloquence, qui est plus remarquable, lui donne sur la chambre beaucoup d'influence; peut-être en a-t-il moins sur le pays, où M. Coumoundouros est plus connu que lui, soit parce qu'il exerce presque constamment le pouvoir depuis de longues années, soit parce que son caractère se rapproche plus de la nation. Mais M. Tricoupis a de véritables vues d'homme d'état, et son âge lui permet de longues ambitions. Ce serait une folie de sa part de compromettre l'avenir par un coup de tête. C'est lui qui a fait ces grands armemens sous lesquels la Grèce plie aujourd'hui. Il s'est dispensé de consulter la chambre pour prendre cette grave résolution. Ses adversaires l'accusent d'avoir violé en cela tous les principes parlementaires. A leur avis, son esprit est naturellement dictatorial, et l'on peut craindre qu'il ne se mette souvent au-dessus des règles constitutionnelles. C'est une question intérieure que je n'ai pas à élucider. J'ai pu constater, dans mes conversations avec M. Tricoupis, que, s'il avait engagé son pays dans une voie périlleuse, il ne se faisait néanmoins aucune illusion sur l'état de l'Europe et sur celui de la Grèce. Le sentiment populaire l'a entraîné, mais sa clairvoyance est trop grande et son bon sens trop éclairé pour qu'il l'ignore complètement.

Quand il serait vrai que M. Tricoupis eût un médiocre respect pour le régime parlementaire, tel qu'il est pratiqué en Grèce, on ne saurait lui en faire un bien vif reproche. Le gouvernement d'une chambre unique, dont les moindres caprices entraînent le bouleversement complet de l'administration nationale, pourrait bien ne pas être l'idéal du gouvernement. J'ai déjà dit que la chambre grecque était omnipotente. Chacun de ses votes peut élever ou renverser un ministère, car en Grèce la question de cabinet

se pose dans tous les débats sans exception ; il suffit que la majorité se trouve en désaccord avec les ministres sur une loi, fût-elle sans importance, sur un point de politique, fût-il sans gravité, pour que ceux-ci tombent. Il n'y a pas une discussion où la vie ministérielle ne soit en jeu. L'instabilité qui en résulte se comprend sans peine. Cette chambre toute-puissante est nommée au scrutin d'arrondissement, en sorte que les intérêts locaux y dominent presque toujours les intérêts généraux. Un député ne peut représenter que sa propre région ; s'il échoue dans son canton, il lui est défendu de poser ailleurs sa candidature ; de là, l'ardeur des luttes électorales, qui sont toujours des luttes à mort ; de là aussi l'importance exagérée accordée aux questions personnelles. Le spectacle des délibérations de la chambre est fort intéressant, même pour un étranger qui ne connaît pas la langue et qui ne peut comprendre les discours. Le coup d'œil de l'assemblée est fort pittoresque ; il ne donne guère l'impression d'une réunion souveraine, mais il plaît pour la variété, pour la gaîté des couleurs, des costumes et des physionomies. La salle est vulgaire, la masse des députés ne l'est pas moins ; mais un certain nombre de palikares se détachent de ce fond un peu terne ; on les voit couchés sur leurs bancs avec une négligence qui n'est pas sans grâce et qui donnerait à croire par momens que ces législateurs d'un peuple libre sont des figurans d'opéra prêts à monter une sérénade. Leur bonnet rouge, leur veste soutachée d'or, leurs jupons blancs, les grandes guêtres qui couvrent leurs jambes jusqu'aux genoux, où elles sont élégamment brodées et découpées autour d'une jarretière à glands de laine font oublier les plus tristes débats parlementaires. Les autres députés montrent également la plus grande nonchalance, le laisser-aller le plus parfait. Le chapeau sur la tête, la canne à la main, le pardessus sur le bras, ils ne se gênent pas pour les tribunes qui, de leur côté, ne se gênent pas pour eux. Tous les spectateurs des scènes parlementaires gardent comme ces orateurs le chapeau sur la tête, ce qui d'ailleurs est tout à fait conforme aux mœurs orientales. Les femmes occupent une place réservée, autre trait de mœurs orientales que les Grecs ont eu tort de conserver. On n'a pas besoin de cartes pour entrer à la chambre. Dès qu'on ouvre les portes, chacun va se mettre où il veut, c'est-à-dire où il peut. Les séances sont très suivies par le peuple, qui se presse en foule dans les tribunes et qui n'hésite jamais à donner aux orateurs des marques bruyantes d'approbation ou d'improbation. Les députés applaudissent peu ; les tribunes, en revanche, applaudissent très fort. La tenue de la chambre est d'ailleurs fort calme. Ce n'est pas que les orateurs gardent une grande modération dans leurs discours ; mais les plus grandes brutalités passent sans soulever d'orages, parce

qu'elles sont dans le génie de la langue, lequel est très favorable à l'éloquence déclamatoire et vitupérative. Pendant que les plus violentes invectives tombent de la tribune, les députés à demi somnolens dégustent les limonades qu'on fait circuler dans la salle des séances comme dans un café; la buvette est des plus simples; je doute qu'elle suffît à nos chambres; placée près de la tribune du président, elle se compose de quelques gargoulettes et de quelques citrons. On ne fume pas pendant les discussions, mais on le fait librement quand elles sont suspendues. La liberté des allures est complète dans la chambre d'Athènes; ce n'est pas une assemblée de rois comme le sénat romain, c'est une réunion d'hommes d'affaires qui causent de leurs intérêts en famille, avec un aimable et piquant abandon.

Les Grecs ont un remarquable respect pour toutes les opinions: elles peuvent se produire à la chambre, même avec une grande violence, sans que personne songe à s'y opposer. Qu'il en abuse ou non, un orateur a le droit de conserver la parole jusqu'à la fin de son discours. La majorité ne saurait terminer à son gré une discussion : tous les orateurs inscrits peuvent parler si bon leur semble, et l'opposition aurait le moyen de retarder indéfiniment chaque vote si cela lui convenait. Heureusement qu'il n'y a pas encore à Athènes de parti *obstructionniste*. Les débats parlementaires y sont sincères, quoique le plus souvent très stériles. Ils ne roulent guère que sur des sujets politiques. Les lois d'affaires, le code civil, restent en suspens depuis des années. Au fond de tout débat, il ne s'agit que de la lutte pour le pouvoir. C'est la seule chose pour laquelle les députés se passionnent. Peut-être est-ce la seule chose pour laquelle puisse se passionner un peuple aux yeux duquel le régime parlementaire n'est qu'un moyen de donner satisfaction à des intérêts individuels. Les Grecs commencent à être bien fatigués eux-mêmes de leur état politique. Ils cherchent un remède, mais ils ont tort de croire que ce remède se trouvera dans une extension de frontières. L'acquisition de l'Épire et de la Thessalie enrichira le royaume, elle ne changera pas sa constitution intérieure. En devenant plus nombreuse, la chambre des députés, qui l'est déjà trop, ne deviendra pas plus apte à remplacer des compétitions personnelles par des travaux féconds. On ne rencontrera ni en Épire ni en Thessalie les élémens d'un sénat dont tous les esprits éclairés regrettent la disparition, mais sans savoir comment on parviendrait à le faire renaître. La réunion de tous les pouvoirs dans une même assemblée à laquelle la couronne laisse une entière liberté d'action, est un déplorable régime. Il en était résulté des fluctuations parlementaires sans nombre, un émiettement déplorable des partis, des changemens continuels

de cabinet, une instabilité administrative pleine de périls. Aujourd'hui le hasard de la mort a réduit les groupes politiques, et les graves événemens extérieurs semblent les avoir réunis sous la même inspiration. Mais, la crise passée, les divisions reprendront leur cours avec d'autant plus de vivacité que les difficultés seront plus nombreuses, plus variées, plus inextricables.

Quoi qu'il arrive, en effet, et quels que soient les résultats des négociations européennes, la Grèce va se trouver bientôt dans une situation des plus périlleuses. Même si ses ambitions nationales se réalisent, elle aura bien de la peine à éviter une catastrophe financière. Son budget, comme je l'ai déjà dit, a crû dans des proportions effrayantes : en 1846, il était de 14,515,500 drachmes pour les recettes et de 14,104,631 drachmes pour les dépenses ; en 1877, les recettes s'étaient élevées à 39,247,500 drachmes et les dépenses à 41,067,823 ; aujourd'hui le dernier budget déposé par le ministre des finances porte, pour les dépenses, 113,852,722 drachmes, et pour les recettes 51,481,560 drachmes. Les Grecs ayant plus que doublé leur budget cette année, leur déficit pour 1880-1881 dépasse 60 millions de drachmes ! Jamais peuple n'a traité ses finances avec une pareille hardiesse. Il est vrai qu'il fallait à tout prix créer une armée. Jusqu'ici la Grèce n'avait pas d'armée ; elle n'avait que quelques gendarmes et quelques troupes, employés à maintenir l'ordre à l'intérieur. Avec des ressources aussi insuffisantes, comment songer, je ne dis pas à faire des conquêtes, mais à défendre le territoire contre une attaque du dehors? Depuis les derniers événemens d'Orient, tous les esprits éclairés se préoccupaient d'un danger qui risquait de devenir imminent. Une loi militaire, votée l'année dernière, avait décidé que le service militaire serait universel ; en dix ans, toute la jeunesse grecque devait passer sous les drapeaux ; au bout de dix ans, la Grèce aurait eu des soldats. Mais était-il possible d'attendre dix ans, alors que l'avenir des peuples orientaux est sur le point de se décider? La conférence de Berlin a posé la question d'une manière pressante. Ne fût-ce que pour occuper les provinces qu'on leur promettait, il fallait aux Grecs les forces qu'ils n'avaient pas; une armée de trente à quarante mille hommes leur devenait indispensable. Dans le premier mouvement d'enthousiasme, ils n'ont pas voulu s'en tenir là. M. Tricoupis, devançant les prescriptions de la loi, a convoqué d'un seul coup les dix classes qui ne devaient être instruites qu'en dix années. Il a réuni une soixantaine de mille hommes, il les a armés, équipés, formés aux manœuvres. Les résultats obtenus ont été surprenans. Le Grec est un très bon soldat; habitué à la marche et à la chasse, il n'a pas besoin d'un long apprentissage pour devenir un très bon tireur

et pour supporter bravement les rigueurs de la vie militaire. Par malheur, on n'improvise pas un corps d'officiers. Ce qui manque absolument à l'armée grecque, ce sont des chefs capables de la conduire au feu. Aucun de ceux qui la commandent n'a fait la guerre; bien plus, aucun n'a vu plusieurs régimens réunis. Jusqu'ici les divers ministères qui se sont succédé à Athènes n'avaient aucun souci de former, sinon une armée, au moins des cadres capables d'organiser rapidement les troupes levées à la hâte dans une heure de péril national. Beaucoup d'officiers allaient en Europe compléter leurs études; mais à leur retour ils trouvaient chez eux si peu d'encouragement qu'ils se dégoûtaient bientôt de leur métier et ne songeaient plus qu'à mener une existence paresseuse. Personne ne s'avisait de les envoyer assister aux guerres européennes, aux grandes manœuvres de France et d'Allemagne, afin de leur faire acquérir au dehors une éducation militaire qu'il leur était impossible d'acquérir au dedans avec une armée de quinze mille hommes au maximum, disséminée sur tous les points du royaume et occupée uniquement à y faire la police. Il en résulte qu'aujourd'hui les généraux sont d'une déplorable insuffisance, que les officiers sont doués tout au plus d'une éducation théorique qui n'a jamais subi l'épreuve de la pratique, et que les sous-officiers manquent presque complètement. Est-ce avec une organisation militaire pareille que la Grèce peut affronter le choc de la Turquie?

Le jour où la crise actuelle sera terminée, la question de l'armée deviendra une des plus difficiles que les hommes d'état grecs auront à résoudre. Pourront-ils maintenir 40 ou 50,000 hommes sous les armes, comme il le faudrait pour assurer leur avenir national? L'état de leurs finances ne le leur permettra pas. Ils ont paré au déficit actuel par des emprunts; mais leur crédit est épuisé, personne désormais ne consentira à leur fournir les ressources dont ils ont besoin. A quelle source s'adresseront-ils pour alimenter leur budget? A l'impôt foncier? Mais ce sera le moyen de mécontenter profondément les provinces agricoles qu'ils espèrent annexer et d'entraver partout l'agriculture. A l'impôt sur le tabac? Mais ce serait ruiner leur commerce d'exportation, qui est considérable. Un orateur rempli de fantaisie proposait naguère à la chambre de combler le déficit en aliénant les monumens publics. Il était d'avis de commencer par le temple de Thésée, dont il espérait tirer 25 millions. Plus tard devait venir le tour de l'Acropole. Je constate avec regret qu'une protestation indignée ne s'est pas élevée de tous les bancs de la chambre à cette folle proposition. Ce n'est pas que les Grecs y aient fait bon accueil. Mieux que personne, ils savent que le jour où la Grèce vendrait ses monumens, c'en serait fait d'elle, elle n'existerait plus. Mais avec une habileté qu'ils croient remar-

quable et qui ne l'est guère, ils essaient d'effrayer l'Europe par la menace de scènes de vandalisme dont ils seraient les premières victimes. Chaque jour leurs journaux s'écrient : Qu'importe le passé! ne songeons qu'à l'avenir. Chaque jour ils déclarent que, si l'Europe ne vient pas au secours de la Grèce, tous les débris antiques périront dans la lutte. Les plus exaltés vont jusqu'à proposer de dresser des batteries dans les Propylées afin d'y attirer les boulets turcs. Jeu impie et barbare qui déshonore ceux qui s'y livrent! Dépouillée de sa couronne de temples et de statues, que serait la Grèce? Qui voudrait se battre pour elle? Qui voudrait même s'exposer à une négociation diplomatique dangereuse pour lui assurer un succès? Ce qui fait son charme, sa force, son prestige, sa gloire unique, au milieu de tous les peuples qui se disputent l'Orient, c'est le reflet divin que l'art antique répand encore sur elle à travers tant de révolutions et tant de ruines. Les plus grandes conquêtes territoriales ne remplaceraient pas pour la Grèce l'Acropole; la vieille citadelle avec ses marbres écroulés est pour le petit peuple qui s'élève à ses pieds une plus sûre garantie de l'avenir que ne le seraient de longues frontières, un budget en équilibre et une bonne armée.

On s'explique fort bien l'espèce d'irritation qui s'est emparée de la Grèce depuis quelques mois. Toujours déçue dans ses espérances, tandis qu'autour d'elle tant d'autres nations voyaient se réaliser les leurs, elle a fini par sentir l'impatience et la colère lui soulever le cœur. Fatiguée d'ailleurs des agitations parlementaires, des luttes politiques qui la travaillent depuis si longtemps, quelque peu dégoûtée des rivalités personnelles qui constituent presque toute sa vie nationale, elle se demande si une entreprise belliqueuse, même malheureuse, ne retremperait pas les caractères, ne ferait pas surgir des hommes nouveaux, ne donnerait pas l'essor au génie hellénique étouffé dans des frontières étroites et sous un régime constitutionnel mal conçu. Trompée par l'Europe ou du moins par certaines puissances européennes, elle rêve enfin de vengeance, dernière ressource de ceux qui n'ont plus d'espoir. Périr dans une catastrophe qui engloutirait tout ce qui reste de la civilisation antique, ne serait-ce pas tomber d'une grande chute? Ne serait-ce pas finir avec un incomparable éclat? Heureusement, l'héroïsme chez les Grecs est toujours tempéré pas le sens commun. Cette race est d'une souplesse merveilleuse, et peut-être la verrons-nous bientôt, après avoir essayé d'étonner le monde par sa témérité, n'ayant pas réussi dans cette entreprise, se résoudre, ce qui serait beaucoup plus sûr, à mériter son estime par la sagesse, la prudence et la modération, sinon de ses désirs, du moins de ses actions.

GABRIEL CHARMES.

LE

VEUVAGE D'ALINE

PREMIÈRE PARTIE.

I.

La baronne de Vesvre venait de reconduire jusqu'à la porte de son petit salon chinois la dernière des belles mondaines assidues à ses cinq heures. Pendant la saison où l'on ne va pas au bois, tout ce que Paris possède d'hommes et de femmes à la mode se fait un point d'honneur de venir savourer une tasse du fameux thé jaune dans ce salon chinois où l'on a toujours de l'esprit, où l'on est toujours jolie, où l'on rencontre immanquablement les personnes que l'on désire voir, la maîtresse du lieu étant fée,.. fée par la grâce vraiment enchanteresse, le désir incessant de plaire, la volonté soutenue d'amuser ses hôtes. Les rideaux, tout chatoyans de broderies fantastiques, sont bien clos; les lampes encapuchonnées avec art renvoient au plafond cette lumière discrète et habilement distribuée, qui ne nuit pas à la beauté et qui dissimule l'âge et la laideur; les sièges sont éparpillés d'avance selon le goût de chacun pour que les groupes sympathiques puissent se former comme par hasard, et le bal de demain, la première représentation d'hier, défraient la conversation générale, qui ne languit jamais, sans préjudice des causeries à voix basse plus intéressantes. Un léger

parfum de tabac d'Orient révèle que les cigarettes sont tolérées dans ce boudoir encombré de fleurs à la façon d'une serre; un samovar monumental fume sur une table chargée d'engins exotiques en orfèvrerie niellée qui rappelle la nationalité de Mme de Vesvre, née princesse Orsky. Seule peut-être une Russe du grand monde est capable de tenir avec cette autorité souriante le sceptre de la mode et d'être plus Parisienne encore que les simples Parisiennes de Paris. Quand vous aurez découvert qu'elle est chétive et maigre avec des traits irréguliers : petit nez retroussé, pommettes saillantes, vous serez forcé d'ajouter: « Mais elle est délicieuse! » Telle est en effet l'opinion générale. Les beautés vraies sont réduites à lui envier ses cheveux d'un blond de lin surnaturel, sa taille serpentine qui peut aborder toutes les extravagances de l'ajustement moderne et les rendre excusables, ce regard, un peu myope pourtant, où pétille derrière le petit lorgnon d'or une malicieuse coquetterie. Oui, les plus enviées, les plus adulées doivent baisser pavillon devant la baronne Olga, comme on l'appelle; toutes souhaiteraient d'être à sa place, traitée, quoi qu'elle fasse, chez elle et au dehors, en enfant gâté, libre de marquer ses actes et ses allures au coin de l'originalité, bien qu'elle appartienne par son mariage au faubourg Saint-Germain. Ce qui est interdit à d'autres est permis à la baronne Olga, c'est une créature privilégiée; elle-même en convient tout haut. Quant à ce qu'elle en pense tout bas, il est facile de le deviner, pourvu qu'on l'observe avec quelque attention, lorsqu'elle se trouve seule enfin, après ce babil et ce frou-frou puérils qu'il lui plaît de susciter momentanément autour d'elle. Un soupir s'échappe de ses lèvres, — soupir de regret ou de délivrance? — elle se jette sur le sofa, s'étire d'un mouvement qui lui est commun avec les chattes, puis reste une minute le front enfoui dans ses deux mains scintillantes de bagues. Quand elle relève la tête, le masque est tombé, elle a quitté sa physionomie de convention, d'apparat pour ainsi dire; le sourire qui retroussait le coin de ses lèvres, l'éclair qui jaillissait de sa prunelle pâle, les nuances délicates, mobiles, variées à l'infini de l'expression qui empêchaient de constater les défauts flagrans de la ligne, tout cela s'est effacé, elle est franchement laide,.. elle se repose.

— Vous êtes seule? dit une voix d'homme à travers la porte entrebâillée.

— Oui, pourquoi?

Elle ne cherche pas à ressaisir ses agrémens; ce n'est que la voix de son mari. Depuis longtemps elle a désespéré de plaire à celui-là.

— C'est, ajoute M. de Vesvre, en entrant tout entier et en s'ap-

prochant de sa femme, après avoir refermé la porte avec soin, c'est que je vous apporte une nouvelle toute fraîche qu'il ne convient pas de crier d'abord dans l'oreille de vingt-cinq personnes. Le mariage de Marc est arrangé.

— Vraiment?.. Il se laisse faire?..

— Cela n'a pas été sans peine. Pourtant ma tante l'emporte à la fin... Je vous laisse à penser si elle est ravie!

— Pauvre garçon!

— Bah! on aurait tort de le plaindre! Deux millions tout de suite, le double un peu plus tard... Un petit sacrifice sous le rapport de la naissance, il est vrai, mais les Béraud sont d'honnêtes gens qui *pensent* de la façon la plus correcte; le dernier du nom, cet oncle célibataire, le seul parent, le tuteur de la demoiselle, a su se faire une place convenable dans le monde; il est du club, il s'étudie si bien à nous ressembler qu'on pourrait le prendre pour un des nôtres... Le père était moins présentable, mais il y a dix-huit mois qu'il est mort, personne ne s'en souvient plus. Quant à notre future cousine, on en dit beaucoup de bien.

— Pauvre fille alors!

— Comment! pauvre fille! Marc ne vaut-il pas un autre mari? Beau nom, de l'esprit, figure agréable...

M. de Vesvre en accordant une figure agréable à son cousin se regardait complaisamment dans la glace par-dessus la tête de sa femme. — Tout le monde, semblait-il dire, ne peut pas être comme moi le type par excellence du beau cavalier. — Vous êtes acharnée ce soir, ma chère, à épiloguer sur les gens; qu'est-ce qui vous prend? Vos humeurs noires?..

— Peut-être; elles me prennent plus souvent qu'on ne croit. Savez-vous, mon ami, comment un grand médecin a défini l'humeur noire?..

— Un caprice?.. La fatigue d'un lendemain de bal? Est-ce cela?

— Non. Il dit que c'est une terrible maladie, car elle fait voir les choses comme elles sont. — Je vois en effet les choses comme elles sont de temps à autre, quelque volonté que j'aie de m'étourdir et de fermer les yeux. Ce mariage, pour ne parler que de lui, m'apparaît aujourd'hui comme la chose la plus triste du monde.

— Parce que Marc résistait d'abord? Mais puisqu'il a cédé après tout?

— Il a cédé de guerre lasse à la persécution; d'autres se rendent à l'appât d'une grosse dot! Vous en êtes tous là. Et le mariage compris de la sorte est une honte, entendez-vous?

— Une honte, soit! répliqua M. de Vesvre, qui haïssait la discussion. Je dirai ce que vous voudrez, n'étant pas en cause. Vous

savez bien que je me suis marié tout différemment. — Et avec un regard qui semblait évoquer de tendres souvenirs, il baisa la main de sa femme.

— Oui, vous prétendez me faire croire que c'est une valse qui vous a décidé, dit la baronne, avec un sourire à moitié triste, ironique à demi. Après avoir dansé une fois avec moi, vous vous êtes juré que vous rendriez cette valse éternelle.

— Eh bien ! n'était-ce pas là une conquête dont vous devez rester fière quand vous comparez votre sort à celui des autres femmes discutées, marchandées, épousées à regret ? Pourquoi donc me faire grise mine?

— Parce que... — La jeune femme leva vers son mari ses yeux d'aigue-marine singulièrement pénétrans, sans le secours cette fois de leur inséparable lorgnon, — parce que votre goût pour la valse, pour la valse blonde, pour la valse du Nord n'a eu qu'un temps bien court, ce qui ne veut pas dire que vous soyez désenchanté de tout exercice chorégraphique, au contraire...

Les boléros déhanchés d'une Espagnole aile de corbeau attiraient souvent M. de Vesvre depuis quelque temps dans un petit théâtre; mais la baronne ne songeait pas à poursuivre ces boléros d'une jalousie spéciale, pas plus qu'elle n'avait songé auparavant à être jalouse du corps de ballet de l'Opéra. Elle cédait seulement au besoin de lancer une de ces flèches que la femme la mieux habituée aux infidélités de son mari décoche toujours volontiers; la flèche fut perdue. M. de Vesvre s'était mis à flairer avec obstination une touffe de tubéreuse : — Je ne sais, disait-il, comment vous pouvez supporter pareille infection, il y a de quoi asphyxier un régiment tout entier. Et vous prétendez avoir des nerfs fragiles, vous et vos bonnes amies !

Tandis qu'il parlait en songeant à autre chose et pour remplir le temps jusqu'à l'heure du dîner, une porte grinça dans la pièce voisine, et un rayonnement nouveau que l'ivresse de la plus belle fête n'eût pas suffi à amener sur les traits de Mme de Vesvre, vint encore transfigurer son étrange et variable physionomie :

— Ah ! dit-elle toute joyeuse, j'entends venir Sacha ! Vous avez raison, ces parfums ne valent rien pour sa petite tête. Sortons d'ici.

Elle précéda son mari et rejoignit dans la salle à manger, au moment où il y entrait lui-même bichonné pour le dîner, un bambin de cinq ou six ans accompagné de sa gouvernante. Il était entré en silence de cet air discret, un peu contraint qui fait reconnaître les enfans bien élevés, mais à la vue de sa mère la consigne fut

oubliée, il s'élança vers elle, se suspendit à ses jupes, à ses bracelets, à son cou, la couvrant de caresses avec une furie qui la décoiffa sans qu'elle parût s'en plaindre.

— Maman! chère petite maman!..

Il n'y avait pas à en douter; la baronne trouvait le temps, au milieu des dissipations qui remplissaient sa vie, d'aimer son fils et de s'occuper de lui.

— Et ton père? dit-elle bien bas à l'oreille de l'enfant.

Sacha (il portait le nom de son oncle maternel, le prince Alexandre, abrégé dans la bouche de sa maman, par un joli diminutif russe), Sacha courut souhaiter le bonjour à M. de Vesvre, qu'il voyait pour la première fois de la journée. Le père passa la main sur sa tête blonde et prit une grosse voix bourrue pour lui dire mille folies qui le firent éclater de rire, mais il n'était pas à l'aise cependant, il n'était pas heureux, il n'était pas tendre comme avec maman. C'était la vengeance de Mme de Vesvre. Pendant le dîner de famille, on fit causer la gouvernante, qui énuméra les bons points qu'avait mérités Sacha, les mauvais tours qu'il avait joués. L'objet de cet interrogatoire cependant lorgnait le dessert, sans écouter beaucoup ni les complimens ni les réprimandes.

— Il vous ressemblera sur un point, dit la mère en souriant à son volage époux, il comprend les jouissances positives de la vie.

Ce nouveau coup de patte n'empêcha pas M. de Vesvre de chercher des yeux, après dîner, tantôt son chapeau et tantôt la pendule, les jouissances positives qu'on lui reprochait l'attendant vers neuf heures et demie dans une loge d'avant-scène. En même temps, il avait quelque remords de quitter si vite les joies moins capiteuses de la famille. Bref, il réussit à se contraindre jusqu'au coucher du petit Sacha.

— Vous étouffez, mon pauvre Albéric, lui dit sa femme pour le récompenser de cet effort louable en l'aidant un peu; il fait trop chaud ici; vous avez envie d'aller prendre l'air, je vois cela, ne vous gênez pas.

— Mais, chère amie, vous laisser seule? balbutia le pauvre Albéric un peu confus.

— Maman ne sera pas seule; elle va monter m'embrasser dans mon lit, s'écria une petite voix. N'est-ce pas, maman?

— Oui, mon trésor.

— Et d'ailleurs le timbre sonne, dit M. de Vesvre avec un visible soulagement; quelqu'un vient vous tenir compagnie.

— Eh bien! recevez ce quelqu'un-là! répliqua en s'envolant la baronne.

Quand elle redescendit de sa visite à la *nursery*, Mme de Vesvre

trouva debout devant la cheminée, un jeune homme de taille moyenne, mince et brun, dont le front paraissait chargé de tous les nuages que peuvent amonceler sur un front humain l'impatience, l'ennui et le mécontentement : — Ah! voici mon cousin Marc!

Elle s'était arrêtée à quatre pas du seuil, son fameux lorgnon braqué sur lui de cet air scrutateur qui fait présager un déluge de questions. La première d'ailleurs fut toute simple : — Albéric n'est plus ici?

— Il m'a chargé de l'excuser, une affaire pressante...

— Oh! très pressante,.. je sais...

Mme de Vesvre atteignit son fauteuil avec le glissement de sylphide qui distinguait sa démarche, qu'elle fût triste ou gaie, insouciante ou émue, puis s'asseyant sans tendre la main au nouveau venu :

— Ainsi, mon cousin, dit-elle, vous avez capitulé?

Il eut un geste de lassitude :

— Savez-vous tous les moyens qu'on a employés pour m'y amener, ma cousine?

— Oh! vous n'avez rien à m'expliquer. Une place assiégée se rend fatalement dans un délai déterminé, question de temps et de calcul. Votre père allait jusqu'à menacer de vous couper les vivres, s'il faut en croire Albéric?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Sur ce point, je ne suis pas tout à fait à sa merci.

— Permettez, ce n'est pourtant pas le petit legs de votre marraine qui eût suffi à soutenir un genre de vie...

— Il ne s'agit pas d'argent. Ma mère pleurait, elle pleurait tous les jours.

— Naturellement! C'est ce que j'appelle brusquer un siège. Voilà de la bonne stratégie ou je ne m'y connais pas. Enfin la place est prise... Que vous ayez cédé aux menaces, aux pleurs, peu importe, vous avez cédé. Que dit Mme d'Herblay?

Cette question perfide lancée à brûle-pourpoint fit tressaillir Marc, un léger frémissement passa sur ses lèvres, et il pâlit; mais se retranchant aussitôt dans le système de dissimulation prudente que les hommes ont érigé en devoir d'honneur quand il s'agit de défendre leurs amours contre la curiosité :

— Mme d'Herblay? dit-il d'un ton de parfaite indifférence. Comment saurais-je?.. Elle est depuis des mois déjà loin de Paris.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais,.. dans cette maussade propriété de Sologne, où elle ne manque jamais de prendre la fièvre. Quel tyran que son mari! L'emmener en plein hiver, pauvre femme! Concevez-vous rien de plus odieux?

— Aucun acte odieux n'étonne de la part de M. d'Herblay.

— Vous avez raison. Cet homme-là doit être capable de tout, et si ennuyeux en outre! On voudrait nous persuader qu'il n'y a pas plus de créature humaine absolument dépourvue de bonnes qualités qu'il n'y en a d'absolument parfaite. Eh bien! je m'inscris en faux contre cette assertion. Il y a des gens mauvais sans mélange et sans dédommagement. Trouvez, par exemple, une qualité au mari dont nous parlons, une seule, fût-elle toute petite. Brutal, avare, dépourvu de cœur autant que d'esprit et de cheveux: voilà ce qu'il est.

— Je ne vous contredirai pas, ma cousine.

— Et sa femme est si bien faite pour inspirer une de ces passions, un de ces attachemens... Malheureusement ni passions, ni attachemens ne durent. Rien ne dure en ce monde, rien, sauf le mariage. Aussi avez-vous grand tort, mon cher Marc, de vous marier à la légère.

— Et qui vous dit que je me marie légèrement? La question de convenance, de fortune...

— Chut! ces mots-là ne devraient jamais sortir de la bouche d'un poète. Vous parlez comme votre cousin Albéric, à qui pourtant vous ne ressemblez pas.

— Je tâcherai de lui ressembler, dit Marc résolûment. Albéric est un bon mari.

— En êtes-vous bien sûr?

— Sans doute! Cette verve, cet entrain infatigables, qu'il est le premier à admirer en vous, prouvent assez que vous n'avez rien à désirer.

— Vous êtes perspicace, mon cousin, mais il ne s'agit pas de moi, qui suis évidemment très heureuse. Il s'agit de savoir si votre future femme entend être heureuse de la même façon et suivre mon exemple.

Marc réprima une imperceptible grimace. Il trouvait parfois amusantes les allures de la baronne, mais au fond les désapprouvait fort. Pendant quelques minutes, la fine mouche continua de prendre plaisir à le piquer en décernant les éloges les plus emphatiques à la beauté, à la résignation, au mérite méconnu de Mme d'Herblay, éloges qu'elle entremêlait, comme au hasard, d'attaques tantôt sournoises, tantôt directes, contre l'ingratitude des hommes, leur inconstance, leur lâcheté devant certaines persécutions qui surexciteraient au contraire la ténacité féminine. La baronne Olga savait fort bien que ce dédaigneux cousin avait pour elle le degré d'estime que l'on peut avoir pour une plume légère tourbillonnant dans le vide. Aujourd'hui, elle prenait sa revanche;

il était embarrassé, presque humilié devant elle et dévorait sa moustache sans pouvoir répondre autrement que par une feinte assez misérable :

— Je me demande, répétait-il, ce que vient faire dans tout ceci Mme d'Herblay?

— Certes, reprit la baronne, abaissant enfin son terrible lorgnon, je n'ai aucun motif pour me montrer plus exigeante qu'elle. Si Mme d'Herblay approuve votre conduite, nous devons tous en faire autant,.. et cette conduite, en somme, n'est surprenante que par sa banalité même. On accepte difficilement de voir rentrer dans le chemin battu un révolté qui a couru les aventures. Moi, j'aimais cela en ma qualité de folle! Vous me forcez à revenir d'une dernière illusion, mon illusion sur les rêveurs qui élaborent en beaux vers de grands sentimens, — car vous avez fait de fort beaux vers, monsieur Marc Séverin.

— Vous n'en lirez plus jamais. J'enterre la poésie en me mariant.

— Voilà qui est galant pour votre fiancée. Saurez-vous du moins vous convertir tout de bon à une saine et honnête prose?

— N'en doutez pas. Ma femme ne sera déçue dans aucune de ses espérances.

— Eh! eh! les espérances des jeunes filles sont plus multiples et plus compliquées qu'on ne le suppose généralement. Elles ne s'en rendent pas compte elles-mêmes, mais, croyez-moi, elles espèrent tout, j'entends tout ce qu'il y a de beau, de charmant et d'impossible dans la vie.

— Aviez-vous rêvé vraiment plus de bals, de spectacles, de conversations, d'adorateurs, de diamans et de succès que vous n'en avez, ma cousine?

— Merci, j'ai de tout cela surabondamment, mais encore une fois je suis hors de cause. Admettez que cette petite bourgeoise comprenne le mariage comme l'union intime de deux cœurs, qu'elle croie dans son ingénuité que deux époux doivent avoir une foi commune et les mêmes goûts, qu'elle prétende aimer son mari de toute son âme et être aimée de lui exclusivement; cela ne me paraîtrait pas improbable.

— Bah! qu'allez-vous imaginer? Mlle Béraud est sans doute, comme beaucoup d'autres et plus que beaucoup d'autres, — car étant orpheline, elle vit dans la retraite, — pressée de conquérir sa liberté, d'avoir un rang dans le monde. Elle a été du reste très bien élevée, s'occupant sans relâche sous les yeux de son père à faire provision de diplômes.

— Ah! c'est une savante?

— On la dit fort instruite. Un grand mérite à mes yeux, c'est

qu'elle ne joue pas du piano, aucun art d'agrément, Dieu soit loué! Je ne puis souffrir les talens médiocres.

— Oui, n'est-ce pas? Quand on est musicienne, il faut l'être à la façon de Mme d'Herblay, tout naturellement, comme le rossignol.

— Ne parlons plus, de grâce, de Mme d'Herblay, interrompit Marc en prenant son chapeau d'une main tremblante d'irritation contenue.

— Vous pensez donc terriblement à elle!.. Et, dites-moi, l'autre est-elle jolie? J'arrive, et on ne me l'a pas encore montrée.

— Une grande fille blonde et fraîche, assez gauche, avec de longs bras dont elle ne sait que faire.

— Tout cela peut s'arranger; défauts de jeunesse. Une grande fille fraîche! Vous qui adoriez les roses-thé, les clairs de lune! Et la taille, la main, le pied?

— Je n'ai vu que l'ensemble, qui manque un peu de finesse et d'élégance.

— Vous avez des préventions parce qu'elle se nomme Mlle Béraud, avouez-le.

— Oh! pour cela non, je vous jure! J'ai assez souffert d'être le vicomte de Sénonnes! Si le sort m'avait fait naître dans la condition moyenne qui est celle de Mlle Béraud, je serais tout ce que je ne suis pas, hélas! C'est à cette sphère-là qu'appartiennent mes meilleurs amis, les seuls qui m'aient jamais compris. Des préjugés de naissance, grand Dieu! je me sens plutôt les préjugés contraires, et j'estime feu M. Béraud, qui a su gagner des millions par son travail, mille fois plus que le petit vicomte qui épouse aujourd'hui sans en avoir envie la fille de cet honnête homme.

— Il est encore temps de reculer.

— Pour céder avant peu à de nouvelles instances? A quoi bon? j'ai donné ma parole.

Le regard clair de la baronne s'arrêta sur lui avec une expression de pitié, presque de mépris. Ce n'était pas la vaillance qui manquait à cette petite femme.

— Et la date fatale est fixée sans doute?

— Non. Ma famille et M. Fabien Béraud, le tuteur d'Aline, ne demanderaient pas mieux que de nous marier au plus vite, mais...

— Bien entendu! je reconnais la sagesse ordinaire des grands parens. Ils ne sont chatouilleux que sur les questions qui se discutent par-devant notaire. Pour le reste, on verra bien à s'adorer ou à se haïr après que des sermens irrévocables auront été prononcés.

— Mais Mlle Béraud ne l'entend pas ainsi. Elle veut réfléchir et me connaître.

— Cela doit paraître exorbitant à votre mère, n'importe ! je l'estime pour cette prétention. Et qui sait? peut-être avec le temps vous éprendrez-vous de la fiancée qu'on vous impose. Il arrive des choses si extraordinaires !

— Je souhaite sincèrement que celle-ci se produise, répondit Marc se levant avec humeur. Mais, que je m'éprenne ou non, je me conduirai toujours à l'égard de ma femme en honnête homme.

— Vous n'en savez rien, repartit la baronne. — Elle haussa les épaules, puis avec dédain laissa tomber ces mots : — Vous êtes faible !

— La faiblesse n'exclut pas une certaine probité.

— La faiblesse exclut toute vertu; il n'est personne au monde qui m'inspire moins de confiance qu'un homme d'imagination, héroïque en théorie, et qui s'arrête, le moment venu d'agir. Parlez-moi, en fait de qualités masculines, de la décision du caractère, de ces inflexibilités de conduite qui deviennent de plus en plus rares dans tous les pays où l'on est encore aimable. Oui, ce qu'il y a de terrible, c'est que les gens auxquels ce fond-là manque sont souvent très aimables, car vous l'êtes à vos heures, mon cousin, quoique ce soir vous n'ayez presque rien dit, me laissant vous gronder plus que je n'aurais dû peut-être. Vous ne m'en voulez pas? Est-ce parce que vous êtes très généreux ou parce que mon opinion a si peu de poids? C'est cela plutôt, n'est-il pas vrai? Bonsoir, mon cher Marc, allez rêver à vos nouveaux devoirs. Cette pauvre Mme d'Herblay ! cette pauvre Mlle Béraud !

II.

L'ironie de la baronne Olga touchait juste. Marc était un de ces êtres faibles et enthousiastes, généreux et irrésolus dont les aspirations naturellement nobles sont trahies souvent par une volonté défaillante. Cependant s'il eût voulu se justifier au lieu de laisser tomber l'accusation avec une sorte de dédaigneuse insouciance dont il avait depuis longtemps pris l'habitude, ce jeune homme eût réussi à prouver peut-être que ses qualités lui appartenaient bien en propre et qu'il avait eu même quelque mérite à les défendre contre des influences hostiles, tandis que ce qu'il pouvait avoir de défauts était surtout le résultat de la guerre acharnée livrée sans trêve ni merci à tous les instincts de son cœur. Cette lutte datait de sa première enfance. Il était né très frêle, et on avait pu prévoir tout d'abord qu'il n'aurait jamais rien de commun avec les ancêtres aux armures de fer, géans barbus et basanés dont les

portraits garnissaient la longue galerie du château de Sénonnes dans la Nièvre.

Son père, qui le destinait à l'état militaire comme au seul état possible pour un homme de haute lignée, en avait été consterné au point de garder quelque temps rancune à sa femme, belle et robuste personne cependant, qui semblait faite pour perpétuer dans toute sa vigueur une race de colosses. L'embonpoint bien nourri qui seyait du reste à la taille élevée, au type louis-quatorzien de Mme de Sénonnes, avait apparemment étouffé chez elle une certaine finesse de discernement que la plupart des femmes et surtout des mères poussent jusqu'à la divination, car elle ne sut jamais aider son mari à comprendre que l'énergie physique des aïeux s'était transformée en ardeur intellectuelle chez ce dernier rejeton, fleur tardive éclose sur le vieil arbre par un suprême effort de sève; elle ne sut rien lire dans le regard pensif de cet enfant, dont l'organisation déliée indiquait moins une santé chétive que des délicatesses de plus d'une sorte qui du corps s'étendaient jusqu'à l'âme.

En effet, le ressort ne manquait pas à ces membres fluets d'une singulière élégance. Marc était agile et actif autant que son superbe cousin Albéric, plus âgé de quelques années, et auquel on le comparait toujours d'une façon désavantageuse. Celui-là serait un brillant officier et un homme du monde, disaient en soupirant M. et Mme de Sénonnes. — Et ils se désolaient à l'envi de ce qui eût simplement excité l'attention et l'intérêt de parens plus vigilans et plus éclairés, par exemple de la vive curiosité sans but ni méthode qui poussait l'intelligence de leur fils dans tous les sentiers à la fois, de la sensibilité presque féminine du jeune Marc, de sa timidité poussée jusqu'à la sauvagerie, de la muette contemplation où le jetaient mille choses dont lui seul comprenait la beauté. Il suffisait des effluves d'une matinée de printemps, de la splendeur d'un coucher de soleil, de quelque rayon égaré dans la voûte des bois, pour lui faire perdre la tête et le détourner de tout travail suivi, disait, en se plaignant de lui, l'abbé chargé de l'instruire. Il fallait absolument l'aguerrir, l'endurcir, faire un homme de cette petite fille prompte aux caresses et aux larmes. Pour cela ses parens s'appliquèrent à refouler toutes les facultés aimantes du pauvret, sans réfléchir qu'une âme tendre, froissée au premier battement d'ailes, se replie sur elle-même, et devient d'autant plus impressionnable qu'elle s'étudie mieux à tout cacher. Un jour l'abbé apporta, fort alarmé, à Mme de Sénonnes, une page de méchans vers saisie dans le pupitre de son élève. Les guides maladroits du poète en herbe se consultèrent et finirent par décider entre eux que la solitude était pour Marc une mauvaise conseillère; son pré-

cepteur renonçait à l'empêcher de bayer aux mouches : peut-être l'émulation du collège ferait-elle justice de cette tendance déplorable en même temps que le contact d'autres garçons de son âge le rendrait bon gré mal gré semblable à tout le monde; mais il était écrit que Marc prendrait toujours le contre-pied de ce que l'on souhaitait pour lui. Ce collège, choisi avec soin pourtant, parmi ceux où dominaient de bons principes, recélait comme tous les grands foyers d'éducation publique une effervescence d'idées libérales que le comte de Sénonnes eût appelées des idées subversives, et Marc, après avoir surmonté l'espèce de mélancolie morbide que lui inspiraient les murailles grises dérobant la vue du ciel et des bois, se consola peu à peu à l'aide de ce poison.

— Vous faites de mon fils un révolutionnaire, dit un jour avec indignation M. de Sénonnes au directeur du collège, bien étonné.

Si encore l'écolier malencontreux eût tiré parti de la facilité à tout comprendre dont on le savait doué, pour remporter quelques-uns de ces succès qui flattent la vanité des parens!.. mais non, il ne se distingua que très tard dans les classes supérieures; alors le goût des lettres fit explosion chez lui avec une telle force que ses professeurs conçurent, à son sujet, de brillantes espérances. M. et Mme de Sénonnes, loin de s'en réjouir, s'inquiétèrent de plus en plus; ces goûts-là ne le conduiraient pas vers l'École militaire, où Albéric avait réussi à entrer, pour quitter bientôt le service, il est vrai, comme font beaucoup d'autres, en se mariant : n'importe, il avait suivi la route frayée, tandis que son cousin allait continuer sans doute à battre les buissons. Quand Marc, ses études achevées, entra dans le monde avec des convictions politiques qui n'étaient pas précisément celles de sa caste, des sympathies qui l'entraînaient vers toutes les supériorités, sauf celles du rang et de la fortune, quelques amitiés de collège que son père lui reprochait comme basses, vulgaires, indignes de lui, et une vocation littéraire très prononcée dont il n'osait rien dire, la fâcheuse position où il se trouva pouvait rappeler celle du cygne couvé par mégarde au milieu des poussins.

« Tu nous appartiens, tu es tenu de nous ressembler, » lui disaient tous ces gens, qui ne le connaissaient pas plus qu'il ne les comprenait lui-même. M. et Mme de Sénonnes déclaraient de bonne foi que Marc était un être fantasque, réfractaire, un peu fou. Comment expliquer autrement qu'il n'aimât ni la carrière où s'étaient distingués tous ceux de sa race, ni les chevaux qui avaient été l'unique passion de son père, ni le monde, où sa mère n'avait pas cessé de se plaire? Il eût voulu voyager, élargir ainsi l'horizon de ses connaissances et de ses idées, mais cette nouvelle lubie

rencontra une formidable résistance qu'il n'essaya même pas de combattre. Une fois de plus, il se retrancha silencieusement dans cette vie contemplative et tout intérieure où aucune tyrannie ne peut nous atteindre. Certain volume de poésies, qui parut sous le pseudonyme de Marc Séverin, les deux noms de baptême du jeune vicomte, acheva d'exaspérer le courroux de ceux qui prétendaient lui vouloir du bien. Le père tança vertement son fils; la mère, ayant lu le malheureux livre par curiosité, le qualifia de galimatias.

— Il ne sait ce qu'il désire, ni ce qu'il dit, faisait observer Mme de Sénonnes à son beau neveu de Vesvre, mais je crois qu'il s'ennuie. Qu'en penses-tu, Albéric? Il faudrait le distraire.

Et Albéric s'efforça consciencieusement de distraire cet étrange cousin, pour lequel, au fond, il avait de l'amitié sans trop savoir pourquoi. L'inexplicable mélancolie de Marc intriguait ce joyeux viveur : — Les plaisirs de Paris en auront raison, décida-t-il.

En effet, Marc, poussé par lui, se jeta dans ce courant sauveur, au dire de son cousin, avec une impétuosité qui put faire croire qu'il avait laissé sur la rive, une fois pour toutes, les chimères dont on lui faisait un crime. Mais bientôt on s'aperçut qu'il en avait gardé avec lui une forte dose pour la mêler à ses nouveaux égaremens de la façon la plus aggravante : il marchait dans une atmosphère d'illusions dont il enveloppait comme d'une auréole les objets de ses fantaisies aussi violentes qu'éphémères. Un second volume de vers, moins innocens que leurs devanciers, faillit refléter ces hallucinations, ces ivresses; mais il brûla tout à coup ce témoignage des folies désespérées où il s'était efforcé un instant de trouver l'oubli de lui-même. Le second volume n'en parut pas moins peu après, tout autre seulement qu'il ne l'avait préparé d'abord. Un souffle purifiant venait de passer sur l'œuvre de Marc et sur sa vie. La muse chaste et tendre des premiers essais avait reparu, mais avec une puissance toute nouvelle pour sentir et pour aimer. Ce miracle coïncida, il faut le dire, avec l'instant où les yeux noirs de Mme d'Herblay se posèrent bienveillans et doux sur Marc de Sénonnes. Ce fut Mme d'Herblay qui inspira une suite de poèmes tout palpitans de jeunesse, remarquables par la sincérité des impressions évidemment subies, notées au jour le jour.

Les amis de Marc lui avaient prédit un succès. Ces amis-là n'étaient autres qu'un petit groupe d'anciens camarades de collège, qui, pour leur part, se livraient sans contrainte, en luttant vaillamment et même gaîment contre mille difficultés, à des travaux littéraires desquels chacun d'eux attendait avec le temps sa place au soleil. Marc, pour ne pas les perdre de vue, les rejoignait le lundi de chaque semaine dans un café du quartier latin où les gens de son monde

eussent été bien scandalisés de lui voir mettre le pied, et là, réunis autour d'un dîner frugal, on parlait de l'avenir. Les plus chaleureux éloges étaient donc venus réjouir Marc lorsqu'il avait communiqué au petit cénacle les principales pièces de son dernier recueil, mais ce fut là tout le succès promis. Le public proprement dit, fort indifférent aujourd'hui à la poésie, à moins qu'un nom déjà glorieux ne lui impose l'admiration, laissa passer, sans même s'apercevoir de leur éclosion, ces vers printaniers, qu'il confondit avec le torrent de fadeurs qui s'écoule journellement sous la même forme; des critiques oiseuses et un blâme général furent tout ce que l'auteur recueillit parmi ses proches, mais peu lui importait alors; il était amoureux, et l'objet de cet amour lui disait, de façon à le consoler d'injustices plus cruelles encore : — Je suis fière de vous, à mes yeux vous êtes grand... — N'était-ce pas assez? Quels suffrages eussent valu ceux de cette bouche fraîche comme une fleur, qui lui versait, entre deux baisers, le miel des flatteries sincères? Les plus délicates sympathies de l'âme et la compassion que leur inspiraient l'un pour l'autre des tristesses qui leur étaient communes, devaient presque inévitablement rapprocher Mme d'Herblay et Marc de Sénonnes. Quand ce dernier avait rencontré ou plutôt retrouvé, après l'avoir longtemps perdue de vue, Mme d'Herblay chez sa mère, il avait tressailli comme sous l'influence d'un inexplicable magnétisme, et il lui avait semblé qu'une flamme vive, étouffée aussitôt entre les longs cils de cette charmante femme, révélait une émotion semblable à la sienne. Tous les deux en effet sentirent ensemble, et à première vue, qu'un intérêt suffisant pour tout remplir s'élevait soudain dans le vide de leur double existence.

La vie de Mme d'Herblay était plus désemparée encore que celle de Marc. Mal mariée, elle n'avait pas d'enfans, rien qui pût la dédommager des amertumes et des dégoûts de chaque jour, et elle ne trouvait pas en elle-même la solidité de principes qui l'eût sauvée du désespoir. Après avoir grandi, jusqu'à l'âge de quinze ans, auprès d'une grand'mère idolâtre qui la gâtait sous prétexte de l'élever, elle était tombée de cette atmosphère de tendresse sans règle et sans mesure, entre les mains de parens éloignés qui, ne sachant que faire d'elle, l'avaient mise au couvent. C'était pour en finir avec le couvent qu'Antoinette avait accepté d'épouser M. d'Herblay. Très timide, elle pliait sous le joug à la façon d'une esclave, passivement soumise à toutes les incessantes tracasseries qui peuvent résulter de l'avarice poussée jusqu'à la manie et de l'égoïsme allié à une obstination stupide, à une humeur sans cesse agressive, à une méfiance incurable. Chaque année ajoutait quelques aspérités de plus au caractère de M. d'Herblay, déjà vieux. Les

médecins mettaient sur le compte d'une gastrite chronique les symptômes de l'hypocondrie qui se manifestaient chez lui par une variété de menues tortures dont sa jeune femme était victime, mais celle-ci trouvait, non sans raison peut-être, que la science moderne rend trop volontiers le corps responsable des pires infirmités de l'âme; elle eût été disposée plutôt pour sa part à le considérer comme un malade imaginaire qui se dédommageait méchamment, en faisant peser sur elle une autorité despotique, de n'avoir jamais pu lui inspirer que des sentimens de crainte et d'obéissance attristée. Marc sut lire bien des secrets douloureux sur ce visage pâli, dont toutes les lignes finement arrêtées révélaient une organisation de sensitive; il crut voir dans ces grands yeux de velours certaine expression vague d'attente et de désir qui l'enivra. La morbidesse des attitudes, l'accent mélancolique auquel les moindres paroles de Mme d'Herblay empruntaient une douceur touchante, mille révélations involontaires lui en apprirent bien long avant les confidences sur cette destinée, sœur de la sienne, où tout manquait, liberté, confiance en soi et en autrui, épanouissement de jeunesse, mais l'amour pouvait pour elle comme pour lui remplacer les autres biens absens... Ils s'aimèrent donc furtivement et passionnément. Marc eut enfin la joie de se croire compris, et Antoinette échappa, elle aussi, à ce supplice de l'isolement moral dont elle avait souffert plus que de tout le reste. Ils étaient du même âge, peut-être était-elle l'aînée de quelques mois, ce qui lui permettait d'affecter une sorte de protection quasi maternelle qui formait un contraste piquant avec le besoin qu'elle avait en réalité de s'abandonner au contraire, de se laisser conduire, de céder toujours, pourvu qu'on l'adorât. Jamais créature humaine ne fut plus absolument femme par la grâce, la douceur, la mobilité des impressions. C'était là surtout ce qui la rendait attachante et ce qui faisait d'elle par excellence la maîtresse d'un poète, d'un cœur généreux jusqu'à la déraison. Marc l'aimait comme une jolie plante fragile qu'il avait relevée, réchauffée, rendue au bonheur de vivre, alors qu'alanguie et brisée à demi, elle se mourait faute de soleil; il l'aimait avec attendrissement, il reportait sur Antoinette toutes ses sensibilités refoulées, il s'ouvrait à elle avec un abandon absolu dont il avait jusque-là ignoré le charme. Sans cesse il lui parlait de ce qu'il se sentait capable de faire, tout en ne faisant rien; car Mme d'Herblay n'était pas de celles qui poussent à l'accomplissement de choses héroïques, son influence singulièrement absorbante avait plutôt pour effet de plonger l'âme qui la subissait dans une heureuse paresse. Du reste, sans avoir l'esprit étendu ni cultivé, elle savait s'intéresser aux nombreux projets de Marc, qui

lui inspiraient, quels qu'ils fussent, une admiration naïve. C'est là toute l'intelligence qu'un artiste et un homme en général désire et recherche chez la femme de son choix.

Quatre années passèrent ainsi rapides comme autant de jours. M. d'Herblay s'absentait assez souvent pour aller dans ses terres tracasser ses fermiers quand il était las de tourmenter sa femme; d'ailleurs, après avoir été à plusieurs reprises jaloux sans motif, il semblait favorisé de l'espèce d'aveuglement qui peut être parfois le privilège des sots, — on le vit en cette circonstance, — comme il est si souvent celui des gens d'esprit. Le monde, beaucoup plus perspicace, s'était demandé très vite pourquoi Mme d'Herblay n'avait plus l'air abattu et pourquoi Marc avait renoncé simultanément à ce qu'on appelait par ironie ses allures de beau ténébreux, mais le monde garde toujours avec indulgence le secret des amans qui ménagent son opinion; il attend pour lancer ses foudres une maladresse, un scandale, et il n'est pas seul à agir ainsi. Personne, par exemple, ne savait mieux à quoi s'en tenir que Mme de Sénonnes, qui avait tacitement encouragé la liaison de son fils et de sa jeune amie, grâce à un de ces accommodemens dont certaines mères ne se font point scrupule : Antoinette arrachait son fils aux coquines qui s'étaient un instant emparées de lui et qu'il avait eu le tort de ne pas voir telles qu'elles sont, ce qui les rendait fort dangereuses, tandis qu'une femme du monde comme celle-ci n'était pas à craindre, pauvre petite! Mme de Sénonnes la jugeait assez apathique, presque nulle, incapable de dominer longtemps un homme d'esprit. Quand il serait blasé sur son profil de camée et sur sa langueur, quelles ressources aurait-elle pour le retenir? Il n'y avait pas là de quoi forger une chaîne.

La chaîne était légère en effet. Antoinette, incapable de tout calcul, ne cherchait à prendre aucun ascendant sur celui qu'elle considérait comme trop supérieur à elle. Et puis, si jeune qu'elle fût, elle connaissait le train du monde et l'évolution fatale de la vie dans ces régions où règne une routine invariable, où des espèces de bornes milliaires plantées de distance en distance marquent chaque étape et tel chemin à prendre, sans qu'il soit permis de regimber. De dix-huit à vingt-neuf ans, un jeune homme est libre en effet de gaspiller impunément son cœur, mais avant que la trentaine ait sonné, le devoir social lui enjoint d'offrir ce qui peut en rester à une jeune fille prudemment choisie pour lui apporter un cœur tout neuf en échange. Mme d'Herblay avait été initiée de bonne heure à ces lois inflexibles, elle était capable en outre d'une certaine fierté qui l'empêchait de se plaindre; d'ailleurs quelques insinuations d'amies l'avaient avertie récemment que le monde soup-

çonnait la nature de son intimité avec Marc, peut-être même ces insinuations avaient-elles effleuré l'oreille de son mari, car il la surveillait de plus près et il semblait trouver un plaisir nouveau à l'humilier, à contrarier ses moindres mouvemens. N'avait-il pas parlé de la retenir toute l'année en Sologne, sous prétexte qu'il s'y portait mieux qu'à Paris? — Quoi qu'il en fût, lorsque la grave question du mariage de Marc fut agitée, Mme d'Herblay témoigna plus de douleur que de surprise; elle parut même s'armer peu à peu de résignation. Loin de stimuler la résistance à laquelle il était disposé, elle lui dit, avec une exaltation de dévoûment qui séchait ses larmes prêtes à couler, qu'elle ne voulait pas compliquer pour lui les difficultés d'une situation déjà pénible, qu'elle ne serait jamais une entrave, qu'elle saurait s'effacer... Cet ensevelissement à la campagne, elle l'accepterait comme un sacrifice à celui qui, même absent, resterait toujours le maître de son âme, et comme une pénitence devant Dieu. Marc était, quant à lui, assez étranger à ce mysticisme qui se mêlait parfois aux ardeurs profanes d'Antoinette; il comprit cependant que la jeune femme trouverait une volupté amère dans l'effort qu'elle s'imposait, qu'elle reporterait sans trop de peine vers le ciel l'encens brûlé d'abord aux pieds d'une idole terrestre, et que les défauts mêmes de son mari lui sembleraient moins odieux qu'auparavant, puisqu'elle se sentait désormais digne d'être châtiée.

Cette pensée calma un peu ses regrets. La délaissée, au lieu de lui rien reprocher, ne répétait-elle pas que le souvenir de sa faute serait encore une dernière consolation, comme le parfum qui survit à la rose effeuillée en rappelant ce qu'elle fut? Maintenant des réalités inévitables mettaient fin pour tous les deux à un trop doux rêve: elle allait subir, dans la solitude, une expiation volontairement acceptée, disait-elle; il allait renoncer, de son côté, aux ambitions d'indépendance et de gloire dont il s'était bercé naguère, ambitions chimériques peut-être... Marc était tenté de le croire en songeant aux quatre années d'oisiveté complète qui avaient suivi la publication de deux petits volumes imprimés à ses propres frais et tombés sans bruit : telle une pâle étoile file sur le ciel où elle devait briller d'un feu fixe et durable. Oui, c'en était fait, il valait mieux prendre son parti une fois pour toutes de n'être rien que ce que la naissance et la fortune l'avaient fait, il valait mieux céder sans plus de combats à l'ascendant qu'exerçait sur sa faiblesse l'opiniâtreté de son père, cet entêtement des gens volontaires et bornés qui est une force inerte, aveugle, brutale comme la fatalité même. C'en était fait, il donnerait raison au penseur pessimiste qui a dit que vers trente ans l'homme est réduit, bon gré mal gré,

pour pouvoir vivre tranquille, à étrangler son idéal. Les emportemens, les exhortations, les prières, les pleurs maternels, cesseraient autour de lui, ce serait quelque chose.

Cette résolution désespérée fut prise entre Marc et Antoinette dans les derniers instans pleins d'orageuses délices qui précédèrent leurs adieux. Ils croyaient alors sincèrement se séparer pour toujours, et néanmoins il leur semblait ne s'être jamais mieux aimés. Ce fut dans ces dispositions que le vicomte de Sénonnes souscrivit au mariage dont nous l'avons entendu parler à sa cousine.

III.

Un dîner qui eut toute l'importance d'une solennité officielle réunit à quelque temps de là les deux familles intéressées chez Mme de Sénonnes. Marc était alors entré de pied ferme dans son rôle de prétendant et y apportait beaucoup de grâce, sinon beaucoup de feu.

Une jeune fille sans expérience du monde se laisse aisément gagner par les attentions toutes nouvelles dont elle est l'objet; aussi Mlle Béraud acceptait-elle avec une secrète joie les hommages de M. de Sénonnes.

Nos usages français autorisent la réserve, fût-elle excessive, qui marque souvent les premières entrevues de deux fiancés, ou du moins ils lui servent d'excuse; cette réserve passe pour du respect, pour la preuve d'une émotion contenue. D'ailleurs la famille en masse du futur époux de Mlle Béraud faisait à l'héritière qu'il s'agissait de séduire une cour empressée, véritablement étourdissante. L'admirable entrain des comparses eût suffi à empêcher que la jeune fille ne démêlât ce qu'avait d'un peu froid le jeu de l'acteur investi malgré lui du rôle principal. Ce soir-là en particulier, il y eut autour d'elle assaut de flatteries et de caresses; tout le monde se mit en frais, depuis Mme de Sénonnes, qui déployait le zèle triomphant d'un général arrivé à la fin de quelque campagne bien menée, jusqu'à l'essaim des petites cousines et autres parentes à différens degrés, toutes acharnées à marier Marc, les unes par vengeance pour le punir de n'avoir jamais été amoureux d'elles, celles-là pour faire pièce à Mme d'Herblay, d'autres tout simplement parce que ce mariage leur ouvrirait un salon de plus, un salon opulent où elles pourraient étaler leurs toilettes et s'amuser. M. de Sénonnes, le père, mettait une sourdine à sa voix impérieuse, à ses brusques allures d'homme de cheval, assuré de rompre toutes les bêtes rétives; il ne fallait pas effrayer trop tôt sa belle-fille. Albéric de Vesvre sortit de l'arsenal où il les laissait se rouiller depuis long-

temps, — la mauvaise compagnie n'exigeant pas tant de façons, — tous ses moyens fascinateurs d'homme à bonnes fortunes, bien résolu qu'il était à soutenir Marc avec autant d'adresse et d'activité que s'il se fût agi de vaincre pour son propre compte.

La baronne Olga, graduellement convertie par des considérations de sagesse mondaine au projet qui l'avait d'abord choquée, avait arboré une création inédite du grand couturier, une robe inouïe, qui devait, bien entendu, inspirer à Mlle Béraud le désir de se marier au plus vite pour pouvoir s'habiller de même. Hélas! elle avait grand besoin de leçons d'élégance et de coquetterie, la pauvre Mlle Béraud! On le vit quand elle arriva sérieuse, rougissante à l'excès, au bras de son oncle, sous le feu des regards qui guettaient son apparition.

Il était clair à première vue que l'intelligente sollicitude d'une mère lui avait manqué; elle était mal mise et mal coiffée, elle tenait gauchement son éventail, elle ignorait tous les menus manèges que possèdent dès leur enfance les petites filles élevées au milieu des femmes; son embarras, ses mouvemens un peu brusques étaient d'un garçon plutôt que d'une demoiselle à marier, tandis qu'elle répondait aux révérences et recevait les complimens avec un sourire incrédule, étonné.

— Elle est belle, décréta cependant la baronne Olga, après l'avoir lorgnée à distance l'espace d'une minute en profitant pour cela de l'échange tumultueux des cérémonies.

— Belle! répéta tout surpris son cousin Marc, à qui s'adressaient ces paroles.

— Si elle ne l'est pas aujourd'hui, elle le sera demain, j'en réponds, déclara Mme de Vesvre avec autorité. Cela dépend de vous, oui, j'ai toujours dit que c'était au mari d'achever sa femme, l'Ève naissante, l'ébauche du bon Dieu qu'on lui livre toute pleine de promesses; tant pis pour lui s'il s'y prend mal et s'il gâte ce qui pouvait être charmant. Sérieusement, Marc, vous n'aurez qu'à vouloir pour que la vicomtesse de Sénonnes vous fasse honneur, et dès à présent même, si cette enfant n'était pas vêtue à la diable, vous verriez que sa taille est parfaite. Des yeux qui pensent et qui ne doivent pas mentir, reprit Mme de Vesvre poursuivant son examen, le front un peu trop développé pour une beauté de salon; je veux là-dessus quelques frisettes, un nuage crêpé. Est-il possible de tordre et de serrer ainsi une chevelure pareille!

— Bah! interrompit Marc qui l'écoutait avec curiosité, comme s'il eût attendu qu'on lui révélât ce qu'il ne savait pas voir de ses propres yeux, vous vous extasiez sur sa chevelure? elle paraît pourtant moins volumineuse que celle de toutes les femmes qui sont ici.

— Voilà bien une réflexion d'homme ! s'écria la baronne sans daigner lui répondre ; il faut vous tromper, vous autres pour que vous soyez contens ! Sans doute vous ne trouvez pas non plus cette vraie blonde très blanche ? Eh ! la blancheur naturelle est moins étonnante sans doute que celle de la poudre de riz.

— Ma nièce Olga, ma chère Aline, laissez-moi vous présenter l'une à l'autre, dit Mme de Sénonnes qui s'était approchée avec un grand frou-frou de satin.

— Vous survenez, mademoiselle, au moment où nous disions beaucoup de mal de vous, s'écria Mme de Vesvre en prenant avec une coquette effusion la main de sa future cousine. Ne rougissez pas, ajouta-t-elle comme Aline se troublait en regardant Marc, je me garderai de rien répéter.

Après le dîner, durant lequel Aline, placée entre Marc et M. de Vesvre, n'avait osé répondre autrement que par monosyllabes, la baronne Olga se rapprocha de la jeune fille, et, l'arrachant au bras qu'elle avait pris pour rentrer dans le salon : — J'en demande pardon à ces messieurs, dit-elle, mais ils vont nous faire la grâce de s'éloigner une minute et nous permettre de devenir amies tout à fait. Voulez-vous ? — Gaîment elle l'entraîna auprès d'elle sur une causeuse.

Mlle Béraud s'était sentie d'avance intimidée par la réputation un peu tapageuse qui précédait la baronne Olga, puis son excentricité l'avait effrayée plus encore ; maintenant, elle continuait d'éprouver une sorte de gêne devant cet oiseau exotique au brillant plumage, malgré l'incontestable gentillesse du gazouillement qui l'accueillait.

— Aimez-vous le monde ? demanda la baronne comme elle aurait dit : Il faut l'aimer ou mourir.

— Je ne sais, répondit très bas Mlle Béraud, n'y étant pas allée jusqu'ici, mais s'il ressemble à ce que je vois ce soir, ajouta-t-elle avec un vaillant effort pour être aimable, je crois que je l'aimerai beaucoup.

— Très bien ! dit Mme de Vesvre, montrant dans un sourire approbateur ses petites dents pointues, voilà qui est répliqué à merveille. Soyez sûre que le monde vous le rendra, mais pourquoi l'avoir fui jusqu'à présent ? Vous avez dix-neuf ans accomplis, je crois. Ce sont de tardifs débuts.

— J'ai quitté aujourd'hui le deuil pour la première fois à la prière de mon oncle, dit Aline les paupières baissées afin de mieux cacher une larme qui s'obstinait à couler.

— Pardon ! je suis sotte de ne pas m'être souvenue. Votre père était si tendre, si bon ! m'a-t-on dit...

— Oh! s'écria la jeune fille en levant soudain ses yeux noyés et étincelans comme pour prendre le ciel à témoin des perfections paternelles de feu M. Béraud.

— Vous ne vous étiez jamais quittés?

— Jamais un seul jour; il n'aurait pu se passer de moi.

— Pauvre petite! dit avec une sympathie sincère Mme de Vesvre, qui pensait à son fils; mais votre oncle remplace de son mieux cet excellent père.

— Ce ne peut être la même chose. Je ne lui suis pas aussi nécessaire.

— Naturellement, puisqu'il songe à se débarrasser d'elle en faveur d'un inconnu, pensa Mme de Vesvre. Elle reprit tout haut :

— Il paraît vous adorer. Voyez, il vous couve des yeux.

M. Béraud, accoudé à la cheminée, parmi un groupe d'hommes, suivait avec complaisance, en effet, les progrès de l'intimité entre sa nièce et la baronne. Tout marchait selon ses désirs, qui étaient ceux d'un brave homme assez court d'esprit et passablement vaniteux. La constante ambition de Fabien Béraud avait toujours été de faire figure dans un monde plus brillant que celui où le hasard de la naissance l'avait jeté. Il y avait réussi jusqu'à un certain point, grâce à un genre de vie qui lui était commun avec la classe des oisifs élégans parmi lesquels sa grosse fortune lui permettait de se glisser, grâce aux soins d'un tailleur ingénieux qui l'habillait correctement à l'anglaise, grâce à ses écuries, où d'aristocratiques *sportsmen*, ses confrères sur le *turf*, lui rendaient visite en même temps qu'à ses chevaux, grâce enfin aux principes les plus stricts de la *tenue* qui tant bien que mal avait remplacé chez lui au gré du vulgaire la véritable distinction. Ce fils de fabricant s'était donné la mine d'un officier supérieur en retraite, bien qu'il n'eût jamais été que l'associé paresseux de son frère Placide, qui, ayant continué les affaires paternelles, était parvenu à tripler un avoir déjà considérable par son intelligence commerciale et sa prodigieuse activité. Placide Béraud, pénétré de cet esprit de suite, d'entreprise prudente et de sage économie qui fonde les fortunes solides, avait travaillé toute sa vie sans que la cupidité ni l'ostentation lui servissent de stimulans. Jamais il ne parut s'apercevoir que son frère cadet, qui était censé le seconder, le laissât prendre de la peine pour deux.

— A chacun son lot, disait-il : Fabien fait honneur à notre maison par ses grandes manières, moi je ne m'entends qu'à la besogne... voilà tout mon mérite, mais, Dieu merci, ma petite fille en profitera.

Cette petite fille dont le visage blond lui représentait celui de sa

femme, morte toute jeune, était comme un rayon de soleil dans sa vie laborieuse. Du reste, l'idolâtrie qu'elle lui inspirait était bien partagée par M. Fabien Béraud, le modèle des oncles. Ces deux hommes s'appliquaient à choyer la petite Aline, dont le bonheur présent et futur les préoccupait à l'envi. La bien élever, la bien marier, — ces mots étaient sans cesse sur leurs lèvres; mais les mêmes mots peuvent avoir pour chacun de nous un sens différent. L'oncle Fabien espérait que sa nièce Aline, qui était à elle seule plus savante que ne l'avaient jamais été les frères Béraud réunis, se servirait de son mérite pour briller dans le monde. Le père comptait surtout par une éducation forte et achevée l'attacher au foyer domestique, la préserver de l'ennui et la préparer à élever dignement un jour ses propres enfans. De même pour le mariage. Un bon mariage, au gré de l'oncle Fabien, était celui qui transplanterait dans les hautes sphères de la société sa nièce devenue marquise ou comtesse, tandis que l'autre Béraud souhaitait à sa fille de rencontrer chez un mari les sentimens profonds qu'il avait voués autrefois à sa compagne trop tôt perdue, la mère dont il lui parlait tous les jours en la lui donnant pour modèle. Malheureusement l'oncle avait survécu au père. Si le contraire fût arrivé, il est probable que celui-ci ne se fût pas grisé si vite ni à si bon compte du titre et de la position sociale qui avaient décidé celui-là à encourager la recherche d'un vicomte de Sénonnes.

— Enfin! elle s'enhardit, pensait M. Béraud, tandis que la conversation continuait entre Aline et Mme de Vesvre. J'espère que M. de Sénonnes la regarde!

Non-seulement Marc regardait, mais il alla bientôt rejoindre les deux jeunes femmes derrière l'écran de fleurs qui les cachait à demi. Provoqué par sa cousine, il causa tout autrement qu'il ne l'avait fait jusque-là avec Aline, à qui d'ordinaire, sous l'influence de la gêne que lui causait leur situation réciproque, il ne disait que des banalités. L'intervention de la baronne Olga rompit la glace. Elle amena très habilement le jeune homme sur un terrain favorable, le taquina, l'interrogea, l'attaqua vertement à grand renfort de paradoxes, soulevant les questions générales les plus propres à mettre en relief la variété de ses connaissances, la souplesse de son esprit. Il s'abandonnait avec une sorte de coquetterie à la vive jouissance d'intéresser et de plaire.

— Je ne sais ce qu'il dit, poursuivait à part lui M. Béraud, toujours en vedette auprès de la cheminée, mais je jurerais qu'Aline le trouve charmant.

Marc était charmant en effet, bien que cette qualité n'impliquât pas chez lui la beauté virile, mais plutôt une physionomie singu-

lièrement frappante, mobile et orageuse, pour ainsi dire, tempérée par la séduction du sourire expressif ou par la caresse du regard très doux, très profond, un peu voilé. Ce qu'il y avait en lui d'enthousiasme sans emploi, de feu sacré enfoui sous la cendre flambait à l'improviste d'une façon attrayante et dangereuse, s'il fallait en croire les femmes que des affinités secrètes rattachent toutes, quelles qu'elles soient, à la race des poètes.

Mlle Béraud, plus raisonnable cependant que beaucoup d'autres, ne se tint pas en garde contre cette sympathie involontaire qui est comme le prélude de l'amour, et son visage ingénu la trahit si bien, que M. Béraud et Mme de Sénonnes échangèrent un signe de joyeuse intelligence : la conquête était faite !

— Une délicieuse soirée! dit l'oncle quand il fut, une heure après, seul avec sa nièce dans la voiture qui les ramenait.

— Délicieuse ! répéta comme un écho Aline toute pensive.

— La baronne de Vesvre a été parfaite pour toi ; j'espère qu'elle te plaît ?

— Oui, comme une jolie fleur ; mais, mon oncle, je crois que j'aurai beau faire, il me sera toujours impossible de voir en elle une amie, je ne me sens pas pétrie de la même pâte.

— Cette distance s'effacera, et bientôt tu seras à l'aise dans ce salon, qui est l'un des plus aristocratiques de Paris.

— A l'aise, vous croyez? Tout m'étonne jusqu'ici et me semble un peu artificiel, si vous me permettez de le dire ; en même temps, je sens mon infériorité sur bien des points et j'en souffre.

— Tu veux parler de la question de toilette? C'est vrai, cette robe blanche te va mal. Pourquoi n'as-tu pas voulu mettre celle que j'ai commandée d'après le conseil de Mme de Sénonnes ?

— Mon oncle, elle était si décolletée ! cela eût ajouté à mon malaise, et puis trop de fanfreluches, comprenez-vous ? j'aurais eu l'air endimanché, c'eût été encore pis. Laissez-moi m'habituer peu à peu.

— Telle que tu es, tu as fait tourner la tête au vicomte Marc, c'est clair.

— Oh! mon oncle! nous n'avons pas échangé quatre phrases pendant le dîner.

— Oui, pendant le dîner, je l'ai remarqué, tu étais froide, guindée, cela ne marchait pas ; mais après,.. il n'a cessé après de te faire la cour.

— Était-ce vraiment me faire la cour que de parler à une autre en ma présence de tout, sauf de moi-même ?

— Eh ! sans doute ! on peut répandre son cœur dans la conversation la plus étrangère à l'amour quand on sait s'y prendre. Je

parie qu'il n'avait qu'un seul but en parlant de tout : te faire apprécier ce qu'il vaut.

— Vous devez vous tromper, c'était un simple assaut d'esprit entre lui et sa cousine.

— Dis donc plutôt un tournoi dont tu étais la reine.

— Vous plaisantez, interrompit vivement Aline, heureuse que l'ombre qui régnait dans le coupé dissimulât son trouble.

Au fond, M. Béraud devait avoir raison. Marc tenait à son opinion et travaillait de son mieux à rendre cette opinion bienveillante; il y réussissait du reste.

— Mon oncle, reprit-elle au bout d'un instant, n'est-il pas singulier qu'un homme aussi accompli que M. de Sénonnes ait jeté son dévolu sur une petite fille telle que moi?

— Elle le trouve accompli, elle en convient! pensa M. Béraud triomphant.

— Quelle idée! reprit-il tout haut. Je t'engage à perdre cet excès de modestie, Aline; il te nuira, c'était le défaut de ton père. Apprends que tu es aussi jolie, aussi spirituelle, aussi distinguée que qui que ce soit et avec cela meilleure qu'aucune autre. Ton vieil oncle sait à quoi s'en tenir.

— Mon cher vieil oncle me gâte, il se fait des illusions. Tenez, vous parliez de mon père, je lui ressemble, c'est vrai. Pauvre père! il n'a jamais désiré autre chose qu'une vie paisible, intime, utilement remplie et fermée aux indifférens. Il aurait été bien dépaysé dans le milieu dont nous sortons! Eh bien! j'éprouve la même impression; il me semble que je ne suis pas faite pour ce monde-là.

— Pourquoi donc? s'écria M. Béraud piqué au vif. Est-ce que je ne suis pas l'égal de tous les hommes que tu as vus ce soir et leur ami, que diable! Est-ce que tu n'es pas ma nièce, la pareille par conséquent, de leurs filles, de leurs femmes? Les parchemins ont perdu toute valeur, poursuivit ce bourgeois millionnaire avec autant de conviction que s'il n'eût pas été avide par-dessus toutes choses de la denrée passée de mode qu'il feignait de dénigrer, avide au moins pour sa nièce, qui jouissait heureusement du privilège qu'ont les femmes de pouvoir changer de nom. — Ce qui égalise les rangs, c'est la richesse,.. la richesse et l'éducation. Sur ces deux points, on n'a rien à nous reprocher, ajouta-t-il en se gourmant dans la cravate qui dissimulait le débordement de ses joues rubicondes, de même que des gants extraordinairement justes opposaient une digue à la bouffissure de ses larges mains.

Enfin, reprit-il après un silence, tu es plus qu'aucune fille au monde posée pour choisir à ton gré. Si ce jeune de Sénonnes te déplaisait...

— Je n'ai pas dit qu'il me déplût! interrompit Aline avec vivacité. Je me demande seulement si ce choix aurait eu la pleine approbation de mon père; le croyez-vous?

— J'en suis sûr! s'écria M. Béraud. Je le crois, reprit-il plus faiblement après réflexion.

Tout à coup il céda avec l'honnêteté d'une âme droite au scrupule de conscience qui grandissait en lui.

— Écoute, mignonne, j'agis pour ton bonheur, voilà tout ce que je peux affirmer. D'ailleurs tu es libre, maîtresse de ta vie et de la mienne, soit dit en passant, car tous les intérêts que je puis avoir en dehors de toi ne comptent guère. Si le mariage t'effraie, si tu veux que nous restions ensemble ici ou que nous voyagions, rien ne me retient plus maintenant que j'ai vendu nos usines d'Ivry et tout liquidé. Pour un empire, je ne voudrais pas contrarier tes goûts.

— Je le sais, mon bon oncle, je le sais, rassurez-vous, dit Aline, en songeant que son propre goût la portait bien naturellement vers Marc, mais que n'eût-elle pas donné pour pouvoir, en rentrant, s'asseoir sur les genoux de son père et lui dire à l'oreille : — Conseille-moi, es-tu certain qu'il m'aime, comme je suis disposée à l'aimer? — Mieux que l'oncle Fabien il l'eût comprise.

C'était un besoin pour Aline, depuis qu'elle se sentait sans guide et sans appui entre cet excellent oncle auquel en riant elle reprochait d'être bien jeune, très étourdi, facile à séduire, et son institutrice, miss Ruth, qui tout âgée qu'elle fût, n'en savait pas plus long qu'elle-même sur les hommes et sur la vie, c'était son habitude quotidienne de se recueillir tous les soirs devant son père absent, de lui exposer ses moindres actes et jusqu'à ses secrètes pensées, de lui soumettre en détail toutes les difficultés qui l'embarrassaient. Blottie dans le grand fauteuil un peu usé où il s'établissait au coin du feu pour lire ou pour se reposer, elle croyait l'entendre lui opposer de sages objections, lui donner toute sorte d'avis prudens, lui faire au besoin la douce petite morale qui était la seule manière de gronder qu'eût jamais eue M. Béraud, mais ce soir-là il lui sembla que son cher conseiller était muet ou qu'il n'avait rien à dire contre Marc de Sénonnes, car la figure de ce dernier remplit seule l'imagination de la jeune fille dans le demi-sommeil qui la maîtrisa peu à peu. Il parlait plus éloquemment encore que tout à l'heure, il lui disait : — Je vous aime!

Pendant ce temps l'objet de ses heureuses rêveries profitait d'une belle nuit semée de claires étoiles pour franchir à pied, le cigare aux dents, la distance qui séparait la maison de son père de son logis de garçon. A l'angle d'une rue, il se trouva face à face avec un de ses anciens amis de collège, un des habitués les plus assidus de ces modestes dîners du lundi auxquels, depuis quelque temps,

il avait pour sa part négligé d'assister, entraîné qu'il était dans un courant nouveau.

— Tiens, Maxime, tu chantonnais en marchant, tu as l'air bien joyeux. D'où sors-tu ?

— D'une première représentation, parbleu! répondit l'autre tout rayonnant. Tu sais que je fais, depuis peu, le feuilleton dramatique au...

Et Maxime Henrion nomma un journal politique important.

— Mon compliment, dit Marc en lui serrant la main; si le talent et la ténacité ont droit à une récompense, tu méritais de réussir plus que personne.

— Quant à de la ténacité, oui, j'en ai eu, je me reconnais cette qualité. Oh! la lutte a été longue! — Rapidement il récapitula les péripéties de cette lutte qui avait duré des années sans qu'il se fût découragé. Il avait fait tous les métiers, jusqu'à celui de maître d'étude, ne fallait-il pas manger? et toujours sans perdre de vue un but fixe, qu'il avait touché à la fin. Jamais Maxime Henrion, au temps de sa misère, n'aurait eu l'idée de se plaindre ou seulement de faire allusion à ces monstres sans cesse renaissans contre lesquels il combattait corps à corps, mais aujourd'hui que le combat s'était décidé en sa faveur, qu'il n'avait plus besoin de personne, il devenait expansif; le matelot rentré au port parle volontiers des tempêtes naguère essuyées.

— Tu es heureux, dit Marc avec un peu de tristesse et une sorte de honte.

— Bah! tu dis cela, comme si tu ne l'étais pas toi-même! s'écria Henrion frappé de son accent.

— Qui sait? Je t'envie peut-être ta force d'action et de résistance.

Henrion secoua la crinière qui couvrait sa tête bronzée, une tête énergique et volontaire, attachée à des épaules démesurément larges.

— Ma foi! dit-il, c'est bien le moins de laisser ce privilège aux pauvres diables de mon espèce qui sortent du peuple sans autres armes que leurs poings pour livrer la rude bataille de la vie; vous autres, fils de vieilles races, quelque bien doués que vous soyez d'ailleurs, vous manquez de muscles et vous ignorez cette forme obscure et difficile du courage qui a nom la persévérance. Pourquoi vous imposeriez-vous un effort? pourquoi persisteriez-vous dans cet effort surtout? Les alouettes vous tombent des nues bardées et rôties. Vous n'avez qu'à les savourer...

— Ainsi tu crois que je n'aurais pas sû tout comme un autre leur donner la chasse, ou seulement gagner, à défaut de si bonne chère, un morceau de pain bis?

Henrion allongea les lèvres d'un air de doute :

— On ne sait jamais quels miracles peut produire l'aiguillon du besoin, répliqua-t-il sentencieusement. A propos, — et l'hypothèse invraisemblable qu'il allait émettre le fit rire d'avance, — le jour où tu seras ruiné, réduit à vivre de ta plume, à tuer tes alouettes toi-même, tu auras recours à moi, n'est-ce pas? Me voici en situation de protéger les gens.

— Merci, dit Marc souriant à son tour, et si tes fameux muscles plébéiens et ta glorieuse persévérance ne suffisent pas à te faire rouler sur l'or, souviens-toi que ma bourse est toujours la tienne. A charge de revanche!

Les deux jeunes gens se serrèrent la main sur cette double promesse affectueusement échangée, mais qui ne semblait pas pouvoir tirer à conséquence. L'un d'eux cependant devait être sommé bientôt de tenir parole.

— Brave garçon! pensait Marc en continuant son chemin; il a la vraie richesse, la vraie puissance : il est libre, il peut vivre à sa guise, aimer qui bon lui semble...

Et, par un retour sur lui-même, il se demanda s'il aimerait jamais Mlle Béraud. Certes il en était loin, mais cependant il rendait justice à cette jeune fille mieux qu'il ne l'avait fait d'abord; il lui semblait, — était-ce l'influence des remarques de Mme de Vesvre? — l'avoir vue ce soir-là pour la première fois. Il lui reconnaissait non-seulement un charme indiscutable de naturel et de simplicité, mais beaucoup de raison, une justesse et une netteté rares dans l'esprit, d'après les quelques mots qu'elle avait mêlés à la conversation. Peut-être ces qualités, jointes à la bonté dont sa physionomie portait le reflet, suffisent-elles chez la femme qu'on épouse, peut-être Aline saurait-elle l'attacher à la longue. Mais cette pensée s'était à peine fait jour dans son esprit qu'il sentit que Mme d'Herblay la lui reprochait. Pauvre Antoinette! il fallait pourtant essayer de l'oublier : — oui, hélas! il le fallait...

Rentré chez lui, Marc jeta résolûment au feu, comme s'il eût pu détruire en même temps ses scrupules, toutes les reliques qui lui restaient de son premier amour : quelques billets, quelques fleurs desséchées. Pendant l'exécution, mille souvenirs lui revenaient en foule; lorsqu'elle fut consommée, il éprouva un sentiment de vide et de délivrance à la fois. Il lui semblait avoir rompu le charme qui, la veille encore, l'enlaçait. Debout devant la cheminée où s'éteignait la flamme ne laissant que des cendres après elle, il salua dans la glace un mari réconcilié à demi avec son sort.

IV.

La cérémonie nuptiale fut fixée au mois de juin; cette date était encore assez éloignée, mais, il semblait douteux que les fiancés, tout en se voyant presque chaque jour, arrivassent à se connaître comme l'eût désiré Mlle Béraud. Il y avait toujours tant de monde autour d'eux! Aucun moyen, quand on l'aurait voulu, de former entre soi des projets d'avenir. On eût dit que tout se bornât à l'acquisition du trousseau et de la corbeille, au choix des voitures, à la recherche d'un petit hôtel dans les Champs-Élysées; c'étaient ces préoccupations-là qui dévoraient les heures et les journées. Mme de Sénonnes prenait des rendez-vous quotidiens avec sa future belle-fille pour aller commander ceci, essayer cela, puis il fallait consulter le goût, réputé infaillible, de la baronne Olga, discuter la grave question du mobilier, celle des diamans.

Marc donnait son avis au besoin, il accompagnait partout ces dames avec une courtoisie attentive, il envoyait les plus belles fleurs de Paris à Mlle Aline. Celle-ci n'ayant pas de mère, le cérémonial ordinaire de *la cour* se trouvait modifié. M. Béraud n'était que fort peu chez lui, et miss Ruth, malgré sa mine rébarbative, ne suffisait pas apparemment au rôle de chaperon; les entrevues avaient donc lieu de préférence chez Mme de Sénonnes, dont le salon ne désemplissait guère. Comment Marc aurait-il, dans de pareilles conditions, trouvé moyen de glisser à l'oreille de sa fiancée le : *Je vous aime!* qu'elle avait entendu en rêve? Aussi ne prononça-t-il jamais ces trois mots magiques. Malgré elle, Aline les attendait :

— Il m'aime pourtant, pensait-elle, puisqu'il m'épouse; mais qu'appelle-t-on dans les romans une déclaration?

En fait de romans, elle n'avait lu que des romans anglais irréprochables, puisqu'ils étaient choisis par son austère gouvernante. Dans ces romans-là toutefois les jeunes gens se voyaient librement, longuement, à la campagne, en voyage; l'amoureux ne voulait tenir la jeune fille que d'elle-même; c'était charmant, et cela lui paraissait naturel, beaucoup plus naturel que l'espèce de surveillance tacite qui empêche toute espèce d'intimité de croître ou même de naître avant le sacrement.

— Ce qui ne nuit pas au bon accord après, tu peux m'en croire, dit M. Béraud un jour qu'elle lui exprimait son étonnement de voir le monde réel si peu semblable à celui des livres. Nous ne sommes point en Angleterre; dis cela une bonne fois à miss Ruth et à ses héroïnes. Tant mieux pour toi du reste! la Française est encore la plus heureuse des femmes : maîtresse chez elle, reine dans le monde.

— Mon oncle, croyez-vous vraiment que cela suffise à son bonheur si elle n'est pas aimée?

— Mais pourquoi ne serait-elle pas aimée? Est-ce parce que l'usage ne lui permet point de recevoir, jeune fille, des sérénades et de se promener en tête-à-tête avec son fiancé au clair de la lune?

— Vous savez bien, mon oncle, que je ne suis pas absurde à ce point, dit Aline en rougissant : il ne s'agit ni de sérénades ni de clair de lune; je voudrais seulement, avant de me donner pour toujours, car c'est pour toujours, pour cette vie et pour l'autre, reprit-elle avec une gravité émue, — je voudrais m'assurer...

— Si vous vous convenez? Parbleu! vous n'en êtes plus à ces précautions, à ces calculs. Tu l'aimes, n'est-ce pas?

Aline rougit de plus belle.

— Tu l'aimes, puisque tu es si souvent muette et embarrassée auprès de lui.

— La bonne raison! Comprenez donc, mon oncle, quel ennui, quelle contrainte c'est pour moi d'être perpétuellement en butte devant M. de Sénonnes à l'examen curieux de tant d'importuns qui ne cessent de me mettre sur la sellette!

— Bah! ces prétendus importuns ne sont pas ce qui t'intimide; ils te viennent en aide au contraire. Ton trouble a une autre cause, celle que je t'ai dite... Oui, les gens qui nous plaisent infiniment nous ôtent, par le seul pouvoir qu'ils exercent sur nous, tous nos moyens d'être aimables. J'ai éprouvé cela, moi qui te parle, quand j'étais amoureux; malgré mon aplomb et ma grande habitude du monde, j'étais stupide, entends-tu, absolument stupide.

— Et vous trouvez que je le suis aussi, mon oncle? s'écria la pauvre Aline effrayée. Que doit-il penser de moi?

— Non, tu n'en es pas là, chérie, et il ne pense de toi que du bien, d'abord parce qu'il a de l'esprit, et puis parce que c'est autour de lui un concert de louanges à ton sujet. Toutes ces dames raffolent de mon Aline. Cela se comprend, avec elles tu oses mieux te montrer telle que tu es. La baronne Olga disait l'autre jour en ma présence à son cousin : — Elle est trop bien, mille fois! Vous êtes plus heureux que vous ne le méritez.

— Quelle folie! je suis sûre que M. de Sénonnes mérite tout le bonheur qu'une femme peut donner.

— Hum! quant à mériter, les hommes ne méritent rien que les étrivières, déclara l'oncle Fabien en toute humilité. C'est une triste espèce, va! Mais la charité consiste à donner sans demander si celui que l'on comble en est digne, et toutes les femmes sont charitables, heureusement pour nous autres.

— Oh! mon oncle, ne vous calomniez pas, ni vous, ni mon pauvre papa, ni M. de Sénonnes : je vous abandonne le reste de

l'espèce, comme vous dites, qui ne m'intéresse guère; mais pourquoi prétendez-vous qu'elle ne vaut rien à propos de Marc justement? Moi qui vais devenir sa femme, je devrais être renseignée sur ses défauts, et on ne me parle jamais que de ses belles qualités; c'est ce qui m'effraie tant, je crois. Je me sens auprès de lui si imparfaite...

— Mon Dieu! tu sais, Marc a causé beaucoup de chagrin à ses parens en donnant dans les hasards de la carrière littéraire pour laquelle n'est pas fait un homme de son rang; du reste, son mariage l'en détournera, cela va sans dire.

— N'y comptez pas! riposta vivement Aline. Je ne me ferai point complice de cette mauvaise action. Puisqu'il a du talent, qu'il s'en serve! Je serai si contente d'avoir pour mari un homme supérieur! Je saurai si bien respecter ses heures d'étude, m'intéresser à tout ce qu'il entreprendra! Oh! que je voudrais pouvoir le lui dire! Mais c'est impossible, il ne m'a jamais confié seulement qu'il écrivît.

— Il te révélera sans doute cette infirmité après le mariage, et alors tu agiras à ta guise; je m'en lave les mains. S'il te convient d'avoir un mari qui travaille... Après tout, tu n'as peut-être pas tort, c'était le désir de ton père. Libre à toi... Tu sais que Mme de Sénonnes vient te prendre à trois heures pour aller chez le tapissier.

— Encore! mon Dieu! je connaîtrai le tapissier, la lingère, le gantier, tous les grands faiseurs de Paris beaucoup mieux que mon mari, s'écria-t-elle avec une naïve consternation. Vous avez beau dire, les choses ne devraient point se passer ainsi, n'est-ce pas, miss Ruth? poursuivit Aline, interpellant son institutrice qui entrait.

Miss Ruth leva au ciel les yeux bleu faïence qui, avec de longues dents d'une effrayante blancheur, éclairaient son visage uniformément revêtu d'un ton rosâtre.

— Ne me parlez pas de vos mariages français, répondit-elle, — l'énergique intensité de prononciation qu'un séjour de quinze années à Paris n'avait pas réussi à lui faire perdre, redoublant sous l'influence d'une indignation contenue, — je ne les comprends pas mieux que je ne ferais de mariages chinois.

— Vous entendez miss Ruth, mon oncle.

— Miss Ruth n'est pas compétente sur ces questions, interrompit M. Béraud avec impatience.

Le teint déjà coloré de la chaste Anglaise devint du plus beau violet.

— C'est vrai, ni dans mon pays ni ailleurs je ne me suis souciée du mariage, dit-elle d'un air de pudeur un peu dédaigneuse qui formait un contraste si comique avec sa figure qu'Aline, quoiqu'elle

l'aimât au point de ne pas la trouver trop laide, s'enfuit pour ne pas céder à l'envie de rire.

— Je vous en prie, chère miss, dit alors M. Béraud, ne mettez pas d'idées romanesques dans la tête de cette enfant et laissez-la se marier comme se marient toutes nos jeunes Françaises, en se fiant au choix de leurs parens.

— Les parens prennent là une grosse responsabilité, répondit miss Ruth, regardant fixement son interlocuteur, et je suis fâchée que, dans une circonstance de laquelle dépend le bonheur de la vie, vous m'interdisiez de rappeler à mon élève que je lui ai enseigné avant tout à faire un digne usage de sa raison et de sa liberté. N'importe, vous pouvez être tranquille, monsieur. Quand, il y a une douzaine d'années, je suis entrée protestante dans votre maison catholique, j'ai promis de ne jamais toucher dans le cours de mes leçons aux questions de foi, même d'une manière indirecte. Vous savez que j'ai tenu parole.

— Scrupuleusement, miss Ruth. Oui, vous êtes la loyauté même. Autant que mon frère j'ai toujours senti ce que nous vous devions. Mais aujourd'hui...

— Aujourd'hui, j'agirai pour ce mariage comme j'ai agi autrefois quand des points de controverse religieuse étaient en jeu. Je me tairai; mais c'est plus difficile, beaucoup plus difficile.

Les paroles se brisèrent avec un bruit de sanglots dans la gorge de miss Ruth, ordinairement si maîtresse d'elle-même.

— Qu'est-ce qui vous prend? s'écria M. Béraud inquiet. Auriez-vous vraiment quelque motif pour blâmer?..

— Oh! je ne blâme personne, je ne critique rien. M. de Sénonnes est un *gentleman* fort aimable et les dames de sa famille sont *very engaging indeed;* mais songez donc que le sort le meilleur qu'une femme puisse avoir dans la vie est à peine digne de cette chère enfant. Nul ne la connaît comme moi... Vous même, monsieur Béraud, vous ne soupçonnez pas ce qu'il y a dans son âme de fierté, de tendresse, de grandeur, d'exigences aussi; elle peut tout donner, mais il faudra qu'on lui rende tout en échange, autrement elle souffrira. Comme elle souffrira, hélas! Pensez à cela, pensez-y sérieusement. Si quelque chose pouvait gâter Aline, — mais la gâter est impossible, — ce serait le courant frivole où chacun s'efforce de l'entraîner à la veille d'un acte si grave, si décisif.

— Allons, miss Ruth, dit affectueusement M. Béraud, vous exagérez. Je ne verrais aucun mal à ce qu'Aline mêlât aux mérites que nous lui connaissons un grain de coquetterie, qui les rehausserait au lieu de les diminuer. Il lui a manqué jusqu'ici une qualité, ou plutôt un défaut, comment dirais-je? ce je ne sais quoi sans lequel

une femme n'est pas complète. Bref, elle se ressent d'avoir été élevée par des hommes, la chère petite.

— Par des hommes! s'écria miss Ruth avec un geste de surprise et toutes ses grandes dents dehors. N'ai-je donc été pour rien dans son éducation?

— Si fait, répondit M. Béraud, en riant à la pensée que cette digne Anglaise était presque aussi virile que lui-même, sauf la barbe. Le ciel me préserve d'être ingrat au point de l'oublier! Votre élève n'est que trop parfaite peut-être. Il faudra, bon gré mal gré, qu'elle descende au niveau de celui qui doit être le compagnon de sa vie, ou qu'elle fasse au moins semblant d'y descendre. Les anges nous effraient, nous autres simples mortels, quand ils ne savent pas porter leurs ailes avec grâce et se coiffer coquettement de leur auréole. Eh bien! c'est en somme l'art précieux d'être mondaine à la surface, quitte à garder au fond son caractère intact, un caractère formé par miss Ruth, c'est là uniquement ce que les personnes bien intentionnées, dont l'allure un peu frivole vous scandalise, s'efforcent d'inculquer à notre Aline pour achever son éducation et lui donner ce vernis qui ne fait pas grand tort, quoi que vous puissiez croire, à la solidité.

Mais il avait beau entasser les argumens spécieux, miss Ruth secouait la tête.

— La surface, répétait-elle en s'obstinant, doit ressembler au fond; je n'aime pas que, sous prétexte de préparer une fille à ses devoirs de femme, on change du jour au lendemain sa manière de vivre qui était sage, réglée...

— Un peu triste et monotone, interrompit M. Béraud.

— Croyez-vous? nous étions heureuses ensemble!

— Et nous allons être tous plus heureux que jamais. Vous verrez, farouche puritaine! En somme, vous ne nous quittez pas, puisque je dois continuer à vivre sous le même toit qu'Aline. Vous n'allez donc faire que changer d'élève; c'est l'oncle, à défaut de la nièce, qui sera désormais sous votre tutelle. J'ai gardé pour moi cette perle modestement cachée dans sa coquille, notre chère miss Ruth... Elle tiendra ma maison, elle me morigénera d'importance... un vieux célibataire français à la merci d'une *spinster* anglaise! Quelle gloire pour Albion! s'écria M. Béraud, certain de désarmer, comme toujours, par des plaisanteries le rigide bon sens de miss Ruth, qui le traitait volontiers de mauvais sujet, un peu trop galant, mais irrésistible. — Laissez-moi baiser le joug et faisons la paix, ajouta-t-il en tendant une main où la vieille fille plaça le bout d'un doigt osseux en murmurant :

— *Shocking indeed!*

Malgré les silences désapprobateurs derrière lesquels se retran-

cha désormais le mécontentement de ce mentor en jupons, le tourbillon préliminaire aurait continué pendant deux mois encore, si un accident inopiné n'eût brusqué la célébration du mariage. M. Béraud fut frappé d'un coup de sang. Replet et sanguin, il s'y savait prédisposé depuis longtemps et, bien qu'il dût en rester quitte cette fois pour un léger embarras de la langue, l'idée fixe l'obséda aussitôt que c'était un avertissement, qu'il n'avait plus devant lui que quelques jours de grâce. Une anxiété fiévreuse s'ensuivit, l'impatience de remettre Aline aux mains de sa nouvelle famille. Pour le tranquilliser, la jeune fille permit donc que l'on avançât l'époque de la cérémonie, qui, vu l'inquiétude causée par la santé de M. Béraud, devait avoir lieu sans bruit, du moins sans aucun bruit de fêtes.

V.

La signature du contrat donna lieu cependant à une réunion d'amis intimes assez nombreuse ; il est toujours amusant de constater quelle foule d'amis intimes ont immanquablement aux grands jours les gens heureux ou ceux qui passent pour l'être. Aline fut proclamée très sympathique; sa physionomie candide exprimait la confiance, une joie recueillie, modeste, qui différait autant de la satisfaction triomphante et délibérée que de l'air de victime affecté par certaines jeunes filles à la veille du mariage. Les femmes elles-mêmes admiraient cette fleur de jeunesse franchement épanouie; les hommes enviaient Marc.

— Vraiment, avec une pareille dot, il aurait pu se passer du reste, et il a le reste, c'est trop!

— Notez qu'il prend cela d'un air tranquille...

— Presque triste, n'est-ce pas?

— Comment voulez-vous qu'il soit triste? Deux millions tout de suite...

— Sans compter les espérances; l'oncle n'en a pour longtemps.

— Et point de belle-mère?.. Je vous dis que c'est trop parfait...

— Ils iront en Italie sans doute?.. un peu tard pour l'Italie et trop tôt pour la Suisse. On ne peut se dispenser de partir pourtant!

— Ou de feindre un départ, expliqua quelqu'un de bien informé. Il s'agit de se soustraire à la curiosité, voilà tout. Mme de Sénonnes affirme que sa belle-fille ne doit rester à Paris après la bénédiction nuptiale que le temps d'endosser un costume de voyage. Cela veut dire : — Ne comptez pas les revoir avant trois mois. — En réalité, ils vont passer une quinzaine de jours incognito dans ce joli hôtel de l'avenue de l'Impératrice qu'ils viennent d'acheter, et puis ils

fileront sur Sénonnes, où les auront devancés les grands parens, l'oncle compris. N'est-ce pas mieux arrangé ainsi? D'ailleurs c'est la mode; on est revenu du charme de la lune de miel dans les auberges.

Le chœur des invités échangeait à voix basse ces propos émaillés de réflexions auxquelles la malice et l'envie n'étaient point étrangères, car il y avait là plus d'une mère qui se serait contentée pour leurs filles d'un avenir moins brillant et une douzaine d'hommes de différens âges qui se croyaient autant de droits que Marc à l'accaparement d'une héritière.

— Enfin nous n'avons plus que deux jours de cérémonies! pensaient les personnes intéressées avec des sentimens divers parmi lesquels dominait la lassitude.

A Paris, le mariage civil précède ordinairement de vingt-quatre heures le mariage religieux. Selon l'usage, Aline se rendit à la mairie en toilette de ville et y prononça sans grande émotion le oui qui l'engageait pour jamais. — C'est donc fini! demain je serai mariée, dit-elle en sortant de l'édifice municipal.

— Demain? répondit son beau-père. Voilà bien les femmes qui comptent la loi pour rien! Vous l'êtes dès à présent, madame.

— Mariée?.. tout à fait mariée?..

— Mariée si bien, dit M. Béraud, que s'il prenait fantaisie à ton seigneur et maître de t'emmener sur-le-champ au bout du monde, je ne pourrais m'y opposer.

— Oh! permettez-moi de n'en pas croire un mot, s'écria-t-elle en s'accrochant à son bras avec un petit rire de défi, je n'ai encore rien promis au bon Dieu.

— Elle a raison, dit Mme de Sénonnes, nous ne nous sentons réellement liées nous autres qu'après le sacrement.

— Ce qui n'empêche qu'il n'y a plus à s'en dédire quand M. le maire a parlé, reprit l'oncle Béraud, et que tu es bel et bien vicomtesse une fois pour toutes, ajouta-t-il à l'oreille de sa nièce. N'en es-tu pas contente?

Aline sourit et garda le silence, mais ses yeux s'arrêtèrent sur Marc qui, en ce moment, ne la regardait pas. Elle aurait voulu pouvoir répondre : — Je suis contente d'être sa femme.

Le mariage avait eu lieu assez tard dans l'après-midi; on rentra dîner en famille et, le soir, les parens s'écartèrent plus que de coutume, afin d'autoriser les jeunes époux à causer sans contrainte. Du reste cette journée ressembla beaucoup à celles qui l'avaient précédée; Marc reconduisit chez elle, pour la dernière fois, Aline, accompagnée de l'oncle Béraud et baisa la main de sa femme en prononçant : A demain. Ces paroles furent répétées comme un écho

d'une voix timide et un peu tremblante, puis Marc, pour la dernière fois aussi, regagna le chez-soi qu'il allait dans quelques heures définitivement abandonner. Une lettre l'attendait, posée sur la cheminée de sa chambre. Il frémit en reconnaissant l'écriture de Mme d'Herblay. Un instant il la tint sans oser l'ouvrir. Que pouvait-elle lui écrire quand tout était fini entre eux? En même temps il remarquait que la suscription semblait tracée d'une main fiévreuse et précipitée; à peine était-elle lisible. Les quelques lignes jetées sur un banal papier d'auberge l'étaient moins encore :

« Je suis perdue, écrivait Antoinette, perdue sans ressources, et je n'ai que toi au monde pour me défendre contre une vengeance que je crains peut-être moins encore que son pardon... le pardon de mon mari, comprends-tu? Oh! plutôt mourir!.. Il sait tout, oui, tout le passé, car, hélas! ce ne devait plus être que le passé; mais pour lui l'offense est la même... Il a tes lettres que je ne pouvais me résoudre à détruire, que je relisais une nuit et qu'il a réussi à m'arracher après quelle lutte! quelle scène! grand Dieu! je ne puis y penser sans devenir folle... Il m'a menacée du plus épouvantable scandale, il a parlé de tribunaux, du couvent, d'une séparation infamante. En attendant, j'étais sa prisonnière, j'ai réussi à m'échapper, j'ai fui. Me voici à Paris, à l'hôtel, sous un faux nom, toute seule, et je t'attends, je t'attends à demi morte d'angoisse. Tu me conseilleras, tu décideras, tu me sauveras. Grâce au ciel, tu es libre encore, et pour ta pauvre Antoinette, dans l'horrible situation où elle est, tu quitteras tout, n'est-ce pas, car tu m'aimes, tu m'aimes toujours... Je le sens à l'amour que je n'ai jamais cessé d'avoir pour toi. Autrement que deviendrais-je? Deshonorée aux yeux du monde... et à la merci de cet homme!.. Il me poursuit peut-être, il est sur mes traces. Sauve-moi par pitié, emporte-moi où tu voudras. Mon unique ami, je t'attends. Marc, je t'en supplie, j'ai peur... ma tête s'égare, viens vite... »

Marc de Sénonnes passa rapidement la main sur son front, où perlait une sueur froide; il se croyait le jouet de quelque rêve affreux. Ainsi Antoinette, l'amour de sa jeunesse, celle qu'il eût choisie entre toutes pour la compagne de sa vie si des obstacles insurmontables ne se fussent dressés entre eux, et vers qui s'en allaient encore, quoi qu'il fît, les plus tendres pensées de son cœur, Antoinette perdue à cause de lui, par lui, l'appelait à son secours, et il n'était plus libre. Elle n'avait que lui au monde, disait-elle, et il était sans pouvoir pour la protéger! Les sermens qui venaient de sortir de ses lèvres et que la loi avait consacrés le séparaient d'elle pour jamais. Cependant pouvait-il laisser cet appel déchirant sans réponse? N'y avait-il pas là un devoir d'humanité plus

impérieux que tous les autres? D'ailleurs, la simple prudence ordonnait de calmer une femme affolée, de la ramener au sentiment juste et raisonné de la situation. Depuis quand cette lettre était-elle là? combien d'heures d'attente désespérée avait déjà subies la pauvre Antoinette?

Il sonna violemment et interrogea le domestique qui parut aussitôt.

La lettre avait été apportée le matin par un commissionnaire.

— Monsieur n'était sorti que depuis cinq minutes. Ah!.. j'oubliais de dire à monsieur, reprit le valet de chambre que les préparatifs du grand jour ahurissaient un peu évidemment, deux heures après peut-être, je ne sais plus au juste, enfin dans le courant de la journée, une femme est venue demander monsieur.

— Une dame?

— Je n'ai pas vu sa figure, elle avait un voile si épais, mais elle paraissait très agitée, très contrariée de ne pas trouver monsieur. J'ai proposé d'aller avertir monsieur chez madame la comtesse, où il devait dîner après le mariage à la mairie, mais elle a répondu : — Non, non, — d'une voix très faible. J'ai cru qu'elle allait s'évanouir, dit Pierre qui retenait un sourire cynique, ayant fort bien deviné qu'il avait affaire à quelque victime de son maître que la nouvelle du mariage avait frappée au cœur.

— Tu lui as dit...

— Oui, monsieur, je lui ai dit que monsieur était *à se marier*, reprit Pierre avec le sentiment d'avoir rendu un vrai service en brusquant la situation.

— Va me chercher un fiacre, dit Marc précipitamment,.. ou plutôt non, c'est inutile, j'irai moi-même.

Mais déjà M. Pierre, en serviteur zélé, s'était élancé dehors pour appeler une voiture qui passait. Marc jeta au cocher l'adresse indiquée par le billet de Mme d'Herblay en lui enjoignant d'aller bon train. Son cœur battait à se rompre. — Que faire pour elle? En quel état allait-il la retrouver après la brutale révélation à laquelle, sa lettre l'attestait, elle s'attendait si peu! Elle lui avait rendu sa liberté pourtant! Oui, mais bien persuadée sans doute qu'il n'en userait pas si vite.

TH. BENTZON.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

DE L'IDÉE DE LA MORT

CHEZ LES ANCIENS ÉGYPTIENS

ET DE LA TOMBE ÉGYPTIENNE

A. Mariette, *les Tombes de l'ancien empire* (*Revue archéologique*, nouvelle série, t. XIX). — G. Maspero, *Conférence sur l'histoire des âmes dans l'Égypte ancienne, d'après les monumens du musée du Louvre*, dans le *Bulletin hebdomadaire de l'Association scientifique de France*. — *Étude sur quelques peintures et quelques textes relatifs aux funérailles* (dans le *Journal asiatique*, 1879-1880). — *Notes sur différens points de grammaire et d'histoire* (dans le *Recueil de travaux relatifs à la philologie et à l'archéologie égyptienne et assyrienne*, t. I, Vieweg, in-4°; 1879).— *La Grande Inscription de Beni-Hassan*, ibid. — Pietschmann, *der Ægyptische Fetischdienst und Gœtterglaube, Prolegomena zur ægyptischen Mythologie* (dans la *Zeitschrift für Ethnologie* de Virchow). — H. Rhind, *Thebes, its tombs and their tenants;* Londres, 1862.

Il y a quelques mois (1), dans les dernières pages d'une brillante étude sur le musée de Boulaq, que n'ont certainement pas oubliée les lecteurs de la *Revue,* on exposait ici même le plan d'une école d'égyptologie et d'archéologie orientale, que l'on voulait voir établie au Caire, en pleine Égypte, à deux pas de la Syrie; on demandait au gouvernement français d'en préparer et d'en décider la fondation. Il était à craindre que l'idée ne parût chimérique et risquée. Déjà, plus d'une fois, n'a-t-on pas entendu des utilitaires à courtes vues demander à quoi servaient les écoles françaises d'Athènes et de Rome? Il y a des gens qui n'ont pas encore compris quelle influence peuvent exercer, chez le peuple qui leur donne l'hospitalité et qui les voit à l'œuvre, ces colonies savantes où la France

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1880.

envoie chaque année la fleur de sa jeunesse instruite et laborieuse. Mieux peut-être que la diplomatie, elles représentent, à l'étranger, l'âme même de la France, ces idées généreuses qui sont le meilleur de son prestige et de sa gloire; l'esprit y souffle plus librement que dans les chancelleries. Elles représentent aussi l'amour du beau, le culte du vrai, la passion de la recherche désintéressée; elles honorent la nation qui a compris, au lendemain de ses désastres, qu'il ne lui suffisait pas de reconstituer son épargne et son armée, mais qu'il lui importait surtout de refaire son éducation, d'éclairer son intelligence et de tenir haut sa pensée. Enfin ces écoles sont des pépinières d'érudits dont la plupart, formés par les plus fortes études classiques, sauront conserver la précieuse tradition de la bonne langue et du bon style; les professeurs dont elles peuplent nos facultés ont senti s'éveiller en eux, dans ces années de jeunesse qui décident de toute la vie, ce goût de la difficulté vaincue, ce désir d'apprendre, cette curiosité que l'on peut presque appeler une vertu. Un lien étroit rattache l'un à l'autre les divers ordres d'enseignement. Longtemps méconnue, cette vérité commence à être généralement comprise. Le plus humble maître d'école de village, le plus modeste régent de collège communal profitent, à la longue et dans une certaine mesure, des méthodes inaugurées et des découvertes exposées par les maîtres du Collège de France, de la Sorbonne et de l'École des chartes. Ces missions permanentes, dont le budget, déjà bien étroit, a été parfois menacé et même restreint par les commissions parlementaires, ne sont donc pas seulement des objets et des institutions de luxe; rappelez-vous le mot fin et profond de Voltaire sur le *superflu, chose si nécessaire.*

L'École d'Athènes compte déjà près d'un demi-siècle d'existence, l'École de Rome n'a pas encore dix ans de vie; mais, sous l'habile direction de MM. Albert Dumont et Geffroy, elle a bien vite fait ses preuves et conquis de beaux états de services. Lorsqu'il a été question, pour la première fois, de l'École du Caire, on pouvait faire valoir, contre le projet de cette fondation nouvelle, beaucoup de ces objections spécieuses et sensées en apparence que provoquent toutes les entreprises non encore essayées. Les études dont il s'agissait de favoriser ainsi les progrès présentaient-elles un intérêt aussi général que celles qui se rattachent à l'antiquité classique, à ses lettres et à ses arts, ou bien à cette histoire du moyen âge et de la renaissance qui s'est fait une si grande place dans les préoccupations de notre jeune colonie romaine? Les travaux que nos missionnaires de la science voudraient entreprendre au musée, parmi les monumens et dans le sol de l'Égypte, ne ris-

queraient-ils pas de se voir contrariés par des luttes d'influence politique, qui se feraient sentir jusque sur un terrain où les peuples civilisés ne devraient jamais se rencontrer que dans une généreuse émulation de sacrifices et de recherches? En admettant qu'à force de discrétion et de bon vouloir, on écartât ce péril, l'extrême difficulté de ces études d'égyptologie et d'archéologie orientale ne serait-elle pas un embarras et un obstacle? L'École d'Athènes elle-même, nous ne l'avouons pas sans quelque honte, a parfois manqué de candidats, tant nous sommes, à certains égards, un peuple routinier et peu voyageur; combien serait plus malaisé le recrutement d'une école qui devrait exiger de ceux qui aspireraient à l'honneur d'en faire partie tout au moins les élémens des connaissances spéciales dont ne saurait se passer quiconque s'attaque aux textes égyptiens, avec le désir d'ajouter quelque chose aux déchiffremens et aux traductions de ses prédécesseurs!

Les timides pouvaient trouver là plus de raisons de douter et d'attendre qu'il n'en faut d'ordinaire pour opposer à une innovation quelconque une fin de non-recevoir. L'idée a pourtant fait son chemin; elle l'a fait plus vite peut-être que n'aurait osé l'espérer l'écrivain qui lui a prêté le secours de son talent et ménagé la publicité de la *Revue*. L'entente s'est faite rapidement entre les deux ministres desquels il dépendait de réaliser le projet dont la pensée avait été conçue par l'un des meilleurs agens que la France ait eus depuis longtemps en Égypte. Le ministre des affaires étrangères s'était, dans d'autres temps, intéressé tout particulièrement à l'histoire de l'Égypte moderne; il avait visité ce pays; mieux que personne, il savait quel rôle y avaient joué, depuis le commencement de ce siècle, les savans et les ingénieurs français, comment ils avaient été mêlés à tout ce qui s'était fait d'utile et de grand sur les rives du Nil, depuis l'exhumation de l'antiquité égyptienne par les compagnons de Bonaparte jusqu'aux fouilles de M. Mariette, depuis les réformes et les grands travaux de Mehemet-Ali jusqu'au percement de l'isthme de Suez; nul n'était mieux en mesure de comprendre combien il importait à la France de ne pas déchoir et de ne pas abdiquer sur ce terrain, mais au contraire d'entretenir une influence déjà presque séculaire et de la fortifier, de la rajeunir même, si l'on peut ainsi parler, en lui donnant l'occasion de se produire et de s'exercer sous une forme nouvelle. De son côté, le ministre actuel de l'instruction publique a trop bien servi, depuis deux ans, les intérêts de la science et du haut enseignement, pour ne pas être frappé des résultats que l'on pouvait attendre de l'entreprise à laquelle on le conviait avec tant d'insistance.

Ce dont il s'agissait, ce n'était plus, en effet, une de ces mis-

sions temporaires, comme celles de Champollion et de Lepsius, que les questions d'argent et de santé finissent toujours par abréger, malgré tout le zèle du chef et de ses collaborateurs, avant que la moisson soit complète; ce que l'on proposait, c'était une exploration méthodique, collective et successive, qui se poursuivrait à loisir, d'année en année, par les soins d'un personnel renouvelé périodiquement et par là même mis à l'abri de toute fatigue et de toute défaillance. La division et la continuité du travail permettraient peut-être, à la longue, d'aboutir à la publication intégrale de tous les documens hiéroglyphiques que renferme le musée de Boulaq ou qui subsistent encore sur les parois des tombeaux et des temples de l'Égypte et de la Nubie; il n'est rien, on le sait, que désirent plus vivement tous les égyptologues, qui se trouvent arrêtés à chaque instant par le manque de textes. A lui seul, ce recueil, ce *Corpus*, comme on dit à l'Académie des inscriptions, serait déjà un service capital rendu à la science; mais l'activité des membres de la nouvelle école ne devrait pas se borner à ces transcriptions. Si les circonstances les favorisaient, ils entreprendraient des fouilles; avec quelle attention patiente ils les conduiraient, avec quel désintéressement, avec quelle crainte scrupuleuse de rien négliger qui pût fournir à l'histoire un renseignement de quelque importance!

Ces considérations et ces espérances firent sentir l'opportunité d'une prompte décision. Si l'on voulait tenter l'expérience, il convenait de ne pas perdre le temps en délibérations et en préparatifs; on avait des raisons de se hâter. Il n'y avait d'ailleurs pas à hésiter sur le choix de l'homme qui serait chargé de donner un corps à cette pensée : le jeune chef de notre école d'égyptologie, M. Gaston Maspero, professeur au Collège de France et à l'École des hautes études, était naturellement désigné. Lui non plus ne balança pas; en quelques semaines il eut fermé ses malles et choisi ceux qui seraient appelés à l'honneur de faire la première campagne sous ses ordres et à ses côtés. C'est un artiste distingué, M. J. Bourgoin, qui sera le dessinateur de l'expédition, le Nestor Lhôte du successeur de Champollion. Il a déjà habité l'Égypte et reproduit beaucoup de ses monumens; son crayon souple et fin sait rendre avec la même sincérité toute une longue série d'hiéroglyphes et le réalisme expressif des figures de l'ancien empire, ou la fière noblesse d'une statue royale des Thoutmès et des Ramsès. Ce sont enfin trois élèves de l'École des hautes études, qui ont déjà fait leurs preuves sous les yeux de leur maître. MM. Maspero et Bourgoin sont partis les premiers, en décembre; avant la fin de janvier, leurs soldats ont dû rallier le drapeau. C'est maintenant au gouvernement fran-

çais qu'il appartient de ne pas oublier là-bas ceux qui sont partis sur sa foi, de les soutenir fidèlement dans toutes les difficultés qu'ils pourraient rencontrer et de leur fournir avec libéralité les moyen de bien remplir la tâche qu'ils ont si vaillamment acceptée.

L'événement, nous l'espérons et nous y comptons fermement, donnera raison à ceux qui se sont montrés confians et hardis; c'est lui qui se chargera de lever tous les doutes. On peut cependant, dès aujourd'hui, répondre par des faits à l'une des objections les plus spécieuses qu'ait dû provoquer un projet qui n'a pas laissé de surprendre quelques bons esprits. Beaucoup de personnes, même parmi les gens instruits, se figurent encore aujourd'hui que les documens fournis par le déchiffrement des hiéroglyphes n'intéresseront jamais que quelques érudits, qu'ils serviront tout au plus à trancher quelques questions obscures de chronologie et à dresser de longues listes de rois, de rois dont on ne saura jamais que le nom. Ce sont là, dit-on, jeux d'académiciens, plaisirs raffinés qui trouvent leur récompense dans le plaisir de deviner des énigmes et que l'état n'a pas besoin d'encourager à grands frais.

Un tel langage aurait peut-être été justifié quand la méthode de Champollion en était encore à ses débuts, quand on se bornait à lire péniblement quelques titres royaux et à saisir, tant bien que mal, le sens général d'une inscription historique sans pouvoir rendre compte du détail; mais depuis les travaux de M. de Rougé, cette méthode a fait des progrès que ne soupçonnent pas les gens du monde. Les résultats obtenus ont maintenant un tout autre caractère et une tout autre valeur. Il n'est qu'un bien petit nombre de mots qui résistent encore à la subtilité d'une analyse patiente, appuyée sur des comparaisons incessantes. On entre dans toutes les finesses de la pensée, on en distingue toutes les nuances, et l'on arrive ainsi à pénétrer très avant dans les profondeurs d'une âme qui nous intéresse d'autant plus qu'elle est plus différente de la nôtre et qu'elle nous représente un état plus primitif de l'esprit humain.

Retrouver et représenter exactement ces états successifs que l'intelligence de l'homme a traversés dans son développement graduel et régulier, c'est, on le sait, le problème qui a le plus occupé, qui préoccupe encore le plus quelques-uns des premiers esprits de notre siècle, les Auguste Comte et les Herbert Spencer, les Max Muller et les Renan, les Fustel de Coulanges et les Taine. L'Égypte, telle que nous la révèlent à la fois ses monumens écrits et ses monumens figurés, peut, croyons-nous, fournir à cette enquête des documens plus variés, plus complets et plus sûrs que ces peuples sauvages auxquels M. Herbert Spencer demande presque exclusi-

vement le secret des pensées de l'homme enfant. Comme source de renseignemens authentiques, elle nous paraît avoir un grand avantage sur ces peuplades barbares. Ce que celles-ci sentent et pensent, nous ne l'apprenons que par le témoignage des voyageurs. Très souvent ceux-ci comprennent mal ce qu'ils ont vu et entendu; ils mettent du leur dans la description qu'ils nous donnent de ces usages bizarres, dans le compte qu'ils nous rendent de ces conceptions naïves et confuses. Il en est tout autrement de l'Égypte; c'est elle-même qui dépose de ses idées et de ses croyances; elle en témoigne par des milliers d'inscriptions, par la disposition de ses édifices funéraires et religieux, par les figures sans nombre dont ils sont décorés; sa voix arrive jusqu'à nous, claire et distincte, du fond des siècles lointains. L'inappréciable supériorité de l'Égypte, c'est qu'elle est, comme peut-être aussi la Chine, un peuple enfant, mais un peuple enfant à l'état civilisé.

C'est ce que nous voudrions essayer de montrer par un exemple; nous nous proposons d'exposer, à l'aide d'une étude attentive de la tombe égyptienne, les idées que les Égyptiens se faisaient de la vie et de la mort, en d'autres termes, la solution qu'ils avaient donnée à ce que Jouffroy, dans un fragment célèbre, appelait *le problème de la destinée humaine*. Nous ne sommes pas égyptologue; nous nous contenterons donc de relier les uns aux autres les renseignemens que fournissent à ce sujet les plus autorisés et les plus intelligens des modernes explorateurs de l'antique Égypte. Ces renseignemens sont épars dans des mémoires tout hérissés d'hiéroglyphes, dans des recueils dont le nom même n'est pas connu du grand public; il n'aura point été inutile d'aller les y chercher et d'en faire un ensemble d'où se dégage une pensée philosophique. C'est à quoi n'ont pas le temps de songer les savans spéciaux, occupés de lutter contre les difficultés des textes qu'ils traduisent et toujours pressés de courir à de nouvelles découvertes. Sans cette nécessité, sans ces tentations perpétuelles de l'invention et de la recherche, nul ne se serait mieux acquitté de cette tâche que le guide dont nous suivrons le plus souvent les traces, que le maître qui vient d'aller demander à l'Égypte même les moyens de jeter encore de nouvelles lumières sur cet obscur passé qu'il a déjà éclairé, par endroits, d'un si vif et si pénétrant rayon.

I.

Les plus anciens monumens qui aient été retrouvés en Égypte, ce sont des tombeaux; dès que l'on aborde l'histoire de la civilisation et des arts de l'Égypte, on est donc conduit à commencer par

l'étude de son architecture funéraire. Or, en tout pays, ce qui contribue surtout à déterminer le caractère et l'aspect de la tombe, c'est l'idée que l'homme se fait de sa propre personne et du sort qui l'attend après la vie. Pour s'expliquer les dispositions de la tombe égyptienne, il faut donc commencer par savoir comment ce peuple comprenait la mort et ses suites; il faut se demander s'il croyait à une autre existence et comment il se la représentait. Les textes écrits et les monumens figurés permettent de répondre à cette question; ils se complètent et s'éclairent mutuellement.

L'homme, dans la première période de son développement intellectuel, est impuissant à comprendre la vie sous une autre forme et dans d'autres conditions que celles qu'il trouve et qu'il constate dans sa propre personne. Il ne sait pas encore observer, abstraire et analyser; il ne perçoit pas les caractères qui le distinguent du reste des êtres; aussi, quoi qu'il considère, ne voit-il jamais que lui-même dans toute la nature. Lorsque, répugnant au néant, il cherche à se persuader qu'il va continuer de vivre après la mort, lorsqu'il travaille à se représenter cette existence d'outre-tombe, il se la figure aussi peu différente que possible de la vie qu'il mène sous le soleil. Étant donné cet état d'esprit et cette tendance, rien donc de plus naturel et de plus logique que la conception à laquelle aboutit l'intelligence, en face du problème redoutable qui se pose devant elle chaque fois que des yeux se ferment pour ne plus se rouvrir, chaque fois qu'un cadavre descend au sépulcre. Personne n'a mieux saisi que M. Maspero l'originalité de la solution adoptée par l'Égypte, personne n'a mieux exposé l'hypothèse à la fois grossière et subtile à laquelle ce peuple eut recours, afin de se convaincre que tout ne finissait pas avec le dernier soupir; nous ne pourrons mieux faire que de lui emprunter à ce propos et les textes qu'il traduit et quelques-unes des réflexions que ces textes lui suggèrent.

On ne nous croirait pas, et on aurait raison, si nous affirmions que, pendant des milliers d'années, aucun changement ne s'est produit dans les idées que les Égyptiens se faisaient de l'autre vie. Ces idées ont été toujours en s'épurant et se raffinant. Sous la dix-huitième et la dix-neuvième dynasties, pendant les quelques siècles où l'Égypte porte le plus loin les limites de son empire et celles de sa pensée, on trouve, dans les monumens funéraires, la trace de plusieurs doctrines qui présentent des différences notables et même, si on les presse d'un peu près, de réelles contradictions. Ces théories sont autant de réponses successives que l'esprit, toujours préoccupé de l'éternelle énigme, a faites dans la suite des temps à une question toujours la même. A mesure qu'ils devenaient plus capables de spéculation philosophique, les Égyptiens modi-

fiaient leur définition de l'âme et, par une conséquence nécessaire, la manière dont ils en comprenaient la persistance après la mort. Comme il arrive toujours en pareil cas, ces conceptions s'étaient ajoutées et comme superposées l'une à l'autre sans que la dernière venue détrônât sa devancière et s'y substituât; elles se mêlaient, elles coexistaient dans l'imagination populaire.

Nous renverrons aux fines analyses de M. Maspero ceux qui tiendront à se rendre compte de tout ce curieux travail de l'esprit égyptien. L'historien s'y applique à ne laisser échapper aucune des nuances d'une pensée sur laquelle les difficultés de l'écriture et de la langue répandent toujours comme une sorte d'ombre et de léger brouillard; mais en même temps il évite avec le plus grand soin de lui prêter une précision et une rigueur logique qu'elle n'a jamais comportées; il explique, par des rapprochemens ingénieux, comment les Égyptiens se sont contentés d'à-peu-près et comment s'accordaient dans leur intelligence des notions qui semblent s'exclure.

Nous n'entrerons pas dans ce détail; nous ne chercherons pas à déterminer le sens que les Égyptiens attachèrent, à partir d'un certain moment, au mot *bâi*, que l'on traduit par *âme;* nous ne demanderons pas comment ils en distinguaient cette parcelle de la flamme divine, cette étincelle qu'ils nommaient *khou, la lumineuse,* et que l'âme, semble-t-il, enveloppait comme un vêtement. Nous ne suivrons pas l'âme et sa lumière intérieure dans leur voyage souterrain à travers les sombres régions de *l'Ament,* l'enfer égyptien, où elles pénètrent par la fente du *Péga,* à l'occident d'Abydos, la seule porte qui donne accès au domaine des ténèbres; nous ne les accompagnerons point dans cette suite d'existences et de transformations successives qui leur font parcourir le ciel et la terre, dans la série indéfinie de leurs *devenirs* (c'est l'expression égyptienne). Ce qui nous importe, c'est de remonter à la conception la plus ancienne, à celle qui, contemporaine des premières impressions de l'enfance, s'est gravée dans l'âme de la race en traits assez profonds pour demeurer ineffaçable et pour garder toujours sur l'imagination une plus forte prise que les théories postérieures, déjà plus abstraites et plus philosophiques. C'est cette conception primitive qui doit nous expliquer la tombe égyptienne; celle-ci ne s'est-elle pas en effet constituée, telle que nous la retrouverons jusqu'à la fin, dès les premiers jours de cet empire memphite, dont l'architecture funéraire nous est représentée par les Pyramides et par les riches nécropoles de Sakkarah et de Gizeh ? Voici donc, résumée dans ce qu'elle a d'essentiel, l'idée que conçurent les Égyptiens lorsque, pour la première fois, ils songèrent à trouver dans l'homme une partie durable; voici comment ils se figuraient ce je ne sais quoi

qui résistait et qui se dérobait à la mort, au moins pendant un certain temps, pendant un temps beaucoup plus long que celui de notre vie mortelle.

Ce qui ne périssait pas au moment où le dernier souffle s'exhalait des lèvres de l'agonisant, ce qui lui survivait, c'était ce que les Égyptiens appelaient le *ka*, terme que M. Maspero traduit ainsi : *le double*. Le *double*, c'était « un second exemplaire du corps en une matière moins dense que la matière corporelle, une projection colorée, mais aérienne, de l'individu, le reproduisant trait pour trait, enfant, s'il s'agissait d'un enfant, femme, s'il s'agissait d'une femme, homme s'il s'agissait d'un homme (1). »

Ce *double*, il fallait le loger et l'installer dans une maison appropriée à sa nouvelle existence, l'entourer des objets jadis affectés à son usage et surtout le nourrir des alimens qui avaient la vertu d'entretenir la vie. Voilà ce qu'il attendait de la piété des siens ; voilà ce qu'il en recevait à jours fixes, au seuil de la *bonne demeure* ou de la *demeure éternelle*, comme disaient les Égyptiens (2) ; ce seraient ces offrandes qui seules sauraient ranimer et prolonger l'existence de ce fantôme toujours altéré, toujours affamé, toujours menacé de voir s'éteindre, par la négligence de sa postérité, cette vie dépendante, précaire et languissante. Le premier devoir des vivans, c'était donc de ne pas laisser les morts souffrir de la faim et de la soif ; enfermés dans la tombe, ceux-ci ne pouvaient pas pourvoir eux-mêmes à leurs besoins ; c'était aux fils de ne pas oublier les pères et les ancêtres, mais de les nourrir par le pain et

(1) *Conférence*, p. 381 — Comment s'est formée cette conception du *double*, c'est ce dont M. Herbert Spencer a donné, dans les premiers chapitres de ses *Principles of sociology*, une explication très sérieuse et très spécieuse. Il en cherche surtout l'origine dans les phénomènes du sommeil, du rêve et de l'évanouissement amené par la maladie ou par une blessure ; il montre comment, par le fait de ces suspensions plus ou moins prolongées de la vie et de la conscience, l'homme a été conduit à croire que la mort n'était, elle aussi, qu'une interruption passagère et plus ou moins prolongée de la vie. Selon lui, le phénomène de l'ombre projetée par le corps a aussi contribué à faire naître et à accréditer cette croyance. N'entre-t-il pas dans cette croyance encore d'autres élémens, ne tient-elle pas à une disposition générale de l'esprit humain dans cette période de sa vie intellectuelle? C'est ce que nous n'avons pas à examiner ici ; toujours est-il que l'on trouvera dans ces pages les remarques les plus fines et que cette théorie contient certainement une grande part de vérité. Dans ce même livre, on trouvera nombre de faits qui attestent que ces croyances n'ont pas été spéciales, comme on a paru le dire quelquefois, à telle ou telle race, mais qu'elles sont *humaines*, dans le sens le plus large du mot.

(2) Cette expression, si fréquente dans les textes égyptiens, avait frappé les voyageurs grecs. On connaît le passage de Diodore : « Cela tient à la croyance des habitans, qui regardent la vie actuelle comme peu de chose, mais qui estiment infiniment les vertus dont le souvenir se perpétue après la mort. Ils appellent leurs habitations hôtelleries, vu le peu de temps qu'on y séjourne, tandis qu'ils nomment les tombeaux *demeures éternelles*. » (I, p. 51.)

la viande, de les désaltérer par la libation. Que si l'on manquait à cette obligation sacrée, les morts s'irriteraient contre les vivans. L'existence mystérieuse dans laquelle les morts étaient entrés avait fait d'eux des puissances redoutables et comme autant de dieux(1); leur colère ne manquerait pas d'atteindre les ingrats qui les auraient ainsi abandonnés et outragés.

Cette conception n'est pas particulière à l'Égypte. Au *double* des inscriptions funéraires de l'Égypte répond trait pour trait *l'image* (εἴδωλον) des poètes grecs (2), *l'ombre* des Latins. Grecs et Latins croyaient également que les rites de la sépulture, dûment accomplis, mettaient cette image ou cette ombre, comme on voudra l'appeler, en possession d'une demeure où elle commençait une vie souterraine qui n'était que la continuation de la vie mortelle (3). Le mort restait ainsi tout près des vivans; il était en étroite relation avec eux par les offrandes nourricières qu'il en recevait et par la protection qu'il leur accordait en retour; dans le repas funéraire, il prenait sa part, au sens propre du mot, de l'aliment et du breuvage (4). Ce secours toujours impatiemment désiré réveillait chez lui, pour un instant, le sentiment et la pensée; il lui rendait quelque chose des impressions et des jouissances de la véritable vie, la vie d'en haut, celle qui se passait à la lumière du jour (5). Faisait-on

(1) Chaque mort était assimilé à Osiris. On disait l'*Osiris un tel*, pour désigner un mort par son nom.

(2) Εἴδωλα καμόντων. *Il.*, XXIII, 72; *Od.*, XI, 476; XXIV, 14.

(3) C'est ce qu'indique avec beaucoup de précision un texte de Cicéron cité par Fustel : *Sub terra censebant reliquam vitam agi mortuorum.* (*Tusc.*, I, 16.) Cette croyance était si forte, ajoute Cicéron, que même lorsque l'usage de brûler les corps s'établit, on continua à croire que les morts vivaient sous la terre.

(4) Les textes abondent; les plus frappans ont été réunis par Fustel. (*Cité antique*, p. 14.) Nous n'en citerons ici que trois : « Fils de Pélée, dit Néoptolème, reçois ce breuvage qui plaît aux morts; viens et bois ce sang.» (*Hécube*, 536.) Electre verse les libations et dit : « Le breuvage a pénétré la terre; mon père l'a reçu. (*Choéphores*, 162.) Écoutez la prière d'Oreste à son père mort : « O mon père, si je vis, tu recevras de riches banquets; mais, si je meurs, tu n'auras pas ta part des repas fumeux dont les morts se nourrissent. » (*Choéphores*, 482-484.) Sur la persistance singulière de cette croyance, dont les voyageurs retrouvent encore aujourd'hui la trace chez les populations de l'Europe orientale, en Albanie par exemple, en Épire et en Thessalie, on pourra consulter Heuzey (*Mission archéologique de Macédoine*, p. 156) et Albert Dumont (*le Balkan et l'Adriatique*, p. 354-356.) On trouvera de curieux détails sur les repas funéraires des Chinois dans les *Comptes-rendus de l'Académie des inscriptions*, 1877, p. 325. Il y a des rapports très frappans entre le système religieux de la Chine et celui de l'ancienne Égypte; de part et d'autre, il y a eu le même arrêt de développement. A tout prendre, l'un et l'autre peuple sont toujours restés fétichistes.

(5) Dans l'*évocation des morts* du onzième livre de *l'Odyssée*, ce n'est que quand les âmes ont « humé à longs traits le sang noir » qu'elles sont capables de reconnaître Ulysse, de comprendre ses paroles et de lui répondre; la gorgée de sang leur restitue l'intelligence et la pensée.

trop attendre les morts dans leur tombe, ils s'irritaient et se vengeaient de leurs souffrances; malheur à la famille qui ne savait pas intéresser ses morts à sa durée et les associer ainsi à ses prospérités, malheur à la cité qui se rendait coupable de cette imprudence (1)!

Ces croyances paraissent donc avoir été communes à tous les peuples anciens pendant cette première période de leur existence dont les commencemens se dérobent dans la nuit des temps antérieurs à l'histoire; par l'empire qu'elles ont exercé sur les âmes, ce sont elles qui, de l'Inde à l'Italie, ont coulé dans le même moule et marqué d'une même empreinte toutes les institutions primitives du droit public et privé. Nous n'avons, à ce propos, qu'à renvoyer au beau livre de M. Fustel de Coulanges, *la Cité antique* (2).

Avec les siècles, le développement de la pensée religieuse suggéra des croyances plus hautes et plus relevées; les progrès de l'esprit scientifique tendirent à rendre de plus en plus étrange et inadmissible l'idée de cet être qui n'est ni mort ni vivant, de cette ombre impalpable et toujours près de s'évanouir que défendent mal contre l'anéantissement des alimens qui risquent toujours de lui manquer. L'expérience se prolongeait; ses résultats s'accumulaient; il devenait de plus en plus évident que la mort, non contente d'arrêter le jeu des organes, en a bientôt dissous et décomposé dans la tombe tous les élémens; on devait, à mesure que le temps s'écoulait, avoir plus de peine à comprendre la nature de ce simulacre placé en dehors des conditions normales de la vie, de ce je ne sais quoi qui n'était pas un pur esprit et que ne supprimait pourtant pas la destruction des organes.

Il semble donc, au premier abord, que l'observation et la logique auraient dû conduire de bonne heure à l'abandon d'une théorie qui nous paraît aujourd'hui si puérile et si grossière; mais, maintenant même, combien il est restreint le nombre des esprits qui ont le goût et le besoin des idées claires! Dans un temps où le perfectionnement des méthodes et la diffusion de la culture intellectuelle

(1) Il suffit de lire les orateurs attiques pour voir quelle prise ces opinions avaient gardée sur l'âme populaire, au temps même de Démosthène. Demandaient-ils la validation d'une adoption contestée, ils signalaient les dangers qui menaçaient Athènes dans le cas où elle laisserait une famille s'éteindre sans que des mesures eussent été prises pour remédier à la défaillance des héritiers du sang; il y aurait alors quelque part, dans une tombe négligée, des morts qui ne verraient point venir le pieux hommage des offrandes funéraires; ils s'en prendraient à la cité tout entière, complice par son arrêt de cet abandon et de cet oubli. Cet argument et d'autres semblables ne nous paraissent pas avoir une grande valeur juridique; mais le talent d'un Isée savait en tirer des effets d'audience auxquels il revenait trop souvent pour n'avoir pas été très assuré de leur succès. (Voir G. Perrot, *l'Éloquence politique et judiciaire à Athènes; les Précurseurs de Démosthène*, p. 359-364.)

(2) Septième édition, 1879.

paraissent accréditer davantage de jour en jour les notions positives, ce sont encore des idées obscures et des mots mal définis qui remuent l'âme de la plupart des hommes et qui s'imposent à eux comme les mobiles de leurs actions; combien plus grande encore et plus étendue devait être dans l'antiquité la puissance de ces idées confuses et de ces images sans réalité, alors qu'une rare élite, encore mal pourvue d'instrumens de recherche et d'analyse, s'essayait avec une généreuse hardiesse à penser clairement et librement (1)!

Ce qui ajoutait encore au prestige de cette illusion et ce qui contribuait à la perpétuer, c'est qu'elle était favorisée par plusieurs des sentimens qui font le plus honneur à la nature humaine. Ce culte des morts nous étonne; il est tout près de nous scandaliser par son matérialisme naïf; mais cherchez-en le sens et l'inspiration première, vous y trouverez le souvenir et le regret des affections perdues et des tendresses brisées par la séparation suprême; vous y trouverez la reconnaissance des enfans pour les parens qui les ont engendrés et nourris, la gratitude que les vivans doivent à cette longue suite d'ancêtres dont l'effort laborieux a créé tous les biens dont jouit le présent. Sans doute il y avait, dans ces rites de la religion funéraire, un élément périssable que le progrès de la raison devait frapper de désuétude, et nous pouvons être tentés de sourire quand nous voyons l'Égyptien ou le Grec se donner tant de peine pour abreuver de sang, de lait ou de miel les mânes de ses aïeux; mais, à tout prendre, l'un et l'autre, dans leur simplicité, devinaient une vérité qu'est souvent impuissant à saisir de nos jours ce que l'on appelle l'esprit révolutionnaire, avec son puéril et brutal dédain du passé; ils sentaient profondément, à leur manière, l'étroite solidarité qui relie les unes aux autres toutes les générations humaines. Avertis par le cœur, ils avaient ainsi devancé les résultats auxquels la pensée moderne est conduite par l'étude attentive et réfléchie de l'histoire. La philosophie tire aujourd'hui de cette conviction raisonnée et des conséquences qu'elle comporte le principe d'une haute moralité ; bien avant qu'elle y songeât, déjà cette idée et les sentimens tendres et respectueux qu'elle provoque

(1) M. Herbert Spencer, dans l'ingénieuse et subtile analyse qu'il présente de ce qu'il appelle *les idées primitives*, nous avertit aussi de ce qu'elles offrent d'incohérent et souvent de contradictoire entre elles; mais il montre en même temps, par plusieurs exemples bien choisis, que l'esprit même des peuples civilisés, tout autour de nous, admet encore et fait vivre ensemble, sans paraître s'en douter, des conceptions logiquement tout aussi inconciliables que plusieurs de celles dont la coexistence nous étonne chez les anciens ou chez les sauvages. L'habitude rend l'esprit insensible à ces contradictions qui frappent l'observateur placé à distance. (*The Principles of sociology*, t. I, p. 119 et 185.)

avaient été, pour ces premiers-nés de la civilisation, un moyen puissant d'amélioration morale, le lien de la famille et le ciment de la cité.

Si nous avons cru devoir insister ici sur cette religion des morts et en bien définir le caractère, c'est que chez aucun autre peuple l'art n'a traduit d'une manière aussi vive et aussi forte les croyances dont s'inspirait ce culte; elles ont trouvé dans la tombe égyptienne leur expression plastique la plus complète, la plus claire et la plus éloquente. Pourquoi? C'est que l'industrie égyptienne était déjà très avancée, c'est que l'art de l'Égypte disposait déjà de toutes ses ressources au temps où ces croyances étaient le plus puissantes sur les âmes; quant à l'art de la Grèce, il ne s'est vraiment développé que dans des siècles où, sans avoir disparu, ce culte des morts n'était déjà plus au premier plan dans la conscience et l'imagination de la Grèce. Lorsque le génie grec, après de longs tâtonnemens, se sent assez maître de la matière pour en obtenir une ample et libre expression de sa pensée, la Grèce a, depuis plusieurs siècles déjà, créé les dieux olympiens; les idées que l'art interprète, ce sont celles du brillant polythéisme d'Homère et d'Hésiode, et la tâche qui s'impose à lui, c'est de prêter aux immortels une figure et de leur construire une demeure qui soit digne de leur majesté. Sans doute l'architecte, le sculpteur et le peintre décoreront aussi la tombe; ils travailleront à lui donner une belle ordonnance; ils en couvriront souvent la façade ou les parois de bas-reliefs et de peintures; ils fabriqueront pour elle ces terres cuites et ces vases que l'on ensevelira dans ses ténèbres et qui sortent aujourd'hui par milliers des nécropoles de la Grèce et de l'Italie; mais ce ne sera jamais là pour l'artiste qu'un emploi secondaire de son talent. Sa haute ambition, celle qui ne lui laissera point de repos qu'il n'ait atteint la perfection, ce sera de bâtir le temple ou de modeler les statues d'un Jupiter, d'une Pallas, d'un Apollon. Au contraire, dans ces âges reculés où ces nobles types n'existaient pas encore et où les croyances des obscurs ancêtres de la Grèce avaient encore leur caractère tout enfantin et naïf, ces tribus innomées ne possédaient point un art qui fût en mesure de traduire avec décision et netteté l'ensemble de ces conceptions premières.

Il en est tout autrement dans la vallée du Nil; une industrie richement outillée et un art déjà savant s'y mettent au service de la croyance populaire et s'appliquent, avec une patience intelligente et laborieuse, à mieux défendre le mort contre la dissolution qui le menace et à le mieux garantir contre la soif et contre la faim. L'Égypte ne diffère pas des autres peuples par les opinions et les pensées que lui avait suggérées le mystère de la mort; elle donne la

même solution du problème qui tourmentait dès lors et qui tourmentera toujours l'âme humaine. Pendant ces siècles d'enfance, c'est partout le même fond d'idées. La différence, toute en faveur de l'Égypte, c'est que celle-ci, par l'effet de circonstances exceptionnelles, avait atteint déjà, dans le cours même de cette période, un degré de civilisation où les autres peuples ne sont arrivés qu'à un moment postérieur de leur développement religieux. Grâce à cet avantage, elle a pu suivre ces idées jusqu'à des conséquences où ne devaient pas les pousser des tribus encore presque barbares, et elle n'a point eu de peine à les expliquer avec plus de force et de clarté. Il nous reste à montrer comment l'Égypte a su tirer parti de cette supériorité pour mieux honorer ses morts, pour leur faire, dans la tombe, une vie meilleure, plus heureuse, mieux assurée contre toutes les chances contraires qui peuvent en compromettre le bonheur et la durée. A vrai dire, ç'a été là, comme l'avaient deviné les voyageurs grecs, sa préoccupation dominante. Son architecture funéraire a été la plus originale de ses créations et celle qui caractérise le mieux son génie, surtout lorsqu'on l'étudie telle que nous la présentent les nécropoles de l'ancien empire. Plus tard, dans le nouvel empire, à Thèbes et ailleurs, elle n'est plus aussi homogène ni aussi complète; tout l'arrangement et toute la décoration n'y relèvent plus d'une conception unique: on y sent la trace d'hypothèses et de croyances nouvelles. Celles-ci, sans se substituer à la croyance primitive, s'y sont ajoutées avec le temps; elles témoignent du travail inquiet auquel se livre la pensée pour creuser le problème de la destinée humaine. Ces contradictions apparentes et ces hésitations ont leur intérêt pour l'histoire de la pensée religieuse; mais, au point de vue de l'art, c'est de beaucoup la tombe memphitique qui est la plus curieuse et la plus importante à décrire. Elle a ce mérite d'être tout entière d'une seule venue et comme d'un seul jet; tout y est d'une logique, d'une clarté, on pourrait presque dire d'une transparence parfaite; aussi reste-t-elle le type duquel dérivent toutes les tombes postérieures, celles de Beni-Hassan, d'Abydos et de Thèbes; on en modifie certains détails, mais les dispositions essentielles persistent jusqu'à la fin. Ce seront donc les nécropoles de Sakkarah et de Gizeh qui nous fourniront les principaux élémens de la théorie que nous paraissent supposer la sépulture égyptienne et les représentations qui la décorent.

II.

Le premier, le plus naturel soutien de cette vie obscure et indéfinissable qui recommence dans la tombe une fois qu'elle a reçu

son hôte éternel, c'est le corps. On n'épargnait donc rien pour en retarder autant que possible la dissolution et pour conserver intacts des organes, auxquels le *double* et l'âme viendraient peut-être un jour se rejoindre, de manière à reconstituer l'unité de l'être humain (1). L'embaumement, pratiqué avec les soins minutieux que l'on sait, rend la momie à peu près indestructible, aussi longtemps du moins qu'elle demeure couchée dans cette terre sèche de l'Égypte qu'aucune pluie ne perce et ne détrempe. Mes compagnons de voyage et moi, nous avons déshabillé, sur le sable tiède de Sakkarah, près de la bouche du puits d'où venaient de la retirer les fellahs de corvée, une grande dame contemporaine des Ramsès; quand nous l'eûmes dégagée des légères serviettes de lin qui l'enveloppaient et des bandelettes qui la serraient de toutes parts, elle nous apparut telle qu'elle était sortie de l'atelier des *taricheutes* de Memphis. Elle avait les cheveux noirs, nattés en fines tresses; toutes ses dents étaient en place entre les lèvres un peu contractées; les ongles étroits des pieds et des mains étaient teints de henné. Les membres étaient restés flexibles et les formes à peine altérées sous la peau partout lisse et ferme qui semblait, dans certaines parties, encore soutenue par les chairs. N'eût été la couleur de toile goudronnée ou de papier brûlé qu'elle avait prise, n'eût été l'odeur de naphte dont elle s'était imprégnée et qu'exhalaient tous ces linges épars autour de nous sur le sol, on aurait compris sans trop d'effort le sentiment qu'éprouve lord Evandale,

(1) Les textes, eux aussi, témoignent de la préoccupation à laquelle répondait l'embaumement avec ses pratiques si compliquées. Voir P. Pierret, *le Dogme de la résurrection*, etc., p. 10 : « Il faut, dit l'auteur, qu'aucun membre, qu'aucune substance ne manque à l'appel; la renaissance est à ce prix. » *Tu comptes tes chairs qui sont au complet, intactes* (texte funéraire égyptien). — *Ressuscite dans To-deser* (la terre sainte ou de préparation, région où se prépare le renouvellement), *momie auguste qui es dans le cercueil. Tes substances et tes os sont réunis à leur chair et tes chairs réunies à leur place; ta tête est à toi, réunie sur ton cou, ton cœur est à toi.* (Statue funéraire osirienne du Louvre.) Aussi le mort a-t-il bien soin de demander aux dieux : *Que ne me morde pas la terre, que ne me mange pas le sol.* (Mariette, *Fouilles d'Abydos.*) On dut donc travailler de bonne heure à conserver le corps autant que possible; mais l'art de l'embaumeur n'a peut-être atteint sa perfection qu'à l'époque thébaine; on se serait contenté, sous l'ancien empire, d'une préparation beaucoup plus simple. Voici ce que dit à ce sujet M. Mariette : « Il faudrait réunir plus d'exemples que je n'en ai pu trouver pour décider la question de la momification sous l'ancien empire. Ce qu'il y a de certain, c'est : 1° qu'il n'existe aucun morceau de linge de momie authentique de cette époque; 2° que cependant les ossements recueillis dans les sarcophages ont la couleur brunâtre des momies et qu'ils exhalent une vague odeur de bitume. Les sarcophages que nous avons trouvés vierges ne sont pas au nombre de cinq ou six. Chaque fois, à l'ouverture, nous avons constaté que le mort était à l'état de squelette. Quant au linge, nulle trace qu'un peu de poussière sur le fond du sarcophage, laquelle pouvait provenir de toute autre chose que d'un linceul réduit en poudre. » (*Les Tombes de l'ancien empire*, page 16.)

dans cette brillante fantaisie que Théophile Gautier a intitulée : *le Roman de la momie;* avec un peu de complaisance, on se serait expliqué l'admiration émue et attendrie qui s'empare du jeune homme quand il contemple, dépouillée de tous ses voiles, la beauté parfaite de cette fille d'Égypte qui a jadis troublé le cœur du plus orgueilleux des Pharaons (1).

Pour que ne fût pas inutile toute la dépense faite en incisions, en parfums et en bandelettes, il convenait de placer la momie au-dessus du niveau où s'élèvent les plus hautes eaux du Nil débordé. Quand il s'agit d'établir les cimetières, on choisit donc, soit comme à Memphis et à Abydos, un plateau qui confine au désert, soit, comme à Beni-Hassan et à Thèbes, le flanc de la montagne et les ravins qui s'y creusent. Nulle part, dans toute la vallée du Nil, on n'a encore trouvé une tombe des temps anciens qu'atteigne l'inondation.

C'était déjà beaucoup d'avoir préservé le cadavre de la corruption, d'abord par les préparations savantes de l'embaumement, puis par la précaution prise de toujours mettre le cercueil à l'abri même des plus fortes crues. On verra de plus, en étudiant le plan de la tombe et son agencement, à quels artifices de construction les architectes égyptiens avaient eu recours afin de dissimuler l'entrée du caveau et d'en rendre l'accès aussi difficile que possible à quiconque voudrait y pénétrer avec de mauvaises intentions; il n'était obstacle ni piège qu'ils n'eussent accumulé devant ses pas, avec une patience et une fertilité d'inventions qui bien souvent ont fait le désespoir des fouilleurs modernes, notamment aux Pyramides. Il y a certainement en Égypte, aimait à dire M. Mariette, des momies si bien cachées, que *jamais,* au sens absolu du mot, *jamais* elles ne reverront le jour.

Cependant, malgré ce qu'avait fait, pour assurer la conservation du corps, la plus pieuse et la plus subtile prévoyance, il pouvait arriver que la haine ou plus souvent encore l'avidité déjouassent tous ces calculs. Un ennemi pouvait aller chercher le défunt jusque dans son sarcophage pour déchirer et pour disperser ses membres, pour lui infliger ainsi une seconde mort plus cruelle et plus irréparable que la première. Un voleur, pour s'emparer plus à l'aise

(1) Voir le récit que fait Passalacqua de la découverte d'une momie de jeune femme qu'il a découverte à Thèbes. « Sa chevelure, dit-il, la rotondité et la surprenante régularité de ses formes me prouvèrent, au premier coup d'œil, qu'elle était une beauté de son temps, descendue au tombeau à la fleur de son âge. » Il donne ensuite une minutieuse description de sa pose et de sa parure et il termine en racontant « que la particularité des belles proportions de cette momie et sa parfaite conservation avaient tellement frappé les Arabes mêmes, qu'ils la déterrèrent à plusieurs reprises pour la faire voir à leurs femmes et à leurs voisins. » (*Catalogue raisonné et historique des antiquités découvertes en Égypte,* In-8°, 1826.)

de l'or et des bijoux dont avait été paré le cadavre, pouvait le tirer hors de la chambre funéraire et l'abandonner sur l'arène, nu et déshonoré, proie promise à une destruction rapide.

Exposée ainsi à certaines chances contraires, la momie était unique. Qu'elle succombât de manière ou d'autre et fût anéantie, que deviendrait le *double?* Cette crainte, cette terreur suggéra l'idée de lui donner un soutien artificiel, la statue. L'art était assez avancé déjà non-seulement pour reproduire le costume et l'attitude ordinaire du défunt et pour en marquer le sexe et l'âge, mais même pour rendre le caractère individuel de ses traits et de sa physionomie; il pouvait aspirer au portrait. L'emploi de l'écriture permettait de graver sur la statue le nom et les qualités de celui qui n'était plus; ces indications achèveraient d'en faire l'exacte représentation de la personne disparue. Ainsi déterminée par l'inscription et par la ressemblance du visage, la statue servirait à perpétuer la vie de ce fantôme, qui risquait toujours de se dissoudre et de s'évaporer s'il ne trouvait un appui matériel où s'attacher et se prendre.

« Les statues étaient plus solides que la momie, et rien n'empêchait de les fabriquer en la quantité qu'on voulait. Un seul corps était une seule chance de durée pour le *double*; vingt statues représentaient vingt chances. De là ce nombre vraiment étonnant de statues qu'on rencontre quelquefois dans une seule tombe. La piété des parens multipliait les images du mort, et, par suite, les supports, les corps impérissables du *double*, lui assurant par cela seul une presque immortalité (1). »

Un réduit spécial était préparé, dans l'épaisseur du massif qui formait la partie construite de la tombe, pour recevoir ces statues de bois ou de pierre, pour les conserver à l'abri des regards et de toute tentative indiscrète (2). D'autres effigies étaient placées dans les chambres du tombeau ou dans les cours qui le précédaient. Enfin les personnages considérables obtenaient du roi la permission de dresser dans les temples leurs propres statues, où elles étaient protégées par la majesté du sanctuaire et confiées aux soins des prêtres.

A nous placer au point de vue des anciens Égyptiens, ces précautions n'ont pas été inutiles; beaucoup de ces images ont traversé sans accident cinquante ou soixante siècles; elles sont arrivées jusqu'à nous, et elles ont trouvé dans nos musées un asile où elles n'ont plus à craindre que le lent effet du climat et du temps.

(1) Maspero, *Conférence.*

(2) C'est ce que l'on appelle aujourd'hui généralement le *serdab;* ce mot, qui du persan a passé dans l'arabe, désigne un couloir obscur. C'est en l'entendant employer par ses ouvriers que M. Mariette l'a adopté et mis à la mode entre égyptologues.

Celles qui sont gardées en Égypte même pourraient, ce semble, compter sur une éternelle durée. Si, pour résister à l'anéantissement, le *double* n'avait eu besoin que de la persistance de l'image, celui de Chéphren, le constructeur de la seconde des grandes pyramides, vivrait encore, préservé par la magnifique statue de diorite qui fait la gloire de Boulaq ; grâce à la dureté de la matière, il aurait toute chance de ne jamais périr. Par malheur pour l'ombre du pharaon, cette vie posthume, que nous avons aujourd'hui tant de peine à comprendre, ne se prolongeait que grâce à un concours de conditions complexes dont la plupart n'ont pu continuer longtemps à être réalisées.

C'était une vie toute matérielle; le mort-vivant avait faim et soif, il lui fallait des alimens et des boissons. Cette nourriture lui était fournie par les vivres déposés auprès de lui, puis, comme cette provision était censée s'user, par les repas funéraires qui se célébraient dans la tombe et dont il prenait sa part. Le premier de ces repas se donnait à la fin de la cérémonie de l'enterrement; puis ces festins se continuaient et se répétaient d'année en année, plusieurs fois par an, aux jours fixés par la tradition et d'ailleurs souvent rappelés par l'expresse volonté du défunt. Une pièce ouverte et publique avait été ménagée dans la tombe en vue de ces réunions; c'était une sorte de chapelle ou, si l'on veut, de salle à manger, où prenaient place les parens et les amis. Au pied de la stèle où le défunt était représenté en adoration devant Osiris, le dieu des morts, était dressée une table d'offrandes, sur laquelle on déposait la portion destinée au *double* et l'on faisait couler la libation. Dans la muraille était réservé un conduit par lequel arrivait jusqu'aux statues l'agréable odeur des viandes rôties et des fruits parfumés ainsi que les fumées de l'encens jeté sur la flamme.

Pour assurer la régularité de ce service et ne pas risquer de mourir d'inanition dans la tombe négligée, ce n'était pas assez de compter sur la piété de ses descendans; au bout de deux ou trois générations, elle pouvait se refroidir et se relâcher de ses soins. D'ailleurs à la longue, la famille pouvait s'éteindre. Tout roi, tout prince, tout grand seigneur, tout personnage un peu riche et considérable avait donc soin de faire, pour l'entretien de sa tombe, ce que nous appellerions une fondation à perpétuité; il affectait à cet usage les revenus d'un domaine, qui devait en même temps nourrir le prêtre ou les prêtres chargés d'accomplir ces rites cérémoniels. On trouve encore, sous les Ptolémées, des desservans attachés à la chapelle funéraire de Choufou, le constructeur de la grande pyramide. Il est difficile de croire qu'une fondation faite sous l'ancien empire ait pu traverser sans encombre tant de changemens

de régime ; mais les honneurs rendus aux anciens rois étaient devenus, en Égypte, une institution de l'état ; pour faire acte de piété envers ses lointains prédécesseurs, quelque souverain réparateur avait dû restituer le culte des princes presque légendaires qui représentaient les glorieux commencemens de l'histoire nationale. Il y avait, en outre, des prêtres attachés à chaque nécropole ; moyennant une certaine redevance, ils officiaient de tombe en tombe. M. Mariette les a reconnus dans quelques-uns des bas-reliefs de Sakkarah. On s'assurait leurs services comme aujourd'hui on achète des messes (1).

Le même sentiment conduisait à enterrer avec le mort ses armes, ses vêtemens, ses bijoux, tous les objets dont il pouvait avoir besoin dans l'autre vie ; on sait quels trésors nous ont livrés, en ce genre, les tombes égyptiennes et leur mobilier funéraire ; ce sont leurs dépouilles qui remplissent les vitrines de nos musées. Ce n'était pas là non plus une habitude qui ait été particulière à l'Égypte ; elle existait chez tous les peuples anciens, civilisés ou barbares ; il est même resté trace, dans les plus anciens souvenirs de la race hellénique, du temps où, comme ces Scythes dont Hérodote nous décrit les mœurs (2), les Grecs immolaient, à la mort d'un chef, ses serviteurs et ses femmes, pour les envoyer tenir compagnie au défunt. Quand elle se révèle à nous par ses monumens, l'Égypte est déjà trop civilisée pour pratiquer ces sacrifices sanglans ; grâce au concours que l'art prêtait à la religion, elle avait trouvé moyen d'assurer au mort les mêmes avantages sans commettre les mêmes cruautés. Ces domestiques attachés à sa personne et ces gens de métier dont les services lui seraient si nécessaires dans l'autre vie, elle l'en entourait pour toujours à moindres frais. Au lieu de les égorger près de la fosse, elle les représentait, dans la variété même de leurs occupations et dans tout le feu du travail, sur les parois de la tombe richement décorée par le sculpteur et par le peintre. Elle faisait de même pour tous ces objets d'usage et de luxe que le *double* aimerait à avoir sous la main, comme pour ces alimens qui lui étaient indispensables.

C'est à une préoccupation du même genre que se rattache un usage qui s'établit un peu plus tard, ce semble ; nous voulons parler de l'habitude que l'on prit de placer dans la tombe ces statuettes qui sont connues sous le nom de *figurines funéraires* et qui se rencontrent en si grand nombre dans les sépultures, à partir du second empire thébain. M. Mariette en a recueilli dans des tom-

(1) *Tombes de l'ancien empire*, p. 87.
(2) IV, 71-72.

beaux de la douzième dynastie, et le chapitre VIe du *Livre des morts*, qu'elles portent gravé sur leur corps, est un de ceux qui paraissent les plus anciens aux critiques modernes ; or, on sait que ceux-ci inclinent maintenant à croire que ce rituel remonte, au moins par ses parties essentielles, jusqu'à la période memphite.

Ces figurines sont de dimensions et de matières diverses ; elles ne dépassent pas d'ordinaire 0m,20 ou 0m,30, mais on en possède quelques-unes qui ont près de 1 mètre. Il y en a en bois, en pierre calcaire et même en granit ; mais d'ordinaire elles sont faites de cette terre cuite, recouverte d'un émail vert ou bleu, que l'on désigne souvent par le terme inexact de *porcelaine égyptienne*. Leur aspect est celui de la momie ; de leurs mains croisées sur la poitrine, elles tiennent des instrumens d'agriculture, hoyaux et sarcloirs, et un sac destiné à contenir des graines pend sur leur épaule. Le sens de cet outillage nous aurait déjà été indiqué par la connaissance que nous avons de la manière dont l'Égypte se représentait l'autre vie ; il est d'ailleurs expliqué par le tableau du chapitre XC du rituel, où l'on voit le défunt labourant, semant et moissonnant dans les champs de l'autre monde. Ces statuettes sont censées être le portrait du mort dont le nom y est inscrit ; la ressemblance individuelle, négligée dans la plupart d'entre elles à cause de la rapidité d'une fabrication tout industrielle, est sensible dans les plus soignées. Le texte du rituel et d'autres monumens les désignent sous le nom *d'oushebti* ou *répondantes* (du verbe *ousheb*, répondre). Il est donc aisé de définir le rôle que leur attribuait l'imagination populaire ; elles répondaient à l'appel du nom qui y est tracé, et elles se substituaient au défunt pour cultiver à sa place le sol des régions souterraines (1) ; elles concouraient, avec les serviteurs peints et ciselés sur les murs, à lui épargner des fatigues et à le mettre à l'abri du besoin. C'est une autre traduction de la même idée ; dans son désir de prendre toutes ses sûretés contre l'abandon, contre la misère et contre l'anéantissement final, jamais l'homme ne croyait avoir assez fait pour meubler, pour approvisionner et pour peupler sa tombe.

On sent tous les mérites de ces combinaisons ingénieuses. Les alimens en nature ne se conservaient pas ; la négligence des vivans, l'extinction d'une famille, le manque de foi d'un prêtre pouvaient priver le mort de sa nourriture et le faire ainsi souffrir, le faire

(1) Pietschmann (*der Ægyptische Fetischdienst*, etc., p. 155) a très bien saisi le caractère de ces figurines. Cf. Pierret, *Dictionnaire d'archéologie égyptienne*, v, 5. Voir encore, sur la personnalité que l'on prêtait à ces figurines et sur les services qu'on en attendait, une note de Maspero sur une tablette appartenant à M. Rogers. (*Recueil de travaux relatifs*, etc., t. II, p. 12.)

périr d'inanition. Eux-mêmes, vêtemens et meubles couraient à la longue le risque de s'user et de se décomposer dans la tombe; les dimensions du caveau ne permettraient d'ailleurs pas d'y déposer tout ce que l'hôte de la sombre demeure aurait plaisir à trouver autour de lui. Tout au contraire, les figurines funéraires étaient faites de la plus indestructible des matières, et les bas-reliefs, ainsi que les peintures, étaient comme incorporés aux épaisses murailles de pierre ou à la roche vive; elles avaient toute chance de durer indéfiniment. De fait, elles se sont conservées, sans altération sensible, jusqu'à nos jours. Nous avons visité le tombeau de Ti peu de temps après que les chambres en avaient été dégagées et déblayées. C'était merveille de voir combien formes et couleurs s'étaient gardées intactes et fraîches sous le sable; on aurait dit que cette œuvre, vieille de quatre à cinq mille ans, venait à peine d'être terminée. A la gaîté de leurs tons clairs, avec leur contour si net et si fin, ces charmans bas-reliefs faisaient l'effet d'une médaille à fleur de coin.

De l'ancien au nouvel empire, ces scènes, empruntées à la vie quotidienne du peuple égyptien, n'ont pas cessé d'être figurées sur les tombes; lorsqu'on a commencé à les y étudier et à les y relever, on en a proposé différentes explications. Les uns y ont vu comme une sorte de biographie illustrée du défunt, la représentation des actes qu'il a accomplis ou à l'accomplissement desquels il a présidé pendant le cours de sa vie mortelle; les autres y ont cherché la figuration de la seconde vie, la peinture variée des joies et des plaisirs que les champs Élysées de l'Égypte réservent aux morts divinisés.

Ces deux interprétations n'ont pas résisté à un examen attentif et critique de ces tableaux ni au déchiffrement des inscriptions qui les accompagnaient. On s'aperçoit bien vite, par des comparaisons faciles à instituer, que ces scènes n'ont pas un caractère anecdotique; il est très rare, quoique non sans exemple, qu'elles paraissent se rapporter à des circonstances qui soient particulières à tel ou tel personnage et qui le distinguent du reste de ses contemporains. Il y a bien telles stèles ou telles tombes où le mort paraît préoccupé de dresser l'état de ses services, afin sans doute de retrouver dans l'autre monde sa situation acquise et d'y continuer le cours de ses succès et de ses honneurs; c'est comme un dossier qu'il se prépare. L'inscription prend alors, dans une de ses parties, une couleur biographique; il en est de même de la décoration de la stèle ou des parois. Comme exemple de ces textes narratifs, nous citerons la longue inscription d'Ouna, où nous est racontée la vie d'une sorte de grand-vizir des deux premiers rois de la

sixième dynastie; nous citerons encore les inscriptions gravées dans les tombes des princes féodaux qui ont été ensevelis à Beni-Hassan. Dans ces dernières sépultures, on a aussi des représentations historiques, commentaire naturel du texte; il suffit de rappeler la peinture tant de fois reproduite où se voit l'arrivée d'une bande d'Asiatiques qui viennent apporter au prince une espèce de fard, le *stibium*, et qui lui demandent peut-être en échange la permission de faire en Égypte leur provision de blé, comme les Hébreux au temps de Jacob.

Ceci reste d'ailleurs toujours l'exception; presque toujours ce sont les mêmes sujets qui reviennent sur les tombes avec cette persistance qui caractérise les thèmes traditionnels et généraux. Les chiffres qui accompagnent la désignation des troupeaux et autres biens possédés par le défunt ont aussi quelque chose d'hyperbolique, qui ne sent point la réalité (1). D'autre part, dans tous ces bas-reliefs, les gens de métier, depuis le laboureur, le boulanger et le boucher jusqu'au statuaire, se livrent à leurs occupations professionnelles avec une application laborieuse qui semble exclure l'idée d'une félicité idéale. Tout ce monde s'empresse et travaille en toute conscience; on sent que cultivateurs et artisans s'emploient avec zèle à une tâche commandée par le devoir.

Pour qui se donne-t-on tant de peine? Sachez entrer dans les idées du peuple qui a tracé ces images, comparez ces représentations aux textes qui les accompagnent, et vous serez en mesure de répondre à cette question. Nous prenons au hasard quelques-unes des inscriptions qui servent de légende aux scènes figurées sur le fameux tombeau de Ti, et voici ce que nous y lisons : « Il voit (mot à mot *voir*) l'arrachage et le foulage du raisin et tous les travaux de la compagnie. »

Ailleurs : « Il voit l'arrachage du lin, le moissonnage du blé, le transport à dos d'âne, la mise en meule des domaines du tombeau. »

Auprès d'une autre scène : « Ti voit les étables des bœufs et des petits bestiaux, les rigoles et les canaux du tombeau. »

On ne saurait indiquer plus clairement la part que prend le mort à tous les travaux qui s'accomplissent sur les murs de la tombe; c'est pour lui qu'on vendange et qu'on prépare le vin, qu'on récolte le lin, qu'on abat le blé sous la faucille, que l'on conduit aux champs les bestiaux, que l'on arrose le sol du domaine: c'est pour lui, c'est pour pourvoir à ses besoins que se courbent et se tendent tous ces bras affairés.

(1) Voir Mariette, *Tombes de l'ancien empire*, p. 88.

Afin de résumer les idées qui ont présidé à la construction et à la décoration de ces tombeaux, nous laisserons ici la parole à M. Maspero; seulement il convient de faire remarquer que, dans cette page d'un sentiment si juste et si fin, il fait plusieurs fois allusion à une conception de la vie future qui déjà diffère à quelques égards de la conception primitive et qui appartient surtout au second empire thébain, ainsi qu'aux temps postérieurs.

« Les scènes choisies pour la décoration des murailles avaient une intention magique : qu'elles eussent trait à la vie civile ou à l'enfer, elles devaient assurer au mort une existence heureuse ou le préserver des dangers d'outre-tombe... Leur reproduction sur les parois de la tombe lui garantissait l'accomplissement des actes représentés. Le *double*, le *bai*, le *lumineux*, peu importe, enfermé dans sa syringe, se voyait, sur la muraille, allant à la chasse, et il allait à la chasse, mangeant et buvant avec sa femme, et il mangeait et buvait avec sa femme, traversant, sain et sauf, avec la barque des dieux, les horribles régions de l'enfer, et il les traversait sain et sauf. Le labourage, la moisson, la grangée des parois étaient pour lui labourage, moisson, grangée réels. De même que les figurines funéraires déposées dans sa tombe exécutaient pour lui tous les travaux des champs sous l'influence d'un chapitre magique et s'en allaient, comme dans la ballade de Goethe le pilon de l'apprenti magicien, puiser de l'eau ou transporter les grains, les ouvriers de toute sorte peints dans les registres fabriquaient des souliers et cuisinaient pour le défunt; ils le menaient à la chasse dans le désert ou à la pêche dans les fourrés de papyrus. Après tout, ce monde de vassaux plaqué sur le mur était aussi réel que le *double* ou l'*âme*, dont il dépendait; la peinture d'un serviteur était bien ce qu'il fallait à l'ombre d'un maître. L'Égyptien croyait, en remplissant sa tombe de figures, qu'il s'assurait au-delà de la vie terrestre la réalité de tous les objets et de toutes les scènes représentés : c'était là ce qui l'encourageait à construire un tombeau de son vivant. Les parens, en s'acquittant des cérémonies à sens mystérieux qui accompagnaient l'enterrement, croyaient faire bénéficier le défunt de leurs actes; la certitude d'avoir rendu service à quelqu'un qui leur avait été cher les soutenait et les consolait au retour du cimetière, quand, le convoi terminé, le mort, enfin seul dans son caveau, restait en possession de son domaine imaginaire (1). »

Cette fiction nous étonne; il nous semble qu'elle devait demander à l'imagination un bien grand effort, un effort dont la nôtre ne se sentirait pas capable. C'est que nous avons grand'peine à nous

(1) *Journal asiatique*, mai-juin 1880, p. 419-420.

rendre compte d'un état d'esprit qui différait profondément de celui que nous ont fait le travail des siècles et le progrès de la pensée. Ces premiers hommes n'avaient pas une assez longue expérience des choses et une assez grande puissance de réflexion pour distinguer ce qui est possible de ce qui est impossible; ils ne faisaient point de différence entre la nature vivante et ce que nous appelons les objets inanimés; ils ne pouvaient concevoir l'existence dans des conditions autres que celles où ils se sentaient eux-mêmes placés, et ils attribuaient à tout ce qui les entourait une âme semblable à la leur. Il ne leur en coûtait donc pas plus de prêter la vie à ces serviteurs en peinture qu'à la momie et à la statue du défunt, qu'à ce fantôme qu'ils nommaient le *double*. Ne paraît-il pas aussi naturel à l'enfant de battre, pour la punir, la table où il s'est heurté que de parler avec tendresse ou colère à la poupée qu'il tient dans ses bras?

Ce don de tout animer et de tout personnifier, aujourd'hui le poète seul le partage avec l'enfant; mais alors il subsistait tout entier jusque dans la pleine maturité de l'âge; l'imagination avait ainsi chez tous les hommes une puissance inconsciente qui dépassait de beaucoup ce que nous admirons chez les plus grands mêmes de nos poètes. Dans l'effort que l'on faisait pour ne laisser manquer de rien ce pauvre mort qui ne pouvait plus s'aider lui-même, on ne se contenta donc pas de ces alimens et de ces meubles figurés sur les murs; malgré tout l'espace qu'ils couvrent et la variété qu'ils présentent, ils restent toujours en nombre limité. On avait comme la secrète impression qu'ils pourraient finir par s'épuiser et par ne plus suffire à des besoins éternellement renaissans. On fit donc un pas de plus dans la voie où l'on s'était engagé; par une fiction plus étrange encore et plus hardie, on attribua à la prière le pouvoir de multiplier et de renouveler indéfiniment, par la vertu magique de termes consacrés, tous ces objets de première nécessité qui étaient indispensables à l'hôte de la tombe.

Toute tombe comporte une stèle, c'est-à-dire une dalle de pierre, dressée verticalement, dont la forme et la place varient suivant les époques, mais qui a toujours même caractère et même destination. La plupart des stèles sont ornées de peintures ou de sculptures; toutes portent une inscription plus ou moins compliquée. Dans le cintre qui en forme la partie supérieure, — nous prenons ici la forme la plus ordinaire, — le mort suivi de sa famille présente les objets de l'offrande à un dieu qui est le plus souvent Osiris; au-dessous se lit une inscription dont la formule, toujours la même, est ainsi conçue : « Offrande à Osiris, — ou à tel autre dieu, — pour qu'il donne des provisions en pains, liquides, bœufs, oies, en lait,

en vin, en bière, en vêtemens, en parfums, en toutes les choses bonnes et pures dont subsiste le dieu, au *double* de défunt *N.* fils de *N.* » En bas, le mort est souvent représenté recevant aussi lui-même les offrandes de sa famille. De part et d'autre, les objets figurés sont conçus comme réels, de même que dans la décoration des parois de la chambre. Ils sont offerts directement, dans le registre inférieur, à celui qui doit en profiter, tandis que dans le registre d'en haut, pour être plus sûr qu'ils iront à leur adresse, on charge le dieu d'en opérer la transmission. On donne au dieu les provisions que le dieu doit fournir au *double;* par l'intervention d'Osiris, le *double* des pains, des liquides, de la viande passe dans l'autre monde et y nourrit le *double* de l'homme; mais il n'est pas nécessaire que l'offrande, pour être effective, soit réelle ou même quasi réelle, que l'art en ait reproduit le simulacre sur la pierre. « Le premier venu, répétant en l'honneur du mort la formule de l'offrande, procurait par cela seul au *double* la possession de tous les objets dont il récitait l'énumération. Aussi beaucoup d'Égyptiens faisaient-ils graver, à côté du texte ordinaire, une invocation à tous ceux que la fortune amènerait devant leur tombeau :

« O vous qui subsistez sur cette terre, simples particuliers, prêtres, scribes, officians qui entrez dans cette syringe, si vous aimez la vie et que vous ignoriez la mort, si vous voulez être dans la faveur des dieux de vos villes et ne pas goûter la terreur de l'autre monde, mais être ensevelis dans vos tombeaux et léguer vos dignités à vos enfans, soit qu'étant scribe vous récitiez les paroles inscrites sur cette stèle, soit que vous en écoutiez la lecture, dites : « Offrande à Ammon, maître de Karnak, pour qu'il donne des milliers de pains, des milliers de vases de liquide, des milliers de bœufs, des milliers d'oies, des milliers de vêtemens, des milliers de toutes les choses bonnes et pures au *double* du prince Entew (1). »

Grâce à toutes ces précautions subtiles et à la complaisance avec laquelle l'esprit entrait dans toutes ces fictions, la tombe méritait bien le nom qu'elle recevait souvent de *maison du double.* Le *double,* commodément installé dans cette demeure aménagée à son usage, y recevait les visites et les offrandes de ses parens et de ses amis : « il avait des prêtres que l'on payait pour lui offrir des sacrifices; il possédait des esclaves, des bestiaux, des terres chargées

(1) Nous empruntons à M. Maspero (*Conférence,* p. 382) la traduction de cette stèle du Louvre (c. XXVI) et les réflexions qui la précèdent. Cette stèle est, d'après M. de Rougé, de la douzième dynastie environ. Nous retrouvons la même précaution et la même formule dans un autre texte de la même époque, dans l'inscription d'Amoni Amenemhâït, prince héréditaire du nome de Meh, à Beni-Hassan. Voir Maspero, *la Grande Inscription de Beni-Hassan,* p. 171. (*Recueil de travaux,* etc., t. I, in-4°.)

de fournir à son entretien. C'était comme un grand seigneur qui séjournait en pays étranger et qui administrait son bien par l'intermédiaire d'intendans attitrés (1). »

Cette analogie entre le tombeau et la maison est si complète qu'elle s'étend même à des détails qui ne semblent pas la comporter. Comme celle du vivant, l'habitation du mort est orientée; mais elle l'est d'après un autre principe; c'est, si l'on peut ainsi parler, une orientation toute mystique.

Dès que l'Égyptien avait commencé de réfléchir, il avait établi la plus naturelle des assimilations entre la carrière du soleil et celle de l'homme. La vie humaine a son aurore et son coucher; l'homme part des premières clartés de l'enfance pour s'élever à l'apogée de la sagesse et de la force, puis il décline, pour finir par s'enfoncer, après la mort, dans les profondeurs du sol, comme le fait l'astre mourant lorsque son disque élargi s'abaisse et disparaît à l'horizon. En Égypte, c'est derrière la chaîne libyque qu'il descend chaque soir; c'est par là qu'il pénètre dans cette sombre région de l'Ament, où il chemine sous terre jusqu'à l'aube du jour suivant. On fut donc conduit à placer d'ordinaire les nécropoles sur la rive gauche du Nil, à l'occident de l'Égypte. C'est là que se dressent, sans exception, toutes les pyramides connues; c'est là que se trouvent les plus grands cimetières, ceux de Memphis, d'Abydos et de Thèbes. Quelques groupes de tombes qui ne sont pas sans importance se rencontrent bien sur la rive orientale; ces dérogations à une règle qui paraît avoir été généralement suivie s'expliqueraient sans doute, si nous connaissions tout le détail de l'histoire. Le Nil servait peut-être de frontière à certains nomes; il est possible que les princes de Meh, qui ont construit leurs tombes à Beni-Hassan, sur la rive droite, n'aient pas possédé la rive gauche. On comprendrait, dans ce cas, qu'ils aient tenu à reposer dans les limites de leur domaine héréditaire.

Chaque matin, le soleil renaît aussi jeune et aussi ardent que la veille; pourquoi, tôt ou tard, de manière ou d'autre, l'homme, lui aussi, après avoir accompli son voyage souterrain et triomphé des monstres et des terreurs de l'Ament, ne ressortirait-il pas des ombres du sépulcre et ne reverrait-il pas la lumière du jour? Cette infatigable espérance, chaque aurore la réveillait et la confirmait comme par une nouvelle promesse; on avait donc poursuivi cette comparaison qui rassurait l'esprit, et, si l'on mettait les tombes à l'occident de l'Égypte, du côté où le soleil se dérobe chaque soir à la vue, on les ouvrit vers le levant, du côté où il reparaît vainqueur de la nuit et de la mort. Dans la nécropole de Memphis, c'est

(1) Maspero, *Conférence*, p. 282.

presque toujours l'horizon oriental que regarde la porte de la chapelle funéraire (1); c'est toujours vers l'est qu'est tournée la stèle (2). Dans la nécropole d'Abydos, portes et stèles sont plus souvent placées en face du sud, c'est-à-dire en face du soleil qui triomphe et qui monte au zénith (3); mais jamais, ni à Memphis, ni à Abydos, ni à Thèbes, la tombe ne prend jour sur l'ouest ni ne présente son inscription aux feux du soleil couchant (4). Du fond des ténèbres où il demeure, le mort semble avoir ainsi les yeux fixés vers la région du ciel où se rallume chaque jour la flamme de la vie; on dirait qu'il attend et qu'il épie le rayon qui doit venir illuminer sa nuit et le tirer de son long sommeil (5).

III.

Les préoccupations et les idées que nous venons d'exposer étaient certainement communes à tous les Égyptiens, qu'ils fussent de haute ou de basse condition. Quand il sentait venir sa dernière heure, l'humble paysan ou le batelier du Nil ne devait pas être moins tourmenté que le pharaon lui-même du désir de se survivre et de se prémunir autant que possible contre les terreurs de la mort;

. . . . Mais, jusqu'en son trépas,
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas;

ceux qui pendant leur vie n'habitaient qu'une hutte de terre ou de roseaux ne pouvaient songer à se donner le luxe d'une tombe bâtie en briques ou en pierre, d'une maison construite pour l'éternité; ils ne pouvaient espérer trouver dans l'autre monde les jouissances et les aises que celui-ci ne leur avait point offertes. La tombe, telle qu'elle résulte des conceptions que nous avons exposées, resta donc toujours le privilège exclusif de ce que l'on peut appeler la classe gouvernante, celle-ci comprenant, au-dessous des rois, des princes et des nobles, les prêtres, les chefs

(1) « Il en est ainsi, dit M. Mariette, quatre fois sur cinq. » (*Les Tombes de l'ancien empire*, p. 12.)

(2) Au fond de la chambre et *regardant invariablement l'est*, est une stèle. *Ibid.*, p. 14.

(3) Mariette, *Abydos*, t. II, p. 43.

(4) Les tombes placées dans la chaîne arabique font nécessairement exception à cette règle. La position exceptionnelle que des circonstances locales avaient fait adopter les plaçait en dehors des conditions normales.

(5) Cette assimilation que l'imagination établissait entre la carrière de l'homme et celle du soleil avait été déjà très bien saisie par Champollion. C'est par elle qu'il explique les peintures des tombes royales de Thèbes. (Voir dans les *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie* ce qu'il dit de la tombe de Ramsès, v, p. 185 et suivantes.)

militaires et les fonctionnaires de tout grade, jusqu'au plus modeste des scribes attachés à l'administration. Quant aux Égyptiens qui n'appartenaient pas à cette espèce d'aristocratie, il leur fallait se contenter à meilleur marché. Les moins pauvres s'assuraient tout au moins un embaumement sommaire et un coffre de bois ou de carton où leurs restes reposeraient, accompagnés de scarabées et d'amulettes protectrices qui les défendraient contre les méchans génies; les figures peintes sur le coffre concouraient aussi à protéger ce dépôt. En avait-on le moyen, on achetait une place dans des hypogées banaux; les momies, entassées par piles les unes sur les autres, y étaient confiées aux soins de prêtres qui desservaient en bloc toute une chambrée.

Ceux qui pouvaient se procurer ces avantages étaient d'ailleurs encore parmi les favorisés de la fortune; bien des petites gens ne pouvaient espérer même ce minimum d'honneurs funéraires. Aux abords de toutes les nécropoles, à Thèbes comme à Memphis, on rencontre des corps déposés en plein sable, à deux ou trois pieds de la surface. Quelques-uns sont empaquetés dans une espèce de bourriche en feuilles de palmier; d'autres sont à peine enveloppés de quelques morceaux de linge. Les cadavres ont été trempés à la hâte dans un bain de natron; ils sont salés plutôt qu'embaumés. Parfois même ces quelques précautions n'ont pas été prises; il n'y a aucune trace ni de cercueil en bois, ni même de linges; les corps ont été mis nus en terre; il semble que le sable seul ait été chargé du dessèchement, et c'est à l'état de squelettes qu'on retrouve les morts. On a là l'équivalent de ce que nous appelons la *fosse commune*.

En revanche, les heureux de cette terre, ceux qui étaient assez au large dans cette vie pour pouvoir s'y mettre aussi dans l'autre, ne regardaient à aucune dépense quand il s'agissait de leur sépulture. On ne se laissait pas surprendre par la mort, comme il arrive si souvent chez nous; roi ou simple particulier, on commençait de son vivant, bien longtemps à l'avance, et l'on faisait exécuter sous ses yeux le tombeau où l'on voulait reposer. La prévoyance du vivant et plus tard la piété des siens n'épargnait rien pour embellir et pour meubler somptueusement cette demeure que ne quitterait plus son propriétaire. Les palais des princes et des riches étaient assez légèrement bâtis pour n'avoir pas laissé de traces sur le sol de l'Égypte; les tombeaux sont souvent restés intacts jusqu'à nos jours, et ce sont eux qui nous livrent les trésors de son art. Tous les autres peuples du monde ancien ont suivi cet exemple ou, pour mieux dire, pénétrés de ces mêmes sentimens, ils ont, sans se concerter, pris le même parti. Lorsque les modernes ont ouvert des tombes antiques qui, par bonheur, étaient encore intactes,

jamais ils n'ont pu se défendre d'un mouvement de surprise. Qu'il s'agisse de l'Égypte ou de la Phénicie, de l'Asie-Mineure, de Cypre ou de la Grèce, de l'Étrurie ou de la Campanie, leur étonnement était profond de trouver tant d'objets précieux et de chefs-d'œuvre de l'art ensevelis dans des caveaux où l'on avait espéré les dérober pour toujours à tout regard humain.

Chez nous, quand l'orgueil ou la piété entreprennent de décorer un tombeau, tout l'effort de l'architecte, du sculpteur et du peintre se concentre sur les dehors de la sépulture, sur l'édifice qui la surmonte. Quant au caveau, dans les plus somptueux monumens de nos cimetières, il est aussi simple et aussi nu que dans les plus modestes. La bière du pauvre se distingue à peine de celle du riche; l'une est en sapin, l'autre est en chêne; voilà toute la différence. Supposez que, dans quelques milliers d'années, les bâtimens de nos cimetières ayant été depuis longtemps détruits, on vienne à fouiller le sol qu'ils recouvraient autrefois, il sera bien difficile de deviner la condition du mort d'après les indices que fournira la chambre funéraire. La raison de ce contraste est facile à saisir : elle est tout entière dans l'idée que nous nous faisons de la nature humaine et des conséquences probables de la mort. La religion nous enseigne que l'homme est, dans ce monde, tout ensemble matière et esprit, que la mort met fin à cette union temporaire des deux substances, et que l'âme, séparée du corps, va recevoir dans un autre séjour la récompense ou la peine de ses actions; la philosophie spiritualiste s'associe à ces espérances et à ces craintes. Ceux mêmes qui ne les partagent pas s'accordent avec les croyans à penser que le cercueil ne renferme « qu'une poussière qui retourne à la poussière, » des élémens qui, ressaisis par les affinités chimiques, vont bientôt se séparer pour s'engager ensuite dans d'autres combinaisons. Elle-même, la mère pieuse et tendre qui vient s'agenouiller sur une tombe ne se figure point que l'enfant qu'elle pleure habite et vive sous cette dalle de pierre; elle le sait, elle le voit parmi les anges du ciel. Si chaque jour elle reprend le chemin du cimetière, c'est surtout que nulle part elle ne se sent aussi libre de s'isoler et de s'absorber dans sa douleur, afin d'évoquer, loin de toute importune distraction, la douce et chère image.

L'architecture funéraire moderne part donc de cette idée que la tombe est vide; le dépôt qu'elle abrite lui aura bientôt échappé, repris et comme entraîné par le courant de la vie universelle. Dans ces conditions, le tombeau devient surtout un monument commémoratif, témoignage plus ou moins sincère des sentimens de la famille ou de la société qui vient de perdre un de ses membres. Quant à l'étroit caveau où descend la dépouille mortelle, tout ce qu'on lui demande, c'est d'avoir la profondeur voulue et d'être

bien clos. L'art n'essaie même pas de faire luire un de ses rayons dans cette nuit; livrant aux mains de l'ouvrier le soin de creuser cette fosse et d'en maçonner les parois, il se réservera pour les parties apparentes et ouvertes de la tombe; c'est là qu'il mettra tout ce que comporte de richesse et de magnificence le programme qui lui a été tracé. Le mort qui repose sous ces dalles lui fournit le prétexte et l'occasion voulue; mais c'est pour les vivans qu'il travaille, c'est leurs regards qu'il sollicite et leur admiration qu'il réclame.

L'idée des anciens est toute différente ou, pour mieux dire, tout opposée. Pour eux, la tombe était une maison habitée, le défunt y résidait; il y vivait à sa manière, comme on peut vivre quand on est mort. Cette conception, commune à tous les esprits, imposait à tous ceux qui s'occupaient d'ériger et d'aménager la tombe un programme tout autre que celui dont l'architecte doit remplir aujourd'hui les conditions.

Les gens de goût sont toujours bien aises que leur demeure ait bon air, même pour qui ne la voit que de loin; ils ne dédaignent pas d'en décorer les abords et la façade; mais avant tout ils tiennent à trouver chez eux, dans leur intérieur, le nécessaire et même le superflu, toutes les commodités et tous les agrémens de la vie. De même l'Égyptien, le Grec et l'Étrusque, lorsqu'il s'agissait de préparer sa propre tombe ou celle de ses proches : il y superposait volontiers d'abord un monceau de terre ou *tumulus*, puis plus tard un édifice construit qui la signalât de loin aux regards, ou bien, si elle était creusée dans le flanc de la montagne, il taillait par devant, en plein roc, un portique, des frises, un fronton, tout un ensemble monumental qui donnât une haute idée du propriétaire de ce sépulcre; mais ce qui restait pour lui la chose principale, ce dont il se préoccupait bien plus que de ces dehors et de ces apparences, c'étaient les dispositions intérieures de la tombe et son appropriation aux besoins d'un hôte qui, s'il se trouvait mal dans ses meubles, n'aurait pas la ressource de déménager. Il fallait que celui-ci, le jour même où l'accomplissement des rites funèbres le mettrait en possession de son logis, s'y sentît entouré de tout ce qui pourrait entretenir sa faible vie et charmer les loisirs forcés de son éternelle solitude. Est-on condamné par la maladie à ne pas bouger de sa chambre, on s'arrange pour n'y manquer de rien et pour s'y procurer des compensations; on se donne à domicile tout le bien-être et tout le luxe que l'on peut payer; or la mort est une maladie dont on ne guérit pas. Pour celui qu'elle enfermait à jamais au tombeau, rien n'était donc trop riche et trop somptueux; il n'était pas de prodigalités qui ne lui fussent dues par la piété des vivans

comme un dédommagement de tout ce qu'il perdait en cessant de voir la douce lumière du jour.

Sous l'empire de ces idées et de ces sentimens, on enfouit dans la tombe d'autant plus d'objets précieux et on la décora d'autant plus magnifiquement que l'on crut en avoir mieux défendu l'entrée contre toute indiscrétion et toute convoitise. C'est ainsi que les Achéens de Mycènes (si c'est le nom qu'il convient de donner à ce peuple mystérieux) ont enseveli dans les tombes découvertes par M. Schliemann cette quantité prodigieuse d'or et d'argent ouvrés que possède aujourd'hui le musée d'Athènes; c'est ainsi que les terres cuites de Tanagre, ces merveilles de finesse et de grâce, sont venues remplir les sépultures béotiennes, et que se sont accumulés dans les sépultures de l'Étrurie et de la Campanie les plus beaux vases peints que la Grèce ait produits.

L'identité de la conception religieuse commande ainsi, d'un bout du monde antique à l'autre, des dispositions qui présentent de singulières ressemblances, en sorte que l'architecture funéraire des anciens, prise dans son ensemble, a des caractères qui la distinguent tout à fait de celle des modernes. Nulle part ces caractères ne sont marqués aussi franchement que dans la tombe égyptienne; c'est à ce titre que celle-ci nous a paru mériter d'être étudiée dans le plus grand détail. Les observations générales que ce thème nous a suggérées trouveraient donc ailleurs leur application; l'historien de l'art antique n'aurait pas à les répéter quand viendrait le moment de décrire les sépultures des autres peuples anciens. Sa tâche se bornerait à signaler des nuances et des différences légères dans la traduction d'une même idée, dans l'expression variable de croyances communes.

Ces croyances, nous les avons définies, dans toute leur étrangeté naïve, d'après leurs interprètes les plus autorisés, et nous avons indiqué les conséquences qu'elles comportaient, dans le domaine des arts plastiques, chez un peuple qui, profondément pénétré de ces doctrines, disposait à son gré, pour honorer ses morts, de toutes les ressources d'une architecture, d'une sculpture et d'une peinture déjà très savantes et très habiles. Suivant les circonstances, les temps et les lieux, la tombe égyptienne a subi, dans son plan et dans sa décoration, des changemens partiels qui d'ailleurs n'en altèrent pas l'économie générale et les grands traits; ceux-ci, malgré des modifications plus apparentes que réelles, restent sensiblement les mêmes tant que le nom de l'Égypte ne devient pas une simple expression géographique, tant que la vieille civilisation de cette race privilégiée garde son indépendance et son originalité.

George Perrot.

LE

DRAME MACÉDONIEN

IV [1].

LA BATAILLE D'ARBÈLES.

I.

La soumission de la Phénicie et de l'Égypte avait employé tout entière l'année 332 avant Jésus-Christ; dès les premiers jours du printemps de l'année 331, Alexandre croit devoir reporter son regard vigilant vers l'Asie. Sur tout le littoral phénicien, de Myriandre à Gaza, nul indice de malaise ou de mécontentement; les précautions ont été trop bien prises; dans une seule province, dans la Cœlésyrie, confiée par le vieux Parménion à Andromachus, la turbulence des enfans d'Israël est venue donner aux populations un fâcheux exemple; Andromachus a été brûlé vif par les Samaritains. Le châtiment ne se fait pas attendre. Une seule révolte sur tant de conquêtes! c'est assurément moins qu'on ne devait craindre. Le danger n'est pas en Syrie, il n'est pas même dans la Paphlagonie, que soumet en ce moment Calas, dans la Lycaonie, que contient Antigone; dans Milet, dont Balacre interdit l'approche aux vaisseaux de Pharnabaze : il est au cœur du Péloponèse. Alexandre a bien fait, quand il a consacré dans le temple de Minerve les dépouilles des Perses au nom de tous les Grecs, d'ajouter : « à l'exception des

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre, du 15 octobre et du 1er novembre 1880.

Lacédémoniens; » Sparte ne veut point avoir part à ces offrandes fastueuses qui proclament bien moins la gloire de la Grèce que son asservissement. Que vient faire le roi Agis à Siphante, où Pharnabaze et Autophradatès ont conduit leur flotte encore composée de cent vaisseaux? Agis vient solliciter des satrapes de Darius un subside et un renfort de troupes. A ce prix, il promet de soulever la Crète et de mettre sur pied les armées du Péloponèse. Voilà bien le peuple de Lycurgue, ce peuple « lent dans ses entreprises, » que nous ont dépeint sous des traits ineffaçables Thucydide et Xénophon! Il arrive toujours trop tard. A peine la trière d'Agis a-t-elle jeté l'ancre que survient la nouvelle de la bataille d'Issus. La défection éclate sur-le-champ de toutes parts; les îles et les vaisseaux se portent à l'envi du côté du vainqueur. Agis et Autophradatès éperdus courent vers Halicarnasse; Pharnabaze vole à Chio. Le satrape a mis dans cette île le pouvoir aux mains de l'oligarchie; il vient défendre son œuvre. Apollonidès, Phisinus, Mégarée, investis par ses soins de la tyrannie, n'exerçaient leur autorité absolue qu'au profit de Darius, mais les habitans de Chio ont déjà secoué un joug qui leur pèse. Pharnabaze entre au port sans soupçonner le changement qui s'est opéré, il est à l'instant saisi par les insurgés et jeté dans les fers. L'Athénien Charès occupait Mitylène avec deux mille Perses; il en est chassé par la multitude. A Méthymne également, à Ténédos, la démocratie a relevé la tête. Le tyran de Méthymne se réfugie à Chio; il y partage le sort de Pharnabaze. Antipater triomphe sans avoir eu besoin de combattre; les vaisseaux que les révoltés ont enlevés aux Perses se rangent sous ses ordres et viennent grossir sa flotte. Maître de la mer, le vice-roi de la Macédoine dirige Amphotère sur Cos; il fait partir Hégéloque, avec les prisonniers qu'on lui a livrés, pour l'Égypte. Issus a tout calmé; Issus a replacé la Grèce aux pieds d'Alexandre.

Qu'importent au fils de Philippe les vaisseaux qu'Antipater lui envoie? Il n'a plus besoin, en ce moment, de vaisseaux; ce qu'il lui faut, ce sont des soldats. Pour l'exécution des plans qu'il médite, Alexandre est bien résolu à épuiser d'hommes et l'Épire, et la Thrace, et la Macédoine; il tient surtout à dépeupler la Grèce. Plus il demandera de renforts aux Grecs, moins il craindra de les voir, par quelque transport soudain, méconnaître sa suprématie. En fait de flotte, il va rendre à Antipater plus qu'Antipater ne lui a donné. L'Archipel infesté de pirates n'a-t-il pas droit à sa sollicitude aussi bien que le reste du monde? Les Cypriotes et les Phéniciens reçoivent l'ordre d'équiper cent vaisseaux; Amphotère joint ces cent vaisseaux aux soixante trières qu'il a conduites dans les eaux de Cos et reprend immédiatement la route des Cyclades.

Quand il traversait l'Hellespont, Alexandre n'était encore que le capitaine d'une armée d'aventure; le consentement unanime des peuples l'a fait roi aujourd'hui de toutes les parties de l'empire d'où s'est retiré Darius. L'administration seule a changé de mains; les habitans ne s'aperçoivent guère qu'à l'allègement soudain du fardeau qu'ils ont changé de maître. La personne même de Darius semble s'être évanouie avec sa puissance. Au fond de quelles provinces l'infortuné monarque est-il allé cacher sa honte et sa défaite? Alexandre s'évertue en vain à le découvrir; c'est un point d'honneur chez les Perses de garder le secret du prince. Tout à coup le bruit de levées lointaines arrive jusqu'en Égypte. Alexandre était déjà sur la route de Cyrène; peut-être allait-il pousser jusqu'à Carthage, quand il apprend que les Bactriens, les Sogdiens, les Saces et les Massagètes se sont mis en marche. Tous les peuples de l'extrême Orient accourent au rendez-vous qui leur a été donné sous les murs de Babylone. Alexandre quitte l'Egypte et revient précipitamment à Tyr. Il en repart au mois de juillet de l'année 331. Son armée se compose de quarante mille fantassins et de sept mille cavaliers. Les Grecs ne mettent jamais en mouvement de grandes masses; leurs troupes en revanche comptent peu de non-valeurs.

Bien qu'un vaste désert sépare la côte de Syrie des bords de l'Euphrate, il est facile de contourner cette région désolée et d'atteindre par le nord le gué de Thapsaque. L'armée de Cyrus le Jeune arriva de Myriandre à Thapsaque en douze étapes, après avoir parcouru environ 358 kilomètres, — 29 kilomètres par jour; — les privations ne commencèrent que sur la rive gauche du fleuve. L'Euphrate n'avait arrêté ni Sargin venant de Khorsabad, ni Nabuchodonosor parti de Babylone. Un seul souverain de Ninive a franchi vingt-deux fois dans le cours de son règne l'insuffisant boulevard de la Chaldée. Le fleuve qui prend naissance au pied des monts de l'Arménie n'opposera donc jamais qu'un obstacle peu sérieux à l'invasion. C'est sans doute un très large fleuve, débitant un très gros volume d'eau, puisqu'à Bir même, bien au-dessus de Thapsaque et de Kerkémish, on a pu le comparer « au Rhône devant Lyon; » mais le lit de l'Euphrate est généralement embarrassé de bancs de sables; les *kéleks* qui le descendent ne sont encore comme au temps d'Hérodote, que des radeaux soutenus par des outres. Les soldats de Cyrus le Jeune traversèrent l'Euphrate à Thapsaque, sans que l'eau leur montât plus haut que la poitrine. La circonstance, il est vrai, fut exceptionnelle; les habitans déclarèrent que jamais jusqu'à ce jour l'Euphrate n'avait été guéable et n'avait pu se traverser sans bateaux. Moins favorisé que Cyrus, Alexandre dut se préparer à jeter deux ponts sur le fleuve. La

rapidité de sa marche déconcertait par bonheur l'ennemi; — les Macédoniens atteignirent les rives de l'Euphrate en onze jours. — Cyrus trouva tous les bateaux brûlés; Alexandre semble avoir rencontré devant Thapsaque même les barques dont il se servit pour effectuer son passage. Napoléon n'a fait qu'imiter le roi de Macédoine, quand « il a battu, suivant l'expression des soldats de l'armée d'Italie, l'ennemi avec ses jambes. »

Darius avait eu près de dix-huit mois pour se mettre en mesure de tenter une seconde fois la fortune. Son armée, lorsque les Bactriens, les Scythes et les peuples compris sous la dénomination de peuples de l'Inde l'eurent rejointe, se trouva deux fois plus nombreuse qu'elle ne l'avait été aux jours du premier choc. Darius ne se dissimulait pas cependant la faiblesse de son infanterie; il essaya de lui donner plus de solidité en lui faisant distribuer des épées et des boucliers : les fantassins d'Issus ne possédaient pour toute arme offensive que des épieux ou des javelots. Changer l'armement est fort bien; il faudrait pouvoir du même coup changer l'instruction et la tactique. Sous le règne de Louis XV, on munit sans peine nos fusils de la baguette d'acier; on troubla beaucoup nos soldats quand on entreprit de les faire manœuvrer de prime-saut à la prussienne. Darius n'était que trop fondé à mettre en doute l'efficacité de son innombrable pédaille, il pouvait au contraire faire grand fond sur sa cavalerie. « Les chevaux des Chaldéens sont plus légers que les léopards et plus rapides que les loups qui courent dans les ténèbres. » Cavaliers et chevaux se présentaient d'ailleurs bardés de fer, ou, pour mieux dire, couverts de minces plaques de métal cousues les unes à côté des autres. Ces lames imbriquées à la façon des tuiles qui recouvrent nos toits formaient une sorte de cuirasse écailleuse impénétrable à la flèche, si elle ne l'était pas complètement à l'épée. On allait donc voir entrer enfin en lice ces terribles Scythes que nul conquérant n'avait jusqu'alors réussi à dompter. Leur contenance féroce, leur poil hérissé, leurs longs cheveux épars, ne pouvaient manquer de faire quelque impression sur l'ennemi qui les verrait pour la première fois. Un peuple qui vit à cheval et qui ne connaît d'autre industrie que le pillage est éminemment propre aux reconnaissances rapides, aux surprises de jour ou de nuit. Darius s'était porté de Babylone vers les lieux où jadis s'élevait Ninive; il avait mis deux fleuves, — l'Euphrate et le Tigre, — entre Alexandre et lui. Par surcroît de précaution, il employa sa cavalerie légère à ravager et à incendier tout le pays qui séparait encore les deux armées. Mazée, avec 6,000 chevaux, fut chargé de défendre le passage de l'Euphrate, à l'endroit où les armées ont pris l'habitude de franchir ce fleuve, au-dessus du confluent du

Khaboras. Le satrape trouva les Macédoniens déjà occupés à jeter leurs ponts. Après une démonstration insignifiante, il prit le parti de se retirer; en quelques heures, toute l'armée d'Alexandre se montra rassemblée sur l'autre rive. Si le Rhin était aussi accommodant que l'Euphrate, César n'eût jamais songé à écrire la phrase grosse d'orages que des siècles de combats devaient graver en traits de feu et de sang au cœur des Gaules: *Germani sunt qui trans Rhenum incolunt!*

Alexandre n'avait point encore eu de nouvelles certaines de Darius; ses coureurs lui amenèrent enfin quelques prisonniers. On interroge ces captifs, on les presse et on apprend, non sans étonnement, que Darius a déjà dépassé la ville d'Arbèles, qu'il y a laissé ses bagages et qu'il s'est empressé de jeter un pont sur le Lycus, — le grand Zab. — Le monarque vaincu vient de son propre mouvement au-devant de son vainqueur; il affecte l'offensive et est évidemment résolu à s'en rapporter au sort des armes. L'armée perse a mis cinq jours à traverser le fleuve; on peut juger par ce seul renseignement de la multitude qu'on aura bientôt à combattre.

Le grand Zab, affluent du Tigre, n'est pas un cours d'eau insignifiant : le baron Félix de Beaujour le compare à la Durance, et le lieutenant Heudde, de la marine des Indes, qui le traversa au mois de mars de l'année 1820, lui donne un cours profond et rapide, avec 300 pieds anglais au moins de largeur. Le Lycus franchi, Darius s'est avancé de 15 kilomètres encore vers le nord-ouest pour se rapprocher de la rive gauche du Tigre. Il a fini par déployer son immense armée sur les bords d'une petite rivière appelée le Boumade, dans la vaste plaine de Gaugamèle, — *la maison du chameau*. Le terrain est en vérité bien choisi; l'espace, cette fois, ne fera pas défaut au torrent; les cavaliers pourront fournir de belles charges sur la vaste arène. Darius a pris soin d'en faire disparaître les inégalités. Ce n'est pas seulement pour sa cavalerie que le roi des Perses a voulu aplanir le chemin, c'est surtout à ses chars de guerre qu'il prépare une surface unie. Le char de guerre, Homère nous l'a décrit et tous les bas-reliefs assyriens nous le montrent; en leur qualité de colons phéniciens, les Carthaginois l'ont souvent fait rouler avec son imposant fracas dans les champs de la Libye. Darius a deux cents chars hérissés de faux et de piques. En avant du timon se projettent deux fers de lance aigus, de chaque côté du joug s'étendent de longues lames tranchantes, sous l'essieu même apparaît, semblable aux chasse-neiges de nos locomotives, tout un arsenal meurtrier destiné à raser la terre. Que ces deux cents chars ouvrent seulement la brèche dans l'épaisse phalange d'Alexandre, quinze éléphans les suivent prêts à l'élargir.

Toute la contrée fumait des ravages de l'incendie; la destruction heureusement avait été trop hâtive pour être complète. Les monceaux de blé ne brûlèrent qu'au sommet, les toits des habitations s'écroulèrent sur des amas de provisions que les Grecs eurent la satisfaction de retrouver intactes. On marcha en avant, poussant devant soi sans relâche les bandes qui continuaient de dévaster le pays. Ces bandes ne tenaient nulle part, mais il était impossible de les joindre et de s'opposer à leurs ravages. De Thapsaque au gué d'Eski-Mossoul, sur le Tigre, on compte environ 320 kilomètres; pareille distance ne se parcourt pas en moins de quinze étapes. Pour se porter avec ses bagages d'un fleuve à l'autre, l'armée grecque suivit probablement la vallée creusée par le Khaboras, large affluent qui se jette dans l'Euphrate à quelques lieues au-dessous de Thapsaque, au gué de Kerkémish; tout fait présumer qu'elle traversa le Khaboras, non loin de sa source, au-delà du château actuel de Khabour. Il lui fallut ensuite longer la rive droite de l'Hermas pour gagner une des routes qui conduisent aujourd'hui les caravanes d'Orfa ou celles de Nisibin à Mossoul.

L'Euphrate ne ressemble guère à ce farouche Araxe dont nous parle le poète : il ne s'indigne point pour un ou deux ponts qu'on lui impose; n'essayez pas d'assujettir vos barques ou d'affermir vos pilotis sur le Tigre. Nul fleuve en Orient ne roule sur son lit de graviers et de pierres polies un flot plus impétueux. Le Tigre a la rapidité de la flèche; son nom même l'indique, car il lui vient d'un mot qui signifie flèche en Perse. La vitesse de son cours, de Mossoul à Bagdad, est évaluée à près de 6 milles marins à l'heure. Les compagnons de Xénophon renoncèrent à passer ce torrent à gué. Serrés entre le Tigre et les monts des Carduques, ils jugèrent impossible de recommencer là ce qu'ils avaient fait à Thapsaque. Le fleuve était tellement profond qu'une pique y disparaissait tout entière. Un gué n'est aujourd'hui réputé praticable pour la cavalerie que lorsque la profondeur n'excède pas $1^{m},20$; au delà de $0^{m},90$, l'infanterie peut se trouver en danger; $0^{m},70$ suffisent pour arrêter de l'artillerie. Alexandre envoya quelques cavaliers sonder le passage; les chevaux eurent bientôt de l'eau jusqu'au poitrail. Arrivés au milieu du fleuve, l'eau leur monta jusqu'au cou; ils n'en réussirent pas moins à prendre pied sur la rive opposée sans qu'un seul d'entre eux eût été entraîné par le courant. L'opération était périlleuse. Qui eût osé dans l'armée d'Alexandre la déclarer d'avance impraticable? On se prépara sur-le-champ à la tenter. Le roi voulut marcher en personne à la tête de l'infanterie. Montrant de la main le gué à ses soldats, il descendit le premier dans le fleuve. Sur l'autre bord on apercevait au loin la cavalerie de Mazée. Si le lieutenant de

Darius eût fait preuve en ce jour de plus de résolution, les Macédoniens auraient probablement payé cher leur audace. Mazée ne mit ses troupes en mouvement que lorsqu'une portion notable de l'armée ennemie garnissait déjà la rive orientale. Les fantassins grecs s'avançaient lentement, de l'eau jusqu'aux aisselles; une ligne de cavalerie rangée en amont divisait le courant et en rompait l'effort; une autre ligne de cavaliers s'étendait en aval, prête à secourir les soldats qui seraient emportés vers le bas du fleuve. Entre la double haie, hoplites et peltastes se suivaient à la file; plus d'un trébucha sans doute sur les pierres glissantes dont le fond sablonneux était semé, aucun ne périt; il n'y eut de perdu que quelques bagages. Jamais Alexandre n'eut mieux sujet de remercier les dieux. Ce passage du Tigre est un fait unique dans l'histoire : ni César, ni Napoléon, ni même Annibal, que je sache, n'ont rien accompli d'aussi téméraire.

Un millier de cavaliers perses, conduits par Satropatès, s'étaient rapprochés; ils regardaient indécis le rivage se couvrir peu à peu de soldats. Alexandre appelle Ariston, le chef des Péoniens : « Va! lui dit-il, et dissipe cette troupe qui nous observe. » Ariston part à fond de train; il court droit à Satropatès, l'atteint de sa lance à la gorge et lui fait tourner bride. Satropatès s'est réfugié au milieu de ses escadrons; là encore il retrouve le Péonien ardent à la poursuite. Indifférent aux traits dont on l'accable, Ariston ne se détourne pas pour frapper d'obscurs ennemis, il n'en veut qu'au chef dont sa lance a déjà goûté le sang. En un clin d'œil Satropatès est renversé de cheval; Ariston saute à terre et d'un coup de sabre abat la tête du Perse; puis il remonte lestement en selle et revient au galop jeter ce hideux trophée aux pieds du roi. De pareils faits d'armes sont toujours d'un favorable augure; ils ont souvent précédé nos grandes batailles.

II.

Alexandre s'est arrêté pour reprendre haleine après avoir franchi l'Euphrate; il fait halte également sur les bords du Tigre. Ces pauses sont inévitables à la suite de toute marche forcée. La troupe la plus solide n'a-t-elle pas ses traînards, ses éclopés, ses malades? On conçoit malaisément une aussi longue route parcourue sans bases d'opérations successives: la force de résistance du soldat grec explique seule pareille dérogation aux règles élémentaires de la guerre. Les lieutenans d'Alexandre ne se croyaient plus cependant tenus de taire leurs inquiétudes; Parménion, entre autres, ne cessait d'engager son jeune roi à considérer quelles pourraient

être les conséquences d'une défaite. L'armée venait de laisser derrière elle deux grands fleuves : trahie par la fortune, elle ne les repasserait pas. Il lui faudrait se jeter, comme les Dix-Mille, dans le pays des Carduques et chercher à gagner les ports du Pont-Euxin à travers les montagnes de l'Arménie.

« On se fait une idée peu juste, disait à Sainte-Hélène l'empereur Napoléon, de la force d'âme nécessaire pour livrer, avec une pleine méditation de ses conséquences, une de ces grandes batailles d'où vont dépendre le sort d'une armée, d'un pays, la possession d'un trône. Aussi trouve-t-on rarement des généraux empressés à donner bataille. Ils prennent bien leur position, s'établissent, méditent leurs combinaisons, mais là commencent leurs indécisions. Rien de plus difficile et pourtant de plus précieux que de savoir se décider. »

Il m'a été conté qu'à la veille de la journée d'Isly, de cette brillante et glorieuse journée qui nous transporte d'un bond en plein moyen âge, une grande émotion régna dans le camp français; l'alarme générale rencontra des interprètes parmi les officiers mêmes qu'on aurait le moins soupçonnés de pouvoir ouvrir leur âme au découragement. Ce furent les plus habiles et les plus expérimentés qui se montrèrent, en cette occasion, les plus ingénieux à peindre la situation sous de sombres couleurs. Semblable phénomène s'est produit dans l'armée de Crimée avant le débarquement d'Old-Fort. Les raisons spécieuses ne manquèrent pas alors pour déconseiller une entreprise qui prenait tous les caractères d'une aventure. La guerre, quand on l'envisage dans son ensemble, peut-elle être jamais autre chose? Si le fils de Paul Ier, à qui l'empereur Napoléon ne demandait que le sacrifice de l'alliance anglaise, eût consenti à traiter à Moscou, l'expédition de Russie n'eût-elle pas été la consécration éclatante de notre ascendant? Les historiens ne célébreraient-ils pas aujourd'hui à l'envi l'exécution de ce plan gigantesque? Fortune! que nous te devons de grâces quand tu nous secondes, et à quelles puériles critiques tu nous livres quand tu nous abandonnes! Sans doute il est des campagnes dont le succès, par un concours inouï de circonstances, a tout à coup revêtu l'apparence de la précision mathématique; il n'aurait fallu qu'un grain de sable pour faire dérailler tous ces savans calculs. Les vainqueurs infaillibles n'existent pas; seulement, quand le destin hésite, il est bon qu'un Condé ou un Alexandre intervienne. La fougue d'un héros peut faire violence au sort; la profondeur pédantesque des tacticiens se laisse aisément déconcerter par la fortune. Si le général Bonaparte n'eût pas, de sa personne, entraîné ses soldats sur la chaussée d'Arcole, toutes ses combinaisons s'écroulaient comme un château de cartes sous

le feu de l'artillerie autrichienne. Blücher lui-même n'a-t-il pas eu l'insigne et fatal honneur de faire échec au vainqueur de l'Europe? Qu'opposa cet obscur champion à l'incomparable capitaine dont l'apprentissage s'était fait dans plus de vingt batailles rangées? Il lui opposa une incroyable rapidité de mouvemens et l'obstination de son courage. Blücher fut, comme Alexandre, un grand général de cavalerie. La cavalerie n'est donc pas pour le commandement en chef une si mauvaise école; les nécessités mêmes de son service lui donnent l'habitude de l'audace et de l'impétuosité. Les survivans de l'armée de Crimée n'ont pas oublié, j'en suis sûr, le combat de Taguin et le général d'Allonville.

Alexandre était impétueux; il le fut constamment sur le champ de bataille, la vue de l'ennemi l'enivrait. Sous la tente il mûrissait avec plus de calme ses plans de campagne; les lieutenans qui l'entouraient, moins bouillans que leur maître, n'ont cependant jamais fait fléchir sa pensée : Alexandre savait mieux qu'eux ce qu'il pouvait demander à ses soldats. Voilà le grand art, le véritable secret des triomphes décisifs! Tous les états-majors du monde ne remplaceront jamais l'ascendant d'un chef adoré. Tracez des itinéraires sur vos cartes, multipliez les ordres de marche, préparez dans votre froid labeur les concentrations, les mouvemens tournans; tout cela ne prévaudra pas à l'heure suprême sur l'enthousiasme confiant qu'inspire à ses troupes le général sacré par une longue série de victoires. On ne gagne pas les batailles en chambre; il faut le feu du ciel pour animer nos statues d'argile; la stratégie aligne les bataillons, l'idolâtrie guerrière leur donne la vie et le mouvement.

Il transpire toujours quelque chose des débats irrésolus des conseils. Une inquiétude sourde régnait dans l'armée grecque; le moindre incident devait prêter un corps à ces appréhensions. Après une halte de deux jours, les troupes avaient reçu l'ordre de se préparer au départ pour le lendemain, lorsque survint une éclipse de lune. Le 20 septembre de l'année 331 avant Jésus-Christ, suivant les calculs autorisés de M. le lieutenant de vaisseau Baills de la marine française, l'éclipse dut commencer à huit heures douze minutes du soir et se terminer à onze heures quarante-six minutes. La disparition de l'astre fut totale et la lune demeura cachée pendant un peu plus d'une heure. Le flambeau de la nuit ne pouvait se voiler sans raison. Le présage est interprété comme un blâme des dieux par la peur. Une sédition semblait imminente; toute multitude heureusement passe avec une facilité merveilleuse de la crainte à l'espoir, de l'irritation aveugle à la soumission la plus complète, quand on sait incliner du côté favorable l'instinct superstitieux

qui sommeille parfois, mais ne s'éteint jamais tout à fait au cœur de l'homme. L'approche des grandes épreuves a surtout le don de le réveiller. Alexandre fit proclamer par les prêtres égyptiens que ce n'était pas l'astre des Grecs, favoris du soleil, qui pâlissait; protectrice des Perses, la lune se couvrait d'un manteau funèbre pour leur annoncer la fin de leur puissance. Rassurée par l'explication plausible qui lui est fournie, l'armée ne demande plus qu'à marcher. On abat les tentes et l'on se dirige, avec une foi plus ardente que jamais dans l'heureuse issue du conflit, à travers le district d'Aturia, sur le camp de Darius. Les Grecs laissaient ainsi le Tigre sur leur droite, à leur gauche les montagnes des Gordiens et celles des Carduques. Ils étaient en pleine Assyrie, à 184 kilomètres environ de la ville d'Arbèles, à 74 des rives du Boumade. Le quatrième jour, les éclaireurs des deux armées se rencontrent; Alexandre, à la tête de l'agéma et d'une compagnie d'hétaires, pousse vigoureusement un parti de cavalerie ennemie, réussit à l'atteindre, lui tue plusieurs hommes et ramène à son camp de nombreux prisonniers. L'heure critique approche : Darius n'est plus qu'à une journée environ de marche, à 27 kilomètres. Les batailles rangées, ces batailles d'où dépend le destin des empires, ne se livrent pas sans quelque préparation. On se précipite sur l'ennemi qui fuit, on prend le temps d'aiguiser ses armes quand l'on doit aborder des lignes encore intactes. Alexandre juge nécessaire de donner à ses troupes quatre jours de repos avant de les conduire dans la plaine de Gaugamèle. Bien que son armée soit peu encombrée de bagages, elle en a encore trop pour aller à l'ennemi; un camp retranché est établi à la hâte, on y laissera les malades et les équipages.

Depuis le départ de Tyr, Alexandre traînait à sa suite la famille de Darius. Il lui semblait qu'il n'y aurait pas de place assez forte, de lieutenant assez sûr pour qu'il osât leur confier la garde de pareils captifs. Pourquoi, sourd aux conseils que lui donnait, avec une véhémence souvent importune, le vieux Parménion, n'acceptait-il pas plutôt la magnifique rançon qu'à diverses reprises Darius lui avait offerte? Pourquoi? Parce qu'il était Alexandre. Était-ce en s'enrichissant des dépouilles des Achéménides, en emportant même un lambeau de l'empire, qu'il donnerait la paix, une paix ferme et durable au monde? Alexandre était résolu à poser sur son front la tiare droite, parce qu'il n'entrevoyait pas d'autre moyen de rassembler sous le même sceptre des peuples dont l'antagonisme eût éternisé la vieille querelle. Il ne fallait donc pas que Darius, le jour où le sort des armes l'aurait renversé du trône, pût, à défaut d'un fils en âge de ceindre l'épée, trouver un successeur tout prêt dans un gendre. La politique est impitoyable, — c'est son droit, — mais

quand il lui arrive de broyer, en passant, sous son char, quelque innocente et vertueuse existence, on aurait tort de croire qu'elle laisse tout à fait sans remords le cœur de l'homme d'état ou l'âme du conquérant. L'épouse de Darius, Statira, était une princesse d'une rare beauté. Alexandre jusqu'alors avait fui plutôt que recherché l'occasion de la voir. Je n'ai jamais lu la *Morale* d'Aristote, j'ai souvent médité en revanche l'éloquent précis que nous en a donné l'érudit traducteur de ce philosophe. « Aristote, nous dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, se passe de Dieu : il confond le bien et le bonheur... Il ne s'inquiète en rien de la vie future, parce qu'il n'y croit pas, non plus qu'à une âme immortelle... pour lui, le principe qui sent et pense en nous est le même que celui qui nourrit notre corps et qui fait végéter la plante. » Faut-il s'étonner qu'imbu d'une telle doctrine, « Aristote ne juge un acte bon qu'autant que cet acte est profitable? » Le sage de Stagyre valait peut-être mieux que sa philosophie, — cela se voit souvent, — à coup sûr, son élève avait des vertus que semblables leçons lui auraient difficilement inspirées. Appelez *don du ciel* ou *grâce efficace*, comme il vous plaira, cet heureux penchant de certaines natures qui leur tient lieu des préceptes salutaires et les incline, sans qu'ils aient besoin de se consulter, aux résolutions généreuses, toujours est-il qu'au milieu des enivremens de la jeunesse et de la victoire, Alexandre oublia un instant les exemples d'Achille pour devenir le précurseur du chevalier sans peur et sans reproche. L'empereur Napoléon s'étonne des éloges donnés à la continence de Scipion; il ne veut pas qu'on loue le jeune et brillant vainqueur d'avoir su résister à la tentation d'un désir brutal, le triomphe lui paraît trop facile. Aurait-il refusé son admiration à la chevaleresque prudence d'Alexandre? Scipion se défend aisément, je l'accorde, de l'attrait auquel n'eût probablement point cédé sans rougir le dernier valet de l'armée; Alexandre prend soin de tenir à l'écart le charme plus périlleux qui pouvait s'infiltrer dans son cœur à la faveur de la pitié et de la sympathie. J'aime à croire que Quinte-Curce n'a rien inventé, qu'il nous a fidèlement transmis ce que des témoins contemporains avaient consigné dans leurs mémoires : si Quinte-Curce s'était permis de glisser un pareil roman au sein de sa longue et véridique histoire, je crois, en vérité, que je n'aurais pas le courage de le lui reprocher, car Virgile, « le doux Virgile » de Victor Hugo, n'a jamais rien écrit de plus touchant.

Les fatigues de la marche avaient été excessives, même pour les princesses qui suivaient les troupes en chariot. On ne fait pas au cœur de l'été, entre le trente-quatrième et le trente-sixième degré de latitude, un millier de kilomètres dans l'espace de quinze

jours sans que les constitutions les plus robustes en ressentent quelque atteinte; comment imaginer que de jeunes princesses habituées à la tranquille et fastueuse existence des palais supporteront impunément cette épreuve? L'armée grecque était enfin arrivée à portée de l'ennemi; les troupes harassées commençaient à dresser leurs tentes, quand un eunuque accourt : « La reine se meurt, dit-il. » — *Deficere eam nuntiat et vix spiritum ducere.* — Alexandre, à ces mots, se lève; un autre messager paraît : « La reine est morte. » — Ce n'est pas Bossuet, c'est Quinte-Curce que nous entendons; je me crois obligé d'en prévenir le lecteur. — « Elle est tombée entre les bras de sa belle-mère et de ses jeunes filles, puis tout d'un coup, brusquement, s'est éteinte. *Inter socrus et virginum filiarum manus collapsa erat, deinde et exstincta.* » — Alexandre laisse échapper un long gémissement et vole à la tente de ses royales captives. Un douloureux spectacle l'y attendait : La mère de Darius, Sysigambis, assise sur la terre nue, contemplait d'un œil morne le corps inanimé de la malheureuse princesse. Les deux jeunes filles s'étaient réfugiées dans ses bras, seul asile qui leur fût laissé. Sisygambis les tenait pressées sur son sein, cherchant à les calmer, refoulant ses larmes pour essuyer les leurs, pendant que, devant elle, son petit-fils Ochus, trop jeune encore pour comprendre l'étendue de la perte qu'il venait de faire, interrogeait d'un sourire inquiet cette immense douleur, ne soupçonnant pas que le plus malheureux, en ce triste jour, c'était lui. Alexandre ne peut retenir ses sanglots : il venait apporter des consolations; on est obligé de lui en offrir. La main qui a couché tant de Perses dans la tombe est baignée de pleurs, mais de pleurs moins amers que ceux du vieux Priam. « Et maintenant, dit Achille, n'oublions pas le repas du soir! Niobé elle-même n'a pas négligé ce soin quand six filles florissantes de jeunesse lui furent ravies en un jour. » Achille et Niobé à la bonne heure! mais non pas Alexandre. Il fut impossible d'obtenir du héros qu'il acceptât la moindre nourriture avant que les honneurs funèbres eussent été rendus à la reine. Ce capitaine que tant de soucis devaient assiéger, ce roi qui va jouer sur un coup de dé son trône et, plus que son trône, sa gloire et sa vie, trouve encore le loisir de donner des ordres pour que la coutume des Perses soit religieusement observée dans ses moindres détails. Le pieux appareil qui eût accompagné les dépouilles mortelles de Statira, si les dieux l'eussent ravie à son époux dans Persépolis, ne leur manqua pas au milieu du camp ennemi. Respecter la mort, c'est honorer celui de qui nous tenons la vie, de celui qui ne manifeste jamais mieux sa puissance que dans ces terribles momens où il rappelle à lui, sans l'absorber, l'étincelle un moment absente.

— Je dis : sans l'absorber, — car je hais d'instinct le mot cruel de Mme Roland : « Nature, ouvre ton sein! » S'évanouir dans le gouffre est un avenir peu consolant, pour les cœurs même les plus désabusés.

A la faveur de l'émotion générale, un des eunuques prisonniers parvint à s'échapper et réussit à gagner le camp de Darius. Le roi des Perses apprit à la fois et la mort de la reine et la généreuse conduite d'Alexandre. Faut-il croire que, touché de tant de noblesse, il ait alors renouvelé ses propositions de paix, qu'oublieux des excitations impies dont Alexandre pouvait lui montrer la preuve, il ait osé offrir à ce conquérant qu'il avait vainement tenté de faire disparaître par le poignard ou par le poison, la main de sa propre fille, de la princesse depuis longtemps promise à Mazée? Ce serait donc, si les rapports d'Arrien et de Quinte-Curce sont fidèles, la troisième fois que le malheureux monarque aurait fait appel à la modération du vainqueur. Naguère il proposait le fleuve Halys pour limite; maintenant il se déclare prêt à céder toute la contrée qui s'étend entre l'Hellespont et l'Euphrate. Pour otage il laissera son fils, pour rançon de sa mère et de ses deux jeunes filles, il offre 30,000 talens d'or. Dix députés ont été chargés de convaincre Alexandre : « C'est chose périlleuse, lui disent-ils, qu'un trop grand état; les navires qui dépassent les dimensions habituelles deviennent difficiles à manœuvrer. » L'argument eût peut-être touché un pilote; j'y aurais, pour ma part, probablement prêté quelque attention. Parménion l'appuya de tout son pouvoir; il était d'avis de se contenter d'un empire qui aurait pour frontières le Danube en Europe et l'Euphrate en Asie. Quel souverain avait jamais possédé pareille étendue de pays? Le raisonnement semble juste; Louis XIV et Napoléon ont dû plus d'une fois l'entendre murmurer à leur oreille. Réfléchissons pourtant! Les conquêtes n'ont-elles pas leur fatalité? Les Parthes ont assez troublé les Romains dans la possession de leurs provinces asiatiques pour que nous puissions apprécier aujourd'hui l'immense intérêt qu'avait Alexandre à ne pas admettre un partage qui mettait d'un côté les provinces les plus opulentes et de l'autre les populations les plus belliqueuses. Alexandre a servi de texte à bien des déclamations; si vous voulez rester équitable envers sa mémoire, faites-le juger par ses pairs! Que les deux Chatham et leurs héritiers directs le condamnent, je renonce sur-le-champ à le défendre. « S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, nous dit Bossuet, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfans le royaume de ses pères. » Est-ce pour ce but mesquin que le ciel suscite le génie? Je ne reconnais pas là, je l'avoue, la hauteur de vues

habituelle à l'aigle de Meaux. Le besoin mal dissimulé de faire la leçon à Louis XIV fait oublier à l'illustre orateur que le temps a manqué au fils de Philippe pour achever son œuvre. Ce n'est pas « parce qu'il avait été trop puissant qu'Alexandre fut la cause de la perte de tous les siens; » c'est parce qu'il est mort à trente-deux ans. « Le fruit de tant de conquêtes » n'a pas été seulement l'anarchie; l'unité du monde ancien et la diffusion de la civilisation grecque n'ont pas laissé d'avoir leur influence sur les rapides et nécessaires progrès du christianisme. Ne blâmons donc pas trop légèrement les héros d'avoir, en messagers fidèles, obéi jusqu'au bout à leur mission. « La part de la providence est bien plus grande encore dans le destin des empires que dans le destin des individus. » Le commentateur éminent d'Aristote n'a jamais mieux dit.

Alexandre repoussa de nouveau les offres de Darius. Ce monarque qui, à la tête d'une armée de plus d'un million d'hommes, demandait encore à traiter, laissait voir sa faiblesse ou donnait à soupçonner sa perfidie; il n'eût pas fallu être Alexandre pour s'y tromper. Différer, — *dilatar,* disent les Espagnols, — a été plus d'une fois la politique de la Porte ottomane; ce fut, de tout temps, celle des Asiatiques. Le jeune conquérant avait eu trop de peine jusqu'alors à nourrir ses troupes pour les compromettre dans les vains délais de fausses négociations. La situation commandait aussi bien, en l'année 331 avant Jésus-Christ, une solution prompte sur les rives du Tigre, qu'à la veille du terrible hiver de 1812, sous les murs de Moscou. Alexandre le comprit et, mieux inspiré que ses lieutenans, il déjoua sur l'heure, par sa réponse hautaine, l'astucieux calcul auquel une ambition vulgaire eût pu se laisser prendre. Darius n'avait plus qu'à se préparer à livrer bataille.

III.

Le 1er octobre de l'année 331 avant notre ère, Alexandre vint occuper, à 11 kilomètres environ des lignes de Darius, une de ces éminences coniques dont est parsemée la plaine d'Arbèles, collines uniformes « qu'on croirait faites de main d'homme et qui ne sont probablement que d'énormes amas de débris accumulés. » De ce poste élevé on eût dû apercevoir toute l'armée ennemie, mais un épais brouillard flottait encore dans l'air et ne laissait entrevoir que par intervalles des groupes confus dont il était impossible de discerner exactement l'ordonnance. La brume peu à peu se dissipe sous les rayons d'un soleil d'automne, et l'armée de Darius apparaît enfin déployée en ordre de bataille, couvrant de ses rangs pressés un immense espace. De l'infanterie et de la cavalerie confondues,

« d'énormes carrés d'une prodigieuse profondeur » rangés sur deux lignes parallèles, tel est l'aspect que présente cette multitude évaluée par Arrien à plus d'un million d'hommes. 40,000 cavaliers, 15 éléphans et 200 chars armés de faux sont distribués en avant du front de bandière. Alexandre fait fortifier son camp par des retranchemens et par des palissades ; Darius attend le choc, ses chevaux sellés, ses bataillons à leurs postes de combat. La nuit vient sans que la position des deux armées se soit modifiée. Alexandre avait reconnu le champ de bataille, offert des sacrifices aux dieux, donné ses derniers ordres; il se retira dans sa tente.

Le tigre affamé a de longs bâillemens : Homère nous a représenté Ulysse s'agitant sur sa couche, se retournant en tout sens, trouvant trop lent à naître le jour que sa pensée a marqué pour le meurtre des prétendans; il n'a pas craint de comparer le fils de Laërte au rustre qui, « après avoir bourré de sang et de graisse les entrailles de la victime, allume le brasier, en excite la flamme et n'impose qu'avec peine silence aux cris de son estomac. » Je m'étonnerais que les paupières d'Alexandre se soient plus aisément fermées que les yeux d'Ulysse. La soif de la vengeance, l'avide désir de la gloire et l'amour effréné du boudin doivent avoir des effets analogues sur la nature humaine. « Patiente encore, ô mon cœur! » Les membres du héros peu à peu se détendent, et un doux assoupissement s'empare de lui. L'aube avait depuis longtemps paru qu'Alexandre dormait encore d'un sommeil profond. « Il n'y a pas là, nous dit l'empereur Napoléon qui savait dormir aussi bien que veiller, matière à étonnement. » L'empereur peut avoir le droit de ne pas s'étonner ; je n'admettrais pas que les capitaines de second ordre se permissent de trouver la chose aussi simple. Dormir paisiblement et dormir à propos! mais c'est ce qu'il y a de plus difficile à la guerre! Le temps cependant pressait : les troupes, debout dès l'aurore, avaient pris leur repas; Alexandre seul pouvait les mettre en mouvement. Parménion se charge d'aller éveiller le roi. « Il fait grand jour, lui dit-il, et l'armée impatiente réclame ta présence. » Alexandre, lui aussi, était impatient de vaincre; seulement il savait, quand il s'est abandonné au sommeil, que la victoire ne pouvait plus désormais lui échapper. S'il eût conservé à cet égard quelques doutes, toute sa force d'âme ne lui aurait pas procuré le repos, et Parménion n'eût pas eu besoin de l'appeler trois fois par son nom. Quand Mazée brûlait les campagnes, quand l'armée grecque était exposée à manquer de vivres dans les plus fertiles plaines du monde, le vainqueur d'Issus, le conquérant de la Syrie et de l'Égypte avait, n'en doutons pas, le sommeil plus léger. Darius en face, un combat décisif sous la main, c'était la guerre ramenée aux

proportions d'une lutte en champ clos; l'anxiété faisait place à l'excitation joyeuse et la nature reprenait ses droits. Le roi se lève et sort de sa tente; le soldat qui l'acclame lit sur son visage rayonnant d'allégresse le succès de la journée.

Toute l'armée d'Alexandre, nous l'avons déjà dit, ne dépassait pas 7,000 chevaux et 40,000 hommes de pied. Distinguons dans cet effectif deux corps principaux entièrement composés de Macédoniens: la phalange d'abord, l'agéma ensuite. La phalange comprenait 16,384 piquiers armés de la longue sarisse. Lorsqu'elle était rangée sur 16 hommes de hauteur, avec les intervalles de 6 pieds entre chaque rang et entre chaque homme, cette troupe d'élite, qui n'a eu d'analogue que l'infanterie suisse, déployait un front de 2 kilomètres environ d'étendue. L'agéma était un mélange d'infanterie et de cavalerie; 8 escadrons d'hétaires, à 150 chevaux par escadron, avaient pour complément 3,000 hypaspistes, gens de pied, dont l'armement différait peu de celui des hoplites grecs. Autour de ce fort noyau se groupaient près de 8,000 peltastes armés à la légère; les argyraspides, avec leur bouclier d'argent affectant la forme d'une feuille de lierre, étaient des peltastes. Sur les flancs de l'armée et lui servant souvent d'éclaireurs voltigeaient les archers agriens, les frondeurs et les Thraces. Les Péoniens et les Thessaliens, troupe à cheval moins lourde, sans être moins redoutable, que la cavalerie de l'agéma, flanquaient une des ailes quand les hétaires se chargeaient de couvrir l'autre. Pour la souplesse et l'agilité, cette cavalerie légère n'avait pas son égale au monde. La bataille d'Issus venait d'apprendre aux Grecs que l'infanterie de Darius était peu à craindre; elle leur avait, en revanche, laissé un certain respect pour la cavalerie perse. Des hommes et des chevaux bardés de fer ont une quantité de mouvement à laquelle il ne suffit pas d'opposer la dextérité ou la vitesse. De l'aveu des Anglais eux-mêmes, un de leurs meilleurs régimens de dragons fut, à la bataille de Waterloo, trois fois repoussé par « les cuirassiers de Bonaparte. » Quand le terrain se prête aux charges à fond, il faut beaucoup compter avec la cavalerie, et le terrain, aux champs de Gaugamèle, nous l'avons déjà fait remarquer, ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'étendue et de la nature du sol.

Au signal d'Alexandre, les palissades du camp sont abattues, l'armée grecque sort de ses retranchemens et se forme en bataille dans la plaine. Les dispositions à prendre sont connues d'avance: la phalange en masse va se placer au centre. Son flanc droit est protégé par la cavalerie des hétaires que commande Clitus et par les escadrons de Philotas; les argyraspides, sous les ordres de Nicanor, garderont son flanc gauche. En arrière se tient Amyntas avec la

réserve. Pour donner à cette seconde ligne plus de consistance, Alexandre, aux trois corps de Cœnus, d'Oreste et de Lynceste, a jugé bon de joindre les troupes étrangères confiées à Polysperchon. L'infanterie de Cratère et les cavaliers thessaliens, soutenus par toute la cavalerie des alliés, constituent l'aile gauche, où commande Parménion. Alexandre a voulu se réserver le commandement de l'aile droite; c'est de ce côté qu'il trouvera Darius.

La gauche de l'armée perse opposait aux hétaires 14,000 cavaliers venus de la Bactriane, de l'Arachosie, de la Susiane et du pays des Massagètes. Son but était de déborder l'armée macédonienne. Alexandre déjoue cet espoir en appuyant obliquement sur la droite. Il se rapprochait ainsi des montagnes et, par cette marche diagonale que Darius n'avait pas prévue, évitait un terrain semé quelques jours auparavant de chausse-trapes : innocent stratagème qui lui fut, s'il faut en croire Quinte-Curce, dénoncé la veille de la bataille par un transfuge. Dès que la manœuvre d'Alexandre se dessine, les Perses à leur tour inclinent davantage vers la gauche. La cavalerie scythe engage la première l'action avec les éclaireurs qui devancent le gros des hétaires. Au même moment, Darius lance ses chars armés de faux contre la phalange. Lorsque Voltaire conseillait à la grande Catherine d'imiter sur ce point l'exemple de Darius Codoman et de faucher à l'assyrienne les bataillons du sultan Moustapha, il n'avait pas les détails de la bataille d'Arbèles bien présens à l'esprit et faisait, je ne crains pas de le dire, un puéril emprunt à l'antiquité. J'espère que mes flottilles renouvelées des Grecs révèleront chez moi un esprit plus pratique. Les Agriens font pleuvoir sur les conducteurs de chars une grêle de traits, es frondeurs les accablent de pierres; ni les uns ni les autres n'arrêtent l'avalanche. Mais les rangs des Macédoniens se sont subitement ouverts; quelques soldats seulement, trop lents à se garer, sont blessés par les piques qui prolongent les timons ou par les faux qui débordent les essieux.

Nous n'avons eu jusqu'ici que les préludes du combat. Voici enfin l'armée tout entière de Darius qui s'ébranle. Ne va-t-elle pas noyer la petite troupe d'Alexandre dans les flots de poussière qu'elle soulève? On dirait l'émeute d'une grande ville se ruant sur la ligne trop mince de baïonnettes qui s'efforce de la contenir. En ce moment, la mêlée sévit à l'aile droite, les Bactriens sont venus prêter main-forte aux Scythes. La troupe d'Arétès cède au choc et cherche un abri derrière la seconde ligne. Les Perses poursuivent cette cavalerie, qui se retire en désordre, et continuent de la charger avec fureur. Alexandre indigné se jette au milieu de ses soldats, leur prodigue les exhortations, les reproches et finit par les

ramener à l'ennemi. L'échauffourée calmée, il retourne à la colonne massive des hétaires. Là un coin formidable n'attend plus que ses ordres. C'est l'heure décisive de la journée. Alexandre donne à la fois le signal et l'exemple. Il fond sur Darius avec de grands cris, suivi de la phalange, qui arrive au pas redoublé. Ainsi Gustave-Adolphe, aux champs de Lutzen, ira au-devant des cuirassiers de Pappenheim. Alexandre pénètre au milieu de l'armée perse et pousse droit au char de Darius. Comme à Issus, un rempart de cavaliers se dresse sur son passage. Dans cette cohue confuse d'hommes et de chevaux, le roi de Macédoine se fraie une voie sanglante; chaque coup de son épée élargit la brèche, les rangs se renversent les uns sur les autres, les cadavres s'amoncellent, Bucéphale broie sous ses sabots la chair meurtrie. Ce fut alors, dit-on, que le devin Aristandre, vêtu de la blanche tunique des prêtres, portant à la main une branche de laurier, montra aux soldats macédoniens une aigle qui, d'un vol paisible, planait au-dessus de la tête du roi. Ce présage de victoire est salué par mille acclamations; formée à rangs serrés, bloc hérissé de fer, la phalange tombe alors sur le centre de l'armée perse. Tout ploie à l'instant sous cette effroyable pression; une foule éperdue a entraîné Darius, les Macédoniens ne trouvent plus devant eux qu'un épais rideau de poussière.

La bataille est gagnée! Elle est gagnée du moins à l'aile droite, car à l'aile gauche la fortune de la journée demeure encore singulièrement compromise. Mazée, avec sa cavalerie, a fait une charge impétueuse sur le flanc de Parménion; les Indiens réunis aux Perses ont passé à travers la trouée qu'a laissée entre les deux ailes la marche en avant de la phalange. Un flot de cavaliers a pu se faire jour jusqu'aux bagages. Parménion perd la tête; il ne se croit plus de force à résister seul. Pendant qu'il maudit en secret l'élan irréfléchi d'Alexandre, messagers sur messagers vont par ses ordres réclamer de l'aile droite un prompt secours. Comment ce vétéran des vieilles guerres de Thrace et d'Illyrie en est-il arrivé à manquer à ce point de sang-froid? Son imagination frappée « s'est fait un tableau. » On sait que l'expression appartient à Napoléon, qui la répète souvent. Parménion a pris, comme le maréchal d'Estrées, un hourrah de uhlans pour une attaque sérieuse; il a vu Sisygambis et les filles de Darius délivrées, les prisonniers en armes, ses derrières menacés, et, à l'instant même où sa pensée se forge ce prétendu péril, la seconde ligne a déjà fait volte-face, pris les Perses à dos et mis en fuite tout ce qu'elle n'a pas massacré. Mazée lui-même, dont la grosse cavalerie avait ébranlé l'aile gauche de l'armée grecque, ne sait pas profiter de son avantage. Pourquoi d'ailleurs

poursuivrait-il ce passager triomphe? Un sinistre bruit a glacé le courage des Perses; Mazée vient d'apprendre la fuite de Darius. Les Thessaliens qu'il presse mollement reviennent plus ardens, plus nombreux à la charge; Mazée n'essaie même pas de les repousser, il se lance, avec les cavaliers qu'il a pu rallier, à travers la plaine et s'enfuit au galop vers les bords du Tigre. Tous les gués du fleuve lui étaient familiers; il n'eut donc pas de peine à se dérober aux poursuites. Ce fut lui qui, suivi des débris de l'armée vaincue, apporta le premier dans Babylone la nouvelle de la grande défaite.

Grâce à la retraite de Mazée, Parménion triomphait au moment même où Alexandre recevait les messagers qui l'informaient du danger et des alarmes de son lieutenant. L'aile gauche des Perses était alors en complète déroute; la confusion même servit à couvrir la fuite de Darius. Des flots de poussière tourbillonnaient dans la plaine. Le terrible *Sam*, cet ouragan de sable si soudain, qu'on a vu tant de fois ravager la Perse et la Babylonie, a-t-il, le 2 octobre de l'année 331, atteint de son haleine à demi épuisée les champs lointains d'Arbèles? Je serais tenté de le croire. Perdus au sein de ténèbres assez épaisses, s'il en faut croire Quinte-Curce, pour dérober aux combattans jusqu'à la clarté du jour, les vainqueurs poussaient devant eux au hasard. L'oreille tendue, ils essayaient parfois de saisir quelque signal lointain, l'écho de la trompette sonnant le ralliement ou la voix des chefs s'efforçant de dominer le tumulte; rien de distinct n'arrivait jusqu'à eux. Seuls, les plus avancés crurent entendre un instant comme un bruit de rênes qui frappait le flanc des chevaux pressés par leur conducteur; ce bruit même se perdit bientôt dans l'universel tumulte. C'était l'unique trace que laissait derrière lui le dernier des Achéménides.

Simias, un des commandans de l'agéma, s'arrêta le premier, sur l'avis du désordre où l'attaque de Mazée avait jeté les troupes de Parménion. Alexandre également averti, ne pouvait se résoudre à revenir sur ses pas. « Que Parménion, dit-il, ne s'inquiète pas des bagages! La victoire nous rendra au centuple ce que nous aurons perdu. » Les instances cependant redoublent : le cœur gonflé de rage, Alexandre cède enfin; il se résigne à laisser échapper Darius. Il revenait à la tête des hétaires, quand quelques cavaliers accourant à toute bride, lui annoncent que les choses ont brusquement changé de face. Parménion peut se passer de secours; l'aile gauche de l'armée macédonienne, aussi bien que l'aile droite, n'a plus que des fuyards à poursuivre ou des captifs à ramasser. Alexandre saura-t-il jamais pardonner au vétéran trop facilement troublé la faute à laquelle le roi des Perses doit contre toute attente

son salut? Il accueille sans joie apparente, sans un mot de satisfaction, la nouvelle d'un avantage qui n'aurait pas dû être si longtemps disputé; les troupes de Parménion n'ont pas montré l'élan que leur roi attendait d'elles. Bernadotte, tu m'as gâté ma journée! Tout entier au dépit qui le ronge, Alexandre continue sa route, la tête basse et le front soucieux; aucun des hétaires qui l'entourent ne se hasarde à rompre le silence.

De quels soudains hasards se compose l'existence d'un soldat! Il semblait que tout danger eût disparu et qu'il ne restait plus qu'à recueillir les fruits de la victoire; quelques instans encore et Alexandre allait avoir à subir le plus furieux assaut qui l'ait menacé dans sa vie. Les Indiens et les Perses chassés du camp par les réserves de l'armée macédonienne battaient précipitamment en retraite; ils se trouvent tout à coup en face de la troupe d'Alexandre. La route leur est barrée; avec le courage qu'inspire le désespoir, ils songent sur-le-champ à se l'ouvrir. L'ennemi est peu nombreux; ils en auront facilement raison. Le choc fut terrible. Alexandre lui-même est bientôt entouré; de sa javeline, il perce le commandant des escadrons indiens, frappe de la même arme le cavalier qui le serre de plus près, porte un coup à droite, un autre coup à gauche, et fait successivement rouler dans la poussière tous les champions qui osent s'attaquer à lui. On ne cite, je crois, qu'une occasion où l'empereur Napoléon ait été obligé de mettre l'épée à la main, — ce fut, si je ne me trompe, après la bataille de Brienne; — pour Alexandre, ces luttes corps à corps étaient le combat de tous les jours. Soixante hétaires périrent dans la mêlée; Éphestion, Cœnus, Ménidas virent couler leur sang par plus d'une blessure. Les barbares finirent par céder; pour mieux dire, ils cédèrent, dès qu'ils entrevirent la possibilité de fuir. Leur résistance avait coûté aux Macédoniens, si l'on considère surtout la qualité des victimes, la plus grosse perte qu'ils aient subie dans cette journée mémorable. L'armée entière ne perdit pas 300 hommes. Quant aux Perses, on ne sait pas encore aujourd'hui s'il en périt 40,000 ou 80,000; les historiens ne s'accordent pas sur le nombre. Arrien n'a pas craint de prononcer le chiffre presque incroyable de 300,000. De toute façon, dispersée ou couchée sur le champ de bataille, l'armée de Darius était anéantie.

Le soir même, Alexandre reprit la poursuite du monarque vaincu; il dut s'arrêter, après avoir passé le grand Zab, pour faire rafraîchir les chevaux et donner quelques heures d'un repos bien gagné à ses soldats. Pendant ce temps, Parménion s'emparait du camp des barbares, de tout le bagage, des éléphans, des chameaux. Il avait fait manquer la capture de Darius à son maître; il s'occu-

pait de racheter autant que possible son erreur, en faisant pousser vigoureusement les fuyards par la cavalerie thessalienne. Vers le milieu de la nuit, Alexandre décampa; le lendemain, il entrait dans Arbèles. Monté sur un cheval rapide, Darius avait traversé cette ville, sans ralentir sa course, abandonnant au vainqueur ses trésors, son char et ses armes. Tout donnait à penser qu'il avait dû gagner le plateau de la Médie par les défilés du mont Zagros. Une troupe fugitive pouvait sans inconvénient s'engager dans ces montagnes; une armée dépourvue de moyens de transport n'eût pas trouvé facilement à y vivre. C'est par ce chemin, il est vrai, — le chemin d'Altoun-Koupri à Scherzour, — que les Persans, pour faire la guerre aux Turcs, sont maintes fois descendus dans la vallée du Tigre, mais l'irruption, en pareil cas, a toujours le temps de se préparer; elle ne fait d'ailleurs que suivre la pente qui la porte dans les contrées fertiles. Tout autres sont les difficultés des troupes qui viennent de la plaine envahir la montagne. Pour pousser jusqu'à Ecbatane, où Darius allait très probablement se rendre, il n'eût pas fallu parcourir, en partant d'Arbèles, moins de 560 kilomètres. C'était se lancer dans une seconde campagne et s'y engager à l'approche de l'hiver. Alexandre avait un soin plus pressant. L'empire perse était à ses pieds; il fallait qu'il en prît sans tarder possession.

IV.

Il était peut-être plus facile, en ce moment, d'achever la conquête de l'Asie que de retenir la Grèce dans la soumission. Comment! après Arbèles! après tant de places fortes prises d'assaut! après la Syrie et la riche Égypte subjuguées, il se trouvait encore en Grèce des mécontens pour protester contre les arrêts si éclatans du destin! Les triomphes répétés d'Alexandre avaient eu un résultat sur lequel les Grecs de Sparte et d'Athènes eux-mêmes ne comptaient pas; ils venaient de rejeter sur les plages du Péloponèse cette écume de mercenaires sans aveu, sans patrie, qui, ne pouvant plus servir la cause de Darius, ne demandaient pas mieux que de se ranger sous les drapeaux d'Agis. Revenu d'Halicarnasse avec le dernier subside que Darius avait pu lui faire passer, l'infatigable roi de Sparte s'était d'abord porté dans l'île de Crète. Il y obtint de faciles succès; lorsque la flotte phénicienne, conduite par Amphotère, parut dans la mer Égée, Agis jugea prudent de se replier sur le Péloponèse. Jusqu'au printemps de l'année 330 avant Jésus-Christ, il se contenta d'entretenir en Laconie, en Arcadie, en Béotie, et jusque dans Athènes, une sourde agitation. L'annonce

de la victoire d'Arbèles faillit faire tomber les armes de ses mains; dans toutes les cités grecques, le parti macédonien reprit rapidement le dessus. On n'avait pas oublié d'ailleurs le tyrannique usage que Sparte faisait jadis de son ascendant; ce n'était pas sous les auspices des pâtres de l'Eurotas que la Grèce eût voulu secouer le joug d'Alexandre. Rendre le pouvoir à l'oligarchie n'avait rien de bien séduisant pour la démocratie athénienne, et, il ne fallait pas se le dissimuler, Sparte triomphante, c'était partout le retour des bannis, partout le rétablissement des harmostes. Entre Alexandre et les héritiers de Lysandre il était permis d'hésiter. Athènes ne bougeait donc pas : Démade et Phocion contenaient par leurs sages conseils la multitude; Démosthène se taisait, car sa haine contre la Macédoine ne l'aveuglait pas à ce point qu'il ne sût pressentir l'issue d'un soulèvement qui manquerait de l'enthousiasme tout-puissant des anciens jours. La leçon de Chéronée l'avait rendu circonspect.

Tout à coup le bruit se répand que le gouverneur macédonien de la Thrace, Ménon, s'est mis d'accord avec le vieux parti national qui n'a pas cessé d'agiter cette province. L'ambitieux lieutenant caresse-t-il le rêve de poser sur son front la couronne, ou n'obéit-il qu'à une animosité secrète contre Antipater? Alexandre a fait choix sans doute du plus habile, du plus ferme de ses officiers pour lui confier le soin d'exercer, pendant son absence, l'autorité royale en Macédoine, mais la dureté de ce caractère énergique rend l'obéissance difficile à ceux qui se croyaient de taille à rester les égaux d'un ancien compagnon d'armes. Ménon vient donc de lever l'étendard de la révolte. Antipater a compris le danger de cette défection; impatient d'étouffer le mal à sa source, il vole en Thrace avec toutes les troupes qui se trouvent sous sa main. La Grèce sent du même coup s'alléger le poids qui comprimait sa poitrine. L'explosion est soudaine et, chose honteuse à dire, ce n'est plus la prudence qui retient Athènes, c'est l'impossibilité d'équiper une flotte sans distraire pour cette dépense l'argent destiné aux théories : les fêtes d'abord, l'indépendance de la Grèce, si la chose est possible, ensuite! D'autres villes restent neutres, mais en petit nombre : en Achaïe, Pellène; en Arcadie, Mégalopolis. La neutralité de Mégalopolis se montre même hostile. Ce boulevard élevé par Épaminondas contre la suprématie lacédémonienne a toujours été l'obstacle où sont venues butter les revendications de Sparte. Antipater a pris soin, en s'éloignant, d'y laisser une garnison. Les Éléens, les Achéens, les Arcadiens ont, en revanche, répondu avec empressement à l'appel d'Agis. Le fils d'Archidamus se voit bientôt à la tête d'une armée

de 20,000 hommes de pied et de 2,000 chevaux, — grosse armée pour la Grèce et avec laquelle il semble qu'on puisse tout tenter. Un premier avantage remporté sur les Macédoniens, non loin du mont Corax et du Pinde, dans les défilés de l'Étolie, contribue encore à monter les têtes; Agis se croit déjà sûr du succès. Se rabattant vivement sur l'Arcadie, il va mettre le siège devant Mégalopolis. La place est investie; pour peu que l'armée de secours se fasse attendre, la reddition de cette clé du Péloponèse est certaine.

Dans ces graves conjonctures, Antipater fit preuve de plus de sang-froid que Parménion n'en avait montré aux champs d'Arbèles. Il expédia sans doute de nombreux courriers à son maître; il ne songea pas du moins à presser le retour d'Alexandre en Europe. A quoi bon d'ailleurs trahir ainsi un trouble dont le roi de Macédoine se fût plus tard raillé? Les instances d'Antipater, en pareil cas, ne devaient-elles pas demeurer superflues? Le vainqueur d'Issus et d'Arbèles ne pouvait avoir pour les avis d'un lieutenant qui tenait de lui seul une autorité révocable la déférence qu'avait eue le roi Agésilas pour les ordres des éphores. Antipater se prépara donc à faire face de son mieux aux difficultés de la situation. La question de Thrace se viderait plus tard; l'essentiel était de réprimer sur-le-champ le mouvement de la Grèce. Ménon consent à traiter, Antipater accorde sans marchander le prix que le dangereux rebelle veut mettre à sa soumission. L'armée macédonienne est ensuite ramenée à marches forcées sur le théâtre où l'appellent de plus grands débats; Antipater la grossit en route de tous les contingens des villes alliées qui n'ont pas encore pris parti pour Sparte. Rentré en Macédoine, il fond sur l'Arcadie à la tête de 40,000 hommes.

Depuis près de trois mois Agis tenait la campagne. Peut-être, à la première annonce du retour d'Antipater, eût-il dû se résigner à lever le siège de Mégalopolis; les gorges du Taygète lui auraient offert un terrain plus favorable à la lutte inégale qu'il allait être forcé d'accepter. Agis paraît avoir compté sur la force de sa position. On n'assiégeait pas alors les villes sans les entourer d'une ligne de circonvallation. Appuyé sur ces retranchemens, maître des hauteurs, le roi de Sparte ne s'effraya pas outre mesure de la supériorité numérique de l'ennemi. Au lieu de décamper, lorsqu'il en était encore temps, il prit le parti d'attendre l'attaque d'Antipater dans ses lignes. Les premiers assauts des Macédoniens furent vigoureusement repoussés; Antipater se vit obligé de faire donner ses réserves. L'armée de Lacédémone commençait à perdre du terrain quand Agis accourt avec la cohorte royale. Tout plie devant ces soldats, les plus braves de la Grèce. L'ennemi découragé redescend précipitamment les pentes qu'il a gravies; il entraîne à sa suite

un vainqueur que le succès enivre. Les conditions du combat vont changer. Arrêtés dans leur fuite par les renforts qu'Antipater leur envoie, les Macédoniens peu à peu se rallient; des masses considérables se déploient dans la plaine. Pour éviter le danger de voir sa troupe trop faible enveloppée, Agis est obligé de battre lentement en retraite. On l'aperçut longtemps au milieu de la cohorte, la dominant de sa haute taille, resplendissant dans sa superbe armure, se faisant surtout distinguer par la vigueur des coups qu'il portait. A tous ces signes jadis on reconnaissait un roi; la plupart des traits étaient dirigés contre lui. Agis recevait les uns sur son bouclier, évitait les autres en se baissant soudain, en inclinant adroitement son corps à droite ou à gauche. Un coup de lance lui traversa enfin les deux cuisses. Le sang jaillit de la double blessure avec abondance; Agis pâlit et s'affaisse. Ses écuyers le relèvent et l'emportent sur son bouclier jusqu'au camp. Privés de leur chef, les Lacédémoniens ne se débandent pas; ils jonchent le terrain de leurs morts et de leurs blessés, mais ils parviennent enfin à regagner la hauteur. Là ils prennent racine dans le roc et ceux qui sont frappés tombent, sans regarder en arrière, à leur poste. Les Macédoniens arrivaient en foule, portés par cet élan qui accompagne toujours des troupes victorieuses; les premiers rangs étaient en vain abattus, d'autres soldats venaient à l'instant prendre leur place. Des flots de sang arrosaient le pied des retranchemens; jamais la Grèce, nous assure Quinte-Curce, ne vit de combat plus acharné. Le soleil de juin brûlait les combattans : les hoplites succombaient sous le poids de leurs armures et leurs bras lassés ne portaient plus que des coups sans vigueur. En pareille occurrence, c'est le nombre inévitablement qui triomphe. Il fallut reculer et abandonner le bord du plateau; les Macédoniens inondèrent l'étroit espace que l'héroïque phalange défendait depuis le matin. Au bruit du tumulte, Agis se soulève à demi défaillant sur sa couche. Il se fait déposer à terre et essaie de s'affermir sur ses jambes qui fléchissent; une fois de plus ses forces trahissent son courage. Il tombe sur les genoux. Alors, le casque en tête, le bouclier appuyé au sol, la pique en arrêt, il appelle l'ennemi, le défie et, au milieu de la grêle de traits dont il devient le but, se plaint que, parmi tant de guerriers, aucun n'ose l'attaquer de plus près. Un javelot lui perce enfin la poitrine; le héros trouve encore la force d'arracher le fer de sa blessure; sa tête se penche sur son bouclier et il expire en couvrant ses armes de son corps. Admirable héroïsme que notre propre histoire a rendu vraisemblable! Les mères de Sparte ne sont pas les seules qui aient eu la consolation de pouvoir porter un deuil éternel avec fierté.

Ce combat de Mégalopolis fut une rude journée : les plaines de l'Asie n'en avaient pas vu de semblable. 5,300 Lacédémoniens demeurèrent couchés sur le champ de bataille ; 3,500 Macédoniens payèrent de leur vie la victoire. La gloire d'Antipater pouvait faire envie à son maître. Du même coup, Sparte était abattue et la Grèce était pacifiée. Antipater cependant affecta de n'avoir marché contre Agis qu'au nom de la Grèce. Assuré de son ascendant, il convoqua les Grecs en assemblée générale et les chargea de prononcer sur le sort des vaincus. D'un avis unanime, de celui même des Lacédémoniens, qui ne demandèrent pas d'autre grâce, on décida qu'il fallait s'en rapporter au jugement d'Alexandre. C'était incliner tacitement pour la clémence, car personne en Grèce n'ignorait qu'on n'avait jamais fait en vain appel à l'âme généreuse du roi de Macédoine. Quinte-Curce nous montre Antipater inquiet de son triomphe, appréhendant en secret la jalousie qu'il allait inspirer, craignant d'avoir trop fait pour un simple lieutenant. Le vainqueur d'Issus et d'Arbèles fut jaloux, ne le mettons pas en doute ; si grande qu'elle puisse être, l'âme humaine a toujours de ces petitesses. Mais combien le dépit d'Alexandre le rendait injuste envers sa propre gloire ! Qui se souvient aujourd'hui du combat de Mégalopolis, ou qui s'en souvient pour honorer le nom d'Antipater ? Le combat meurtrier n'a laissé derrière lui qu'un nom immortel ; ce nom, c'est celui du vaincu, c'est le nom du roi de Sparte. Pour commander l'admiration du monde, il ne suffit pas, en effet, de gagner des batailles, il faut se montrer grand par ses conceptions ou par son héroïsme. Alexandre et Agis ne sont sans doute pas au même niveau ; le moindre d'entre eux est cependant bien au-dessus d'Antipater.

Je demande d'ailleurs la permission de soumettre à une plus minutieuse analyse la jalousie regrettable d'Alexandre. Le capitaine était fondé à concevoir quelque ombrage d'un succès qui pouvait rabaisser ses propres triomphes ; le roi dut se déclarer bien servi. Des troubles prenant en Grèce une sérieuse consistance le ramenaient forcément en Europe, l'attachaient tout au moins aux rivages de l'Asie. Alexandre avait bien pressenti ce danger et sa prévoyance ne fit pas plus défaut à Antipater que l'activité d'Antipater ne fit défaut au roi. Les flottes, les subsides arrivèrent à temps pour aider le gouverneur de la Macédoine à comprimer la rébellion. Du sein de ses grands projets Alexandre n'avait jamais cessé d'avoir l'œil sur la Grèce. Il se méfiait peut-être en secret d'Antipater, mais il avait laissé près de ce lieutenant suspect Olympias. Les Macédoniens étaient trop attachés au sang de leurs rois pour que l'ambition même la moins scrupuleuse pût se flatter jamais de prévaloir

contre le prestige d'une race remontant à Hercule et d'un nom que la victoire venait de porter à l'extrémité du monde. Alexandre vivant, Antipater était donc peu à craindre. La grande habileté du général Malet fut d'avoir compris que, pour soulever les Français, il fallait leur annoncer que Napoléon était mort.

Qui sait si, dans ces temps de doute universel, quelqu'un ne songera pas à me reprocher mon penchant à l'idolâtrie? Tout ce que j'essaierai de dire pour ma défense, c'est que mon idolâtrie n'est pas banale; elle ne s'est jamais adressée qu'aux demi-dieux. Le propre du demi-dieu, c'est de ne pas séjourner trop longtemps sur la terre; l'objet de notre culte doit avoir disparu dans un nuage, avoir été ravi à notre admiration, quand il était encore paré de toutes les grâces d'une éternelle jeunesse. Napoléon atteignit un âge plus avancé qu'Alexandre, mais l'île de Sainte-Hélène l'avait déjà retranché du nombre des humains. De là il apparut, pendant quelques années encore, aux vétérans dont les yeux ne se détournaient jamais de son île, à demi noyé dans cette brume indécise qui enveloppait jadis aux sommets de l'Olympe les divinités de la Grèce. Puis l'image tout à coup s'effaça; elle s'effaça pour revivre dans les chants des poètes. Notre Alexandre a retardé d'un siècle la déchéance fatale de la poésie; les poètes seraient bien ingrats s'ils l'oubliaient.

Voltaire a très judicieusement défini les bornes que ne doit pas dépasser le scepticisme historique. « Je ne veux, dit-il, ni un pyrrhonisme outré, ni une crédulité ridicule. » Ce dont je voudrais, pour ma part, avant tout me défendre, c'est d'une tendance puérile à prendre le contre-pied de ce qu'on est généralement convenu d'admettre; on ne me demandera pas cependant, je l'espère, de pousser le scrupule jusqu'à faire violence à une conviction mûrie et sincère; on aura seulement le droit d'exiger que cette conviction paradoxale, je la justifie : j'essaierai. L'Alexandre dont je viens de raconter les premières campagnes est encore l'Alexandre que tout le monde admire; celui que je me propose de suivre dans le Farsistan, dans l'Afghanistan, dans les Indes, ne sera plus, aux yeux de la majorité des critiques, qu'un Alexandre gâté par la fortune. Selon mon humble jugement, au contraire, c'est à cette heure seulement que le grand homme commence; jusque-là nous n'avions eu qu'un héros. La gloire d'Arbèles n'est certes pas médiocre; elle ne me suffirait pas encore; Issus, dans ma pensée, répond à Marengo, Arbèles à Austerlitz; pour inscrire une légende dans la mémoire des peuples, il faut davantage : l'erreur même et le martyre quelquefois n'y nuisent pas.

E. Jurien de la Gravière.

LE

REBOISEMENT DES ALPES

Étude sur les torrens des Hautes-Alpes, par Alexandre Surell, 2e édition, avec une suite par M. Ernest Cézanne, 2 vol., 1872. — *Les Torrens des Alpes et le Pâturage,* par M. Marchand, garde-général des forêts, 1876. — *Étude sur les travaux de reboisement et de gazonnement des montagnes,* par M. Demontzey, conservateur des forêts, 1878. — *Rapports de la commission supérieure pour l'aménagement et l'utilisation des eaux,* 1879. — *Comptes-rendus des travaux de reboisement exécutés de 1861 à 1879,* etc.

Un décret du président de la république, en date du 5 septembre 1878, rendu sur la proposition du ministre des travaux publics d'alors, institua une commission supérieure pour l'aménagement et l'utilisation des eaux. Cette commission, composée de quarante-huit membres, dont seize pris en nombre égal dans les deux chambres, avait pour mission de délibérer sur les moyens de développer les irrigations et les desséchemens, d'accroître les forces motrices disponibles pour l'industrie, de prévenir les inondations, d'alimenter les villes en eaux potables, d'employer utilement les eaux d'égout et les liquides industriels. A lire ce programme, on reconnaît l'ampleur de vues de l'homme d'état auquel aucune branche de l'administration publique ne paraît étrangère et qui se proposait de couvrir en quelques années, au prix de 8 ou 10 milliards, la France de voies nouvelles. Il ne s'agissait pas seulement de compléter nos réseaux de chemins de fer et d'en créer là où l'utilité en était évidente, mais encore d'en doter les régions si absolument dépourvues de trafic et de voyageurs que, suivant l'expression d'un éminent ingénieur, il y aurait de l'avantage pour les compagnies à

transporter gratuitement ces derniers en poste et à les nourrir en route, plutôt que de construire certaines lignes comprises dans le programme Freycinet.

L'intention qui a provoqué le décret cité plus haut n'en était pas moins excellente, mais il était imprudent de réunir et de faire étudier par les mêmes hommes des questions aussi diverses et qu'il eût été bien plus simple de traiter séparément. Pour appartenir toutes plus ou moins à ce qu'on est convenu d'appeler le *régime des eaux*, il ne s'ensuit pas nécessairement que ces questions aient entre elles aucune connexité, que les savans dont les recherches ont porté sur l'utilisation des eaux d'égout soient en mesure d'indiquer les moyens d'accroître les forces motrices, et que les administrateurs qui ont à s'occuper de l'alimentation des villes en eaux potables sachent par quels travaux on peut, sinon empêcher, du moins atténuer les ravages des inondations.

Il ne faut pas dans ce monde abuser de la synthèse, ni, pour tout embrasser à la fois, voir les choses de trop haut. A chaque jour suffit sa peine et, dût-on passer pour ministre terre à terre, il est plus sage de traiter les affaires les unes après les autres, et de ne soumettre aux chambres un projet de loi que lorsqu'on sait exactement ce qu'on veut et le but vers lequel on tend; c'est le seul moyen de faire œuvre durable et de ne pas exposer le pays à payer les frais des écoles qu'on a faites.

Des différens rapports auxquels les études de la commission des eaux ont donné lieu, l'un des plus intéressans est celui de M. Faré, ancien directeur-général des forêts, sur les moyens de prévenir les inondations en montagne. Ce rapport a provoqué la présentation d'un projet de loi qui a déjà été l'objet d'une discussion au sénat, et qui modifie les lois de 1860 et de 1864, actuellement en vigueur sur le reboisement et le regazonnement des montagnes. Sans entrer dans l'étude détaillée des dispositions actuelles et des modifications qu'on propose, nous allons exposer le problème dans son ensemble et indiquer la solution qu'il nous paraît comporter. De cet exposé on pourra conclure les divergences qui nous séparent du projet voté par le sénat et qui, nous l'espérons, ne subira pas sans être amendé l'épreuve d'une nouvelle délibération.

I.

Quelque opinion que l'on ait sur l'influence météorologique des forêts, influence dont nous avons ici même cherché à démontrer l'importance (1), il est un fait sur lequel tout le monde est aujour-

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er juin 1875, *Étude de météorologie forestière.*

d'hui d'accord, c'est le rôle que jouent dans les pays de montagnes les massifs boisés pour la régularisation des cours d'eau et le maintien des terres sur les pentes. Cette action, observée depuis longtemps, a surtout été mise en lumière par M. Surell, ingénieur des ponts et chaussées, dont le bel ouvrage sur les *Torrens des Hautes-Alpes*, publié en 1841, et couronné par l'Académie des sciences, a été le point de départ de toutes les études et de tous les projets de loi sur le reboisement. Bien que l'auteur n'ait eu en vue que la restauration des Alpes françaises, les conclusions auxquelles il arrive sont applicables, quoique à des degrés divers, à tous les pays de montagnes ; mais c'est dans les Alpes que les phénomènes qu'il a observés se manifestent avec le plus d'intensité et que le reboisement s'impose comme une véritable mesure d'ordre public.

Lorsqu'on pénètre dans la région accidentée sur laquelle cette vaste chaîne étend ses ramifications et qui comprend les sept départemens des Alpes-Maritimes, des Basses-Alpes, des Hautes-Alpes, de l'Isère, de la Drôme, de la Savoie et de la Haute-Savoie, on est frappé de l'aspect de la plupart des montagnes. Elles ne rappellent ni les sommets arrondis et verdoyans des Vosges avec leurs flancs boisés et leurs cimes herbeuses, ni les plateaux du Jura coupés par des vallées abruptes, ni les cratères volcaniques de l'Auvergne. Formées par de puissantes assises calcaires appartenant aux terrains jurassiques, redressées à une immense hauteur, elles sont inclinées d'un côté vers l'horizon et présentent du côté opposé un escarpement presque vertical se reliant à la vallée par une pente rapide. Il semble qu'en se refroidissant, l'écorce terrestre se soit disloquée et que ces bancs calcaires, après avoir été brisés, aient éprouvé un mouvement de bascule qui les a abaissés d'un côté en les relevant de l'autre. D'une épaisseur de 50 ou 60 mètres, semblables à des murailles à pic du côté où la rupture s'est produite, ils se terminent par des crêtes dentelées, et reposent eux-mêmes sur les couches géologiques antérieures, mises à jour par ce soulèvement. Ces dernières, qui sont tantôt des marnes entremêlées de sable, tantôt des schistes argileux d'une grande puissance, n'ont qu'une faible consistance et sont facilement attaquées par les agens atmosphériques ou délayées par les eaux.

Les vallées ne sont pas, comme dans les Vosges, disposées symétriquement de chaque côté de la chaîne principale, ou, comme dans les environs de Paris, creusées par les érosions qu'une mer violemment chassée a produites dans son bassin ; ce sont des vallées irrégulières et contournées, dans lesquelles les eaux ont dû se frayer péniblement un passage qu'il leur arrive parfois encore de

changer. Les deux principales sont celles de l'Isère et de la Durance, affluens du Rhône, qui reçoivent dans leur parcours le tribut d'une foule de vallées secondaires, ramifiées elles-mêmes à l'infini. La plupart des rivières coulent sur un lit large et plat de cailloux roulés, dont elles n'occupent qu'une petite partie et dans lequel elles divaguent en se portant tantôt sur un point, tantôt sur un autre, suivant les actions diverses auxquelles elles obéissent.

Cette constitution géologique explique l'état actuel des Alpes, que se disputent, comme le dit si bien M. Mathieu (1), deux forces antagonistes, l'une la force de dénudation qui démolit les crêtes, ravine les versans, comble les vallées et porte partout la dévastation; l'autre, la force de végétation, victorieuse autrefois, vaincue aujourd'hui par l'aveuglement de l'homme. Les phénomènes de dénudation ne sont cependant pas tous le fait de celui-ci. Il en est contre lesquels il ne peut rien et qui sont le résultat d'accidens naturels; tels sont les éboulemens qui se produisent au pied des hauts escarpemens calcaires, les chutes de rochers, les glissemens lents ou subits des terrains qui descendent dans la vallée avec les maisons, les forêts et les pâturages qu'ils supportent. Ces derniers proviennent de ce que les Alpes, soulevées à une époque relativement récente, n'ont pas encore pris leur assiette définitive; ils cesseront de se produire lorsque, comme disent les ingénieurs, elles auront réglé leurs talus. Mais il en est d'autres qui, provoqués par le déboisement inconsidéré des pentes, sont dus à l'imprévoyance humaine et sont la cause première de la formation des torrens et des ruines qu'ils occasionnent.

Sous le rapport de la végétation, la nature a pour ainsi dire partagé les montagnes alpestres en trois zones distinctes : sur les sommets, autour des rochers et des glaciers, les pâturages; sur les pentes, des forêts; dans les vallées, les cultures et les villages. Malheureusement cette division naturelle a fréquemment été troublée; trop souvent les habitans, abandonnant les vallées, se sont installés dans les régions élevées, ont défriché la forêt autour de leurs demeures, et mis en culture des terres qui, ameublies par la charrue, sont incessamment ravinées par les pluies; plus souvent encore la zone des pâturages a empiété sur celle des forêts et s'est agrandie par les dévastations journalières des bergers. Étendant chaque année ses limites plus bas dans la montagne, elle a fini par envahir les pentes entièrement dépouillées de leurs bois. Peu à peu le gazon lui-même que ne protège plus le couvert des grands arbres

(1) *Le Reboisement et le Regazonnement des Alpes*, par M. Matthieu, professeur d'histoire naturelle à l'école forestière, 1865.

et que broutent sans relâche des troupeaux affamés, disparaît, ne laissant après lui que le flanc dénudé de la montagne, proie facile dont les torrens ne tardent pas à s'emparer.

Le torrent n'est pas un ruisseau ordinaire; c'est un cours d'eau qui a des caractères propres et un régime particulier. Provenant d'un bassin peu étendu, dont le lit est très déclive, il a des variations brusques; souvent à sec, il déborde après un orage et renverse les obstacles qui s'opposent à sa course. On distingue les torrens clairs et les torrens boueux. Les premiers, qui sont ceux des terrains éruptifs, n'entraînent que peu de matériaux et sont caractérisés par des crues subites, dues à ce que les eaux, coulant sur des roches imperméables, se précipitent instantanément dans les ravins et se réunissent en masses considérables. Les seconds, au contraire, qu'on rencontre particulièrement dans les Alpes françaises, se sont creusé un lit dans des terrains sans consistance; ils affouillent incessamment les parties inférieures des berges, provoquent des éboulemens, entraînent avec eux les matières provenant de la dégradation des pentes et débouchent dans les vallées inférieures en couvrant les terres et les cultures d'une boue noire et épaisse. Le lit du torrent se creuse de plus en plus, en même temps que ses berges s'élargissent; des ravins nouveaux se forment et se ramifient, rongeant pour ainsi dire la montagne, qu'ils détruisent peu à peu, ou qui, sapée par la base, glisse parfois tout entière dans la vallée qu'elle obstrue.

Dans l'ouvrage que nous avons cité, M. Surell distingue dans chaque torrent trois régions déterminées : l'une, dans laquelle les eaux s'amassent et affouillent le terrain, c'est le *bassin de réception;* une deuxième, où le torrent, dépose les matières qu'il a charriées dans son cours, c'est le *lit de déjection;* la troisième, comprise entre les deux premières, où le torrent passant d'une action à une autre, n'affouille ni ne dépose, c'est *le canal d'écoulement,* auquel il arrive par *un goulot ou gorge.* C'est dans le bassin de réception, dont la forme est celle d'un vaste entonnoir, qu'au moment de la fonte des neiges, ou lorsqu'un orage vient à s'abattre sur la montagne, s'accumulent les eaux de tous les ravins secondaires qui se précipitent de tous les côtés à la fois vers la gorge dont les berges abruptes incessamment minées vont en s'évasant. Perdant de leur force à mesure que la pente s'adoucit, ces eaux n'exercent plus d'action destructive en traversant le canal d'écoulement, à l'orifice duquel elles s'étalent en répandant les matériaux entraînés. Les lits de déjection ainsi formés sont des amas de cailloux et des rochers cimentés par une boue durcie et disposés en éventail, sur une étendue qui dépasse parfois plusieurs kilomètres et qui n'offre le plus

souvent aucune trace de végétation. Ils ont la forme d'un monticule conique dont l'arête supérieure, légèrement déprimée, forme le lit du torrent. Les eaux sont donc dans un état d'équilibre instable sur la ligne de faîte, en sorte que le moindre obstacle suffit pour les faire dévier et leur faire prendre une nouvelle direction. A chaque crue, elles divaguent, coupent les routes et enlèvent les ponts. Parfois elles précipitent leurs déjections dans la rivière qui occupe le fond de la vallée; elles en obstruent le cours et la rejettent vers la rive opposée. Quand les barrages ainsi formés sont assez puissans, ils arrêtent les eaux, qui gonflent et débordent en détruisant les cultures et les habitations (1).

C'est dans les Alpes françaises et sur le versant italien des Alpes suisses que les torrens produisent surtout leurs désastreux effets parce que ces montagnes complètement déboisées sont directement exposées au souffle du *foehn*, vent chaud qui fond subitement les neiges et provoque, dans ce climat sec, des orages violens qui éclatent instantanément sur ces pentes friables. Les Alpes centrales, qu'arrosent des pluies plus fréquentes et qui ont conservé une végétation ligneuse et herbacée suffisante pour protéger le sol, y sont beaucoup moins exposées.

De tout temps on s'est préoccupé des moyens de mettre un terme à ces ravages qui ruinent le pays, menacent les propriétés, détruisent les routes et compromettent parfois l'existence même des villages. On a cherché à combattre les effets des crues, tantôt par des murs longitudinaux destinés à protéger les berges et à empêcher les affouillemens, tantôt par des barrages transversaux dont l'objet est de briser la pente du lit et d'amortir par des chutes successives la violence des eaux. Nous aurons l'occasion de revenir plus loin sur ces travaux; mais des divers moyens employés, le plus, pour ne pas dire le seul, efficace est le reboisement des flancs de la montagne. L'influence des défrichemens sur la formation des torrens ne fait doute pour aucun des habitans de cette région et a été particulièrement mise en lumière par M. Surell. « Lorsqu'on examine, dit-il, les terrains au milieu desquels sont jetés les torrens d'origine récente, on s'aperçoit qu'ils sont toujours dépouillés d'arbres et de toute espèce de végétation touffue. Lorsqu'on examine d'autre part

(1) M. Cézanne rapporte qu'en 1151, à la suite d'un orage, les deux torrens de l'Oisans qui se font face d'une rive à l'autre de la *Romanche*, le *Vaudaine* et l'*Infernay*, obstruèrent la vallée par leurs déjections et élevèrent un barrage derrière lequel se forma un lac qui fut appelé lac Saint-Laurent, et qui subsista pendant soixante-dix ans. En 1219, ce lac rompit ses digues, inonda la vallée et détruisit presque complètement les villes de Vizille et de Grenoble. C'est sur son emplacement qu'est aujourd'hui le bourg d'Oisans.

les revers dont les flancs ont été récemment déboisés, on les voit rongés par une infinité de torrens qui n'ont pu évidemment se former que dans ces derniers temps. Voilà un double fait bien remarquable. Partout où il y a des torrens récens, il n'y a plus de forêts, et partout où l'on a déboisé le sol, des torrens se sont formés; en sorte que les mêmes yeux qui ont vu tomber les forêts sur le penchant d'une montagne y ont vu apparaître incontinent une multitude de torrens. »

L'explication de ce phénomène est bien simple. Les forêts, en augmentant l'hygroscopicité et la perméabilité du sol, facilitent l'infiltration de l'eau dans les couches inférieures et diminuent d'autant la quantité qui s'écoule à la surface. Par les obstacles que les arbres opposent à celle-ci, elles en ralentissent la course et en amoindrissent la force d'érosion; par l'enchevêtrement des racines, elles retiennent le sol sur les pentes et en empêchent le ravinement, enfin par l'abri que le dôme du feuillage donne au terrain, elles amortissent le choc des ondées, et en atténuent la violence. Les arbres s'emparent du sol avec une vigueur dont on a peine à se faire une idée; ils désagrègent les roches les plus dures et les transforment en terre végétale. Il n'est pas nécessaire d'aller dans les Alpes pour s'en convaincre, et tout Parisien, en passant sur le quai d'Orsay, peut voir avec quelle puissance la végétation a envahi les ruines de l'ancienne cour des comptes. Les graines des arbres voisins apportées par le vent ont germé dans toutes les anfractuosités et des arbres de plusieurs mètres de haut ont poussé sur les anciens trottoirs de bitume, qu'ils ont disloqués.

Il est peu de touristes qui ne connaissent l'imposant massif de la Grande-Chartreuse, immense îlot calcaire, situé entre Grenoble et Chambéry et compris entre les vallées de l'Isère, de l'Hyen, du Cuiers mort, de l'Hérétang et de la Roize. Ces montagnes, autrefois presque inaccessibles, dépourvues de routes, dans lesquelles on ne pouvait pénétrer que par des défilés étroits dont quelques-uns même étaient fermés par des portes, appartenaient avant la révolution à l'ordre des chartreux, qui avait conservé avec soin les belles forêts qui les couvraient. Devenues à cette époque propriété nationale, ces forêts ont été jusqu'ici préservées de la dent du bétail et exploitées avec méthode par les soins de l'administration forestière. Aussi présentent-elles les aspects les plus pittoresques et les plus grandioses. Quand du sommet du Grand-Som ou du haut du Grand-Couloir, on promène ses regards sur les cimes qu'on a sous ses pieds et qu'entoure en demi-cercle la riante et fertile vallée du Graisivaudan, au milieu de laquelle coule l'Isère, on aperçoit une mer de verdure qui s'étale sur les flancs des montagnes. Partout où les détritus des plante sont fourni quelques centimètres de terre végétale, une forêt de hêtres,

de sapins et de mélèzes, a pris possession du terrain; elle pénètre dans toutes les fissures, dentèle le ciel avec les flèches des arbres qui se profilent sur les sommets les plus élevés, s'accroche aux moindres saillies et court sur les corniches du rocher en traçant une raie verte sur le fond grisâtre de la muraille à pic. Sous le couvert des sapins et des mélèzes végète un fouillis de sorbiers, d'aunes rampans, de viornes, de sureaux, d'airelles, et de toute cette multitude d'arbustes et d'arbrisseaux dont la flore alpestre est si bien pourvue. Parfois des taches d'un vert moins sombre trouent le massif, ou frangent la lisière supérieure de la forêt, jusqu'au pied de l'escarpement rocheux; ce sont des prairies pourvues d'un chalet, où pendant l'été vont pâturer les vaches du couvent. Partout la végétation maîtresse étreint le sol sous sa puissance; des sources jaillissent dans toutes les dépressions, donnant naissance à des ruisseaux qui coulent limpides et purs, sans entraîner jamais ni terre ni rochers. C'est un paysage splendide, qui ne le cède en rien aux plus beaux que la Suisse peut offrir.

A quelques kilomètres de là, le spectacle est tout différent. Si l'on suit le chemin de fer qui mène de Grenoble à Gap, on ne tarde pas à rencontrer des montagnes dénudées aux flancs déchirés, au pied desquelles le torrent du Drac déploie ses méandres indécis, au milieu d'un lit encombré de cailloux. Sur la droite, le Rif-fol s'est creusé un passage dans un immense entonnoir, produit par un éboulement, et projette ses déjections dans la vallée. Plus loin est le Dévoluy, dont M. Surell a fait une si navrante description, malheureusement aussi vraie aujourd'hui qu'en 1841. C'est une vallée, entourée de montages chauves dévorées par les ravins, les troupeaux et le soleil, stérilisée par les dépôts des torrens et ne présentant nulle part ni ombre, ni verdure. La couleur pâle et uniforme du sol, le silence que ne trouble le murmure d'aucun ruisseau, le spectacle de ces pentes écorchées par les eaux et tombant en décomposition, tout annonce un pays d'où la vie se retire et dont l'immobile sérénité du ciel augmente encore la tristesse. Autrefois, cependant, cette région était boisée, puisqu'on trouve encore dans les tourbières des troncs d'arbres provenant des anciennes forêts; mais, dans leur imprévoyance, les habitans les ont abattues pour en faire des pâturages, et les troupeaux ont achevé l'œuvre de destruction que la hache avait commencée. Cette destruction est aujourd'hui si complète, que chaque orage fait surgir un torrent nouveau et que les habitations disparaissent peu à peu, cédant la place au désert qui étend son linceul sur la contrée. On peut voir ainsi, dispersées çà et là sur les flancs des montagnes, les traces d'anciennes cultures, dont les limites sont encore dessinées par des murs en pierres sèches, mais que l'homme a dû abandonner

depuis longtemps. On imaginerait difficilement quelque chose de plus affligeant et de plus significatif que la vue de ces murs délimitant des héritages qui n'existent plus; ils écrivent sur les revers du Dévoluy la future destinée de toutes les Alpes françaises (1). Et ce qui prouve bien que c'est au déboisement, et au déboisement seul, qu'il faut attribuer ce résultat, c'est que partout où certaines communes plus prévoyantes ont arrêté la dévastation des troupeaux, la végétation a reparu, les forêts sont rentrées en possession du terrain et les ruisseaux ont repris leur cours régulier.

Si l'on pénètre plus avant dans les Hautes-Alpes, partout le même spectacle frappe les regards. Les environs d'Embrun sont pour ainsi dire la patrie des torrens. C'est là que se rencontrent ceux de *Vachères*, de *Sainte-Marthe* et tant d'autres qui ont si bien ravagé le pays, que c'est sur les lits même de déjection qu'on est obligé de faire passer les routes. La plus grande partie du bassin de la Durance est dans le même cas, et cette rivière, dont les eaux bien employées pourraient centupler la richesse agricole de la Provence, coule indécise à travers une plaine de cailloux. Mais qu'au milieu de ces montagnes pelées et ravinées, il s'en rencontre par hasard une qui a conservé son manteau de forêts, l'aspect change aussitôt; les sapins grimpent sur ses flancs escarpés, d'où descendent, en grondant, des ruisseaux inoffensifs. On se croirait transporté dans les vallées pittoresques des Vosges et de la Suisse, et l'on peut se figurer ce que deviendrait cette contrée, si quelque jour elle était rendue à la végétation forestière dont elle a été dépouillée.

Les autres régions montagneuses de la France réclament également, quoique moins impérieusement peut-être, le reboisement que celle des Alpes. Les fleuves qui en descendent sont loin d'avoir tous un cours régulier; plusieurs d'entre eux, comme l'Ardèche et la Loire, roulent des cailloux qui encombrent leurs lits et augmentent le danger des inondations; d'autres, comme la Garonne, qui reçoit les innombrables cours d'eau descendant des Pyrénées, s'enflent aux moindres crues et débordent dans les vallées. Le reboisement des montagnes où ils prennent leur source atténuerait ces dangers, mettrait en valeur des terres le plus souvent incultes et permettrait par des irrigations de fournir aux plaines l'eau qui est le principal agent de fertilité.

II.

Il était impossible que des phénomènes aussi généraux et aussi permanens que ceux dont nous venons de parler ne frappassent pas

(1) *Étude sur les torrens des Hautes-Alpes*, par M. Surell.

les yeux des observateurs. Dès le siècle dernier, des administrateurs éclairés ont appelé l'attention du gouvernement sur les conséquences désastreuses du déboisement des Alpes et provoqué des ordonnances pour restreindre les abus du pâturage et empêcher les défrichemens. En 1797, un ingénieur nommé Fabre, dans un ouvrage intitulé : *Essai sur la théorie des torrens et des rivières*, donna la description complète du régime de ces cours d'eau, mais sans indiquer aucun moyen pour en atténuer les ravages. Plus tard, M. Ladoucette, préfet des Hautes-Alpes sous l'empire, publia un *Essai sur la topographie des Hautes-Alpes*. Sous la restauration, un autre préfet, M. Dugied, adressa au ministre un mémoire sur le *Boisement des Basses-Alpes*, dans lequel il insiste sur la nécessité d'empêcher les communes de dégrader le sol des montagnes par l'abus de la dépaissance. En 1841, M. Surell, ingénieur des ponts et chaussées, aujourd'hui administrateur de la compagnie du Midi, écrivit son *Étude sur les torrens des Hautes-Alpes*, qui, imprimée aux frais de l'état, fut une véritable révélation en ce qu'elle montrait d'une manière saisissante que c'est dans la reconstitution des forêts seulement qu'il faut chercher le salut. Publié peu après les désastreuses inondations de 1840, cet ouvrage fit une profonde impression sur l'opinion publique et décida le gouvernement à préparer un projet de loi sur le reboisement, réclamé d'ailleurs par un grand nombre de conseils généraux. Ce projet, après avoir été remanié plusieurs fois, fut présenté aux chambres et retiré avant la discussion, on ne sait pour quel motif. En 1848, un nouveau projet, dû à l'initiative de M. Dufournel, membre de l'assemblée constituante, n'eut pas plus de succès. Le mal cependant augmentait de jour en jour, si bien que M. de Bouville, préfet des Basses-Alpes, avait pu dire, dans un rapport adressé au ministre, le 17 mars 1853 : « Si des mesures promptes et énergiques ne sont pas prises, il est presque permis de préciser le moment où les Alpes françaises ne seront plus qu'un désert. La période de 1851 à 1856 amènera une nouvelle diminution dans le chiffre de la population. En 1862, le ministre constatera une nouvelle réduction continue et progressive dans le chiffre des hectares consacrés à la culture, chaque année aggravera le mal, et dans un demi-siècle, la France comptera des ruines de plus et un département de moins (1). »

(1) Ces prédictions se sont réalisées à la lettre. Le chiffre de la population, qui pour les deux départemens des Basses-Alpes et des Hautes-Alpes était en 1851 de 285,108 habitans, est tombé en 1856 à 279,226; en 1862, à 271,468; en 1866, à 265,117; en 1872, à 258,230; en 1876, à 255,260. Par une progression continue, qui prouve une diminution constante des moyens d'existence, la population de ces deux départemens s'est réduite en vingt-cinq années de 30,000 habitans, c'est-à-dire du neuvième environ du chiffre primitif.

Les choses en restèrent là jusqu'en 1860. A la suite de la fameuse lettre de l'empereur, connue alors sous le nom trop mensonger de *programme de la paix*, à la suite peut-être aussi d'une étude que nous avons publiée ici même (1) à l'occasion des inondations de 1856, M. de Forcade la Roquette, directeur-général de l'administration des forêts, prépara un projet de loi sur le reboisement des montagnes qui, plus heureux que les précédens, fut voté par le corps législatif et par le sénat. Le gouvernement d'alors avait sur les chambres une action assez forte pour leur imposer ses volontés et briser les résistances que pouvaient lui opposer les coalitions d'intérêts. Plût à Dieu qu'il ne l'eût exercée jamais que pour des mesures comme celle-ci!

Quoi qu'il en soit, la loi de 1860 avait fait passer la question du domaine de la théorie dans celui de la pratique. Elle n'était, à proprement parler, qu'une loi d'essai qui porte l'empreinte évidente de la préoccupation de l'administration de ne pas froisser les intérêts des populations des montagnes et de mettre à l'exercice du pâturage le moins de restrictions possible (2). En voici les principales dispositions.

Les travaux de reboisement sont facultatifs ou obligatoires. Dans le premier cas, l'état subventionne, soit par des primes en argent, soit par des distributions de graines et de plants, les communes ou les particuliers qui les ont entrepris. Dans le second, c'est-à-dire lorsque l'intérêt public est en jeu, l'état détermine le périmètre des terrains sur lesquels les travaux devront être exécutés; après un décret rendu en conseil d'état, il met en demeure les propriétaires de procéder au reboisement et, en cas de refus de leur part, exécute lui-même les travaux. Lorsque ces terrains appartiennent à des particuliers, l'état peut les acquérir soit à l'amiable, soit par voie d'expropriation; lorsqu'ils appartiennent aux communes, il peut s'en emparer d'office, mais il est tenu de les restituer, soit contre le remboursement des avances faites par lui, soit contre l'abandon de la moitié de l'étendue reboisée et sur laquelle les communes conservent d'ailleurs un droit de parcours pour leurs troupeaux. Pour accentuer encore son caractère de conciliation, la loi stipule que le reboisement ne pourra annuellement

(1) Voyez, dans la *Revue* du 1er février 1859, *le Reboisement des montagnes et le Régime des eaux*.

(2) Des lois analogues viennent d'être promulguées en Italie et en Espagne, où, comme en France, on a reconnu la nécessité de reboiser les montagnes dénudées; mais il est à craindre qu'elles n'y restent longtemps lettre morte, à cause de l'incurie des populations et de l'insuffisance du service forestier.

porter sur plus du vingtième de la contenance comprise dans chaque périmètre.

Ces dispositions, si modérées qu'elles fussent, n'en soulevèrent pas moins de la part des intéressés de vives réclamations, à cause des restrictions qu'elles imposaient forcément à l'exercice du pâturage, et c'est pour y répondre que le gouvernement présenta la loi de 1864, qui autorise, dans l'intérieur des périmètres, à remplacer le reboisement par le regazonnement. On espérait pouvoir ainsi reconstituer les terrains dégradés des montagnes et améliorer les pâturages existans, tout en diminuant l'étendue des parties à remettre en bois. Mais les résultats obtenus n'ont pas répondu à cette attente, car on ne peut créer des pâturages à volonté, et le pût-on, ils seraient impuissans soit à empêcher la formation des torrens, soit à éteindre ceux qui existent. Il a donc fallu en revenir au reboisement prescrit par la loi de 1860, et c'est sous l'empire de celle-ci que les travaux entrepris jusqu'ici ont été exécutés.

Aussitôt cette loi promulguée, l'administration forestière s'est mise à l'œuvre avec une ardeur qui n'a pas étonné ceux qui connaissent le personnel d'élite dont elle est composée. Pénétrés de la grandeur de l'entreprise dont ils étaient chargés, ayant la conscience de l'immense service qu'ils étaient appelés à rendre au pays, gardes et agens, du haut en bas de l'échelle hiérarchique, ont montré dans cette circonstance une abnégation, un courage, une persévérance d'autant plus méritoires que leurs efforts devaient être obscurs et qu'ils n'avaient à en attendre ni récompense, ni renommée. Ils se trouvaient en présence d'une œuvre grandiose, mais absolument nouvelle, pour l'accomplissement de laquelle ils n'avaient ni guide, ni tradition; ils avaient non-seulement à vaincre les obstacles matériels, mais à triompher des résistances morales qu'ils rencontraient chez ceux-là même qui auraient dû leur prêter leur concours. Dans leur lutte contre les forces aveugles de la nature, ils avaient à ménager les intérêts souvent mal compris des populations, s'ils ne voulaient échouer complétement. Malgré les tâtonnemens inévitables des premières années, ils furent à la hauteur de leur tâche. Passant des mois entiers dans la montagne, sans autre abri qu'une tente ou qu'une baraque en planches, ils étudiaient le régime des torrens, en levaient les plans et préparaient les travaux à entreprendre pour en arrêter les ravages, ne reculant devant aucune peine pour répondre à la confiance qu'on avait mise en eux. Dès le début, M. Parade, directeur de l'école forestière, puis M. Mathieu, professeur d'histoire naturelle, furent envoyés dans les Alpes pour étudier les méthodes à employer. Dans les rapports qu'ils publièrent à cette occasion, ils posèrent les prin-

cipes généraux qui devaient guider l'administration dans cette entreprise. Plus tard, M. Marchand, garde général des forêts, reçut la mission d'aller en Suisse examiner les travaux du même genre exécutés dans ce pays et rapporta de ce voyage des observations très précieuses qui furent consignées dans un mémoire des plus intéressans. D'un autre côté, deux agens supérieurs de l'administration, M. Costa de Bastelica, ancien conservateur des forêts à Gap, et M. Demontzey, d'abord inspecteur à Nice, aujourd'hui conservateur à Aix, se consacrèrent tout entiers à l'œuvre du reboisement. Ils passèrent dans les Alpes la plus grande partie de leur carrière administrative, surveillant eux-mêmes les travaux et dirigeant les agens sous leurs ordres; c'est à eux qu'on doit en grande partie les remarquables résultats obtenus jusqu'ici. A la suite d'un concours ouvert par l'administration, M. Demontzey écrivit un volumineux mémoire (1) qui fut publié aux frais de l'état et qui expose la théorie complète des procédés d'exécution. C'est en quelque sorte un manuel pratique qui énumère toutes les difficultés en présence desquelles on peut se trouver et qui indique les moyens de les surmonter. La traduction qui vient d'en être faite en allemand, par ordre du gouvernement autrichien, donne la mesure de l'estime que cet ouvrage s'est acquise à l'étranger.

La première question qui se présente, quand on se trouve en présence d'une montagne ravinée, est celle du tracé du périmètre des terrains à restaurer. On ne saurait évidemment se limiter aux berges des torrens et du bassin de réception, car ces berges, incessamment minées par le bas et toujours en mouvement, continueraient par leurs éboulemens à élargir le bassin de réception si les terres voisines n'étaient elles-mêmes fixées par la végétation. M. Surell a indiqué, dès 1841, les règles à suivre, et l'expérience en a confirmé la justesse.

« On commencerait, dit-il, par tracer sur l'une et l'autre des deux rives du torrent une ligne continue qui suivrait toutes les inflexions de son cours, depuis son origine la plus élevée jusqu'à la sortie de la gorge. La bande comprise entre chacune de ces lignes et le sommet des berges formerait ce que j'appelle une zone de défense. Les zones des deux rives se rejoindraient dans le haut, en suivant le contour du bassin, et borderaient ainsi le torrent dans toute son étendue, de même qu'une ceinture. Leur largeur, variable avec les pentes et avec la consistance du terrain, serait d'environ 40 mètres dans le bas, mais elle croîtrait rapidement à mesure que

(1) *Étude sur les travaux de reboisement et de gazonnement des montagnes*, par M. Demontzey.

la zone s'élèverait dans la montagne et finirait par embrasser des espaces de 400 et 500 mètres. Ce tracé s'appliquerait non-seulement à la branche principale du torrent, mais encore aux divers torrens secondaires qui s'y déversent. Il s'appliquerait encore aux ravins que reçoit chacun de ces torrens et, poursuivant ainsi une branche après l'autre, il ne s'arrêterait qu'à la naissance du dernier filet d'eau. » Comme ces zones de défense iraient en s'élargissant de bas en haut, elles arriveraient vers les sommets à se toucher et à se confondre, de façon à former une bande continue dans la partie supérieure, et à n'y pas laisser une place vide.

Une fois le périmètre des terrains à reboiser déterminé, la première mesure à prendre est d'y interdire le pâturage, afin de permettre au sol désagrégé par le piétinement des moutons de se raffermir et à la végétation herbacée de reprendre son empire. On provoque ce résultat en recépant tous les arbustes qui croissent sur ces terrains, en plantant par bandes horizontales, distantes de 2 mètres environ, des boutures de saule, destinées à retenir les terres sur des talus presque verticaux et en semant dans les intervalles des graines fourragères. Concurremment avec ces opérations préliminaires, qui n'ont d'autre objet que de préparer le sol à recevoir plus tard les essences forestières, on attaque le torrent lui-même au moyen de travaux d'art destinés à en ralentir le cours, à arrêter les matériaux qu'il charrie et à empêcher les affouillemens des berges. On emploie pour cela des clayonnages et des barrages qu'on construit au travers du lit, en suivant le torrent jusque dans ses moindres ramifications. C'est généralement par les parties supérieures qu'on commence, là où les eaux, n'ayant pas encore acquis toute leur puissance, sont plus facilement retardées dans leur course et où les matières en suspension, encore peu abondantes, peuvent être retenues par des ouvrages peu importans; on entrelace autour de piquets plantés dans le ravin des branches de saule et de coudrier encore vertes qui font l'effet de boutures, prennent racine dans le sol et forment ainsi un obstacle vivant se perpétuant de lui-même. Lorsque ces clayonnages sont suffisamment rapprochés, ils transforment le ravin en un véritable escalier, grâce auquel les eaux, amortissant leur violence à chaque marche, n'ont plus la force nécessaire pour entraîner les terres et arrivent presque claires dans le fond du bassin de réception.

Dans les parties inférieures, là où le torrent plus fort a une action destructive plus grande, il faut des moyens plus énergiques. On a recours dans ce cas à des barrages en maçonnerie encastrés dans les berges, assis sur un radier et traversés dans la partie inférieure par un canal voûté appelé *pertuis*, qui permet l'écoulement de l'eau

dans les crues ordinaires. Ces barrages ont pour effet de retenir les blocs de rochers arrachés de la montagne, de créer des atterrissemens, de briser la chute du torrent et d'en diminuer la violence en élargissant son lit. Quelques-uns de ces barrages sont de véritables œuvres d'art, il en est qui ont jusqu'à 10 mètres de hauteur et qui ont coûté de 40,000 à 50,000 francs à établir. Nous ne pouvons entrer ici dans les détails d'exécution qui varient dans chaque cas particulier, puisque chaque torrent a son régime spécial et qu'il faut s'inspirer des circonstances pour en triompher. Les agens forestiers chargés de ces travaux, surtout MM. Costa de Bastelica et Demontzey, se sont montrés des ingénieurs de premier ordre et ont attaché leur nom à des ouvrages qui excitent l'admiration de tous ceux qui sont en état d'apprécier les difficultés en présence desquelles ils se trouvaient.

Ce n'est que lorsque les terres sont raffermies et le torrent maîtrisé qu'on peut entreprendre le reboisement proprement dit. Pour cet objet, on a dû créer, à proximité des travaux, des pépinières renfermant les essences les mieux appropriées à la nature du sol et au climat. Dans les parties les plus élevées, c'est le pin cembro et le mélèze qui réussissent le mieux; dans la région intermédiaire, le pin noir d'Autriche convient dans les terrains calcaires, et le pin sylvestre dans les autres; enfin dans la zone inférieure, c'est aux essences feuillues, comme le chêne et l'orme, qu'il faut donner la préférence. Sur les rampes arides des montagnes du littoral, on s'en tient au pin d'Alep et au pin maritime, qui peuvent résister aux longues sécheresses de la région méditerranéenne. On a souvent recours aussi à diverses espèces d'arbustes et d'arbrisseaux, dont les racines traçantes sont merveilleusement propres à la fixation des terres, et dont la végétation rapide peut donner un premier abri au sol dénudé.

Le travail même de la plantation est exécuté par des ouvriers placés sur deux lignes distantes d'un mètre l'une de l'autre. Les ouvriers de la première ligne ouvrent, en commençant par le haut de la montagne, les trous dans lesquels ceux de la seconde introduisent les jeunes plants et qu'ils referment en piétinant le sol. Ils continuent ainsi en descendant à reculons, de façon à garnir les pentes sans laisser aucun vide. Protégés contre les ardeurs du soleil par les herbes précédemment semées, par les boutures de saule déjà enracinées, les jeunes plants ne tardent pas à végéter avec vigueur et à recouvrir d'un manteau de verdure les pentes dénudées et ravinées de la montagne.

A la suite de la loi de 1864, on a essayé, ainsi que nous l'avons dit, de substituer, dans l'intérieur des périmètres, le gazonnement

au reboisement; mais on a dû y renoncer, parce que les effets obtenus ne répondaient pas suffisamment au but à atteindre, qui est la fixation des terres et la consolidation des berges. Ce n'est que dans les parties supérieures des montagnes, au-dessus de la zone forestière, que le gazonnement peut avoir quelque utilité, au point de vue de l'amélioration des pâturages, car c'est là seulement que les herbes forment de véritables pelouses. Plus bas, les plantes herbacées n'appartiennent plus aux mêmes espèces, elles végètent par touffes et ne protègent plus le sol; et quand, pendant l'été, c'est-à-dire pendant la saison des orages, elles sont desséchées par le soleil, elles sont incapables d'opposer à l'action de l'eau la moindre résistance.

Tels sont les procédés au moyen desquels on est arrivé à éteindre quelques-uns des torrens les plus dangereux. Cela n'a pas été toutefois sans difficultés, car, le plus souvent, les communes se montrèrent très hostiles à ces travaux, qui restreignaient momentanément leur jouissance, et l'on a même dû, dans plusieurs circonstances, avoir recours à la force armée. Ce cas s'est notamment présenté lorsqu'il s'est agi du torrent de Vachères, l'un des plus grands et des plus violens des Alpes. Débouchant sur la rive gauche de la Durance, à 1,500 mètres en aval d'Embrun, ce torrent occupe le fond d'une grande vallée dont les versans ont environ 3,000 mètres d'altitude. Le bassin de réception, dont l'étendue n'a pas moins de 6,000 hectares, comprend plusieurs communes dont l'existence même est menacée au moment des crues. Celles-ci sont prolongées et terribles, surtout lorsque les neiges accumulées dans les parties supérieures fondent subitement sous l'action des pluies du printemps; les eaux alors, coulant entre des berges de plus de 100 mètres de hauteur, qu'elles minent par le pied et qui s'écroulent avec fracas, entraînent avec elles des masses énormes de boues, de sable et de rochers, et se répandent dans la vallée de la Durance en détruisant les routes et les ponts et en formant un immense cône de déjection de plusieurs kilomètres d'étendue. Le sol de la montagne, crevassé de tous côtés, expose les cultures et les habitations à être entraînées par le courant. Il était impossible de laisser les choses dans cet état, et dès la promulgation de la loi on s'occupa de fixer le périmètre des terrains à reboiser et à consolider. Il semble qu'en présence des dangers qu'elles couraient les communes eussent dû se montrer favorables à cette opération; il n'en fut rien. L'une d'elles, il est vrai, celle de Baratier, ne s'y montra pas hostile; mais les deux autres, celle des Orres et celle de Saint-Sauveur, firent une opposition des plus vives. Néanmoins on passa outre et, dès 1864, les travaux commencèrent.

Tout alla bien pendant quelques jours, mais bientôt les populations de ces deux villages se ruèrent sur les chantiers et forcèrent les ouvriers à les abandonner. Le sous-préfet, qui vint sur les lieux, vit son autorité méconnue et dut se retirer. Le juge d'instruction, bien qu'escorté par la gendarmerie, dut en faire autant et laisser entre les mains des émeutiers les prisonniers qu'il avait d'abord fait arrêter. L'agitation ne se calma que sur une dépêche arrivée de Paris, annonçant que l'opération serait suspendue jusqu'après la promulgation de la loi sur le gazonnement. Cependant, pour sauver le principe d'autorité, quelques-uns des meneurs furent poursuivis et condamnés à plusieurs mois de prison, mais graciés peu après. En 1865, les travaux furent repris sur la commune de Baratier, avec le consentement des habitans, et continués les années suivantes, malgré l'opposition des conseils municipaux. En 1867, on fit mettre en défends, c'est-à-dire à l'abri du pâturage, une partie des terrains des communes d'Orres et de Saint-Sauveur, compris dans le périmètre, et, grâce à la prudence et à la fermeté qu'on déploya, on réussit à retourner si complètement l'opinion que les plus opposans durent reconnaître l'utilité de cette mesure. Les ouvrages d'art exécutés dans le lit du torrent, nécessitant de nombreux ouvriers, attirèrent les habitans, et les salaires qu'ils y gagnèrent leur permirent de traverser sans trop souffrir plusieurs années de mauvaises récoltes. Une fois les difficultés morales vaincues, on vint facilement à bout, par les procédés que nous avons indiqués, des difficultés matérielles, si bien qu'aujourd'hui le bassin de réception, recouvert de végétation, ne se ravine plus et que le torrent peut être considéré comme éteint, puisque le cône de déjection, au lieu de s'augmenter, se creuse de lui-même en encaissant le lit. Autrefois la terreur du pays, il a été transformé, moyennant une dépense d'environ 120,000 francs, en une rivière inoffensive (1).

Les mêmes résultats ont été obtenus partout où des travaux de même nature ont été entrepris, ainsi que le constate M. Gentil, ingénieur en chef des ponts et chaussées, dans un rapport cité par M. Cézanne (2). « L'aspect de la montagne, dit-il, a brusquement changé; le sol a acquis une telle stabilité que les violens orages de 1868, qui ont provoqué tant de désastres dans les Hautes-Alpes, ont été inoffensifs dans les périmètres régénérés.

« La montagne en peu de temps est devenue productive; là où quelques moutons pouvaient à peine vivre en détruisant tout, on voit des herbes abondantes susceptibles d'être fauchées. Ce mode

(1) *Compte-rendu des travaux de reboisement de 1867 et 1868.*
(2) *Étude sur les torrens des Hautes-Alpes,* tome II.

de mise en valeur est remarquable, en ce sens qu'il fournit aux populations ce dont elles ont le plus besoin et le leur fournit à bref délai. Les populations des Hautes-Alpes sont essentiellement pastorales; ce qu'il leur faut, ce sont des ressources pour l'alimentation des troupeaux; elles les trouvent dans les périmètres, soit par les herbes qui seront fauchées, soit par la feuille des frênes et des ormeaux plantés sur les banquettes; de plus, les acacias donneront bientôt des bois qu'on emploiera dans la culture de la vigne.

« Par le fait de la consolidation du sol et de la végétation, les caractères torrentiels, si bien décrits par M. Surell, ont disparu; Les eaux, même en temps de pluie, sont moins troubles; elles sont meilleures pour l'arrosage... En arrivant sur les cônes de déjection, elles ne sont plus chargées de matières et s'encaissent naturellement dans leurs dépôts. En enlevant et en transportant plus loin les menus matériaux, elles mettent à découvert les pierres d'un gros volume et se constituent un lit solide et fixe. Les divagations sont moins à redouter et moins dangereuses, et à peu de frais les riverains peuvent se défendre.

« Mais il importe de citer des exemples et des chiffres. A Sainte-Marthe, on avait étudié, en 1861-1862, un projet de construction sur le cône de déjection. Cette digue, évaluée à 40,000 francs environ, avait pour but de préserver la route impériale n° 94 et les propriétés riveraines contre les envahissemens du torrent. Ces travaux n'étaient en réalité qu'un remède provisoire; la digue eût été, au bout de quelques années, ensevelie sous les déjections. Aujourd'hui, le torrent de Sainte-Marthe est complètement éteint : il ne descend rien de la montagne. Les propriétaires et les ingénieurs ne songent plus à des digues; de simples murs de clôture suffisent pour protéger les terres riveraines.

« Le torrent de Pals, commune de Rizoul, traverse la route n° 4 et la route impériale n° 94. En 1865, j'ai fait étudier le projet des travaux à faire pour endiguer ce torrent, en fixer le lit et le conduire directement au Guil, en évitant la route impériale n° 94 : c'était une dépense de 25,000 francs au moins. Depuis cette époque, le bassin de réception a été régénéré et consolidé; le torrent s'est éteint, le déplacement du lit est devenu inutile, on s'est borné à construire sur la route un aqueduc pour le passage des eaux; un ouvrage de 1,000 francs a suffi là où l'on prévoyait une dépense de plus de 25,000 francs.

« Le torrent de Rioubourdoux, près de Savines, avait une violence excessive ; il charriait beaucoup de matériaux, et l'établissement d'un pont pour le passage de la route impériale n° 94 était

considéré comme une entreprise difficile et incertaine; aussi la traversée du cône de Rioubourdoux s'effectuait à ciel ouvert, et la circulation était interrompue à chaque pluie, à chaque orage. L'administration forestière a mis en défends le bassin de réception et a commencé les travaux de consolidation. Le régime du torrent s'est modifié... et a rendu possible l'exécution de travaux définitifs à moins de frais...

« Ces exemples sont à mon avis très frappans et donnent une mesure des avantages réalisés. Quant aux bénéfices dont profitent les terres situées dans les vallées, près des cônes, ils sont immenses. Non-seulement les propriétaires sont délivrés d'endiguemens coûteux et précaires, mais encore leurs héritages, n'ayant plus à redouter d'être brusquement ensevelis sous les graviers, prennent une valeur certaine. On cultive avec l'espoir assuré de jouir de la récolte. Cette certitude est un bienfait énorme; le propriétaire, comptant sur l'avenir, ne songera pas à s'expatrier. »

Le succès de cette importante opération du reboisement est donc complet, quant aux procédés employés et aux résultats obtenus, et, comme nous le verrons plus loin, il ne dépend que du gouvernement de l'assurer d'une manière définitive, en brisant les obstacles qu'elle rencontre encore. L'administration forestière a été à la hauteur de sa tâche, et le seul reproche qu'on puisse lui faire est d'avoir disséminé ses efforts et ses ressources, au lieu de les avoir concentrés sur une même point. Que l'opération ait été entreprise à la fois dans les différentes chaînes de montagnes, dans les Pyrénées, les Alpes, les Cévennes, c'était tout naturel; mais, dans chacune d'elles, il eût été préférable de circonscrire un bassin tout entier et de ne l'abandonner que lorsqu'il aurait été complètement transformé. Dès 1862, M. Parade, directeur de l'école forestière, avec la sûreté de vues qui le caractérisait, avait indiqué cette marche comme la seule rationnelle. « Des différentes rivières, dit-il dans son rapport, qui sortent de la chaîne des Alpes et dont j'ai suivi le cours plus ou moins longtemps, la Durance est une de celles qui causent les plus grands désastres. Prenant sa source au-dessus de Briançon, elle traverse successivement six départemens sur une longueur de plus de 300 kilomètres, recueille dans son parcours de nombreux affluens, tous torrentueux et alimentés eux-mêmes par une multitude de torrens de montagne de la nature la plus dangereuse et cause première des ravages du fleuve. Le bassin de la Durance me semble donc résumer à la fois, pour la région des Alpes, toutes les difficultés que pourra rencontrer l'œuvre du reboisement des montagnes et toutes les misères auxquelles il s'agit de porter remède.

A ce double titre, il serait le champ d'expériences le plus parfait que l'on pût choisir.

« Poser la question sur un tel terrain, appliquer toutes nos forces à la résoudre complètement et dans un délai relativement court, ne reculer dans cette entreprise devant aucun sacrifice, dans les limites du possible, tel est, selon moi, le meilleur moyen de satisfaire au vœu de la loi. »

Malheureusement ces sages conseils n'ont pas été suivis, et pour avoir voulu frapper les imaginations en se montrant partout à la fois, on s'est exposé à faire méconnaître l'importance de l'œuvre entreprise et à faire douter de son succès.

III.

Nous avons plusieurs fois déjà signalé le pâturage comme la cause principale de la dégradation des Alpes et l'obstacle le plus sérieux à leur restauration ; le moment est venu d'examiner les conditions dans lesquelles il s'exerce et de rechercher les moyens d'en atténuer les désastreux effets.

Les pays de montagne en général et les Alpes en particulier sont des contrées pastorales. L'élève du bétail y est le mode d'exploitation de la terre le plus naturel et la base de l'économie rurale. La place naturelle des pâturages est sur le sommet des montagnes, dans le voisinage des glaciers, au-dessus des limites où la végétation ligneuse est possible; c'est là que l'herbe pousse avec le plus de vigueur et donne aux bestiaux une nourriture abondante et substantielle. Au-dessous, sur les flancs de la montagne, se trouve la zone des forêts; c'est elle qui maintient les terres, empêche les ravinemens et protège contre l'action destructive des torrens les régions inférieures qu'occupent d'ordinaire les villages et les champs labourés. Cette distribution naturelle a, comme nous l'avons dit, trop souvent été bouleversée par l'imprévoyance des populations. La zone des pâturages a été autrefois boisée, et si le gazon a pu y former les magnifiques pelouses qu'on y voit aujourd'hui, c'est qu'il a végété à l'abri des forêts clairiérées de mélèze et de pin cembro, essences des hautes régions qui résistent à des froids de 40 degrés. Les souches nombreuses qu'on rencontre attestent qu'autrefois les arbres ont occupé ce sol aujourd'hui incapable de les nourrir. C'est que la limite supérieure de la forêt descend tous les jours, si bien que, dans le Dauphiné, elle ne s'élève pas aujourd'hui à une hauteur supérieure à 1,800 mètres, après avoir autrefois atteint celle de 2,500 mètres. Ce n'est pas à un changement de climat qu'il faut attribuer ce résultat, c'est à l'homme seul qu'on en est redevable. L'incurie

des montagnards est telle qu'on les voit, pour se chauffer pendant quelques heures, brûler des arbres centenaires et faire brouter à leurs troupeaux de chèvres et de moutons les jeunes plants qui poussent entre les rochers. La nature se lasse de cette lutte journalière et abandonne à la stérilité des espaces jadis couverts de bois. Pendant que le pâtre mord peu à peu sur la lisière supérieure de la forêt, l'habitant de la vallée dentèle les bords inférieurs en poussant ses cultures toujours plus haut sur les pentes. Les champs de seigle et d'avoine plaquent de leurs taches jaunes les versans à des altitudes qu'ils n'auraient jamais dû atteindre et ameublissent un sol qui aurait surtout besoin d'être raffermi.

Les Alpes du comté de Nice empruntent aux Alpes françaises, dont elles sont un rameau, et aux Apennins, auxquels elle se rattachent, le double caractère de grandeur et de tristesse qu'elles offrent aux regards. Aussi élevées que les premières, elles sont aussi déchirées, aussi tourmentées que les derniers. Leurs vastes solitudes ne sont ni égayées par le chant des oiseaux, ni animées par la présence de l'homme. Vus du haut d'un des sommets, les villages épars au fond des vallées semblent, avec les cultures permanentes qui les entourent, des oasis au milieu d'un désert. Cette zone dépouillée de végétation s'étend jusqu'à la limite des forêts et ne laisse apercevoir ni maisons, ni chalets ; les bestiaux y vivent sans abri et les bergers n'ont d'autre refuge que quelques cabanes en pierre sèche. Voilà ce que les défrichemens inconsidérés et les abus du pâturage ont fait d'un coin de terre qui pourrait être un des plus beaux et des plus fertiles du monde (1).

Les prairies se divisent en prairies fauchables et en pâtures dont l'herbe est mangée sur pied. Les premières, suivant l'altitude qu'elles occupent et les soins dont elles sont l'objet, donnent des récoltes plus ou moins abondantes et des foins de plus ou moins bonne qualité. Irriguées et fumées dans les parties inférieures, elles produisent de 8,000 à 10,000 kilogrammes, tandis que, sur les sommets où l'herbe est courte et n'est fauchée qu'une fois, la quantité n'en dépasse pas 800 kilogrammes.

Les pâturages proprement dits se divisent en deux catégories, ceux que les bestiaux ne pâturent que pendant l'été, et ceux qu'ils pâturent pendant le printemps et l'automne. Ces derniers, situés à proximité des habitations, occupent généralement les versans méridionaux, où la neige fond de bonne heure, où l'herbe pousse aux premiers soleils. Aussi, dès le mois de mars, y lâche-t-on les trou-

(1) Voir *les Forêts et les Pâturages du comté de Nice*, par M. Léonide Guiot, 1 vol. in-8°, 1875.

peaux qu'on a dû garder à l'étable pendant l'hiver et qui, affamés par la nourriture insuffisante qu'ils y ont reçue, se jettent avec avidité sur tout ce qu'ils trouvent, arrachent les plantes qu'un sol détrempé par la neige ne retient pas, et creusent sur ce terrain mouvant des sentiers qui l'écorchent. Ils y reviennent en automne quand la neige les a chassés des sommets où ils ont passé l'été; mais comme l'herbe a dans l'intervalle pris de la consistance, ils y font beaucoup moins de mal qu'au printemps. Dans les parties les plus élevées, à 2,000 mètres et au-dessus, sont les pâturages d'été, qui sont ou affectés aux troupeaux indigènes, ou loués à des bergers étrangers dits *transhumans*. Ils produisent une herbe courte, serrée et forment par l'enchevêtrement des racines une espèce de feutre épais. Comme ils ne sont pâturés que de juin en octobre, ils ne sont pas exposés aux mêmes dégâts que les pâturages de printemps et sont en bien meilleur état, surtout lorsqu'on a soin de limiter le nombre des animaux qu'on y envoie.

Les troupeaux admis au parcours sont de quatre sortes : 1° les vaches; 2° les chèvres; 3° les moutons indigènes; 4° les moutons transhumans. Dans les Alpes françaises, le pâturage des vaches est l'exception, tandis que, dans les Alpes suisses, surtout dans les cantons du centre, il est général, et c'est ce qui explique la différence de l'état des montagnes dans les deux pays. Les pâturages alpestres ou alpages, surtout lorsqu'ils appartiennent à des particuliers, y sont l'objet de soins qu'on ne leur donne pas chez nous. Les troupeaux de vaches, guidés par l'une d'entre elles, munie d'une clochette, et accompagnés de pâtres, escaladent les cimes dès que la neige a disparu, ils s'arrêtent d'abord aux alpages inférieurs pour s'élever peu à peu à mesure que l'herbe recouvre le sol. Chaque soir, les bêtes rentrent au chalet, où leur lait est immédiatement transformé en fromages. C'est là le revenu principal, et comme chaque pâturage ne peut nourrir qu'une quantité déterminée d'animaux, le rendement diminue si on en exagère le nombre.

On a dit que la chèvre est la vache du pauvre, et grâce à ce vieux proverbe, on la tolère presque partout, malgré les dégâts qu'elle occasionne et que personne ne conteste. Ces dégâts sont tels que le code forestier a interdit absolument l'introduction de ces animaux dans les forêts, tout en leur laissant l'accès des montagnes, où ils détruisent toute végétation. Les produits qu'ils donnent sont si peu en rapport avec les ravages qu'ils commettent, qu'ils devraient être considérés comme une espèce à anéantir.

C'est le mouton qui est surtout l'animal des Alpes françaises, sans qu'aucune circonstance particulière justifie ce choix, puisque certaines communes se livrent avantageusement à l'élève du gros

bétail et produisent des fromages renommés. Le pâturage des bêtes à laine n'a fait jusqu'ici l'objet d'aucune disposition législative dans les terrains non soumis au régime forestier, et comme, quoique interdit en principe, il est toléré dans ces derniers, il est exercé à peu près partout sans règle, ni mesure.

Les troupeaux de moutons sont divisés en troupeaux *de pays* et en troupeaux *transhumans*. Les premiers, qui appartiennent aux habitans, comprennent les animaux qui ont passé l'hiver à l'étable et ceux qui, achetés au printemps, doivent être revendus à l'automne. Ils dévorent l'herbe nouvelle à mesure que la neige en fondant la découvre, et dénudent le sol détrempé d'autant plus rapidement qu'ils sont plus nombreux. Ils appartiennent pour la plupart à des personnes riches et influentes qui, pour en tirer profit, ne craignent pas de surcharger les pâturages communaux au risque de les ruiner. Aussi ces derniers, abandonnés à l'incurie des assemblées communales, sont-ils en général en bien plus mauvais état que les pâturages particuliers, beaucoup plus ménagés.

Les moutons transhumans viennent des plaines de la Crau, qu'ils abandonnent quand le soleil a brûlé les herbes qu'ils y trouvaient jusqu'alors; ils arrivent en masse vers le 15 juin et sont dirigés par un pâtre vers la montagne qu'il a louée. Ils appartiennent à une race de métis mérinos, petite, robuste et produisant une viande et une laine estimées; ils sont sobres, rustiques et habiles à trouver leur nourriture dans la plaine au milieu des cailloux qu'ils écartent avec leur museau; conservant la même habitude dans la montagne, ils broutent l'herbe jusqu'à la racine, grattent la terre avec leurs ongles et ne laissent rien que le sol nu partout où ils ont passé. Cependant, malgré leur voracité, ils font peut-être moins de mal que les moutons de pays, parce qu'ils arrivent plus tard. Le nombre de ces animaux tend depuis quelques années à diminuer, et il n'est plus guère aujourd'hui que la moitié de ce qu'il était il y a vingt ans. Cette échelle décroissante donne la mesure de la rapidité avec laquelle s'accomplit la dénudation des montagnes (1).

(1) Dans un rapport très bien fait, M. Roux, sous-inspecteur des forêts à Grenoble, produit des chiffres qui peuvent donner une idée de la progression continue de la dégradation des pâturages et des dangers qui en sont la conséquence. « L'arrondissement de Grenoble, dit-il, comprend en chiffres ronds 400,000 hectares, dont 85,000 sont en pâturages. Sur ces derniers, 79,330 hectares appartiennent à 112 communes; 1,350 hectares à l'hospice civil de Grenoble et 4,300 à des particuliers. Le tiers des pâturages communaux sont loués à des pâtres de la Provence, les deux autres tiers sont affectés à la jouissance en commun des habitans. Sur l'ensemble de ces pâturages vivaient en 1868, 146,000 moutons, 8,000 vaches et 7,000 chèvres; ce qui, en comptant une vache pour 3 moutons, représente un peu plus de 2 moutons par hec-

Puisque c'est à l'insuffisance de la nourriture qu'ils reçoivent pendant l'hiver qu'il faut surtout attribuer les ravages que les troupeaux indigènes causent aux pâturages du printemps, il serait désirable de voir les populations abandonner les montagnes, descendre dans les vallées et chercher, en augmentant la provision fourragère à conserver les animaux le plus longtemps possible dans les bergeries pour ne les lâcher que lorsque l'herbe a pris une certaine consistance et que le sol s'est raffermi. C'est à accroître le rendement des prairies fauchables par des fumures et des irrigations que devraient tendre tous leurs efforts, et les encouragemens que l'état donnerait pour cet objet faciliteraient singulièrement l'œuvre du reboisement.

Le salut des montagnes dépend donc en grande partie de la prospérité des cultures dans les régions inférieures et des progrès agricoles qui y sont réalisés. Si la plaine de la Crau était convenablement cultivée, elle produirait de quoi nourrir pendant toute l'année dix fois autant d'animaux qu'aujourd'hui, sans qu'il soit nécessaire de les envoyer ravager les Alpes pour assurer leur subsistance pendant l'été. Les irrigations qu'on cherche à développer dans tous ces départemens étendront donc leurs bienfaits jusque dans la région montagneuse, bien au-delà des points sur lesquels elles auront été effectuées.

De tous les progrès le plus désirable est certainement la substitution de la race ovine par la race bovine. On se rappelle les clameurs qui se sont élevées lors de la présentation du nouveau tarif des douanes et l'agitation que les protectionnistes ont cherché à provoquer à cette occasion dans le public. Un des argumens sur lesquels ils insistaient le plus pour prouver que les traités de commerce avaient ruiné l'agriculture française, est la diminution du nombre des moutons constatée par les dernières statistiques. Il est regrettable qu'il ne se soit trouvé personne pour leur répondre que le mouton, lorsqu'on n'a en vue que la production de la laine, est surtout l'animal de la culture nomade et rudimentaire. C'est dans les contrées pauvres, sur les sols peu fertiles, dans les pays

tare. Ce chiffre, quoique peu élevé, était déjà jugé exagéré en 1868, tant les pâturages étaient en mauvais état. Depuis lors, malgré la crise qui pese sur l'industrie du mouton, le mal n'a fait que s'accroître, et des plaintes vives s'élèvent de toutes parts contre les ravages des eaux provenant des hauts sommets. Ainsi, c'est le ministre des travaux publics qui, sur le rapport des ingénieurs, constate l'exhaussement graduel du lit de la Romanche, affluent du Drac, exhaussement qui constitue une menace formidable pour les cultures, les voies de communication et les villages de la vallée ; c'est la ville de Grenoble qui, pour se garantir des inondations, fait dresser des projets de travaux de défense dont l'évaluation se chiffre par millions. » — Si tel est l'état du plus fertile arrondissement de la région des Alpes, que faut-il penser des autres?

de landes et de bruyères, comme étaient autrefois la Bretagne, la Sologne, les Alpes, l'Algérie, que les moutons sont à leur véritable place, parce qu'ils peuvent s'y nourrir des produits naturels, et que, sans aucun soin, ils donnent, bon an mal an, un revenu certain. Mais lorsque les terres se défrichent, lorsque les prairies artificielles remplacent la bruyère et l'ajonc, lorsque l'abondance des capitaux permet l'emploi d'amendemens et l'usage d'instrumens perfectionnés, ils doivent céder le pas à la race bovine, plus exigeante, mais aussi plus productive. Ce n'est pas à dire que le mouton doive être exclu de toute exploitation bien conduite et chassé des pays bien cultivés; loin de là, il conviendra toujours que chaque ferme, même la mieux tenue, ait son troupeau, pour tirer parti des herbes inutiles ou des récoltes qu'on ne pourrait utiliser autrement; mais il n'est plus dans ce cas qu'un accessoire de l'exploitation et non la base fondamentale du revenu annuel, à moins cependant qu'il ne s'agisse d'un élevage spécial pour la production de la viande. Ainsi, à y regarder de près, la diminution du nombre des moutons serait plutôt un signe de prospérité agricole qu'un signe de décadence, et, dans les Alpes notamment, ce serait un immense bienfait que de les voir complètement disparaître pour être remplacés par des vaches; non seulement, les pâturages s'en trouveraient mieux, puisque celles-ci coupent l'herbe au lieu de l'arracher et qu'elles tassent le sol avec leurs larges pieds au lieu de le raviner, comme font les moutons avec leurs ongles pointus, mais les habitans y gagneraient un notable accroissement de revenu. D'après M. Marchand, une vache, qui demande pour son estivage 1 hect. 81, rapporte en moyenne 53 fr. 58, tandis que les moutons, au nombre de 3,62, qui pourraient vivre sur la même étendue, ne produiraient que 10 fr. 86. C'est donc un bénéfice de 43 fr. en faveur de la première. Frappée de cet avantage, l'administration forestière fait tous ses efforts pour décider les habitans à substituer dans les pâturages des Alpes le gros bétail au petit. Elle a institué sur différens points des fruitières analogues à celles qui existent dans le Jura, et qui sont, comme on sait, des associations pastorales dont l'objet est l'exploitation en commun et la vente, sous forme de beurre ou de fromage, du lait fourni par les vaches réunies en troupeaux. Elle dépense pour cela environ 65,000 francs par an; mais ici encore elle a à lutter contre l'inertie des montagnards et la rapacité de ceux qui exploitent leur ignorance. Dans les Alpes cependant, ces institutions commencent à prospérer et tendent à prendre un certain développement. Il n'en est pas de même dans les Pyrénées, où les populations sont plus réfractaires. Il serait très désirable que les sociétés d'agriculture locales prêtassent leur con-

cours à cette œuvre; elles inspireraient moins de défiance que les agens forestiers et triompheraient plus facilement des préjugés ou des résistances des paysans.

En attendant que ces améliorations naturelles se produisent, les montagnes continuent à se dégrader, malgré la loi de 1860, qui avait précisément pour objet de les restaurer, puisque, par un inconcevable oubli, les auteurs de cette loi ont omis d'y comprendre la réglementation du pâturage. L'idée ne leur est pas venue qu'il fallait chercher à prévenir le mal là où il n'existe pas encore, avant d'y porter remède lorsqu'il s'est déjà produit. Laissant les troupeaux vaguer en liberté, ils ne les ont exclus que d'une partie des terrains compris dans les périmètres à reboiser, en fixant à un vingtième de la contenance de ceux-ci l'étendue maxima sur laquelle pourront annuellement être exécutés les travaux. Ces ménagemens excessifs ont porté leurs fruits, et pendant que sur certains points on parvenait, avec beaucoup d'efforts, à éteindre les torrens, il s'en formait de nouveaux sur d'autres points, si bien qu'aujourd'hui la situation est pire peut-être qu'en 1860. On ne saurait arriver à un résultat utile sans réglementer le pâturage, et cette mesure a été reconnue si nécessaire qu'on l'a introduite dans le récent projet de loi soumis au sénat. C'est une mesure de salut public qu'il faut imposer aux populations sans se laisser émouvoir par les clameurs et les oppositions intéressées. Il ne faut pas perdre de vue que, si la diminution du nombre des troupeaux lèse quelques intérêts, ces troupeaux eux-mêmes mettent à néant d'autres richesses bien autrement précieuses; que ce n'est pas, comme on le dit, aux ressources du pauvre qu'on porterait atteinte dans cette circonstance, et qu'on se bornerait à mettre fin aux abus de ceux qui exploitent à leur profit les biens communaux. Des essais de réglementation ont, il est vrai, été tentés depuis 1860; mais, émanant de l'autorité préfectorale et dépourvus de toute sanction pénale, les règlemens sont le plus souvent restés une lettre morte. Le but à atteindre est l'institution d'une espèce de *régime pastoral*, jouant pour les pâturages communaux un rôle analogue à celui du régime forestier pour les forêts communales; et c'est l'administration forestière seule qui est à même d'en assurer l'application, car seule elle a les moyens d'exercer un contrôle sur la fixation des taxes (1), sur le nombre des animaux admis au parcours et sur l'état des parties à y affecter.

(1) La diversité des taxes en usage est extrême; celles-ci varient de 0 fr. 60 à 1 fr. pour les moutons, de 1 fr. à 1 fr. 25 pour les chèvres et de 0 fr. 75 à 1 fr. 50 pour les vaches; il n'y a aucune règle à cet égard, et les conseils municipaux sont maîtres absolus en cette matière.

Le territoire de chaque commune devrait être divisé en plusieurs zones, de façon à assigner des cantons spéciaux à chaque catégorie d'animaux. Ainsi, il convient de réserver aux moutons hivernés les terrains qui sont le plus à proximité des habitations; aux moutons de commerce et aux moutons transhumans, ceux des régions supérieures, et au gros bétail ceux dont la pente est faible et l'accès facile. Le nombre des animaux serait rigoureusement limité par la possibilité, pour les pâturages, de les nourrir sans se dégrader, et devrait au maximum être porté à trois moutons ou une vache par hectare. Quant aux terrains ruinés, ils seraient mis en défends jusqu'à ce que la végétation y eût repris son empire. Si on laisse les communes maîtresses d'elles-mêmes, avant vingt ans tous les pâturages de la haute montagne seront transformés en rochers, les cultures inférieures auront disparu sous les déjections des torrens, et les populations auront abandonné un pays qui ne pourra plus les faire vivre.

IV.

L'œuvre de la restauration des Alpes est complexe et comprend des mesures de deux ordres différens, des mesures curatives et des mesures préventives. Il faut, d'une part, remédier au mal existant en provoquant l'extinction des torrens actuels; d'autre part, empêcher le mal de se produire en évitant, par la réglementation du pâturage, la formation de nouveaux torrens. Nous avons vu que l'administration forestière, en ce qui concerne la première partie de cette tâche, avait rempli sa mission aussi complètement que les moyens mis à sa disposition le lui avaient permis. Si donc l'étendue des terrains reboisés jusqu'ici dans la région des Alpes ne comprend encore que 16,200 hectares environ, quand celle des terrains à reboiser dans les seuls départemens de l'Isère, de la Drôme, des Hautes et des Basses-Alpes, s'élève à 200,000 hectares, ce n'est pas à elle qu'il faut s'en prendre, mais à l'insuffisance de la loi qui, entravant ses efforts, ne lui a pas permis de faire davantage. Si l'on ne se décide pas à prendre un parti énergique, il faudrait, à raison de 800 hectares par an, environ trois siècles pour terminer l'œuvre entreprise; mais bien avant ce moment, toute la région des Alpes serait transformée en désert (1).

(1) D'après le dernier compte-rendu, le nombre des périmètres décrétés d'utilité publique, dans la région des Alpes, s'est élevé à 119, englobant une étendue totale de 90,023 hectares, sur lesquels 16,240 hectares ont été reboisés et 1,173 hectares regazonnés. Les dépenses faites par l'état, tant pour travaux que pour indemnités de pâturage, se sont élevées à 8,180,208 fr. 70.

L'étendue totale des terrains reboisés dans les diverses régions montagneuses de la

Nous venons de montrer la nécessité de réglementer le pâturage pour empêcher les montagnes de se dégrader davantage; il nous reste à examiner à quelles conditions elles peuvent être restaurées. Les auteurs de la loi de 1860 avaient divisé les travaux de reboisement en facultatifs et en obligatoires, et comptaient, pour en exécuter la plus grande partie, sur l'initiative des communes et des particuliers. Ils pensaient que des primes et des subventions seraient un stimulant suffisant pour décider les propriétaires à replanter les terrains qu'ils avaient laissés se dénuder, et, s'ils admirent le principe de l'expropriation et l'exécution par l'état, ce ne fut qu'à titre d'exception : c'était là une erreur capitale.

Les propriétaires n'ont intérêt à reboiser que les terrains qui, situés à proximité des débouchés, leur donneront, une fois transformés en forêts, des revenus assurés, et non ceux qui, éloignés des centres et d'une exploitation difficile, ne pourront jamais les indemniser des sacrifices qu'ils auront coûtés. Or ce sont précisément ces derniers qu'au point de vue de l'extinction des torrens il serait le plus nécessaire de replanter. C'est effectivement dans les départemens où le reboisement présente au plus haut degré le caractère d'urgence, c'est-à-dire dans les Hautes-Alpes, les Basses-Alpes, la Drôme et l'Isère, que les reboisemens facultatifs ont été le moins considérables. Ils n'y ont porté que sur 3,200 hectares, tandis que, dans les départemens des Bouches-du-Rhône et de la Vaucluse, ils s'étendent déjà sur 26,000 hectares environ et se poursuivent dans les meilleures conditions. La raison de cette différence est que, dans le premier cas, les travaux sont onéreux et ne tentent pas les propriétaires, malgré les primes offertes, tandis que, dans le second, ils sont productifs, la plantation des chênes truffiers étant devenue une spéculation très lucrative.

On ne saurait donc compter ni sur les communes, ni sur les particuliers pour la régénération des Alpes. Qu'il s'agisse de reboisemens facultatifs ou de reboisemens obligatoires, les propriétaires ne consentiront jamais, à moins d'y être contraints, à subir la perte de revenu qu'entraîne une pareille opération. Cette contrainte leur est, il est vrai, imposée par la loi puisqu'ils sont tenus, dans l'intérieur des périmètres décrétés, de laisser l'état reboiser leurs

France jusqu'au 1er janvier 1879 est de 84,715 hect. 87, dont 33,999 hect. 50 comme travaux obligatoires et 50,716 hect. 37 comme travaux facultatifs. Dans le chiffre ci-dessus les terrains particuliers sont compris pour. 20,940h 35
les terrains communaux pour. 59,295 64
les terrains domaniaux pour. 4,479 87
84,715 88

La somme payée par l'état, tant pour travaux que pour subventions, s'est élevée à 13,396,630 fr. 85.

terrains, sauf à rentrer en possession de la moitié de ceux-ci par l'abandon de l'autre moitié ; mais une pareille disposition ne saurait être maintenue, car elle lèse à la fois tous les intérêts en cause.

Les habitans des montagnes, en effet, prétendent que, puisqu'il s'agit de travaux d'utilité publique, ce n'est pas à eux d'en supporter les charges ; ils trouvent injuste qu'on les prive de la jouissance de leurs propres terrains pour protéger les riches populations des vallées, et réclament des indemnités pour le trouble qu'on jette dans leur existence. Sans être absolument fondées, ces plaintes n'en ont pas moins quelque chose de spécieux, et l'on comprend que les mesures arbitraires consacrées par la loi entretiennent une certaine irritation dans les esprits. D'autre part, si l'on se demande par quel moyen on pourra empêcher les communes et les particuliers de laisser ruiner de nouveau les forêts et les pâturages qui seront rentrés en leur possession, on est forcé de reconnaître qu'il n'y en a pas, et qu'on s'expose ainsi à avoir sacrifié en pure perte les efforts et les capitaux qu'aurait coûtés cette gigantesque opération.

Il n'y a que l'acquisition par l'état, à l'amiable ou par voie d'expropriation, des terrains compris dans les périmètres à reboiser qui puisse donner des résultats sérieux et résoudre pratiquement les difficultés en présence desquelles on se trouve (1). C'est à cette conclusion que sont conduits tous ceux qui ont étudié la question d'un peu près, depuis M. Surell, qui, dès 1840, considérait l'œuvre du reboisement comme incombant tout entière à l'état, jusqu'à M. Tassy, qui, en 1877, publiait une brochure pour soutenir la même opinion (2).

Ainsi l'acquisition par l'état des terrains à reboiser et la réglementation du pâturage doivent être considérés comme les deux pierres angulaires de toute loi sur le reboisement des montagnes ; elles sont nécessaires, l'une pour arrêter les ravages des torrens existans, l'autre pour empêcher de nouveaux torrens de se former. En dehors de ces deux principes, il n'y a que des expédiens. On pourra bien, comme aujourd'hui, obtenir des résultats locaux, régénérer telle ou telle montagne, mais on n'aura pas fait une œuvre d'ensemble et digne d'un grand pays. Il faut d'autres moyens que ceux qu'on emploie pour rendre la prospérité aux sept départemens du sud-est, aussi bien qu'aux autres régions montagneuses

(1) De 1861 à 1879, il a été acquis par l'état dans les diverses régions montagneuses, soit à l'amiable, soit par voie d'expropriation 11,536 hect. 10 au prix de 1,167,871 fr. 88, soit 101 fr. 23 par hectare.

(2) *La Restauration des montagnes*, par M. Tassy.

de la France, qui, bien que moins éprouvées que celle des Alpes, ont, au point de vue du régime des eaux, également besoin d'être en grande partie reboisées. C'est une entreprise qui devra se chiffrer par plusieurs centaines de millions, et il faudrait avoir le courage, non-seulement de le dire, mais aussi de proposer les mesures nécessaires pour la mener à bien.

On s'explique cependant les scrupules du législateur de 1860. Il s'agissait alors d'une entreprise nouvelle, dont le succès était incertain et qui, froissant de graves intérêts, devait rencontrer de violentes hostilités. Il fallait donc, d'une part, éviter d'effrayer le pays par l'élévation de la dépense; d'autre part, faire accepter la loi aux populations des montagnes en leur montrant que les restrictions apportées à leur jouissance étaient peu importantes, comparées aux avantages qui devaient en découler. Mais, une fois ce résultat obtenu, il eût fallu montrer un peu plus d'énergie et adopter peu à peu des mesures plus radicales. C'est précisément l'inverse qu'on a fait, puisque le gouvernement, craignant de s'être montré trop hardi, modifia, dès 1864, la loi de 1860, de façon à pouvoir substituer le regazonnement au reboisement. Nous avons vu que cette nouvelle disposition avait si peu répondu aux espérances qu'on avait dû presque aussitôt la considérer comme non avenue. Plus tard, en 1876, M. Faré, directeur-général des forêts, présenta un nouveau projet de loi ayant pour objet de recourir le plus possible aux reboisemens facultatifs et de restreindre les reboisemens obligatoires aux parties de montagnes dont la dégradation présente des dangers *nés et actuels*. Muet sur la question du pâturage, ce projet, qui ne contenait d'ailleurs aucune disposition pour empêcher les dangers de naître, ne pouvait donner que des résultats illusoires et ne s'explique que par le désir de débarrasser l'administration forestière des questions irritantes que soulevait l'application de la loi de 1860. Voté par la chambre des députés et présenté au sénat, il a été retiré par le successeur de M. Faré, qui en présenta lui-même un nouveau, à la suite des résolutions formulées par la commission du régime des eaux, dont nous avons parlé au début de ce travail et dont, chose singulière, M. Faré lui-même avait été le promoteur. Mieux inspiré comme rapporteur que comme directeur-général, ce dernier a exposé avec une grande lucidité les difficultés que présente ce problème aride et compliqué. Le projet de loi auquel cette commission s'est ralliée, et qui a été d'abord soumis au sénat, maintient le principe des subventions aux particuliers pour les travaux de reboisement en montagne; il attribue au chef de l'état la détermination par voie de décret, rendu en conseil d'état, des périmètres dans lesquels les travaux de répa-

ration devront être exécutés, et des indemnités auxquelles la privation du pâturage devra donner lieu en faveur des communes ou particuliers dépossédés; il stipule l'obligation pour l'état d'acquérir, à l'amiable ou par voie d'expropriation, les terrains situés dans la zone des travaux, à moins que les propriétaires ne s'engagent à les exécuter et à les entretenir à leurs frais; il abroge par conséquent la disposition par laquelle l'état devenait propriétaire de la moitié des terrains reboisés, par le seul fait que les propriétaires ne lui auraient pas remboursé ses avances; enfin, il oblige les communes à présenter au préfet, dans le délai d'une année, des projets de règlement de pâturage, sur lesquels il ne devra être statué qu'après avis de l'administration forestière.

Ce projet a été amendé par le sénat dans un sens qui rendra l'application de la loi très difficile. La principale modification introduite consiste en ce que la déclaration d'utilité publique des périmètres obligatoires, au lieu d'être prononcée par décret, comme le demandait le gouvernement, devra à l'avenir faire l'objet d'une loi spéciale votée par les chambres. Cette disposition équivaut presque à l'abandon de l'œuvre du reboisement, parce qu'elle introduit la politique dans une question d'ordre purement administratif. Il est clair en effet que lorsque les agens forestiers se trouveront en divergence avec les populations sur l'opportunité de certains travaux, c'est à celles-ci que les chambres donneront toujours raison, et comme ces conflits se produiront pour chaque périmètre à mettre en défends, il deviendra impossible de continuer l'entreprise commencée.

Dans la discussion qui a eu lieu, tous les orateurs ont reconnu la nécessité des travaux de reboisement (1), mais, chose singulière, quand il s'est agi d'en assurer l'exécution, les préoccupations politiques prenant le dessus, le sénat a reculé. Ce fait seul prouve combien les corps électifs sont peu aptes à voter certaines mesures

(1) « Il est peu de projets, disait M. Krantz, président de la commission du sénat, plus importans que celui qui vous est soumis en ce moment. Il s'agit de la restauration des terrains dont l'étendue n'est pas inférieure à un million d'hectares. C'est déjà un chiffre fort imposant, mais il ne donne pas encore la mesure exacte des conséquences utiles de la restauration projetée. Chaque hectare dégradé dans la montagne en compromet quelquefois plusieurs dans la plaine; de telle sorte que le mal qui sévit dans la montagne a une redoutable répercussion plus bas; en définitive, c'est au moins deux millions d'hectares qui se trouvent ainsi perdus pour l'agriculture. Ceci donne en vérité à la loi une importance toute spéciale. Deux millions d'hectares compromis, perdus, dans un pays qui n'en possède que 52 millions, c'est assurément bien grave. Mais les routes, les canaux, le régime de nos fleuves et de nos rivières, tout cela se trouve également compromis par le fait de la dégradation des montagnes. Je n'en dirai pas plus sur ce point parce que... jamais cette importance de premier ordre n'a été contestée par personne. »

d'ordre public; car aucun député ne consentira jamais, quelle qu'en soit l'urgence, à appuyer une loi qui doit léser une partie de ses électeurs. Il serait impossible aujourd'hui de faire passer aux chambres le code forestier de 1827, parce que personne ne voudrait prendre sa part de l'impopularité qui l'avait accueilli dans l'origine. A plus forte raison, aucun ministre, toute proportion gardée, n'oserait imiter Colbert imposant au parlement, par un lit de justice, l'ordonnance de 1669, grâce à laquelle les forêts de l'état ont été préservées de la ruine et de la dévastation. Soumis aux oscillations de la politique, ministres, sous-secrétaires d'état ou directeurs-généraux ont à peine le temps, quand par hasard ils en ont le désir, d'étudier les affaires qui jusqu'alors leur étaient le plus étrangères et ne restent jamais assez longtemps au pouvoir pour en poursuivre l'exécution avec suite.

Les divers directeurs-généraux qui se sont succédé à la tête de l'administration des forêts depuis la promulgation de la loi sur le reboisement avaient tous la même bonne volonté, mais ils n'avaient peut-être pas tous la même énergie, ni la même compétence. Sauf M. Vicaire, qui était sorti des rangs de cette administration, ils étaient parvenus à ce poste élevé sans antécédens qui les désignassent pour l'occuper, les uns par leurs relations personnelles, les autres par les fluctuations de la politique; aussi ne faut-il pas s'étonner s'ils ont souvent cherché à écarter les difficultés plutôt qu'à les résoudre; s'ils ont accepté des compromis pour ménager certains intérêts; si, pour se conserver l'appui de leur parti, ils ont dû faire des concessions que, dans leur for intérieur, ils jugeaient inopportunes et si, pour satisfaire les rancunes des personnages influens dans un département, ils en ont éloigné des agens qui n'avaient pas démérité et qu'ils auraient sans nul doute préféré maintenir. Le sous-secrétaire d'état au ministère de l'agriculture et du commerce, qui remplit aujourd'hui les fonctions de directeur-général des forêts, est, personne n'en doute, animé des meilleures intentions : il a pris très à cœur les fonctions dont il est investi, il étudie les questions qu'il ignore et a voulu parcourir les Alpes pour apprécier par lui-même les difficultés que présente l'œuvre du reboisement des montagnes. Mais à quoi bon? A la prochaine crise, il suivra dans sa chute le ministre dont il dépend. Amené par la politique au pouvoir, il en sera renversé par la politique, juste au moment où, ayant appris à connaître les hommes et les choses, il aurait peut-être pu rendre quelques services. Et ce sera à recommencer avec son successeur, qui aura d'autres appétits à satisfaire, d'autres exigences à subir. Comment veut-on qu'une administration comme celle des forêts, qui ne travaille que pour l'avenir, dont tous les travaux nécessitent un grand esprit de suite,

dont les fonctions l'exposent à froisser certains intérêts, puisse marcher en présence de ces fluctuations continuelles? Comment peut-on espérer que le personnel montre la fermeté nécessaire quand il voit que, du haut en bas de l'échelle, ce n'est ni le zèle, ni le dévoûment à ses devoirs qu'on récompense, mais les complaisances pour les puissans du jour, et que la disgrâce atteint inévitablement celui qui, à tort ou à raison, passe pour tiède à l'égard des institutions qui nous régissent ou qui a eu le malheur de mécontenter quelque orateur de cabaret? Si ce personnel admirable et trop peu connu est resté fidèle à ses devoirs et n'a pas succombé au découragement, c'est que pour lui l'amour du pays s'incarne dans l'amour des forêts et qu'il croirait trahir le premier s'il laissait le second s'attiédir. Il ne faudrait pas cependant qu'un pareil régime pesât longtemps sur la France, car il finirait par la faire descendre au niveau des républiques américaines, où les places sont la proie des politiciens qui se les disputent, où les deniers de l'état viennent s'engouffrer dans les poches d'une tourbe d'aventuriers faméliques. Nous avons été de ceux qui, sans considérer la république comme un dogme, ont pensé que cette forme de gouvernement pouvait être acceptée sans arrière-pensée si elle assurait l'ordre et la liberté, si elle faisait respecter la justice et le droit. Serions-nous obligés d'avouer que nous nous étions trompés et de reconnaître, avec ceux qui l'ont toujours combattu, que le régime républicain, au lieu d'éteindre les divisions, ne peut que les aviver et qu'il ajoute l'instabilité administrative à l'instabilité politique?

J. Clavé.

LA

MARINE FRANÇAISE

AU MEXIQUE

II[1].

DU BLOCUS DES COTES AUX PREMIERS ÉVÉNEMENS DE MATAMOROS.

I.

En conséquence des mesures prises pour le blocus du Tabasco, la *Tourmente* et le *Conservador* s'établirent aussitôt à la Frontera. La *Tempête*, déjà à Alvarado, y fut appuyée à terre par la compagnie Lardy des créoles de la Martinique, qui venait d'arriver de Campêche. Le *Brandon* et la *Louise* s'installèrent à Carmen. C'était à la fois inquiéter et dominer le Tabasco en lui coupant les ressources et les vivres. On disait qu'un mouvement impérialiste important se préparait dans le haut du Goazocoalcos et le Chiapas. Fallait-il le croire et était-il réellement impérialiste? De quelque nature qu'il fût et même s'il était l'intrigue politique que l'on espérait exploiter à Mexico, il fallait le soutenir. Les dissidens, ainsi menacés des deux côtés, pouvaient être amenés à composition, et il était douteux qu'une conspiration heureuse sortît pour eux de leur défaite. Les avantages sérieux que le gouvernement de Maximilien remporterait dans le Sud ne tourneraient pas contre lui. Il y avait enfin, quoique le blocus, ainsi que nous le verrons, ne dût pas

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

tenir tout ce qu'il promettait, l'espérance de grouper par la protection qui lui serait assurée, à chaque point qu'occupaient le canonnières, une population qui se rattachât fortement à l'empire. Cette espérance se réalisa en partie, et les jeunes officiers qui commandaient les canonnières exercèrent autour d'eux jusqu'au dernier moment une influence presque absolue d'autorité et de protection.

Seulement, au milieu de ces soins, la marine avait toujours ses misères. Le mois d'avril arrivait, et c'était l'époque où la guerre retirait ses employés et ses services de toutes sortes des terres chaudes, la fièvre jaune étant un ennemi qu'elle pouvait se dispenser de combattre. Il est vrai que le maréchal, sachant que la suppression de l'hôpital de la marine était imminente, prévenait le commandant qu'il pouvait envoyer ses malades à l'hôpital de la Soledad. Or, cette ambulance était une maison de paille qui ne recevait que quarante lits, tandis que nous en avions soixante à la Vera-Cruz. Puis un malade qui a un accès pernicieux ne peut attendre le chemin de fer. Ce n'était pas pratique. En outre, la poste et le trésor étaient supprimés et portés à Cordova. On allait donc être forcé d'expédier les vaguemestres jusque-là avec des lenteurs et des retards, car des bâtimens sur le qui-vive de l'appareillage ne peuvent qu'à des espaces de temps irréguliers se prêter à ces envois. La marine se résignait à ces ennuis, en ayant vu bien d'autres. Ce qui était plus grave, c'est que le maréchal, n'ayant plus de services à Vera-Cruz, paraissait ne point douter que la marine ne pût garder le Môle et la porte de mer avec les hommes qui lui étaient laissés. C'était impossible, et, si on l'exigeait, le commandant n'avait plus qu'à se renfermer dans la lettre des dépêches ministérielles et à retirer tout son monde au fort. Le commandant n'eût pas hésité, et c'eût été alors comme si la distance entre Vera-Cruz et la division navale se fût augmentée de 50 lieues. Il n'y eût plus eu en effet que l'inertie mexicaine à la place de l'incessante et intrépide activité des marins du port. Mais, d'autre part, le commandant supérieur de Vera-Cruz ne voulait pas, malgré l'ordre du maréchal, reprendre la section de discipline qui encombrait le fort et consommait la provision déjà bien faible d'eau potable. En dehors de ces diverses exigences, il avait fallu obéir, dans une certaine limite, aux ordres du ministre. Le commandant promettait d'arriver peu à peu au chiffre de trois cent cinquante hommes pour le stationnaire annexe, hôpital compris. Ce pouvait paraître encore trop de monde, mais la saison chaude était proche, et il fallait compter avec le déchet. Ce mot simple et cruel était justifié par le passé. Deux cent quarante-sept hommes reçus au mois de juin 1864 pour les besoins du service s'étaient en octobre trouvés réduits à cent soixante-

sept. En mars 1865, il ne restait que dix hommes de cette réserve à bord du *Magellan,* à peu près autant disséminés sur les bâtimens, et cependant on avait toujours pris à chaque transport une douzaine d'hommes pour remplacer les spécialités qui avaient fini leur temps. C'étaient donc environ cent quarante hommes en plus qu'on avait dû se procurer pour combler les vides, et cela dans la bonne saison, c'est-à-dire depuis le mois d'octobre. Dans le moment même, les capitaines de canonnières tombaient les uns après les autres sous les coups réitérés du climat. Les capitaines de la *Pique* et de la *Tactique,* MM. de Labarrière et La Source, rentraient exténués en France, où M. La Source devait mourir un an plus tard. Le capitaine Gaude, de la *Tempête,* était gravement atteint par la variole qui sévissait à son bord. Il y avait à les remplacer, et la pénurie d'officiers se faisait aussi vivement sentir que celle de matelots. On ne se maintenait donc qu'en s'affaiblissant et avec de grands efforts, mais on se maintenait, et plutôt que de subir dans le douteux état d'une tranquillité à laquelle on ne croyait plus les ennuis de l'attente, on appelait les événemens avec impatience. Cette impatience allait être en partie satisfaite.

Soit que le Sud n'excitât point son intérêt, soit qu'il crût n'avoir rien à redouter de ce côté, le maréchal ne s'occupait que du Nord, où le voisinage des Américains et la présence de Juarez étaient pour lui de sérieux motifs d'inquiétude. Les dissidens, secrètement aidés et encouragés, disait-on, par les Américains, opéraient activement dans le Nord et menaçaient surtout Matamoros. Matamoros, on le sait, est sur la rive droite du Rio-Grande, qui sépare le territoire du Mexique du Texas américain. Plus loin, vers l'embouchure, sur la même rive du fleuve, est Bagdad, sorte d'annexe commerciale de Matamoros, rade foraine d'ailleurs. Comme pendans de ces deux villes, sont, sur la rive gauche du fleuve et du côté américain, Brownsville et Brazos-Santiago. Nous avons vu à quel degré de prospérité était arrivé Matamoros pendant la guerre d'Amérique. C'était, en effet, le débouché de toutes les marchandises des états du Sud. Le général impérialiste Mejia occupait Matamoros avec deux mille hommes qui lui étaient personnellement dévoués. Ce général, une des figures intéressantes du Mexique, était un Indien très brave, très fin, très flegmatique, aimant les femmes avec la passion d'un homme de sa race. On prétendait qu'il était plongé dans la débauche et n'avait pas longtemps à vivre. A côté de lui, sur un pied singulier de rivalité et d'intimité, était Cortina, dont nous avions accepté la soumission au mois d'avril précédent et à qui l'on s'était empressé de donner un emploi important. Il n'y a vraiment que le Mexique où l'on voie se produire aussi promptement de pareilles choses. Cortina n'attendait, disait-on, que le

moment favorable pour se prononcer et entretenait dans cette vue des correspondances avec les Américains du Nord. C'était fort connu. Mejia, averti, se contentait de dire : « Laissez faire, je surveille Cortina. » Au mois de mars, il fut question d'appeler Mejia à Mexico pour lui confier l'organisation de l'armée mexicaine. Cortina se trouvait avoir le champ libre, et ses intrigues pour livrer Matamoros aux libéraux se développèrent. Le retour de Mejia y coupa court; mais au mois d'octobre, la situation parut assez tendue au maréchal pour que l'*Adonis* fût envoyé en reconnaissance. Tout était en désarroi. Faute de bateau à vapeur pour remonter le Rio-Grande, le capitaine de l'*Adonis*, M. Miot, eut besoin d'une forte escorte du général Mejia pour se rendre par terre de Bagdad à Matamoros. Le télégraphe entre Bagdad et Matamoros était coupé et les communications n'avaient lieu que par cigarettes au moyen de quelques Indiens. La campagne était aux dissidens, et il venait d'y avoir une petite attaque contre la ville. A Bagdad, comme aggravation, l'élément américain en ville était de la pire espèce et la garnison insuffisante, de sorte que le danger pouvait surgir de l'intérieur même. Quant à Cortina, il avait fait défection avec la troupe sous ses ordres et s'était joint au général dissident Carvajal. Pour compenser cette diminution de forces, les étrangers, qui, en cas de succès de Cortina, eussent craint d'être pressurés par lui, s'étaient armés et constitués en garde nationale. C'était pour le moment une bonne mesure qui permettait à Mejia de sortir au besoin ; mais on lui avait volé tous ses chevaux, et s'il prolongeait un peu quelqu'une de ses sorties, il n'y eût eu rien de bien étonnant à ce qu'il trouvât au retour la porte fermée. Pour compléter ce tableau, qui donne une idée du désordre d'une place mexicaine, les Américains semblaient devoir bientôt s'abattre en nuées sur la frontière. Il y avait des préparatifs non équivoques, et le général fédéral, qui n'avouerait rien, laisserait faire.

Ces nouvelles, rapportées par l'*Adonis*, furent suivies du départ immédiat pour Rio-Grande de la *Tisiphone*, qui arrivait de France comme relève du *Forfait*. Le commandant Collet devait communiquer avec le général Mejia pour parer aux événemens.

De son côté, le maréchal envoyait à Matamoros un bataillon de cinq cents hommes avec de l'artillerie, formant un total de six cent quarante hommes et quatre-vingts animaux. Il fallait se hâter, car les 50 millions de marchandises à Matamoros étaient faits pour décider tous les chefs mexicains à se prononcer afin de mettre la main dessus. Pendant que le *Var* portait le bataillon, le *Magellan*, l'*Adonis* et la *Tactique* allaient rejoindre la *Tisiphone*. Les chaloupes à vapeur, qui eussent été fort utiles, ne pouvaient malheureusement pas être amenées. Leurs chaudières étaient complètement

usées, et les neuves, qu'on attendait de France, ne venaient pas. A défaut de ces chaloupes, le commandant, dès son arrivée au Rio-Grande, prit tous les navires de commerce à vapeur et les arma avec des hommes de ses équipages. Le chef d'état-major Lagougine avait le commandement de cette flottille improvisée. Il devait remonter le Rio-Grande pendant que le bataillon du commandant de Bigant, débarqué par le *Var*, se rendrait de Bagdad à Matamoros. Tout réussit à point. En quelques heures, on mit à terre, sans le moindre accident, sept cents hommes avec l'artillerie, soixante-quinze chevaux ou mulets et un matériel d'approvisionnement considérable. Le 3 mai, à une heure de l'après-midi, la colonne s'avança par la rive droite du fleuve. Elle était appuyée par les trois vapeurs. Cette marche hardie était imposée par les circonstances. Le général Mejia écrivait : « Arrivez vite, j'ai absolument besoin d'être secouru. » — Il était temps, en effet. Negrete venait d'arriver devant Matamoros après avoir fait une diligence extrême. Comprenant de quelle importance il était pour lui de devancer tout secours qui viendrait à la ville, il ne s'était arrêté à Monterey que le temps nécessaire pour imposer aux habitans un emprunt de 225,000 piastres, contre lesquelles il avait donné le double en bons sur la douane de Matamoros, intéressant ainsi, d'une façon toute mexicaine, le commerce de Monterey au succès de ses opérations. Puis il avait franchi en six jours, par une route très difficile, les 90 lieues qui séparent Monterey de Matamoros. Negrete comptait sur les nombreux adhérens que lui avait préparés Cortina, mais les juaristes et les yankees étaient contenus par les étrangers organisés, au nombre de six cents, en milice, et qui redoutaient, dans la prise de la ville, le pillage de leurs propriétés. Moins courageux ou moins intéressés dans la question, tous les fonctionnaires mexicains, à l'exception du chef politique, dès qu'ils avaient appris l'arrivée de Negrete, s'étaient enfuis de Matamoros à Brownswille. Méjia, pour son compte, s'était défendu vigoureusement, et Negrete, contraint de donner quelque repos à ses troupes, n'avait fait qu'escarmoucher avec sa cavalerie.

A la nouvelle de l'heureux débarquement de la colonne française à Bagdad, Negrete, dont l'armée souffrait mille privations dans une plaine sans ressources, battit en retraite. Il partait avec trois mille fantassins et mille cavaliers dans la direction de Monterey, en laissant comme rideau devant Matamoros les bandes de Carvajal et de Canales.

Si nous avions tardé un ou deux jours, ou si le mauvais temps se fût opposé au débarquement, c'en était fait de Matamoros, et après avoir, tout récemment, perdu par la prise de Saltillo et de Monterey le Cohahuela et le Nuevo Leon, nous perdions tout le

Tamaulipas, ce qui eût produit le plus fâcheux effet et donné au juarisme une recrudescence de vitalité et de forces. C'était en effet le juarisme qui venait d'agiter le nord-est de l'empire, et pendant que Matamoros se défendait contre Negrete, Tampico et Tuspan avaient été non-seulement menacés de nouveau, mais sur le point de se prononcer. Papantla avait fait ses préparatifs habituels contre Tuspan, et la tentation de se prononcer pour s'approprier 5 millions de marchandises qui se trouvaient dans les entrepôts de Tancasnequi, près de Tampico, avait paru être fort vive pour les chefs mexicains de cette dernière ville. Le commerce de Tampico s'était alarmé, et notre consul avait demandé 150 hommes au commandant Cloué, parce que la barre devait être attaquée en même temps que la ville. De même que, dans l'intérieur, les gens tranquilles demandaient une garnison française pour les garder, il eût fallu un bâtiment pour chaque barre de chaque petit port. Hors de ces conditions, ceux qui se disaient pour nous ne répondaient de rien, ce qui, en les supposant sincères, n'était encourageant, ni pour eux, ni pour nous. Quoi qu'il en fût, le succès de Matamoros avait mis à néant les velléités de révolte sur le littoral.

Ce qu'il y avait de plus grave dans cette affaire de Matamoros, c'est qu'on y constatait les symptômes de la prochaine immixtion des Américains dans la question du Mexique. Les confédérés tenaient encore à Brownsville, et les fédéraux étaient à Brazos-Santiago. Il eût fallu pour prévenir ou du moins pour éloigner toute ingérence des gens du Nord, une extrême prudence que le général Mejia n'avait pas. Il était naturel qu'il penchât pour la cause du Sud, mais il avait le tort de s'y montrer favorable par ses actes. Soit qu'il ne fût pas très au courant des lois internationales, soit, ce qui était probable, qu'avec son caractère rusé, il feignît de ne les point connaître, il venait par une infraction flagrante à toute neutralité, de rendre trente déserteurs aux confédérés. Il entretenait aussi des relations fort suivies et fort imprudentes avec le colonel confédéré Slaughter, commandant à Brownsville, relations qui dans certains cas semblaient un calcul, sinon pour nous engager, du moins pour nous compromettre. Il avouait seulement une convention passée avec le colonel Slaughter au sujet des voleurs et des assassins, mais il avait livré ses déserteurs et se faisait rendre les siens et même les nôtres. Malgré l'ordre du commandant de Briant, un sergent avait fait la sottise d'aller prendre sur la rive texienne des soldats que les confédérés avaient arrêtés. Le commandant Cloué avait formellement refusé de se faire rendre ainsi deux matelots. En revanche, le général Mejia ne voulait entretenir aucune relation avec l'autorité fédérale de Brazos. On ne se

cachait pas pour dire que l'Amérique allait entrer en campagne contre le Mexique avant longtemps. D'ailleurs cela était dans l'air. La France était trop loin pour que ces effluves de guerre s'y fissent sentir, mais on commençait à soupçonner le danger à Vera-Cruz et à Mexico. Au Rio-Grande, on n'en doutait plus, car on le touchait du doigt.

Du reste, le désordre était extrême en toutes choses, et ce n'était pas tâche aisée que de lutter contre lui. La légion étrangère était à Matamoros et aux environs dans des conditions très défavorables pour le service qu'on attendait d'elle. On pouvait craindre qu'elle ne désertât, car un manœuvre gagnait trois piastres par jour à Brownsville, et le Rio-Grande n'a que 50 mètres de large. Il eût fallu par prudence accorder à chaque soldat un supplément d'un réal. Quant aux officiers, qu'on ne pouvait craindre de voir déserter, le commandant Cloué insistait avec une bienveillante énergie auprès du maréchal pour qu'ils eussent le supplément des terres chaudes. Avec cela ces pauvres jeunes gens ne brilleraient assurément pas, mais ils seraient du moins ce que des officiers doivent être. Le télégraphe entre Bagdad et Matamoros avait été rétabli, mais on n'avait ni fouillé ni inspecté le terrain qu'il traversait et où les voleurs de grand chemin abondaient. Mejia, hors de danger, avait repris sa quiétude et ses habitudes de plaisir. Il n'avait poursuivi ni Negrete, ni Cortina qu'il aimait à croire et disait être à 80 lieues de lui, au-delà de Camargo. Au fond, il n'en savait rien. Le commandant avait insisté auprès de lui pour qu'il eût deux ou trois petits bateaux à vapeur de service sur le fleuve. Il n'avait répondu que par des objections, témoignant beaucoup d'apathie. Le temps se perdait de toutes façons, quand on ne l'employait pas à mal. Ainsi, un officier de Mejia, chargé avec quelques cavaliers de protéger la route de Bagdad à Matamoros, venait d'arrêter et de rançonner la diligence. Les coups de feu tirés dans ce pastiche de l'affaire Doineau n'avaient heureusement atteint personne. L'officier toutefois, jugé par une cour martiale à Bagdad, fut condamné à mort et exécuté le lendemain. Nous étions bien pour quelque peu dans cette sentence. Aussi, chose moins étrange qu'on ne le pourrait croire, le colonel Iglesias, commandant militaire à Bagdad, invita ses officiers et les habitans à l'enterrement. Il fallut faire acte d'autorité pour empêcher l'invitation d'avoir son cours. Ce fut à ce moment que les fédéraux de Brazos marchèrent, au nombre de huit cents, contre les confédérés de Brownsville et furent complètement battus en face de Burrita. Malgré cet échec, ou peut-être à cause de lui, car il facilitait aux vainqueurs une négociation honorable, la paix allait se signer entre Brownsville et Brazos, et

on disait qu'aussitôt après fédéraux et confédérés se jetteraient ensemble sur la frontière du Mexique. Pour ceux qui voyaient les choses, cela n'avait rien d'improbable.

Cependant le commandant Cloué, laissant la *Tisiphone* devant Matamoros afin de surveiller les événemens, allait partir pour le Sud, où l'appelaient des faits assez graves. Par une sorte de coïncidence, un mouvement semblable à celui du Nord avait éclaté aux environs du Tabasco et dans la lagune de Terminos. Carmen était là le centre de notre occupation. Le *Brandon* y restait en station et tenait dans une fidélité craintive de nos armes, non-seulement la garnison de la presqu'île, mais celles de Palizada et de Jonuta, qui, situées toutes deux sur l'Usumacinta, à la partie sud de la lagune, étaient, à l'égard de San-Juan-Bautista, comme les sentinelles avancées de notre domination. Le commandant de la ligne de l'Orient à Monte-Christo (nom assez singulier pour désigner la frontière du Tabasco), de Pratz était alors à Jonuta, qu'il avait pris. Le capitaine du *Brandon* avait à lui faire parvenir une lettre du commandant Cloué. Celui-ci le prévenait qu'une canonnière, en faisant une reconnaissance dans le Grizalva, avait enlevé les pilotes et capturé un certain Jacinta Cautelle, porteur de dépêches du gouvernement de Tabasco. Les dépêches étaient renvoyées, et l'homme relâché malgré sa mission. Ce qui explique cette indulgence, c'est que ce Cautelle avait été pris sur le *Tabasco*, petit vapeur qui allait très librement de Vera-Cruz à San-Juan-Bautista, et qu'on affectait, tout en lui faisant la guerre, de regarder le Tabasco comme une province de l'empire occupée par quelques mécontens. Peut-être aussi ce petit vapeur donnait-il à chaque parti des renseignemens qui motivaient la tolérance à son égard. En revanche, le commandant gardait les pilotes, auxquels il ne serait fait aucun mal en dépit des calomnies qui couraient sur nous, et on envoyait à Campêche les passagers qu'on avait trouvés sans passeports sur le *Tabasco*. Il prévenait enfin de Pratz qu'on allait songer à s'occuper de lui et de ses concitoyens, du moins de tous ceux qui avaient les armes à la main. C'était le curé de Palizada qui s'était chargé de porter la lettre à Jonuta. Pratz avait lu la lettre et très bien reçu le curé, qui était rentré fort content chez lui, lorsque, quelques heures plus tard, Pratz arrive à Palizada avec deux cents hommes, fait fusiller un ouvrier, met le prêtre en prison, le menace cinq ou six fois de le faire fusiller, lui rend enfin la liberté en l'accablant d'injures, fait rassembler l'ayuntamiento et lui donne l'ordre de se prononcer pour le parti libéral. Depuis ce temps-là, les communications avec Palizada étaient coupées.

Carmen avait eu également son alerte. Arevalo, l'ancien proconsul de Tabasco, accompagné de dix ou douze hommes, avait eu l'audace

de débarquer sur l'île, qu'il espérait faire soulever. Grâce aux mesures prises par le commandant du *Brandon* et le capitaine de la *Pique*, les partisans d'Arevalo n'avaient pas bougé. Arevalo avait dû fuir et s'était abrité de vive force dans un rancho. Le second du *Brandon* s'était mis aussitôt avec une petite troupe de matelots à la recherche du fugitif. On avait marché toute la nuit et silencieusement entouré le rancho. Mais il n'y avait plus là que deux hommes blessés. Arevalo, qu'on savait atteint de deux coups de feu à la cuisse, avait été emporté dans un cadre sur les épaules de quatre de ses compagnons, s'était ensuite jeté dans une grande embarcation et avait gagné le large.

En somme, sans parler de cette alerte, Palizada était pris, et comme c'était de là que Carmen tirait tout son bois d'exportation, le commerce de la presqu'île était complètement arrêté et découragé. Le Yucatan lui-même se montrait inquiet. Il était doublement malheureux, dans cette partie du Mexique, que l'expédition du Tabasco n'eût pas eu lieu, car nos partisans désespéraient de nous voir réussir et les dissidens commençaient à croire à notre impuissance. Dans cette idée, les Tabasqueños s'étaient enhardis à établir à l'entrée du Chillepèque une petite batterie soutenue par un poste fortifié de deux cents hommes. Quoique le commandant Cloué fût encore retenu au nord, sa pensée se tournait très activement vers le sud. Il expédiait ses ordres et maintenait le blocus fort étroitement en vue d'une expédition de guerre. S'il écrivait au capitaine de la *Tourmente*, à la Frontera, c'était pour lui dire qu'il regrettait de ne pouvoir être déjà auprès de lui pour prendre Pratz entre deux feux, les canonnières remontant par l'Usumacinta et les canots du *Magellan* par la lagune. Il lui recommandait de veiller sur le *Conservador*, qui pouvait craindre d'être seul, et de lui remonter le moral en faisant une justice sommaire des perturbateurs, s'il y en avait. Un regrettable incident justifiait ces paroles.

Le chef de bandes Regino avait osé occuper quelques heures la Frontera et avait écrit une lettre insolente au capitaine de la *Tourmente*, sur le pont de laquelle un homme avait même été tué. Le capitaine avait hésité, pour répondre à cette agression, à foudroyer une ville de gens inoffensifs et s'était abstenu. La mise en avant des questions d'humanité a fait trop souvent notre faiblesse au Mexique. Dès qu'un homme était tué sur son pont, le commandant eût mieux fait de tirer sans pitié sur le point d'où était parti le feu. De son côté, la *Pique* allait bloquer le Chillepèque et les Dos Bocas. Quant au vapeur le *Tabasco*, qui allait librement de Vera-Cruz à San-Juan-Bautista, on le traitait toujours avec les égards que lui valait son rôle de négociateur occulte. Le commandant Cloué annonçait surtout son arrivée au *Brandon*, qui par sa position à Carmen, le grade

et l'activité très belle, quoique un peu remuante, de son capitaine, pouvait prendre dans un cas donné l'initiative des opérations. Il allait la prendre, en effet, un peu à la hâte peut-être, mais fort heureusement.

Le commandant de Jonquières était un habile et vaillant homme, très ami du bruit, mais ayant la qualité de s'attacher, par l'admiration qu'il professait volontiers pour eux, ses officiers et son équipage. Il y a habileté louable, sauf certains inconvéniens, à exagérer chez un équipage la bonne opinion qu'il peut avoir de soi. On le trouve, il est vrai, assez indépendant et assez volontaire d'allures dans le service intérieur du bord, mais tout disposé d'amour-propre à bien faire dans les circonstances graves. Le *Brandon*, à l'exemple de son commandant, était fort impatient d'agir quand l'attaque de Regino sur la Frontera lui en donna l'occasion. Un peloton de matelots et d'Autrichiens culbuta l'ennemi et se tint prêt à marcher plus loin. M. de Jonquières venait d'envoyer son second à Mérida pour demander au commissaire impérial du Yucatan un renfort considérable que celui-ci, comprenant la nécessité de frapper un grand coup, accorda aussitôt. Le 3 juin, une colonne composée de deux cent cinquante Mexicains, cent quatre-vingts Autrichiens et soixante matelots du *Brandon*, s'embarqua à Carmen sur la canonnière à vapeur la *Louise*, huit goëlettes et les canots du *Brandon* armés en guerre. Le 5, on entra dans Palizada sans coup férir : l'ennemi, prévenu à temps, l'avait évacué. Le 6, la colonne continua péniblement sa route par les arroyos et arriva bientôt en vue du camp retranché que l'ennemi avait établi sur la rive opposée, à Jonuta. Les remparts étaient couverts de monde, le pavillon libéral hissé. L'ennemi ouvrit le feu immédiatement. On attendit pour répondre que l'on fût à demi-portée; puis, défilant devant ces retranchemens, on opéra le débarquement à 300 mètres au-delà, faute d'un autre endroit convenable, et suivi par la fusillade de l'ennemi embusqué sur la rive. En un clin d'œil, tout le monde fut à terre et marcha sur les retranchemens, où l'enseigne de vaisseau Fleuriais eut l'honneur d'entrer le premier à la tête d'un peloton du *Brandon*. Le capitaine Heudeman, avec un peloton d'Autrichiens, le suivit de très près. Les dissidens, ne résistant pas au choc, prirent la fuite pendant que le colonel mexicain Traconis débusquait tous les ennemis qui, à l'abri des buissons, faisaient essuyer à notre monde un feu meurtrier. Un moment, un parti de cavalerie essaya un mouvement tournant sur notre droite, mais il fut vigoureusement accueilli par les hommes à la garde des canots. Comme ceux-ci étaient dominés par la berge, ils mirent aussitôt un obusier à terre, et au troisième coup, l'ennemi lâcha pied.

C'était la fin de l'engagement. Alors éclata une de ces violentes

tournades, si communes pendant l'hivernage. Il fut impossible de songer à poursuivre l'ennemi dans ce pays marécageux et au milieu de l'obscurité produite par un véritable déluge. On trouva seulement dix-neuf morts dans le camp et autour du camp, et on avait fait vingt-cinq prisonniers. Nous avions six morts et vingt-cinq blessés, et deux officiers contusionnés. Le 7 au matin, on procéda à la destruction des retranchemens et à l'établissement des Mexicains à Jonuta, où ils se fortifièrent avec le colonel Traconis. Les Français revinrent à bord du *Brandon* et les Autrichiens à Campêche.

Le résultat moral de cette brillante affaire fut très grand. Le Yucatan, pris de confiance, voulut marcher contre le Tabasco. Le commissaire impérial, très intelligent et voyant fort clairement que le nœud de la question mexicaine, envisagée au point de vue impérialiste, était dans la soumission des provinces du Sud, se résolut, ainsi que le général Castillo, qui commandait sous ses ordres à Campêche, à lancer à l'entreprise toutes les forces du Yucatan. Le commandant de la division navale était trop heureux de ce projet pour ne pas s'y associer pleinement, et il écrivit aussitôt au maréchal pour lui demander de le laisser coopérer à l'expédition avec tous les transports et toutes les forces militaires dont la marine disposerait. En attendant, il recommençait ses anciens préparatifs comme si l'autorisation de faire l'expédition eût été déjà donnée. La *Tourmente* avait ordre de se préparer, de surveiller plus activement que jamais la Frontera et le Chillepèque. Le *Pique*, partant pour Carmen, allait y chercher un canon de 30 du *Brandon* et se dirigeait de là sur Campêche pour prévenir le général Castillo que les transports allaient très prochainement prendre ses troupes. Le *Brandon* était averti de l'expédition, à laquelle il aurait la première place. La *Tactique*, momentanément détachée dans le Nord pour une commission à la *Tisiphone*, avait ordre de revenir le plus vite possible à la Frontera. Le *Var* embarquait la chaloupe à vapeur l'*Augustine* et se rendait à Campêche pour y prendre le corps de Castillo. Le commandant lui-même, avec le *Magellan* et l'*Adonis*, appareillait pour Sisal, afin de s'y mettre en communication avec M. Salazar Ilarregui.

Mais il semblait écrit que cette expédition contre le Tabasco serait un leurre éternel pour la marine. Au moment où le Yucatan allait marcher, une attaque soudaine des Indiens rebelles le jeta dans des craintes folles. On croyait les voir à Mérida et à Campêche. Tous les préparatifs commencés furent suspendus. Le commissaire impérial demanda des troupes à la marine, qui n'en avait pas. Il fallut, pour s'occuper de nouveau du Tabasco, que le commandant Cloué relevât le moral des Yucatèques en leur organisant

un système défensif contre les Indiens. En même temps, la *Pique* allait à Jonuta voir dans quelle position était le colonel Traconis et où les canons seraient le mieux placés pour défendre la ville au cas où les libéraux reviendraient. On parlait en effet de la prochaine arrivée de quatre cents hommes sous un chef du Chiapas. Ces mesures prises, le commandant insista de nouveau auprès du général Castillo à Mérida et du commissaire impérial du Yucatan. Il leur rappelait l'échec de Pratz, par suite duquel il était difficile de trouver de meilleures circonstances pour aller à San-Juan-Bautista. Les eaux étaient suffisamment hautes, les pluies n'étaient pas encore trop abondantes et l'ennemi découragé. Ce serait fait en en quinze jours.

Eût-il réussi à les entraîner? Peut-être. Mais, à ce moment, arriva tout à coup une lettre du ministre de la guerre Péza, qui intimait au général Castillo l'ordre de ne pas s'occuper du Tabasco, sous le prétexte qu'une autre expédition se préparait. Laquelle? On affectait d'avoir entendu dire que le commandant Cloué était parti pour le Tabasco et qu'il n'y avait pas lieu, par conséquent, de disposer pour cet objet des forces du Yucatan. Dès cet instant, il n'y avait plus, pour la division française, que les maladies menaçaient, qu'à s'en aller, et c'était ce qu'elle allait faire.

Pourquoi cette lettre du ministre Péza? Il était impossible de ne pas concevoir les plus graves soupçons. Ce n'était pas la première fois qu'on pouvait remarquer de quelles hautes influences s'appuyaient à Mexico les gens de Tabasco. Grâce à ces influences qu'ils sollicitaient ou dont ils acceptaient le concours, le Tabasco restait comme une véritable plaie à notre côté et servait aux dissidens en général de redoutable point d'appui pour paralyser une partie de nos forces. Cette lettre du ministre Péza n'était point la seule étrange chose qui se passât alors. Au centre de l'empire, la Huesteca et le Tamaulipas étaient le théâtre de faits au moins aussi incompréhensibles. On sait qu'à la suite des événemens de Matamoros, un certain calme s'était rétabli. Tampico était tranquille, quoique redoutant une marche de Negrete sur Victoria et Tancasnequi. On n'était pas d'ailleurs inquiet de Tampico même, très facile à défendre. Mais à Tuspan, déjà très misérable, il régnait une fermentation extrême. Sous la république, un décret avait ouvert le port de Tuspan, en s'appuyant sur ce que cette mesure était réclamée par des pétitions représentant 1 million d'habitans. Or une simple circulaire, signée Campillo, venait de fermer le port, sans un mois ni six mois de délai, tout de suite, en signifiant aux consuls étrangers de ne plus rien expédier pour Tuspan. Tuspan étant le meilleur mouillage de la côte, la fermeture du port ne pouvait être que le résultat d'une intrigue ou de secrets desseins. Papantla, qui parlait de se sou-

mettre, se moquait de Tuspan et disait qu'il allait se faire payer sa soumission de tous les avantages retirés à Tuspan. Une autre cause de fermentation et de mécontentement agitait Tuspan aussi bien que Tampico. C'était le traité que le gouvernement de Mexico venait de conclure avec le guérillero Ugalde. Cette pièce étonnante, signée Péza, était conçue dans des termes tels qu'il semblait impossible d'admettre qu'elle n'eût pas été faite à l'insu de l'empereur. Elle reconnaissait en effet Ugalde comme commandant supérieur et commissaire-impérial de la Huesteca et accordait deux mois d'arriéré de solde à ses troupes en proclamant le patriotisme de ce chef, qui renonçait pour son compte à la solde de ces deux mois. Il est vrai que le traité lui accordait un crédit illimité sur la douane de Tampico, où M. Rendu, inspecteur français des douanes, avait l'ordre de payer toutes les sommes qu'exigerait Ugalde. Celui-ci n'avait encore rien réclamé, mais il n'avait eu jusque-là que deux mille hommes de troupes et s'empressait d'en recruter quatre mille. Arrivé à ce chiffre, il demanderait l'arriéré de solde de tous ces soldats anciens et nouveaux. Cette manœuvre toute mexicaine expliquait son patriotisme. Ce traité honteux et indigne détachait les habitans de la cause de l'empereur et faisait monter le rouge au front de ceux qui le lisaient.

Où allait-on ainsi? On peut avancer que ces mesures diverses, toutes systématiquement contraires à la consolidation de l'empire, étaient ignorées de Maximilien. La vérité s'est faite depuis sur ce prince, mais à cette époque déjà, il était loin de se montrer à la hauteur de la tâche qui lui incombait. Mais dans quel intérêt, en vue de quelles espérances agissait-on ainsi? Pourquoi ces renaissans compromis avec les dissidens quand ils eussent pu être écrasés? Pourquoi ce parti-pris de porter les choses au pire? Nous en avons dit quelques mots et, tout confirme le soupçon qu'un parti politique, suivant une voie détournée d'intrigues, comptait tirer de l'exagération même du mal le remède qui convenait le mieux à ses ambitieuses visées. Pour le parti, il fallait que Maximilien tombât et que sa place, laissée vide, échût, de par le droit d'une feinte élection nationale ou par l'intervention d'un protectorat puissant, à un nouvel occupant qui fût l'âme, l'obligé ou le soutien de la camarilla. S'il n'est pas permis de lire au fond des consciences, on peut dire que le maréchal se montrait favorable à ces combinaisons secrètes ou indulgent pour elles, car ce fut lui qui négocia le traité Ugalde, et le ministre Péza ne fit que le signer.

L'erreur fut de ne point vouloir sérieusement, sincèrement l'empire de Maximilien. Elle fut aussi de vouloir s'appuyer, pour une évolution politique d'un succès douteux, sur le parti vraiment libéral du Mexique, sur celui qui sentait sa force, à qui profitaient

toutes nos hésitations et à qui la logique des événemens donnait trop de bon sens pour qu'il se fît le complaisant naïf d'une révolution de palais où il eût tiré les marrons du feu pour ses adversaires. L'honnêteté patriotique, même au Mexique, si mélangée de corruption qu'elle y soit, a le don de voir bien et loin, et elle pouvait être certaine dès lors, en face des fautes de l'administration, de l'incapacité du chef suprême, de l'incertitude du maréchal dans ses plans, de la lassitude qui nous gagnait, de l'improbation générale qui accueillait en France cette expédition du Mexique si constamment vacillante en ses résultats, qu'au travers de luttes encore longues, elle arriverait à un succès définitif d'indépendance pour son pays.

Quoi qu'il en soit, ces illusions dont on se berçait furent logiques avec elles-mêmes. A partir de ce moment, l'attention des hommes qui pouvaient diriger les événemens se détourna du Sud, où ils voyaient une négociation et même une alliance possible, pour se porter vers le Nord, où le fantôme de l'intervention américaine se dressait plus menaçant chaque jour, où d'ailleurs le parti juariste était puissant et que prenaient pour but, avec une apparence de succès, les prétentions de l'ancien président Santa-Anna.

Il convient de signaler ici dans quel état inquiétant ou douteux on laissait le Sud pour courir aux éventualités dangereuses du Nord. Le Yucatan, sous l'administration habile et toute personnelle de M. Salazar, se détachait sensiblement de nous, sans nous être cependant ouvertement hostile. Les sympathies que nous avaient montrées Carmen et la lagune de Terminos s'éloignaient de notre cause avec un certain effroi de l'avenir. Tout se réunissait, du reste, pour nous les aliéner. Carmen était alors, avec une criante injustice, sacrifiée à Campêche par une de ces complaisances politiques résultant de l'incertitude générale où l'on était du lendemain. Dans presque tout le Mexique, les familles un peu influentes avaient la prudence de se partager entre les deux camps. Une moitié savait être impérialiste, l'autre dissidente. Ainsi, il y avait à Campêche un jeune Guttierez d'Estrada, membre du parti libéral, négociant riche, et qu'en sa qualité de Campêchois la prospérité de Carmen offusquait. Campêche, jalouse de Carmen, a toujours voulu l'avoir sous sa dépendance. Grâce à son nom, à la position d'une de ses sœurs, dame d'honneur de l'impératrice, le jeune Guttierez avait obtenu que Carmen ne reçût de marchandises étrangères que pour sa propre consommation. Les nombreux navires chargés de bois qui venaient à la presqu'île ne pouvaient donc apporter de cargaisons puisque Carmen n'aurait pas eu le droit de les écouler dans les environs. En revanche, si Carmen ne pouvait envoyer des marchandises à Campêche, Campêche pouvait lui en expédier autant et à peu près

au prix qu'il lui plaisait. Ce n'était certes pas une raison, si Campêche n'avait pas de port, pour que Carmen en supportât les conséquences; mais on était, de ce côté-là, avec la témérité de l'égoïsme, aussi ingrat qu'envers Tuspan, qu'on avait fermé. Mexico ne frappait que ses amis ou ses partisans. En dehors même des menées coupables qu'on pouvait soupçonner, c'était tout au moins ne pas avoir de chance.

Le succès de Jonuta n'avait pas eu de lendemain. Le colonel Traconis, avec sa garnison mexicaine, y était attaqué quelquefois, enfermé toujours. La surveillance du demi-blocus n'était pas non plus facile. Nos canonnières, lorsqu'elles remontaient les arroyos, étaient reçues à coups de fusil sans y pouvoir répondre, car elles n'apercevaient qu'un peu de fumée au-dessus des broussailles de la rive. Les employés du *Conservador* à la Frontera n'étaient point sûrs et se querellaient entre eux. De plus, les dissidens avaient établi une ligne de douanes intérieures et, le prix de toutes choses se trouvant ainsi doublé, le commerce impérial périclitait par l'absence ou le très petit nombre de consommateurs qui pussent payer, sans restreindre leurs besoins, la valeur exagérée des objets.

A Alvarado, la position des Français et des Égyptiens était excessivement pénible. Nul ne leur parlait, ne les recevait. S'ils passaient dans la rue, on les évitait ou l'on fermait devant eux la porte des maisons. L'aversion mexicaine pour nous s'y manifestait par ces protestations silencieuses qui peuvent d'abord être méprisées ou dédaignées, mais qui finissent par gêner et attrister les gens les plus insoucians. Nos matelots et nos soldats résistaient, mais, chose bizarre, les Égyptiens tournaient à la nostalgie et mouraient. Aux environs de la Vera-Cruz, le peu de sécurité des chemins, le brigandage, les irruptions soudaines des guérilleros, la difficulté de se procurer des vivres étaient les mêmes. On y était cerné par d'insaisissables bandes et on n'eût pu en sortir individuellement.

Au Centre et à l'Ouest, la soumission de la Huesteca qui, semblait devoir être la conséquence du fameux traité Ugalde, était loin d'être un fait accompli. Le traité n'avait été conclu par les libéraux que pour avoir le temps de réunir leurs forces et d'agir au moment de l'arrivée des flibustiers que l'on annonçait. Ugalde avait réalisé son argent et tourné casaque. Tuspan, toujours mécontent, bien que, sur les observations du commandant Cloué, on eût rouvert son port, ne cessait d'être menacé. Les bâtimens que l'on y envoyait avaient été autorisés à secourir les habitans à terre, s'ils voulaient se défendre encore comme ils l'avaient fait déjà, mais il était douteux qu'ils y fussent résolus. L'*Adonis* était au mois

d'août devant la barre pour retarder le plus possible la prise de la ville par l'ennemi, qui devenait de plus en plus nombreux depuis le dernier échec des Autrichiens. Deux cent cinquante de ces derniers avaient en effet été entièrement détruits à Tlapacoyan par les libéraux. Plusieurs personnes venant de Papantla à Tuspan avaient vu ramener à Papantla quarante prisonniers autrichiens sous bonne escorte. Trente soldats eussent suffi avec ce qu'il y avait de troupes mexicaines pour défendre la ville, mais il les fallait si on ne voulait perdre Tuspan, ce qui eût été un grand échec, car il eût été très difficile de le reprendre. La barre, en effet, qui a 14 pieds l'hiver, n'en avait plus que 6, et ce n'est pas avec des canots qu'on eût repris les cerros de l'Hôpital et de la Cruz. Le stationnaire parti, Tuspan n'avait plus huit jours à tenir. La situation était malheureusement si claire que, dans quelques pourparlers tenus avec Papantla, Lazaro Muños, un des habitans les plus influens, avait répondu : « Je ne veux pas me déshonorer en reconnaissant le gouvernement intrus de l'empereur. Le jour du triomphe est proche, et j'en crois la défaite des Autrichiens et nos succès récens. »

Du côté de Tampico, la plupart des routes qui conduisaient vers l'intérieur avaient été interceptées dès le mois de mai. Le commandant supérieur Vollée, qui avait succédé au colonel du Pin, avait voulu réunir son monde pour marcher sur Santa-Barbara, peut-être même sur Victoria. Il avait demandé au commandant Cloué une compagnie de débarquement pour garder Tampico. Mais les ordres du ministre étaient formels pour ne point laisser, à moins d'absolue nécessité, des matelots à terre, et d'ailleurs le maréchal n'avait point approuvé les projets de M. Vollée. Deux bataillons, celui de la légion étrangère du commandant Bryan, que la marine avait porté à Matamoros au mois de mai et qui, dirigé sur Tampico, était maintenant campé de l'autre côté de la rivière, à Tampico-Alto, à une assez grande distance de la ville, et celui du commandant Chopin, qui avait poussé une pointe à 40 lieues de distance, à Tancasnequi, n'étaient pas en état, par les maladies qui les affaiblissaient et la difficulté des chemins, de revenir assez tôt pour défendre la ville. Aussi la population impérialiste de Tampico avait la plus grande peur de l'ennemi. Celui-ci pourtant, qui aurait craint à son tour d'être coupé, n'eût sans doute pas occupé Tampico, mais l'eût, tout au moins, rançonné et pillé. L'état du bataillon de Bryan devint bientôt si alarmant que le *Tarn* reçut l'ordre de le ramener à Vera-Cruz en le remplaçant par le dépôt de bataillon d'Afrique. Quant au bataillon Chopin, s'il était besoin de communiquer avec lui, le commandant du *Tarn* devait remonter la

rivière avec un canot armé d'une pièce de 4 et quarante carabiniers surveillant les broussailles des deux rives. Le *Tarn* ramenait bientôt le bataillon, réduit de cinq cents hommes à trois cent vingt, sur lesquels cinquante à peine pouvaient porter leurs sacs, jusqu'au chemin de fer qui les emmenait dans l'intérieur. Passant d'un rapatriement de forces malades à un autre, le *Tarn* repartait aussitôt pour Campêche afin d'en ramener la garnison autrichienne, également décimée. Comme il était probable que le maréchal ne tarderait pas à rappeler le bataillon Chopin, en quelque sorte bloqué à Tancasnequi, grand dépôt de marchandises de Tampico, il ne restait plus bientôt que la petite portion de la contre-guérilla Vollée pour défendre la ville, tout le reste du Tamaulipas étant aux mains de l'ennemi et la Huesteca en pleine révolte. Tel était l'état des provinces du littoral au nord de Vera-Cruz. De plus, le Michoacan était à peu près perdu, ce qui avait sa gravité, cette riche province étant contiguë à celle de Mexico. On avait pu croire qu'avant d'opérer dans le Nord, le maréchal avait songé à s'établir fortement dans le Tamaulipas, mais on voit qu'il y réussissait peu, et, à ce sujet, les opérations de l'armée de terre, à cette époque en particulier et en général pendant les dernières années de l'occupation, ne sont que marches et contre-marches, courses à fond de train, arrêts soudains, retours précipités. Aucun succès n'est décisif. Les bandes se dispersent et se reforment. Nos troupes harassées agissaient dans le vide, et un point était à peine occupé qu'il nous fallait l'abandonner et que l'ennemi le reprenait.

A cette situation si tendue on n'avait d'abord apporté que des palliatifs. Au sud, l'interdiction de navigation aux bâtimens mexicains avait été levée. Carmen avait reçu des promesses, on avait changé et quelque peu augmenté la garnison d'Alvarado. Au nord Tuspan était rouvert, mais c'était tout. Une indécision manifeste régnait à Mexico, autant au quartier-général que dans le gouvernement. L'empereur Maximilien, étranger dans un pays absolument nouveau pour lui, essayant de lui appliquer des réformes tout européennes et qu'il était peu apte à goûter, mal ou diversement conseillé, plus timide et plus homme du monde qu'énergique et doué des qualités d'un souverain, eût volontiers accepté l'entière et puissante tutelle du maréchal, si, plus franchement offerte et plus sérieusement dévouée, elle n'eût pas eu les singulières et inquiétantes oscillations qui la caractérisaient. Mais elle les avait, et, par suite, de légers et déjà sensibles dissentimens qui devaient bientôt s'envenimer d'une extrême défiance éclataient entre le jeune souverain et le maréchal. On comprend que l'administration n'y gagnât pas davantage que la conduite des affaires militaires. D'ailleurs, l'administration mexicaine s'est toujours résumée et se

résumait dans ces deux mots : désordre et concussion. Le luxe d'employés dont on eût pu supprimer le plus grand nombre était extrême, et les plus payés étaient naturellement les plus incapables et les moins sûrs. Le lieutenant de vaisseau Détroyat, chargé de la direction générale de la marine, se voyait obligé de payer les préfets maritimes d'une marine qui n'avait que deux vapeurs nolisés par l'état et trois canots à la Vera-Cruz. Quelques petits bâtimens eussent été cependant de la plus grande utilité pour surveiller en deçà de leurs brisans les barres de Cazones près de Tuspan, de Jesus et Soto-la-Marina, entre Tuspan et Matamoros, par lesquelles on pouvait facilement introduire de la contrebande de guerre, et pour établir à Matamoros même des communications entre cette ville et Bagdad. Le seul nom de l'inscription maritime qu'il était question d'installer dans des limites fort restreintes faisait fuir à l'intérieur les hommes du littoral. Les capitaines de port, très bien appointés, prélevaient d'une façon scandaleuse une large part sur les salaires des pilotes, que s'adjugeait déjà presque en entier par des manœuvres aussi coupables le pilote major. Dans le département des postes, pour citer un autre exemple, le directeur de Tuspan avait 45 piastres par mois et tant pour 100 sur la recette. Deux autres employés touchaient chacun 40 piastres, et il y avait à peine à Tuspan quelques lettres, toujours distribuées en retard. Quant au désordre de l'administration, pour ne citer qu'un seul fait, on avait choisi pour un établissement de condamnés l'île de Bermuja, au nord-ouest de Sisal, dans le golfe. L'inconvénient était que cette île n'existe pas. A l'endroit qui lui est assigné sur les cartes, on file 200 mètres de ligne sans trouver fond. Ce pénitencier eût été nécessaire pour évacuer les condamnés du fort Saint-Jean-d'Ulloa. Le commandant Cloué avait proposé l'île Perès-aux-Alacraus, ayant à proximité un excellent port. Il eût fallu, il est vrai, un baraquement et une machine à recueillir la pluie, car, comme sur presque toute la côte du Mexique, il ne s'y rencontre pas d'eau potable. On n'avait pas répondu au commandant Cloué.

La marine avait également sa part de difficultés et de gène. Elle continuait à n'avoir à sa disposition qu'un nombre insuffisant de navires. Lorsqu'il s'était agi de surveiller sérieusement le débarquement possible, imminent, disait-on, d'armes et de flibustiers sur tout point de la côte, le ministre avait annoncé deux avisos, le *Tartare* et l'*Achéron*, et une canonnière, la *Diligente*. Il avait même promis une autre canonnière pour remplacer la *Tempête*, qui allait être démolie. Or l'*Achéron*, arrivé de la Martinique, venait d'y être renvoyé. Il n'était plus question de remplacer la *Tempête*, et le *Tartare* non plus que la *Diligente* ne paraissaient. En revanche, le ministère s'étonnait que le *Tarn* te le *Var*, em-

ployés, comme nous l'avons vu, par ordre du maréchal aux mouvemens des troupes, fussent restés si longtemps au Mexique. L'*Adonis* restait presque seul pour ravitailler les différens points de la côte, et le commandant de la division pouvait craindre de se voir, faute de moyens, réduit à l'immobilité. Il avait à se plaindre aussi du personnel qu'on lui envoyait. Les divisions des ports ne regardant pas comme une faveur à faire à leurs hommes de les expédier au Mexique, ou ne voulant pas s'affaiblir, désignaient des détachemens arrivant sur d'autres navires de la Cochinchine ou du Sénégal. C'étaient autant de non-valeurs, car la fièvre contractée dans l'extrême Orient ou en Afrique, disparue ou à demi guérie en France, reparaissait au Mexique chez ces hommes affaiblis que leur courage était impuissant à soutenir et que leurs forces trahissaient. Ce n'était pas la division navale, c'était l'hôpital qui se recrutait ainsi. La pénurie du charbon était aussi extrême. La consommation, qui avait été calculée à 4,000 tonneaux par mois, s'élevait au double. En même temps qu'on en demandait de tous côtés et qu'il n'en arrivait encore d'aucun, la marine se voyait forcée d'en refuser à la ville pour son gaz et au chemin de fer, qui lui en devaient déjà chacun 250 tonneaux. Ces détails caractérisent une situation avec ses ennuis et ses côtés douloureux.

Les événemens du Nord attiraient, nous l'avons dit, l'attention du maréchal, et ils n'étaient pas sans une certaine gravité de perspective. Un accident inattendu avait précipité la paix, que dès le mois de juin on supposait prochaine entre les confédérés et les fédéraux. Les confédérés de Brownsville s'étaient soulevés, faute de solde, paraît-il, et, après s'être emparés de quelques marchandises qu'ils avaient vendues, s'étaient dispersés. Les fédéraux de Brazos étaient alors entrés sans coup férir à Brownsville, s'y étaient solidement établis, et leur nombre augmentait chaque jour. On disait même qu'il devait leur arriver continuellement de nouvelles troupes jusqu'à ce que l'effectif de quarante mille hommes fût atteint. Les fédéraux allaient faire construire une grande caserne à la bouche du fleuve, en face de Bagdad, et faisaient acheter pour cela une quantité considérable de bois. Le bruit courait qu'Ortéga et Doblado ne tarderaient pas à venir à Brownsville et que les Américains appuieraient le mouvement d'un corps de flibustiers qui projetaient de s'emparer de Matamoros et de Bagdad. Les commerçans de ces deux villes émigraient en masse et allaient pour la plupart à la Nouvelle-Orléans. Il semblait évident que la paix conclue aux États-Unis devait mettre fin à cette prospérité factice de Matamoros, qui n'avait d'autre raison d'être que le commerce du coton plus facile à faire désormais ailleurs qu'au Rio-Grande. De plus, un si grand rassemblement de troupes ne s'expliquait que

par de mauvaises intentions, bien que le général fédéral déclarât qu'il n'avait lieu que pour observer la neutralité et empêcher une invasion des chefs libéraux. Mais était-ce croyable? Pendant que le gouvernement affirmait que les expéditions de flibustiers ne partiraient pas, on voyait déjà passer sur la frontière du Rio-Grande l'avant-garde de ces expéditions, et les hostilités commenceraient sans doute que le cabinet de Washington protesterait encore de sa neutralité.

L'intervention américaine paraissait donc imminente et donnait à la guerre qui pourrait s'ensuivre des proportions gigantesques. Non-seulement le Nord serait envahi par une armée moitié de troupes régulières, moitié d'aventuriers, mais la marine fédérale pouvait écraser notre faible division et menacer toutes les côtes. Dès lors le soin de protéger Vera-Cruz préoccupait vivement le maréchal, car Vera-Cruz entre nos mains était une porte de sortie sur la mer, tandis qu'au pouvoir des Américains, c'était la porte du Mexique fermée sur nous. Or, il n'était point facile de défendre les mouillages de Vera-Cruz et de Sacrificios. Le fort de Saint-Jean d'Ulloa et les fortins de Vera-Cruz eussent été complètement inefficaces contre des bâtimens blindés. On pouvait faire quelques revêtemens en terre, mais sans y compter. Le matériel d'artillerie du fort était complètement insuffisant. Il n'y avait qu'en petit nombre du 36 et du 24 et peu de projectiles. Disposées pour battre du côté du large en 1838, ces pièces étaient inutiles à cause du mauvais état des murailles sur les parties qui défendent les passes nord et sud. D'ailleurs, comme il n'y eût eu probablement que des bâtimens blindés à tenter l'attaque, elles n'auraient point eu d'effet contre eux. Ce qu'il eût fallu, c'eût été au moins, pour défendre les passes, deux batteries flottantes d'une certaine puissance de vapeur, pour changer de mouillage avec le vent et le courant. Quant au mouillage de Sacrificios, il était impossible de le défendre, car on s'y rend par le nord et par le sud hors de portée de canon. Une batterie s'y fût trouvée de plus isolée et sans eau. Enfin les navires de la division du Mexique étaient insuffisans de toute façon. Si Vera-Cruz eût été véritablement à nous, on eût pu l'armer de nos canons de marine et s'y retirer comme l'ont fait les Russes à Sébastopol, mais nous n'eussions pu y tenir. A la vue des Américains, tout s'y fût soulevé et nous aurions eu l'ennemi devant et derrière et au milieu de nous. La seule défense logique était de faire remorquer à Fort-de-France, à la Martinique, les faibles bâtimens dont nous disposions, de recevoir au moins deux batteries flottantes et d'appeler d'Europe une escadre cuirassée, qui irait au-devant de l'escadre américaine.

Cela était exact, mais point rassurant, et il y avait lieu d'user de

prudence. Aussi les instructions adressées au commandant de la *Tisiphone* devant Matamoros étaient-elles dans ce sens. Il lui était recommandé de dire au général américain que, pendant la guerre des états, la France avait observé la neutralité et qu'elle avait droit à ce qu'on l'observât envers elle. Le commandant devait allier un ton très ferme à une grande politesse. Ne point se tenir à l'écart des fédéraux, mais au contraire entretenir des relations avec eux, établir enfin, à l'aide du général Mejia, d'un côté et de l'autre, en payant bien, une exacte surveillance sur ce qui se passerait tant à Bagdad qu'à Brazos, afin qu'aucune expédition de flibustiers ne pût partir sans que nous en fussions avertis. Mais la situation du commandant de la *Tisiphone* était très délicate, et il pouvait être amené à tirer les premiers coups canon de la guerre. Il fallait donc ne rien faire à la légère et s'inquiéter des diverses éventualités qui se présenteraient. Par exemple. le passage du Rio-Bravo par les troupes fédérales impliquait-il un acte d'hostilité et par conséquent de déclaration de guerre avec la France? Si des bâtimens avec pavillon américain débarquaient des troupes sur le territoire mexicain, devions-nous nous y opposer par la force? Le Rio-Bravo franchi, devions-nous attendre qu'on nous tirât des coups de canon pour savoir si nous étions en guerre avec les États-Unis? Si des bâtimens américains venaient en force à Vera-Cruz, ou à quelque autre point du littoral mexicain, quelle conduite tenir? Il était bon de tout préciser, car l'Amérique ne s'astreint guère aux règles ordinaires des peuples civilisés. Dans ce pays où l'opinion publique est affolée et toute-puissante, un coup d'audace si irrégulier, si absurde même qu'il soit, peut être acclamé par la nation et s'imposer au gouvernement. Nous avions à redouter l'entreprise soudaine d'un général quelconque et même d'un simple capitaine. Le maréchal, déjà pressenti à cet égard quelque temps auparavant, avait écrit que nous pouvions ne nous considérer que comme indirectement engagés dans tout conflit américo-mexicain. Ce n'était pas assez pour les circonstances actuelles. Il fallait savoir quand nous serions directement engagés et si, à moins qu'on ne tirât sur nous, nous devions attendre des instructions de France pour nous regarder comme étant en guerre avec les États-Unis, quelque acte d'hostilité que cette puissance se hasardât à commettre contre le Mexique. Le maréchal fut cette fois consulté catégoriquement et répondit moins évasivement par des instructions dont pouvait s'autoriser et dont s'autorisa plus tard le commandant Collet, de la *Tisiphone*.

Le maréchal était d'ailleurs dans ses mêmes incertitudes, avec un commencement d'irritation. On l'eût dit semblable au joueur à qui d'heureuses chances ont d'abord souri et qui s'étonne de ne

les point voir se renouveler. Rien ne se passait effectivement comme il se fût cru des droits secrets à l'espérer. Le général Galvez venait d'être rappelé subitement du Yucatan à Mexico, parce qu'on le soupçonnait de vouloir se prononcer. Campêche, où l'on avait eu l'imprudence de laisser rentrer tous les individus dangereux que le commandant Cloué en avait bannis, s'agitait de nouveau. On avait introduit l'ennemi dans la place. L'ancien gouverneur Pablo Garcia, tous les membres de son gouvernement, tous ses partisans les plus exaltés y étaient revenus. Ils travaillaient la ville, dont tout le bas peuple était dévoué à Pablo Garcia, qui était, à ce qu'il paraît, estimé du reste de la population et digne de l'être. Le Tabasco, grâce à l'impunité dont on l'avait laissé jouir, s'était organisé de manière à servir de refuge à Juarès si celui-ci, dans un temps donné, ne pouvait plus tenir au nord. S'il manœuvrait bien, c'est au Tabasco qu'il se rendrait pour prolonger la guerre indéfiniment et être insaisissable.

Le pays est si coupé d'arroyos qu'un partisan habile s'y soustrait toujours à ceux qui le poursuivent. Ce qu'il y avait de bizarre, c'est que, le blocus étant levé, Juarès pouvait parfaitement se rendre avec un bâtiment neutre sur n'importe quel point du littoral et que nous n'avions aucun droit de le saisir tant qu'il serait à l'abri d'un pavillon étranger. Il pouvait donc à son gré choisir l'heure ou le lieu, mais on inclinait à croire qu'il débarquerait plutôt entre Alvarado, à cause des ressources que lui offrait le Tabasco, et la lagune de Terminos. A ce dernier endroit, le *Brandon* continuait à garder Carmen et à sauvegarder Palizada et Jonuta. A la Frontera, nous touchions toujours les droits de douane sans faire autrement la guerre aux libéraux et sans qu'ils nous la fissent. Le nouveau capitaine de la *Tourmente* croyait même à un compromis possible. C'est que, par suite d'une divergence d'opinions et surtout d'intérêts dont la cause occulte et déjà signalée par nous était à Mexico, tous les chefs de Tabasco n'étaient pas d'accord. Il y en avait qui penchaient pour un accommodement, non avec l'empire, mais avec la France. Toutefois ils ne s'enhardissaient à aucune proposition sérieuse et ne trahissaient la cause générale et libérale de leur pays que par quelques manifestations sans portée. Dans la province de Vera-Cruz, non contens d'exploiter par bandes la route d'Orizaba et les alentours, de piller les diligences et de maltraiter les voyageurs, les libéraux s'étaient proposé un mouvement révolutionnaire pour le 16 septembre 1865, anniversaire de l'indépendance. Le commandant Cloué était venu de Sacrificios avec le *Magellan*, quarante soldats européens du fort avaient été envoyés à la garnison et les compagnies de débarquement s'étaient tenues prêtes toute la journée à sauter à terre avec trois pièces d'artillerie. Il

n'y avait rien eu, mais bien précaire était la possession d'une ville qu'il fallait, au premier bruit, garder de la sorte. Au centre, dans le Tamaulipas, sur le littoral, la position restait la même, incertaine et hostile. Le succès s'avançait avec nos soldats, reculait avec eux, pas plus qu'eux ne s'établissait nulle part. Nous étions subis par ceux qui ne se retiraient pas devant nous et harcelés par les vaincus que nous faisions.

Le maréchal, mécontent, n'attendait plus qu'un événement de quelque importance pour se risquer avec sa fortune, soit au nord soit au sud. Il étouffait au milieu des mornes et ténébreuses illusions dont on le berçait et des déceptions qu'on voulait inutilement lui transformer en espérances ajournées. A tout hasard, il s'était préparé de longue main aux opérations du Nord. Au mois d'août, le colonel belge Vonder-Smissen, à Tacarubazo, avait pris au général dissident Ortega toute son artillerie. Presque en même temps, après avoir chassé l'ennemi du Tamaulipas, les deux colonnes du général Brincourt et du colonel Jeanningros avaient convergé par l'intérieur sur Saltillo et Monterey. Depuis, le *Rhône*, qui venait d'arriver de France, avait gardé à bord trois cents hommes du bataillon d'Afrique et les avait répartis entre Tuspan, dont on avait relevé les fortifications, et Tampico. Nos moyens étaient si faibles qu'on avait laissé le génie colonial à Tuspan, pendant le trajet de Tuspan à Tampico, pour le reprendre au retour et le ramener à la Vera-Cruz. La *Diligente* avait accompagné le *Rhône* pour appuyer les opérations par les rivières. De Vera-Cruz, le *Rhône* et le *Tartare*, qui allaient remplacer quelques jours la *Tisiphone*, afin qu'elle changeât son artillerie à Vera-Cruz et se reposât un peu, repartirent pour le Rio-Grande, chargés de porter des munitions et des vivres au général Mejia, dont la situation menaçait de devenir fort grave.

Ainsi, pendant que les Américains paraissaient concentrer sur le Rio-Grande une armée de soixante-dix mille hommes et le matériel de chalands et de bateaux nécessaires pour passer le fleuve, les troupes du maréchal avançaient vers le nord. Quant aux libéraux de Juarez, ils occupaient la ligne de Montclara à Reynosa, ce qui faisait supposer qu'ils attendaient le signal des Américains pour opérer avec eux. Quelque imminentes que fussent les hostilités, le maréchal cependant, les regards et les désirs tournés en arrière, ne se fût peut-être pas encore décidé à s'engager à Matamoros, si un acte d'une barbarie sauvage, en lui dessillant les yeux, ne lui eût montré de quelle haine implacable étaient animés les libéraux du Sud et combien peu il y avait à compter sur eux.

Le 7 octobre, des bandits, se qualifiant de force libérale, après avoir enlevé les rails d'un tournant, avaient attaqué le chemin de

fer de Vera-Cruz à la Soledad. Le mécanicien, ayant donné un coup de sifflet d'alarme, avait été tué immédiatement. Le commandant Friquet, un garde d'artillerie et six autres militaires français, qui se trouvaient dans le train, non-seulement avaient été massacrés, mais coupés par morceaux et honteusement mutilés. Les autres voyageurs avaient simplement été rançonnés et quelques femmes enfermées à part pendant deux heures sans qu'on pût savoir, du moins par elles, ce qui leur était arrivé. Cela s'était fait au nom de la liberté, et le sens moral était tellement nul dans le pays, ou la haine contre nous si forte, que les habitans de Vera-Cruz s'enorgueillissaient tout haut de ce massacre et d'avoir eu pour l'accomplir d'aussi vaillans compatriotes. Le commandant Cloué avait aussitôt envoyé quelques hommes, mais l'endroit du crime était désert. Le lendemain matin, le commandant de la Soledad avait mis en campagne quarante Égyptiens et vingt Mexicains à cheval, mais avait inutilement atteint l'ennemi, qui s'était enfui. Là encore, sans qu'on pût faire de prisonniers, on avait eu un caporal des sapeurs du génie tué et sept hommes blessés. Trois jours plus tard, comme pour nous braver ou recueillir les applaudissemens des habitans de Vera-Cruz, une troupe de cinquante hommes à cheval était venue camper et déjeuner derrière les dunes de sable au nord-ouest et à une ou deux lieues à peu près de la ville. Ils voulaient sans doute, une fois les portes fermées, tenter comme ils l'avaient fait l'année précédente dans la nuit du 20 au 21 août, un coup de main sur le village qui est autour de la promenade. La pluie toutefois avait suffi à disperser ces libéraux. D'ordinaire, en effet, ils ne faisaient rien par la pluie parce qu'ils avaient peur d'attraper la fièvre, qu'ils n'aimaient pas plus que les balles de nos soldats. Depuis le 7, les trains étaient escortés, mais le directeur de la compagnie craignait, si on ne faisait pas une campagne sérieuse contre ces bandes, de n'avoir plus d'employés, car les libéraux avaient menacé ceux-ci de les fusiller s'ils les retrouvaient sur le chemin de fer. Ils avaient annoncé en outre qu'ils feraient dérailler et attaqueraient le convoi tous les jours.

L'horrible massacre du 7 octobre provoqua un décret de Maximilien, mettant hors la loi tous ceux qui dorénavant seraient pris les armes à la main. Le général Alejandro Garcia, chef des libéraux du Sud, y répondit en souverain par un décret semblable. Mais ce qui donna à ces deux décrets, qui eussent été assez inoffensifs entre Mexicains, une véritable et terrible portée, ce fut la circulaire du 11 octobre du maréchal Bazaine. Le maréchal rappelait à l'armée que, le 18 juin, Ortéaga en prenant Uruapan avait fait impitoyablement garder à vue le commandant Lemus; que, le 17 juillet, Antonio Perez assassinait de sa propre main le capitaine comte Kurzech

après le combat d'Ahuacatlan, qu'Ugalde, à San Felipe, avait fait fusiller les officiers d'un détachement qu'il avait surpris; que, le 7 octobre enfin, les prisonniers du chemin de fer avaient été odieusement traités et mis à mort. En conséquence, le maréchal faisait savoir aux troupes qu'il n'admettait plus qu'on fît de prisonniers. Tout individu, quel qu'il fût, pris les armes à la main, serait mis à mort. Aucun échange de prisonniers ne serait fait à l'avenir. Il fallait que les soldats sussent bien qu'ils ne devaient pas rendre leurs armes à de pareils adversaires. C'était une guerre à mort qui s'engageait entre la civilisation et la barbarie. Des deux côtés il fallait tuer ou se faire tuer.

Cette circulaire fut de la part du maréchal moins un acte de représailles que de colère. Peut-être l'écrivit-il pour creuser un abîme entre les libéraux du Sud, entre tous les libéraux en général et lui-même. Il n'y avait eu rien à faire avec tous ces gens-là, il ne voulut pas qu'on pût rien imaginer de nouveau avec eux pour l'avenir. Pour le moment, dût-il jouer le jeu de l'empire, il ne s'occupa plus que d'une solution au Nord, et s'il n'eût été trop tard, c'était à la fois ce qu'il y avait de meilleur pour nos intérêts et de plus honorable pour le maréchal.

La situation de Matamoros, où allait se débattre la question du succès des dissidens au Nord et de l'intervention américaine, était depuis longtemps inquiétante. Dès le mois d'août, les Américains, s'ils n'étaient pas encore décidés à franchir la rivière, protégeaient du moins ouvertement Cortina et lui fournissaient des armes. La troupe de Mejia diminuait sensiblement, et l'influence du général lui-même était paralysée par un commissaire impérial Portilla et le ministre des travaux publics, M. Robles, dont la conduite à tous deux donnait lieu aux plus graves soupçons. Un incident survenu entre le commandant Bryan et le général américain Brown avait fait décider au maréchal que le bataillon étranger quitterait Matamoros le plus tôt possible. Le départ des troupes françaises avait été fêté comme une victoire par tous les Mexicains sans exception. Tout le monde conspirait hautement, s'entendait avec Cortina, lui payait des droits pour des passe-ports ou le libre passage de marchandises. Les employés du gouvernement étaient des juaristes zélés. Mejia, annulé et dégoûté, laissait faire, et l'opinion était que Cortina entrerait avant longtemps dans Matamoros sans coup férir. Quelques jours plus tard, le 11 décembre, M. Robles, qui avait dû revenir à Vera-Cruz, restait à Matamoros. Bien qu'il ne fût pas arrivé de nouvelles troupes à Brazos et qu'il fût, au contraire, sorti de la rivière plusieurs vapeurs chargés de noirs pour la Nouvelle-Orléans, on s'attendait néanmoins à une attaque renforcée d'Américains. Les inquiétudes grandissant, on eût voulu confier la garde

de Bagdad à la *Tisiphone*. Mais ce n'était pas l'avis du conmmandant de la division à qui on en avait écrit, car la rade de Bagdad étant foraine, c'eût été une force imprudemment mise à terre. Les communications étaient coupées en effet entre Matamoros et Monterey, ainsi qu'entre Matamoros et Bagdad, à l'embouchure du fleuve. Il est vrai que, dans ce dernier espace, l'inondation presque complète des terres y suffisait. Cependant, à la fin du mois, le ministre Robles revenait, et Matamoros semblait moins menacé par suite du peu d'intelligence existant entre Cortina, Escobedo et les autres chefs mexicains qui tenaient la campagne dans les environs. Toutefois ces chefs avaient toujours, quoique non avoué, l'appui des autorités fédérales de Brownsville. Un officier très intelligent, envoyé sous un prétexte quelconque à Brazos, avait constaté le rassemblement d'un très grand nombre de chariots, de fourgons et chalands arrivés démontés d'Amérique.

Le 28 septembre, la *Tisiphone* retournait à Matamoros. Elle avait surtout pour mission de surveiller les Américains et de s'assurer s'il était vrai qu'ils employassent 15 à 20,000 noirs à la construction de deux chemins de fer dans le Texas et dans le voisinage de la frontière du Mexique, sans doute pour faciliter les mouvemens de troupes. Cette crainte constante des États-Unis, qui s'affirmait chaque jour par de nouveaux motifs, agissait si fortement sur le maréchal qu'il allait jusqu'à les supposer capables de nous attaquer sans déclaration de guerre. Il demanda même au commandant Cloué si, dans le cas d'hostilités subites contre Vera-Cruz, il ne lui serait pas possible de mettre aussitôt à terre son matériel et son personnel et de se retirer sur Cordova. Une objection capitale à cette opération, c'est que, si l'agression devait être soudaine, nous ne la saurions que lorsqu'elle aurait eu un commencement d'exécution et qu'il serait déjà trop tard pour débarquer à Vera-Cruz les hommes et le matériel. Quant à la retraite sur Cordova, elle eût été un désastre avec des matelots qui ne connaissent pas la guerre à terre et au milieu d'un pays qui se fût entièrement soulevé contre nous. Le commandant Cloué répondait avec une honorable et fière modestie que le rôle de la marine est sur l'eau et non à terre, qu'il se croyait capable de défendre son bâtiment jusqu'à la dernière extrémité aussi bien que n'importe quel capitaine de vaisseau, mais qu'il se reconnaissait tout à fait incapable de remplir les fonctions de colonel. C'était de la franchise, mais les choses en arrivaient à un point où il devait moins que jamais déguiser sa pensée au maréchal. Le commandant Cloué se trouvait d'ailleurs, à bord du *Magellan*, aux prises avec la fièvre jaune, qui sévissait également à Carmen sur le *Brandon* et faisait ainsi à la division une de ses visites périodiques. On manquait de médicamens, de linge, de chlo-

rure de chaux, qu'on attendait inutilement de France, mais c'étaient là des inconvéniens dont on ne s'occupait plus. L'important eût été de prendre la mer quelques jours, mais les affaires retenaient le commandant à Vera-Cruz, et il ne pouvait envoyer le *Magellan* tout seul au large, son poste y étant dès qu'il y avait quelque danger à courir à bord.

Ce fut alors qu'il apprit la nouvelle de l'attaque de Matamoros par Escobedo, qui avait plusieurs milliers d'hommes et onze pièces de canon. Les communications étaient interceptées entre Matamoros et tout autre point, et nous en étions réduits à expédier des courriers le long du Texas pour connaître la situation exacte. Le commandant partit aussitôt pour Matamoros avec le *Magellan*, l'*Adonis*, le *Tartare* et la *Tactique*. Dans cette saison des coups de vent du nord, la traversée fut pénible. L'*Adonis* arriva trente-six heures en retard, et le *Tartare* fut forcé de retourner un jour à Vera-Cruz. Il avait perdu son gouvernail parti par la jaumière avec la barre et tout ce qui y attenait. A peine mouillé, le commandant écrivit au général Wetzel, qui commandait les forces des États-Unis, sur le Rio Grande. Les faits de connivence américaine étaient nombreux et faciles à signaler. Les libéraux tiraient et avaient tiré du Texas, de Brownsville en particulier, la plupart de leurs ressources en hommes et en munitions. Les pièces d'Escobedo étaient servies par des canonniers américains non encore congédiés. Les blessés étaient reçus à l'hôpital de Brownsville, où les officiers d'Escobedo et de Cortina venaient journellement, en armes, prendre leurs repas. En un mot, Brownswille semblait être le quartier-général des juaristes, qui n'eussent été capables de rien entreprendre sans les secours constamment renouvelés qui leur venaient du Texas.

C'était tenir en bride les Américains par une protestation formelle contre leur violation de la neutralité sur la frontière. Quant à Matamoros, l'arrivée du *Magellan* et des autres navires sans troupes à bord avait produit un fâcheux effet. Le général Mejia disait par instans qu'on l'abandonnait, mais il paraissait néanmoins décidé à se défendre à outrance et déployait une énergie et une activité extraordinaires. La garnison était animée d'un bon esprit, et la population, ayant appris que les chefs dissidens avaient promis quatre heures de pillage afin d'attirer dans leurs rangs le plus d'aventuriers possible, s'était, comme au mois de mai précédent, organisée en milices. Mejia n'eût demandé que deux cents pantalons rouges pour garder la ville pendant qu'il sortirait et culbuterait l'ennemi. La division ne pouvait, avec ses malades, s'associer autant qu'elle l'eût désiré à ce mouvement de défense, mais elle allait, comme toujours, agir avec autant de rapidité que d'énergie.

Le bruit courant que l'ennemi allait tenter quelque chose contre

Bagdad, la *Tisiphone* s'embossa, en dehors, par petit fond, pour y rester tant que le calme le permettrait. En même temps on armait en guerre le petit vapeur de commerce l'*Antonia*, en mettant à bord deux pièces d'artillerie, une de 12 et une de 4, avec les hommes chargés de ces pièces et un peloton de carabiniers. Les hommes et l'équipage étaient fournis par les matelots de l'*Adonis* et de la *Tisiphone*. L'enseigne de vaisseau de la Bédollière, un des officiers de la *Tisiphone*, avait le commandement de l'*Antonia*. Sa mission était de concourir à la défense de Matamoros en agissant aux abords du fleuve, près de la ville. Il avait à recevoir les ordres du général Mejia, mais, fidèle à son rôle de marin, ne devait assister la ville que par eau. L'*Antonia* partit le matin du 9 novembre de la rade de Rio-Grande pour Matamoros, et sa traversée ne devait pas s'accomplir sans incidens. A une heure de l'après-midi, à un endroit où la rive est haute et touffue, l'*Antonia* fut saluée par une fusillade des plus vives. Précisément, par suite d'un faux coup de barre, le bateau échouait. Il resta dix minutes sous le feu et y répondit si vigoureusement que les assaillans se retirèrent pour nous fusiller de plus loin. Cette fois on leur envoya des coups de mitraille et ils s'enfuirent dans la plaine à toute bride, au nombre de deux cents cavaliers. Quelque temps après, deux de ces cavaliers passèrent dans une barque derrière l'*Antonia*, abordèrent au Texas, et de la rive américaine adressèrent au vapeur sept coups de feu. L'*Antonia* continuant sa route, longeait le *Tampico*, chargé d'Américains et amarré sur la rive mexicaine. Un morne silence accueillit les Français, tandis qu'au contraire les cavaliers libéraux communiquaient bruyamment avec le vapeur. Un instant, l'*Antonia* fut dominée par un canon placé à un endroit où la berge était fort élevée. L'ennemi, animé à la lutte, avait oublié ses habitudes de prudence et tirait à découvert. On voyait les chemises rouges et les chapeaux à bordure blanche des hommes de Cortina et de Canales. Les matelots furent admirables sous cette pluie de feu. Deux tombèrent grièvement blessés. Le vapeur l'*Eugénia* venait alors au-devant de l'*Antonia*, qu'il escorta jusqu'à Matamoros et qui ne fut plus inquiétée. Seulement quand nous arrivâmes à Brownsville devant le camp des Américains, toutes leurs troupes étaient sur le bord nous regardant passer. Ils semblaient consternés de nous voir et ne poussaient pas un cri. En revanche, les cavaliers qui avaient traversé le Rio-Grande cavalcadaient dans le camp et échangeaient des saluts et des poignées de mains avec les officiers américains.

Le commandant Cloué écrivit de nouveau au général Wetzel. En lui exposant que, selon ses ordres, l'*Antonia* n'avait pas répondu aux coups de feu partis de la rive texienne, il lui notifiait que,

d'après les lois internationales, les Mexicains en armes qui franchissaient la frontière des États-Unis devaient être désarmés et internés par les Américains, qu'à bien plus forte raison, ceux-ci ne devaient tolérer aucun acte d'hostilité partant de chez eux, et qu'il fallait croire que le général Wetzel avait complètement ignoré ces infractions diverses à la neutralité. La plus grande indiscipline régnait d'ailleurs parmi les troupes américaines. Un de leurs généraux venait d'être assassiné par un soldat noir. La politique, à en juger par des faits bizarres, flottait autant que la discipline. Peu de jours après l'arrivée de l'*Antonia*, un haut fonctionnaire des États-Unis venait trouver le général Mejia et lui exhibait des pouvoirs presque illimités, allant jusqu'à faire fusiller le général Wetzel. Il lui annonçait en outre qu'il aurait bientôt à lui communiquer des bases nouvelles pour la reconnaissance du Mexique par les États-Unis. Ce haut fonctionnaire ressemblait fort à un espion ou à un chevalier d'industrie; mais la conduite tenue par le cabinet de Washington, que préoccupait l'ouverture du congrès, était en apparence si inconsistante qu'on accueillait les bruits les plus étranges.

Il était évident toutefois que les libéraux s'acharneraient à l'attaque de Matamoros jusqu'à ce qu'ils fussent certains que la protection des Américains leur ferait défaut. Il y avait dans la ville, en numéraire et en marchandises, des sommes immenses, et ils se procuraient de l'argent en escomptant leurs espérances, sinon de pillage, au moins de possession. Il est vrai que ces perspectives surexcitaient la population commerçante, qui construisait et occupait des barricades, faisait des patrouilles et passait toute la nuit sous les armes. D'un autre côté, le maréchal faisait avancer ses colonnes. Celle du colonel d'Ornano se dirigeait sur Victoria, celle du général Jeanningros sur Monclava, afin d'opérer une diversion en faveur de Matamoros. Malheureusement cette route de Victoria à Matamoros, extrêmement difficile, presque impraticable à cause des inondations, était de plus une espèce de désert sans ressources. Aussi le général Mejia était-il fort contrarié de la voir prendre aux troupes dans la crainte qu'elles n'arrivassent trop tard. Les libéraux précipitaient du reste leurs attaques. Excessivement décontenancés par la réussite complète du voyage de l'*Antonia*, ils avaient fait tentative sur tentative pour la prendre ou la détruire. La dernière tentative, le 11 novembre au soir, avait été la plus importante. Cinq embarcations et un chaland chargés de monde se laissèrent dériver sur l'*Antonia*, mais l'ennemi fut reçu à portée de pistolet par la mitraille et le feu des carabines. Les embarcations disparurent alors, soit qu'elles eussent été coulées, soit qu'elles se fussent abandonnées au courant. Le chaland s'échappa à l'aide

d'un subterfuge. Il se fit passer pour un bâtiment américain en dérive par hasard.

Le 20 novembre, l'*Allier* arrivait avec trois cent soixante Autrichiens, vingt Mexicains, soixante chevaux ou mulets. Ces renforts étaient mis à terre à Bagdad, le même jour. Le lendemain, le général Mejia envoyait pour les prendre l'*Antonia* et deux autres petits bateaux à vapeur de même échantillon, l'*Alamo* et le *Camargo*, que la division armait, comme l'*Antonia*, d'une pièce de 12, d'une de 4 rayée et de quelques carabiniers; ces trois bateaux partaient de Bagdad le 22 au matin pour Matamoros, où ils arivaient le 23 sans obstacle. Ce renfort décida les libéraux à la retraite. Pourtant, en s'en allant, Escobedo chercha à surprendre Monterey; mais le commandant La Hayrie, venu de Saltillo, et le général Jeanningros, de Montclava, sauvèrent la ville et poursuivirent le général mexicain.

La délivrance de Matamoros amena le rétablissement de la tranquillité à Tuspan et à Tampico, où les partis s'étaient agités et que les bandes ordinaires du Tamaulipas et de Papantla avaient menacés pendant les événemens du Nord. A Tampico, le commandant supérieur, le capitaine Carrère, avait maintenu la défense sur un bon pied. Successeur du lieutenant Vollée, qui avait indisposé la population par certains actes agressifs, il s'était étudié à ramener l'ordre, et, comme chaque officier avait son meilleur plan de conquête et de soumission pour le Mexique, il avait cherché par quelque déférence et quelques égards pour le général La Madrid, qui commandait à Tuspan, en lui laissant, par exemple, passer la revue des troupes de la contre-guérilla et de la garnison, le jour de la Saint-Maximilien, à rehausser, par l'amour-propre flatté, chez les Mexicains, le sentiment de leur valeur et de leur dignité personnelle. Il n'avait rehaussé que leur amour-propre. La *Diligente* avait dû séjourner à Tuspan, dans la rivière même. Le capitaine Revault avait su influencer discrètement la population et réorganiser la défense possible de la garnison. Il ne lui avait fallu que quelques carabiniers dans les cerros bien approvisionnés de vivres, d'eau et de munitions. Le préfet néanmoins avait été assassiné, et le capitaine de la *Diligente*, qui eût peut-être mieux fait d'envoyer par une occasion sûre le meurtrier au fort de Saint-Jean-d'Ulloa, l'avait laissé en prison, d'où il était probable que l'influence occulte, mais persistante, de M. Llorente le père le ferait échapper. Il est vrai que la *Diligente*, qui maintenant pouvait quitter Tuspan, n'aurait qu'à y revenir pour y ramener cette sûreté et cette fidélité douteuses qui étaient l'état normal des différens points du Mexique occupés par nous.

Libre de quitter le Rio-Grande, le commandant Cloué se rendit alors au désir du maréchal, que les nouvelles d'un prochain débarquement de Santa-Anna, ou de ses partisans, à la côte de Sota-Vento, avaient inquiété. Il laissait en partant la *Tisiphone* devant Matamoros et adressait au commandant Collet les instructions les plus précises pour la conduite qu'il avait à tenir. Il devait procéder sans retard au désarmement des petits vapeurs l'*Antonia*, la *Camargo* et l'*Alamo*. Puisqu'il n'y avait plus urgence à leur séjour à terre, il fallait que les officiers et les équipages rejoignissent leurs bords. On pouvait fournir de la poudre, des cartouches et des boulets au général Mejia, mais aucune arme qui nous appartînt. Quant aux Américains, il fallait observer avec eux la plus grande réserve et ne point s'occuper des affaires intérieures puisqu'il y avait des autorités mexicaines, et surtout ne point servir à celles-ci ou au général Mejia d'intermédiaire officieux avec les chefs des troupes des États-Unis. Ces instructions étaient en un mot la circonspection la plus grande et la plus stricte prudence au point de vue politique et militaire.

L'année 1865 finissait. Pendant toute sa durée, notre fortune au Mexique avait oscillé entre des succès et des échecs, sauvegardée par momens par des conseils loyaux et des influences d'honnêteté et de bon sens qui ne pouvaient avoir malheureusement qu'une action limitée, arrêtée et compromise par les visées d'une ambition secrète que la plus brillante réussite eût seulement absoute. Nous avions en apparence maintenu notre situation, mais au fond elle croulait de toutes parts et allait être emportée par la force des choses. L'administration était inerte ou corrompue. La population moyenne, bien disposée pour l'empire, qui lui eût apporté l'ordre, mais craintive et découragée, n'offrait qu'un vain et passif appui; les libéraux, fiers de n'avoir point succombé, s'enflaient des complaisances qu'on avait eues pour eux et des forces qu'ils avaient gagnées. L'Amérique hostile et menaçante avait toutes prêtes contre nous ses flottes de monitors et ses bandes licenciées d'aventuriers et de flibustiers, si elle n'était désarmée à Paris par un arrangement qui conciliât ses prétentions et les nôtres. L'heure était passée du règne possible de Maximilien, d'une élection, sinon d'une intrigue nationale élevant un souverain nouveau, de la non-intervention, à laquelle des déchiremens intérieurs avaient jusqu'alors contraint les États-Unis : il n'y avait plus à sonner que l'heure de notre retraite et de la dissolution de l'empire.

HENRI RIVIÈRE.

LA FRANCE AU SOUDAN

II[1].

LE CHEMIN DE FER TRANSSAHARIEN.

Le chemin de fer du Sénégal au Niger étant sur le point d'être exécuté (2), les considérations qui plaidaient en faveur de la construction du chemin de fer transsaharien deviennent beaucoup moins pressantes. La date où la construction de celui-ci s'imposera va forcément dépendre de la fortune de celui-là.

Que veut-on? Créer un débouché au Soudan pour ouvrir son immense territoire à notre influence et son riche marché à notre commerce. Ce but sera provisoirement atteint par la ligne du Sénégal. Une voie ferrée qui le mettra en communication avec le reste du monde est indispensable à ce grand pays jusqu'à présent fermé; mais deux, c'est un luxe auquel on ne devra songer qu'autant qu'il aura fait ses preuves. Quel trafic peut-il alimenter? Les données que nous avons résumées dans un précédent travail permettent à ce sujet les plus brillantes hypothèses, mais ce ne sont que des hypothèses : l'exploitation de la ligne du Sénégal aura pour premier effet d'en vérifier la valeur ; elle nous procurera, en outre, sur le Soudan une foule de renseignemens précis, et ces nouveaux

(1) Voyez la *Revue* du 1er décembre 1880.

(2) Depuis la publication de notre premier travail, la chambre des députés a approuvé la concession du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis à la compagnie des Batignolles et voté les crédits nécessaires pour la construction d'une première section de la ligne de Saint-Louis au Niger, section comprise entre Médine et Bafoulabé.

élémens auront un poids décisif dans les appréciations sur l'utilité d'un autre chemin de fer. Si le trafic se développe lentement, il est évident que la construction du Transsaharien sera reculée en raison de cette lenteur. Une première ligne donnant des résultats peu satisfaisans, qui fournirait plusieurs centaines de millions pour en créer une seconde? Si le succès répond aux espérances, il est évident, au contraire, qu'il dissipera toutes les appréhensions des esprits que le projet de lancer une voie ferrée à travers 2,000 kilomètres de sable inquiète comme une idée un peu chimérique. Échec ou réussite, le sort de la ligne du Sénégal aura donc un contre-coup inévitable sur celui du Transsaharien.

Si incertaine que cette situation rende l'époque où cette grande entreprise entrera dans sa période d'exécution, la France, pour se trouver prête à tout événement, n'en doit pas moins terminer promptement les études commencées. Aussi bien le gouvernement les fait-il continuer, — avec moins de vigueur, il est vrai, qu'on ne le souhaiterait. Deux raisons l'y engagent. La première, c'est que la ligne du Sénégal deviendra vite insuffisante pour un commerce très actif, parce qu'elle laisse les produits à neuf jours de Bordeaux, tandis que le Transsaharien les amènera à quelques heures de Marseille, et parce qu'elle se maintient sur tout son parcours dans des régions qui sont meurtrières pour les blancs pendant les mois de l'hivernage, tandis que l'Algérie et le Sahara, hormis pourtant les bas-fonds, sont d'une salubrité constante. La seconde, c'est que cette ligne desservira mal la partie la plus riche et la plus peuplée du Soudan, celle qui s'étend entre le Niger et le lac Tchad. Le Transsaharien sera nécessaire pour y atteindre véritablement. Le voyageur Gerard Rohlfs a proposé, les journaux allemands et italiens ont discuté et discutent encore le projet d'un chemin de fer qui, partant de Tripoli pour aboutir au Bornou, nous enlèverait à jamais toute cette région. Les concurrens qui peuvent nous surgir de ce côté ne paraissent pas assez riches pour aventurer une aussi colossale dépense; il est bon néanmoins de nous en préoccuper, car pas plus là que dans le haut Niger nous ne devons nous laisser distancer. Dans le Soudan gît notre dernière chance de nous créer un grand empire colonial. Il faut que, le jour où la ligne transsaharienne sera jugée nécessaire, nous soyons en état d'y mettre aussitôt la pioche.

I.

La commission supérieure instituée « pour l'étude des questions relatives à la mise en communication par voie ferrée de l'Algérie

et du Sénégal avec l'intérieur du Soudan » se réunit pour la première fois le 21 juillet 1879, et ses séances se prolongèrent jusqu'à la fin du mois d'octobre suivant. M. de Freycinet l'avait composée de tous les hommes capables d'apporter quelque lumière sur les points à traiter : voyageurs ayant exploré le Sahara, officiers ayant commandé dans le sud de l'Algérie, savans ayant étudié la nature du désert, ingénieurs experts dans les travaux projetés, sénateurs et députés des départemens algériens, membres du parlement s'occupant d'une façon particulière de notre colonie. On ne pouvait rêver assemblée plus compétente, et cependant, malgré l'intérêt que présentèrent les discussions, elles ne servirent qu'à faire éclater la divergence des vues. Précisément parce qu'il était familier avec la question, chaque membre arrivait avec une opinion toute faite, des idées fixes. Les uns raisonnaient d'après leurs sympathies pour les régions qu'ils avaient parcourues, les autres subissaient l'influence des traditions indigènes qu'ils avaient étudiées ; ceux-ci prétendaient arrêter la voie à Ouargla, la faisant ainsi aboutir au néant du désert, ceux-là demandaient qu'on ouvrît immédiatement des chantiers alors que personne ne sait encore d'où la ligne partira et où elle ira ; deux sous-commissions prenaient sur le même sujet des résolutions absolument différentes ; les représentans de l'Algérie parlaient chacun pour leur province ; et les militaires et les civils se témoignaient une défiance qui était comme un écho lointain de l'inimitié qui les divise dans notre colonie africaine. Ni sur le point de départ, ni sur la direction générale, ni sur le point d'arrivée de la ligne, ni sur la façon de procéder aux études, il ne fut possible d'arriver à une entente. Les provinces algériennes réclamaient toutes les trois l'avantage d'être prises pour tête de ligne, ce qui obligeait à choisir entre trois points de départ ; comme but à atteindre, les uns proposaient le Niger et les autres le Haoussa, ce qui obligeait encore à choisir entre deux points d'arrivée ; enfin, il y avait deux systèmes en présence pour les explorations dans le désert, celui des voyageurs isolés et celui des voyageurs escortés. Pour ne mécontenter personne, tout choix fut remis jusqu'à plus ample informé. On décida que les divers tracés seraient simultanément étudiés et que les deux systèmes d'exploration seraient employés concurremment. Disons tout de suite à ce propos que M. Soleillet, qui s'était fait connaître par deux voyages à In-Salah et à Segou et qui s'était offert pour voyager isolément, a échoué deux fois dans son projet d'aller de Saint-Louis du Sénégal à Alger, en passant par Tombouctou. Il tente actuellement cette entreprise pour la troisième fois.

Sur la proposition de la commission, le ministre des travaux pu-

blics confia l'étude des tracés : dans le Tell aux ingénieurs des ponts et chaussées des départemens dont ils empruntent le territoire; dans le Sahara algérien, à des missions techniques spéciales; et dans le grand désert, où l'insécurité ne permet pas le même appareil scientifique, à des expéditions chargées de prendre une vue rapide du pays, qui est presque tout entier inconnu. Nous passerons rapidement sur les travaux de MM. Lebiez et Neveu-Derotrie dans la première de ces zones, parce que les convenances locales auxquels ils répondent ne sont pas de nature à peser beaucoup dans le choix du tracé définitif; ils ont démontré que, pas plus dans la province de Constantine que dans celle d'Alger, la traversée de l'Atlas ne présente d'obstacle sérieux et qu'on pourra facilement y raccorder le Transsaharien au réseau des chemins de fer déjà existans.

Les études dans les deux autres zones se partagent naturellement en deux faisceaux : un coup d'œil sur la carte suffit pour s'en rendre compte. Adopte-t-on le Haoussa pour but? le Transsaharien doit passer par le Hoggar et partir, soit de la province de Constantine, soit de la province d'Alger; la province d'Oran est trop éloignée pour entrer en concurrence. Est-ce le Niger que l'on vise? alors c'est la province de Constantine qui est trop éloignée à son tour; la ligne doit passer par le Touat et partir d'Alger ou d'Oran. Il y a par conséquent un tracé oriental et un tracé occidental. Examinons-les l'un après l'autre.

M. Choisy, ingénieur en chef des ponts et chaussées, fut chargé de reconnaître et de comparer deux itinéraires du Sahara algérien, à savoir : 1° entre Laghouat et El-Goleah, une ligne pouvant servir de tête aux deux tracés et aboutir aux régions soudaniennes, soit par le Touat, soit par le Hoggar; 2° entre Biskra et Ouargla, un tracé destiné à gagner le Haoussa par la vallée de l'Igharghar et le Hoggar. Il emmena avec lui un ingénieur des ponts et chaussées, un ingénieur des mines, un docteur en médecine pour les recherches médicales et anthropologiques, un garde-mines et deux chefs de section du cadre auxiliaire des travaux de l'état. Comme il devait séjourner dans des pays sans eau, il lui fallut un matériel considérable : sa caravane ne comptait pas moins de cent dix chameaux. Un membre des Ouled-Sidi-Cheikh y était incorporé pour la protéger de son prestige dans une région qui est soumise à la domination religieuse de sa famille. La mission quitta Laghouat le 17 janvier 1880, se dirigeant sur El-Goleah, qui est presque sous le même méridien; elle inclina légèrement vers l'est pour se rapprocher du M'zab, que le chemin de fer ne saurait négliger de desservir. Pendant neuf jours, elle travailla en toute sécurité, pre-

nant son temps, se dispersant à droite et à gauche, opérant un cheminement au théodolite complété par un levé de détail à la planchette; mais au puits de Zebbacha, elle reçut un courrier de la division d'Alger, lui annonçant qu'une bande de pillards s'organisait sur la frontière du Maroc pour envahir le sud de l'Algérie et lui conseillant de se replier sur Laghouat. M. Choisy trouva cette retraite humiliante au moment où ses travaux ne faisaient que commencer; il envoya des éclaireurs dans la direction du Maroc et, ayant constaté que l'ennemi ne s'était pas encore montré dans un rayon de 100 kilomètres, il continua sa marche vers le sud, — avec plus de hâte, il est vrai; il fallut renoncer désormais aux opérations géodésiques et se contenter d'un itinéraire à la boussole et au baromètre, quitte à faire des levés exacts sur les points douteux ou difficiles.

La mission parvint, le 17 février, à El-Goleah, où elle passa une semaine. Cette oasis, perdue entre l'Algérie et le Touat, a gardé un souvenir durable de la visite que lui a faite une de nos colonnes en 1873; elle paie régulièrement l'impôt, et le cheikh fit un accueil empressé à nos compatriotes. Pendant qu'on se reposait des fatigues d'un mois de marche à travers des lieux inhabités, une partie de l'expédition fit une pointe dans le sud. Depuis le voisinage du golfe de Gabès jusqu'aux bords de l'océan Atlantique, le Sahara est coupé en biais par une épaisse bande de dunes de sable qui court du nord-est au sud-ouest et qu'on appelle les *areg* dans le sud de l'Algérie. Ces sables constituaient une des grosses objections que l'on opposait au projet du Transsaharien. Comment les traverserait-on? Dans son voyage à In-Salah, M. Soleillet avait découvert qu'au sud d'El-Goleah, ils n'avaient que 6 kilomètres de traversée; M. Choisy voulut s'en assurer, et il eut la chance de découvrir un passage plus facile encore, car il n'a que 1 kilomètre 1/2 d'épaisseur. Un tunnel en tôle pour contenir les sables comme les Américains en ont établi sur le Transcontinental pour arrêter les neiges, c'est tout ce qu'il faudrait pour franchir, en cet endroit, cette barrière, que quelques imaginations s'étaient plu à dépeindre comme insurmontable; on retrouve ensuite au-delà des plaines à sol plat. D'El-Goleah à Ouargla, le programme de la mission ne comportait pas formellement l'étude d'une ligne de chemin de fer; elle ne s'en attacha pas moins à dresser une carte du pays, qui fournira de précieuses indications si l'on veut plus tard relier Ouargla avec le Touat. « Cette région fut la plus inhospitalière de tout notre parcours, dit M. Choisy. Les indigènes avaient comblé les puits, qui sont profonds, pour se défendre contre les incursions du sud. Le sol pierreux et presque absolument stérile offrait à peine quelques touffes

de thym pour alimenter les chameaux de la caravane. Enfin un parti puissant nous attendait en un point considéré comme une des étapes obligées de la route, le puits de Kechaba. Une marche forcée de neuf journées sans rencontrer un seul point d'eau a seule pu déjouer les projets d'attaque. »

A partir de Ouargla, la mission retrouva la sécurité et put reprendre le canevas géodésique avec levé de détail. Un long chapelet d'oasis s'égrène devant les pas du voyageur. Les populations sont soumises, l'eau ne manque nulle part; sauf la chaleur, qui commençait à devenir excessive, et l'absence de points de repère dans un pays parfaitement plat, rien ne gêna les études. Elle ne s'arrêta plus qu'à Biskra, où elle arriva le 16 avril, après avoir parcouru 1,250 kilomètres en trois mois et une semaine. Grâce à une hygiène sévère, elle n'avait pas perdu un seul homme. L'expédition Flatters, dont nous parlerons tout à l'heure, a joui de la même immunité : ce double exemple confirme ce que l'on savait déjà de la salubrité du Sahara. Considérés en eux-mêmes, les deux tracés étudiés par M. Choisy sont de valeur bien inégale. Les 450 kilomètres qui séparent Laghouat d'El-Goleah sont compris presque tout entiers dans le plateau crétacé du M'zab; le sol y a, dans la première moitié du trajet, la physionomie de ce que les Arabes appellent la *hamada;* il est dur, rocailleux, poli par les vents, sans terre végétale, stérile et désolé; dans la seconde, il est raviné par de nombreuses vallées orientées vers le sud-est; les bords de ces vallées sont heureusement peu escarpés. Quatre chaînes de dunes détachées des aregs et parallèles à ces vallées coupent le tracé et exigeraient 5 kilomètres de tunnel. L'eau est rare. L'ingénieur des mines, M. Rolland, qui s'est spécialement occupé de l'hydrographie, ne croit pas à la possibilité d'obtenir des eaux artésiennes par des sondages de profondeur modérée; les nappes d'infiltration qui alimentent les puits indigènes sont d'un faible débit, et ce sont les seules sur lesquelles on puisse compter. Ces eaux, comme la plupart des eaux sahariennes, sont très chargées de sels terreux et de chlorures; il faut s'attendre à ce qu'elles incrusteront fortement les chaudières des locomotives. Il n'y a point d'autre population sédentaire sur le parcours que celle du M'zab, qu'on évalue à trente mille âmes; ce pays est si pauvre qu'un tiers des habitans émigrent chaque année pour aller trafiquer au loin; il ne possède que quatre-vingt-huit mille palmiers. La nature ne semblait pas l'avoir fait pour être jamais aussi peuplé; mais, jaloux de leur indépendance, séparés du reste des hommes par leurs doctrines que repoussent les musulmans qui les entourent, repliés sur eux-mêmes, les M'zabites ont fait violence au désert pour se constituer

un asile, et chérissent d'un sombre amour ce triste coin de terre, dont la désolation même leur assure la paix en les protégeant contre l'envie.

Le parcours entre Biskra et Ouargla, qui est de 370 kilomètres, est beaucoup plus avantageux. Sur toute la ligne des oasis, le sol absolument plat est formé d'alluvions qui ont la consistance du tuf. Il n'y aurait quelques remblais à faire qu'au-delà de l'Oued-Rhir pour traverser sur une largeur de 50 kilomètres une plaine d'un aspect fort singulier; elle est ridée par une multitude de petites dépressions dont la profondeur n'excède guère 5 mètres et dont le fond est blanchi par des cristallisations salines; le sol sableux en est maintenu par une sorte de ciment gypseux qui l'agglutine légèrement et par une végétation spontanée que la culture pourrait développer. L'Oued-Rhir offre une ligne d'eau continue sur un espace de plus d'un degré terrestre. Les oasis comptent douze mille huit cents habitans et quatre cent trente mille cinq cents palmiers en rapport. Les deux ateliers de forage que les Français y ont organisés et qui creusent des puits avec une rapidité qui émerveille les indigènes accroissent chaque jour l'étendue des terres cultivables en amenant à la surface les eaux souterraines; on estime qu'il sera possible de doubler celle qui existe actuellement et de porter à 8,000 tonnes la production des dattes et à 1,200 celle de l'orge. Ouargla et les oasis de son rayon, bien que n'ayant que de quatre à cinq mille habitans, ont autant de palmiers que l'Oued-Rhir et peuvent fournir 7,000 tonnes de dattes. Si l'on ajoute à cela le commerce du M'zab, qui à défaut de la ligne de Laghouat à El-Goleah, se servirait de celle de Biskra à Ouargla, celui du Souf, qui donne 3,000 tonnes de dattes par an, et celui des Zibans, qui en donne 14,000, on en arrive à conclure avec M. Choisy que ce chemin de fer de Biskra à Ouargla « trouverait dès à présent des élémens locaux de trafic capables d'indemniser au moins partiellement des frais de son établissement. »

Chemin faisant, la mission a fait des observations intéressantes qui ne relevaient point absolument de son programme. Le docteur Weisgerber a exécuté de nombreuses mesures anthropologiques qui aideront sans doute à déterminer avec certitude à quel rameau de l'espèce humaine il faut rattacher la curieuse population sédentaire des oasis. On sait qu'elle est noire, et M. Weisgerber incline à penser qu'elle provient d'un métissage entre nègres et berbères. Elle parle un dialecte berbère qui paraît se rapprocher beaucoup du Zenaga du Soudan. Elle aime le travail autant que la race arabe l'abhorre, et est parfaitement acclimatée dans les bas-fonds humides de l'Oued-Rhir, qui deviennent meurtriers pour celle-ci à

certaines époques de l'année. Le problème des origines du Sahara, qui préoccupe si vivement les géologues, n'a point laissé la mission indifférente; elle a confirmé une découverte qui rend inadmissible l'hypothèse consistant à considérer le désert comme une mer desséchée par un récent soulèvement qui en aurait élevé le fond au-dessus du niveau des eaux. Le sol du Sahara renferme des pointes de flèches en silex et des débris de la taille de ces flèches en quantité innombrable, preuve irrécusable de l'existence d'une population nombreuse qui trouvait un climat favorable à la vie dans des contrées qui semblent vouées aujourd'hui à une stérilité éternelle. La mission a recueilli à Ogla-el-Hassi des débris de taille de silex sous une incrustation gypseuse de 0m,60 déposée par des sources qui ont cessé de couler dès les temps géologiques. C'est sans doute le plus ancien témoignage de l'industrie humaine que l'on ait jusqu'à présent retrouvé.

Une expédition commandée par le colonel Flatters, que quatre ans de commandement à Laghouat ont familiarisé avec les questions sahariennes, a continué au-delà de Ouargla l'étude du tracé commencée par M. Choisy. Elle comprenait, outre M. Flatters, quatre officiers, un ingénieur de l'état, M. Beringer, un ingénieur des mines, M. Roche, le docteur Guiard, un conducteur des ponts et chaussées et un chef de section du cadre auxiliaire des travaux de l'état. L'élément militaire y était assez fortement représenté, comme on voit, et son emploi n'a justifié aucune des craintes qui avaient été exprimées un peu tragiquement dans la commission supérieure. Les populations ne se sont point soulevées, les puits n'ont point été comblés, les voies de communication n'ont pas été rendues impraticables, et l'expédition n'a pas rencontré d'autres obstacles que ceux que lui opposaient le climat et la nature du pays. Les officiers, obligés à des rapports quotidiens avec les indigènes, y acquièrent une connaissance de leur langue et de leurs mœurs qui se rencontre rarement parmi les civils, unie au savoir nécessaire pour l'étude des terrains. Il serait absurde que les mauvais souvenirs des bureaux arabes empêchassent d'utiliser ces précieux avantages dans l'exploration du désert. Là, plus que dans le reste de l'Afrique encore, les indigènes n'ont de respect que pour la force; l'expédition, avec son escorte et ses chameliers, présentant une troupe de cent cinq hommes bien armés, personne n'a songé à inquiéter sa marche, et elle a trouvé auprès des tribus auxquelles elle a eu affaire une bonne volonté qui s'explique aisément par ceci, qu'elle était en état de tenir tête à n'importe quelle attaque et qu'elle accablait de cadeaux quiconque se présentait en ami.

Son but était de traverser de part en part le pays des Touareg

et, après avoir visité la Sebkha d'Amadghor et gagné le pays d'Aïr, de descendre au Soudan sur un point dont le choix était laissé à l'inspiration des circonstances. Elle ne l'a point atteint dans sa première campagne. Après avoir suivi l'itinéraire qu'elle s'était tracé jusqu'à El-Biodh au sortir des areg, elle a quitté la direction sud et s'est laissé entraîner vers le sud-est à Temacinin et dans la vallée des Ighargharen, qui l'aurait menée à Rhat si elle l'avait suivie jusqu'au bout. M. Flatters explique cette déviation imprévue par le mauvais vouloir de ses guides chaamba, par leur ignorance du chemin de l'Igharghar supérieur (qu'il ne faut pas confondre avec les Ighargharen qui en sont un affluent), par la nécessité de s'aboucher avec les Azdjer, sur le territoire desquels il s'était engagé, et par diverses considérations d'ordre politique, toutes choses que peut-être on aurait dû prévoir. Du reste, par suite des lenteurs budgétaires, le départ avait été beaucoup trop tardif; l'expédition n'a pu en effet quitter Ouargla que le 5 mars 1880, alors que l'époque des grandes chaleurs approchait. Elle y est rentrée le 17 mai suivant, après avoir poussé jusqu'au lac Menkhough, où elle était arrivée le 16 avril. Elle a rapporté du chemin qu'elle a parcouru un levé à la boussole avec détermination des altitudes au baromètre et des observations astronomiques de longitude et de latitude faites tous les deux ou trois jours et dans tous les endroits importans. Elle a reconnu sur une longueur de 600 kilomètres environ le tracé que l'on devra adopter pour le Transsaharien si on se décide pour la ligne orientale. A partir de Ouargla, le sol s'élève d'une manière insensible. Après une plaine unie, on rencontre la région des Kantras; les Arabes appellent *kantra* (pont) des hauteurs qui ont été créées pour le ravinement du sol autour d'elles. Puis on entre dans les areg, qui ont en cet endroit une épaisseur de près de 300 kilomètres; à son retour, l'expédition a découvert un passage qui a parfois jusqu'à 50 kilomètres de large et qui est libre de dunes. La traversée de cette région redoutée ne présenterait donc encore de ce côté aucune difficulté. Les indigènes appellent ce passage le *gassi* de Mokhanza. Au-delà s'étendent des hamadas plates, nues et désolées, auxquelles succède la vallée de l'Igharghar, dont le colonel Flatters compare le sol à un terrain de ballast. Les cartes donnent à l'Igharghar un lit continu, ce qui peut induire en erreur; comme beaucoup d'autres oueds de la région, l'Oued Igharghar n'est qu'une suite de dépressions, orientées dans une même direction et n'offrant point le thalweg qu'on s'attendrait à rencontrer dans le lit d'une rivière desséchée.

Au point de vue de l'établissement de la voie, le pays visité par l'expédition ne laisse rien à désirer; le terrain y est presque tou-

jours uni : on n'aurait le plus souvent qu'à poser purement et simplement les rails dessus. Mais cet avantage est-il suffisant pour compenser une désolation dont on aura une idée par ce fait, que nos compatriotes ont parcouru plus de 800 kilomètres sans rencontrer d'autre habitant sédentaire que le nègre qui garde la Zaouïa de Temacinin, espèce de Robinson du désert perdu au milieu de ce royaume du néant? Quant aux nomades, ils en virent en tout quatre-vingts, pauvres vagabonds que la faim talonne sans cesse et qui furent reçus et traités par l'expédition, car, par une coutume qui dit assez quelle est leur misère, chez eux c'est l'étranger qui offre l'hospitalité. Sables et cailloux calcinés par un ciel de feu, lignes désespérément monotones d'un sol dénudé, l'œil n'aperçoit pas autre chose, et l'attristante impression de cette aridité est renforcée encore en quelques endroits par les teintes lugubres que donnent aux terrains les débris de silex noir et de calcaire gris qui les recouvrent. On ne peut guère espérer une résurrection de ce pays maudit. M. Roche estime que l'on trouvera de l'eau de bonne qualité en quantité suffisante pour les besoins du chemin de fer, mais il y a peu de chances de découvrir des nappes artésiennes pareilles à celles qui sont la vie et la fortune de l'Oued-Rhir et de Ouargla.

Le parlement ayant voté un nouveau crédit de 500,000 francs pour la continuation des études du Transsaharien, M. Flatters a quitté Paris au mois d'octobre dernier pour aller reprendre ses explorations. Instruit par l'expérience de la première campagne, assuré des bonnes dispositions des Touareg Azdjers, qu'il a visités, appelé par des avis des Touareg Hoggars, auxquels il a annoncé sa visite, il se promet cette fois de pousser jusqu'au Soudan la reconnaissance du tracé oriental qu'il a entreprise. Quelles difficultés présentera le passage du versant nord au versant sud du Hoggar? Quels escarpemens rencontrera-t-on sur le versant sud? La région montagneuse de l'Aïr n'offrira-t-elle point d'obstacles? Rencontrera-t-on de l'eau partout? Autant de questions sur lesquelles on a besoin d'être renseigné avant de juger définitivement dans quelles conditions d'exécution se présente ce tracé.

II.

M. Pouyanne, ingénieur en chef des mines, avait été chargé d'étudier le tracé occidental en territoire algérien. Une expédition organisée par la société de géographie d'Oran, se joignant aux caravanes indigènes qui vont chaque année au Touat, devait achever la recon-

naissance du terrain jusqu'à ce pays et plus loin si c'était possible. La commission supérieure n'avait pas cru devoir envoyer elle-même une mission destinée à opérer dans des régions où une hostilité tantôt sourde, tantôt ouverte, n'a jamais cessé de régner contre les Français depuis la conquête; elle avait pris ce détour de recourir à la société de géographie d'Oran. Il nous semble que la commission a une tendance à s'exagérer l'importance du caractère des personnes chargées d'expéditions dans le désert. Officier ou civil, délégué officiel du gouvernement ou voyageur privé, un Français n'est pour les populations sahariennes qu'un étranger qu'elles redoutent et dont elles se défient. S'il affecte de se présenter en simple particulier, elles se défient un peu plus de lui et elles le redoutent un peu moins. « C'est un espion, » ne cessait-on de répéter autour de Gerard Rohlfs. Peut-être le mieux serait-il de revêtir franchement tous nos voyageurs d'un caractère officiel; ils ne trouveraient ni plus ni moins d'antipathies, et du moins ils seraient protégés par la crainte qu'inspire la France, dont la force est bien connue dans tout le désert.

Deux ingénieurs étaient placés sous les ordres de M. Pouyanne. L'un, M. Clavenad, a étudié une ligne de Tiaret à El-Maïa, suivant un tracé proposé par le général Colonieu; il a reconnu qu'elle serait très facile à construire, mais elle ne saurait prétendre à devenir la tête du Transsaharien, car elle allonge le trajet sans utilité et ne mène directement à aucun des grands ports de l'Algérie. L'autre, M. Baills, a étudié deux lignes auxquelles il serait possible de souder le tracé occidental. La première va de Saïda à Mecheria: elle a le grave inconvénient de rencontrer des pentes assez raides aux environs immédiats de Saïda, où des inclinaisons de $0^{m},015$ seraient nécessaires; de plus, l'eau y est assez rare. La seconde va de Ras-el-Ma au même point, Mecheria; les points d'eau y sont abondans et les pentes les plus fortes y ont moins de $0^{m},010$. En aucun autre point de l'Algérie, dit M. Pouyanne dans son rapport, il ne serait plus facile de franchir les montagnes. Une lacune de 32 kilomètres subsistait entre Ras-el-Ma et Magenta, point extrême du chemin de fer de Sidi-Bel-Abbès. Des études faites par la compagnie de l'Ouest algérien ont démontré qu'elle ne présentait pas plus de difficultés que le reste du parcours. Ainsi se trouve résolue la question de la traversée de l'Atlas dans la province d'Oran, traversée prématurément jugée impraticable par la deuxième sous-commission du Transsaharien, ce qui lui avait fait rejeter en bloc le tracé occidental. Il est reconnu aujourd'hui, au contraire, que les provinces algériennes offrent toutes les trois des passages faciles à travers la double chaîne de l'Atlas, ce ne sont donc point

des considérations d'ordre technique qui pourront déterminer un choix entre elles.

M. Pouyanne a poursuivi les études vers le sud à partir de Mecheria; il devait s'engager par l'Oued-Namous, dans la direction du Touat, mais la menace d'une incursion des pillards marocains, qui avait déjà inquiété M. Choisy, l'empêcha de dépasser Tiout, et la mission de la société de géographie d'Oran dut également tourner bride en cet endroit. De sorte que, tandis que les missions attachées au tracé oriental pénétraient jusqu'à 1,500 kilomètres dans l'intérieur des terres, celles du tracé occidental étaient obligées de s'arrêter à 460 kilomètres de la côte. Si fâcheux que soit le fait, il ne rend cependant point impossible dès maintenant une appréciation raisonnée de ce dernier. Nous possédons en effet sur les pays qu'il doit traverser jusqu'au Touat une masse de renseignemens à laquelle les missions avortées auraient donné sans doute plus de précision, mais sans pouvoir beaucoup y ajouter. Le général Colonieu est allé jusqu'au Gourara; Gerard Rohlfs a visité en détail le Tafilalet, le Touat et le Tidikelt (1). M. Soleillet est également parvenu jusque dans cette dernière contrée; une colonne française sous les ordres du général de Wimpfen a parcouru en 1870 le bassin de l'Oued-Guir; le général de Colomb a réuni une quantité énorme d'informations indigènes sur le Touat dans un résumé dont l'exactitude a surpris tous les explorateurs qui ont pu la vérifier sur les lieux; enfin M. Sabatier et le capitaine Graulle ont refait pour l'édification de la commission supérieure un travail du même genre. On voit que les autorités ne manquent point.

La partie la plus élevée de la chaîne de l'Atlas est située dans le Maroc, elle dépasse la ligne des neiges éternelles. Il en résulte que les oueds du versant méridional, c'est-à-dire ceux dont le cours appartient au Sahara, tandis qu'ils n'ont le plus souvent que des lits desséchés en Algérie, coulent au Maroc à la surface du sol pendant l'hiver et contiennent en tout temps de l'eau en abondance à quelques mètres de profondeur sous le sable. Le 1er avril 1870, la colonne du général de Wimpfen eut le spectacle d'une inondation en plein désert. « C'était une crue de l'Oued-Guir, dit M. du Casse dans sa relation; l'eau se précipitant en flots écumeux soulève la poussière qui semble précéder le fleuve, lequel présente alors l'aspect le plus étrange. Le milieu du cours roule des vagues rapides, élevées, tandis que les bords semblent disparaître sous des flocons d'eau saumâtre. On ne tarda pas à distinguer une foule de reptiles : lézards

(1) Les oasis que les géographes comprennent sous le nom général de Touat forment trois groupes principaux : le Gourara, le Touat et le Tidikelt.

verts, serpens jaunes, tortues grises, cherchant à se hisser sur les branches des tamarins déracinés et emportés par le courant. Ce spectacle rappelait sur une petite échelle, aux soldats du centre de la France, les inondations de la Loire. » L'Oued-Guir se réunit à l'Oued-Sousfana pour former l'Oued-Saoura, appelé aussi Messaoura et Messaoud, qui se perd dans les sables après avoir longé le Touat. L'eau, c'est la vie dans le désert; elle fait jaillir la verdure comme par enchantement; aussi le Sahara marocain n'a-t-il point l'aspect désolé du Sahara algérien, les oasis s'y pressent en lignes serrées le long des rivières, nourrissant une population nombreuse. On estime à cent cinquante mille le nombre des habitans de l'Oued-Guir et à deux cent mille celui des habitans du Tafilalet.

L'importance du Touat justifierait à elle seule la construction d'un chemin de fer pour le desservir. Sur un espace de 300 kilomètres de long et de 160 de large s'épanouissent au milieu de leurs jardins trois cent cinquante villages dont quelques-uns, comme Tamentit, comptent jusqu'à six mille habitans. Le total de la population ne doit pas être inférieur à quatre cent mille âmes. Des nappes souterraines d'une extraordinaire abondance et aménagées avec une admirable industrie par les indigènes, entretiennent la fraîcheur de ce pays au milieu des plaines arides qui l'entourent. Les oasis étant placées dans des vallées inclinées vers le sud, les Touatiens creusent un puits à 1 ou 2 kilomètres au nord de l'endroit où ils veulent amener l'eau, puis un autre à 30 mètres plus bas, puis un troisième à la même distance du second, et ainsi de suite jusqu'au point d'arrivée. Chaque puits alimente une rigole; on relie tous ces ruisselets par des galeries souterraines qui les ramassent en un ruisseau dont les indigènes qui ont coopéré à la besogne se partagent les eaux, une fois qu'elles sont arrivées à ciel ouvert : on appelle cela une *Feggara*. Ces patiens travaux de taupe sillonnent le pays de leurs innombrables ramifications. A l'ombre des dattiers qui sont la principale culture, le sol ainsi fécondé produit du blé, de l'orge, du maïs, du mil, des haricots, des petits pois, des pois chiches, des fèves, des navets, des carottes, des oignons, des aulx, des choux, des citrouilles, des melons, des pastèques et divers autres légumes. Les chameaux, les chèvres et les moutons forment de grands troupeaux, ces derniers n'ont point de cornes et par suite d'un effet du climat ils ont du poil au lieu de laine. Chaque année, des caravanes apportent du blé de l'Algérie et l'échangent contre des dattes. On calcule que, tant dans le Touat que dans l'Oued-Guir et le Tafilalet, il existe actuellement dix millions de palmiers pouvant donner 150,000 tonnes de fruits. A un élément de trafic si considérable s'ajouterait encore pour le chemin de fer, au cas impro-

bable où on ne le prolongerait pas plus loin, le commerce assez important auquel le Touat a servi de tout temps de lieu de transit entre le Maroc et Tripoli, d'une part, et le Soudan, de l'autre.

Le tracé occidental du Transsaharien se rattacherait à Magenta au réseau algérien déjà existant, traverserait les hauts plateaux au milieu des plus beaux champs d'alfa qu'il y ait en Algérie, côtoierait l'immense plaine de Tamlett, que la colonne de Wimpfen trouva couverte d'un incomparable tapis de fleurs et dont les cultures des Beni-Guill et des Douï-Menia indiquent quel serait l'avenir entre les mains de la colonisation européenne, — toucherait à Figuig, l'oasis semblable à une ville du moyen âge avec ses onze ksours (1) reliés par une muraille flanquée de tours rondes, — suivrait le cours de l'Oued-Sousfana, et gagnerait le Touat à travers une véritable forêt de palmiers. « Depuis Figuig jusqu'au point où il se perd, dit M. de Colomb, l'Oued-Messaoura est rempli d'oasis et de ksours qui s'élèvent surtout sur la rive gauche; on ne perd pour ainsi dire pas de vue les palmiers et les hommes. Les caravanes trouvent de l'eau à chaque étape, elles marchent toujours, comme disent les Arabes, dans *el amara,* c'est-à-dire le plein, l'opposé de *el khela,* le vide, le désert. C'est un long trait d'union composé d'eau, de palmiers, d'habitations humaines entre les rives de la Méditerranée et le groupe le plus important des oasis sahariennes, que partout ailleurs sépare une large barrière de sables brûlans. » Rohlfs, dans les notes qu'il prenait au moment où il allait atteindre Karsaz, confirme ainsi ces renseignemens : « Quant au lit de l'Oued-Saoura, il est envahi par les palmiers plutôt que par l'eau; aussi l'appelle-t-on, du moins dans cette partie de son cours, *Rhaba,* la forêt. » M. Pouyanne propose une variante qui, s'inclinant vers l'ouest à Tiout seulement, ne gagnerait la vallée du Sousfana qu'au-dessous de Figuig. Le premier tracé paraît préférable. Quel que soit celui qu'on adoptera, comme on disposera de plus de 5 degrés de latitude pour descendre de 700 mètres environ, la pente sera nulle, et la traversée des areg, s'opérant par la vallée de l'oued, se fera sans qu'on ait aucune dune à franchir.

Quelle est la nature du pays entre le Touat et le Niger? Sur la foi de quelques itinéraires fournis par des indigènes, on le considérait généralement comme fort désolé. Un mémoire soumis par M. Sabatier à la commission supérieure est venu ébranler cette croyance. Procédant au-delà de Touat comme il avait procédé en deçà, M. Sabatier a recueilli les témoignages de divers indigènes, arabes, touaregs et nègres, qui ont visité cette région, et il a

(1) Ksar, pluriel ksour, centre de population fortifié dans le désert, où le moindre village est du reste protégé par un mur.

acquis la conviction qu'après avoir disparu sous les dunes d'Iguidi qui ont envahi son lit, l'Oued-Guir reparaît au-delà dans l'Oued-Ahenet, se joint, en en prenant le nom, à l'Oued-Teghazert (1), indiqué par M. Duveyrier sur sa belle carte du Sahara, et s'en va se perdre dans des marais dont Barth a signalé l'existence près du coude septentrional du Niger. Cette découverte, si elle se vérifie, ferait de l'Oued-Guir un affluent du grand fleuve soudanien, dont le vaste bassin serait agrandi vers le nord jusqu'aux montagnes de l'Atlas. M. Sabatier a recueilli assez de détails pour avoir pu essayer une description de cette intéressante vallée. Il n'en a point obtenu sur l'origine du Teghazert, mais depuis qu'il a composé son mémoire, nous avons su par M. le colonel Flatters que l'Oued-Teghazert, qui sort du plateau de Mouydir, présente près de sa source cette particularité, remarquable pour des Sahariens, d'un ruisseau d'eau vive coulant à ciel ouvert pendant quelques kilomètres. Après s'être dirigé vers l'ouest jusqu'aux environs d'In-Zize, où il rencontre l'Oued-Ahenet, le Teghazert se détourne vers le sud dans la direction du Niger. L'eau n'est pas apparente dans son cours supérieur, si ce n'est en temps de pluie, mais il suffit de creuser un peu dans son lit pour la trouver douce et abondante. Des cultures importantes y seraient possibles, n'étaient la violence et la fréquence des orages. « Les grêlons sont tellement gros, disait un des informateurs de M. Sabatier, qu'ils tuent des gazelles et des moutons, et chaque fois la rivière charrie des animaux tués. Dans ces circonstances, l'oued devient très fort, et on reste parfois plusieurs jours sans pouvoir le traverser. » Les pâturages sont très beaux dans le voisinage après les pluies, et les lions, les sangliers, les gazelles, les mouflons, les antilopes et les autruches y trouvent une abondance attestée par la facilité avec laquelle ils s'y multiplient. A mesure qu'il descend vers le sud, le Teghazert reçoit, surtout des montagnes du Hoggar, de nombreux affluens; il grossit et garde plus longtemps un courant apparent : il coule pendant toute la saison des pluies. Dans son cours moyen apparaissent de véritables forêts peuplées de bêtes sauvages, parmi lesquelles l'éléphant, dont la présence ne peut s'expliquer que par l'existence d'eaux permanentes; les pâturages deviennent plus vastes, et les possesseurs du pays, les Touareg Aouliminden, y élèvent d'innombrables troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et de chameaux. Enfin, plus bas encore, on entre dans la région des pluies tropicales, la végétation est de plus en plus puissante, les forêts sont de plus en plus étendues; on

(1) Teghazert, Tirejert, Tireschirt, Tirehert, Tireghatt, sont un seul et même nom berbère, qui veut dire ruisseau.

trouve dans la vallée des plantations de dattiers et des cultures de riz et de mil, et il n'est pas de pauvre qui n'y ait au moins une vingtaine de bœufs et de chameaux et une cinquantaine de moutons, tant les troupeaux sont nombreux.

Des témoignages assez probans viennent corroborer les rapports des indigènes consultés par M. Sabatier. Barth signale dans la direction où se trouverait la vallée du Teghazert divers districts particulièrement favorisés : celui d'Im-Eggellala « remarquable par sa terre noirâtre et l'abondance de ses puits, » celui de Tilimssi « riche en fourrages pour les chameaux, » celui de Timitren, « qui, indépendamment des puits nombreux, possède plusieurs villages, » celui d'Aheret (ou Ahenet), qui présente « abondance de puits et de torrens temporaires. » L'officier de spahis Ben-Driss a déclaré devant la commission supérieure qu'il tenait de son frère, qui a conduit une expédition au-delà du Touat, qu'à cinq jours de ce pays se trouve une région montagneuse, arrosée, couverte de diverses essences parmi lesquelles dominent les gommiers, très peuplée et habitée par une population sédentaire (ce serait l'Ahenet). Dans un mémoire adressé à la même commission, le rabbin Mardoché, qui a résidé plusieurs années à Tombouctou et a descendu le Niger jusqu'à Gago, évalue à deux millions le nombre de Aouliminden. Si exagéré que soit ce chiffre, il suppose évidemment que le désert où ces Touareg passent une partie de leur existence offre de grandes ressources. Enfin il a existé, ainsi qu'en témoignent El-Bekri, Ibn-Batouta et les traditions indigènes, une ville considérable nommée Tademekka à neuf jours au nord du coude du Niger, en un point compris dans la vallée du Teghazert, telle que M. Sabatier la trace. « C'est une grande ville, dit El-Bekri, mieux bâtie que Ghana et Kouka, habitée par des Berbères. » D'autres ruines sont également signalées dans la même direction; il faut nécessairement que le pays où elles se trouvent soit fertile pour avoir pu nourrir autrefois une nombreuse population.

L'importance du travail de M. Sabatier ressort du simple énoncé des faits; il est inutile d'y insister. Elle impose au gouvernement l'obligation d'organiser au plus vite une expédition mieux escortée que celle de la société de géographie d'Oran. L'expérience du colonel Flatters a démontré la vérité de l'axiome depuis longtemps formulé que cent hommes bien armés peuvent parcourir le désert sans avoir rien à craindre. Qu'on assure à la nouvelle mission la protection nécessaire, qu'on lui trace au besoin un itinéraire à l'orient du Touat pour éviter toutes complications dans les oasis et qu'elle reconnaisse sans tarder cette vallée qui vient de nous être révélée et qui, continuant celle de l'Oued-Guir, établirait entre

l'Algérie et le Soudan, à travers ce Sahara si longtemps réputé inaccessible, une ligne d'eau et de verdure ininterrompue.

III.

Convient-il de comparer dès aujourd'hui deux tracés sur lesquels les informations sont encore si loin d'être complètes? Ce n'est, en somme, qu'imiter ce qui s'est fait à la commission supérieure, dont presque tous les membres, comme nous l'avons dit, sont arrivés avec une opinion faite. Le Transsaharien ne sera pas une affaire industrielle; il va de soi pourtant qu'on devra s'efforcer de le construire de façon à ce qu'il coûte le moins et à ce qu'il rapporte le plus possible. Le coût et le rapport probables de chaque tracé, voilà donc ce qu'il faut comparer. Le tracé oriental aura à franchir le faîte du Hoggar et à passer par le pays alpestre de l'Aïr; il y a donc des difficultés techniques à prévoir de ce côté; pour le tracé occidental il n'y en a point : deux vallées à suivre pour arriver au Niger et par conséquent des pentes insensibles. Le tracé oriental nécessitera en outre des travaux considérables pour la recherche de l'eau; sur le tracé occidental on l'indique partout comme très abondante. Le trafic local sur le tracé oriental sera à peu près nul. De Ouargla à l'Aïr, il y a 1,400 kilomètres du plus stérile des déserts, 1,400 kilomètres sans autre culture que les 200 palmiers de Temacinin. Qu'on songe à ce que coûtera une journée d'ouvrier quand il faudra amener là non-seulement l'ouvrier, mais encore l'eau qu'il boira, les vivres qu'il consommera, les ustensiles, tous les objets de campement et jusqu'au bois dont il aura besoin. Dans un pays plus de deux fois aussi grand que la France vivent les Azdjers et les Hoggars, qui forment vingt-quatre tribus : la plus importante d'entre elles peut mettre sur pied 200 hommes, il y en a beaucoup qui n'en peuvent pas mettre 20. Et encore M. Duveyrier dit-il qu'une population aussi clairsemée ne peut vivre des produits du sol, à moins d'avoir la sobriété du chameau. Qu'on juge par là de ce qu'il faut attendre de cette partie du Sahara; ces 1,400 kilomètres ne produiront jamais un centime de trafic local, et exigeant cependant autant d'entretien que les autres, grèveront éternellement le budget du Transsaharien de frais improductifs. De Biskra aux frontières du Haoussa, pour 2,200 kilomètres de chemin de fer, on ne peut compter pour alimenter le trafic local que sur les 36,800 tonnes de produits qu'au dire de M. Rolland, peuvent donner les oasis du Sahara algérien et sur ce que fourniraient les 80 ou 100,000 habitans de l'Aïr, pays qui, s'il faut en croire Barth, nourrit également assez mal sa population. Le tracé occidental a sous ce rapport un avantage écrasant. Sur 1,100 kilomètres de parcours, un trafic qui serait peut-être suffisant

pour justifier la construction d'une ligne d'intérêt local lui est assuré jusqu'à la frontière du Maroc par l'alfa et au-delà de la frontière du Maroc par une population de 750,000 habitans et une forêt de 10 millions de dattiers produisant 150,000 tonnes de dattes. Passé le Touat, les élémens d'appréciation manquent; pourtant on est assuré déjà de ne point rencontrer de vide immense comme entre Ouargla et l'Aïr.

Si on s'en tenait au prix de revient et au trafic local, aucune hésitation ne serait permise, il ne saurait être question du tracé oriental. Mais il y a une autre considération, et capitale, celle du point où il est le plus utile de faire aboutir le Transsaharien. Les partisans du tracé oriental disent : Ce point, ce sont les riches royaumes du Soudan central, qu'il ne faut pas nous laisser enlever par une ligne allant de Tripoli au Bornou. Il faut que le Transsaharien aboutisse au Haoussa; à quoi bon le faire aboutir au Niger, qui aura déjà un débouché par la ligne du Sénégal? A notre avis, ils ont raison quant au point à atteindre. Mais de ce que le Transsaharien doit avoir pour but de desservir le Soudan central, il ne s'ensuit pas forcément qu'il doive passer par les plateaux dévastés des Touareg. Rien ne fait une nécessité d'arrêter le tracé occidental au coude du Niger; de là on n'a qu'à le faire descendre par la vallée du fleuve pour le faire pénétrer dans le Soudan central. Prenez une carte et mesurez les distances. Sokoto est la capitale du grand empire qui occupe avec le royaume moins considérable de Bornou le Soudan central. Une ligne partant de Philippeville pour aboutir à Sokoto en passant par Ouargla, la Sebkha d'Amadghor, l'Aïr et Katsena, ce qui est, croyons-nous, le tracé le plus en faveur, aurait en chiffres ronds 3,000 kilomètres de longueur; une ligne partant d'Oran et aboutissant à Sokoto en passant par l'Oued-Guir, le Touat, le coude et la vallée du Niger, n'en aurait que 70 ou 80 de plus, c'est-à-dire que la distance serait sensiblement la même. Pour les pays à l'ouest de la longitude de Sokoto, le tracé par le Niger aurait l'avantage d'une plus courte distance; l'avantage appartiendrait au tracé par le Hoggar pour les pays situés à l'est, qui sont, il est vrai, les plus importans. Le problème qui se pose se résume donc ainsi. Le tracé oriental a pour lui d'être de 500 kilomètres plus court pour aller à Kano, à Kouka et dans le bassin du Chari; contre lui de ne pouvoir compter dans un parcours de 2,200 kilomètres que sur un trafic local insignifiant, d'avoir à traverser 1,400 kilomètres d'un désert terrible, d'offrir des difficultés d'exécution plus grandes, d'être plus long pour atteindre les rives du Niger moyen, qui ne laissent point que d'être fort peuplées et fort commerçantes. Le tracé occidental a pour lui d'être assuré sur 1,100 kilomètres de parcours d'un trafic local

considérable, d'arriver au Soudan par une vallée verdoyante, de desservir la vallée du Niger supérieur, pour laquelle la ligne du Sénégal sera vite insuffisante et que le tracé oriental n'atteindra jamais, de drainer ainsi le commerce du Soudan tout entier, d'être plus court pour atteindre le Niger moyen; contre lui d'exiger 500 kilomètres de plus pour aller à Kano et plus loin dans l'est. Il ne serait point sage de ne pas attendre l'achèvement des études pour se prononcer définitivement, mais dès à présent on peut remarquer qu'il y a bien des avantages réunis du même côté.

Nous n'avons point parlé jusqu'à présent d'une objection qui a été faite au tracé occidental et qui a bien son importance, c'est que c'est une objection de circonstance, une objection politique en quelque sorte, qui ne nous semblait pas pouvoir entrer en ligne de compte avec les considérations tirées de la nature du pays que nous venons d'exposer. Les siècles succéderont aux siècles, et il est probable que le Hoggar sera toujours aussi désolé; c'est là une difficulté éternelle, tandis que la difficulté qui nous reste à mentionner peut disparaître du jour au lendemain; elle est donc loin d'avoir la même force. De Figuig à l'extrémité du Touat, le tracé occidental traverse une région soumise nominalement à l'empereur du Maroc. Comment surmonterez-vous cette difficulté politique? demandent les partisans du tracé oriental. Si nous osions dire toute notre pensée, nous avouerions que nous serions heureux que le gouvernement fût obligé de la surmonter, car il serait amené par là à mettre fin à une situation que nous supportons depuis bien des années avec une résignation qui ne nous fait pas grand honneur. Expliquons-nous. La frontière entre le Maroc et l'Algérie a été fixée par le traité de 1845, dont la colonie n'a jamais cessé de demander la révision. A partir de Teniet-el-Saci, les plénipotentiaires ont jugé inutile d'en fixer la ligne, « la terre ne se labourant pas; » ils se sont contentés de faire le départ des oasis et des tribus qui relèveraient de la France et de celles qui relèveraient du Maroc. Les Beni-Guill, les Douï-Menia, les Amour et quelquefois les Aït-Atta et les Aït-Eddeg, qui ont été attribués à cette dernière puissance, formaient autrefois la redoutable association armée du Zegdou qui envahissait régulièrement tous les hivers le territoire de la province d'Oran au moment où les troupeaux des nomades descendaient dans le Sud. Nous avons infligé plusieurs leçons sévères à ces pillards; leurs expéditions sont devenues moins considérables, mais elles n'ont point cessé. Depuis l'insurrection de 1864, une partie de la grande tribu oranaise de Ouled-Sidi-Cheikh s'est réfugiée chez eux, et ce ferment de haine n'a point contribué, on le pense bien, à changer leurs dispositions à notre égard. Il ne se passe point d'année que quelques razzias ne soient tentées contre

nos tribus; l'année dernière, on leur a volé encore quinze cents chameaux et une escouade du train, surprise sur la route d'El- Aricha à Sebdou, a eu deux hommes tués. On a vu, en outre, que quelques-unes des missions chargées d'étudier le tracé du Transsaharien ont été arrêtées par la nouvelle d'une nouvelle incursion qui se préparait et que d'autres ont été gravement inquiétées dans leurs travaux. L'état de guerre est permanent de ce côté, et cette insécurité empêche souvent nos tribus de jouir de leurs pâturages. L'autorité du Maroc sur les tribus que nous avons citées est absolument nulle; elles ne paient point d'impôt, n'obéissent à aucun ordre, se battent fréquemment entre elles et vivent de fait dans la plus parfaite indépendance. Cette indépendance, elle est virtuellement reconnue par les deux puissances intéressées elles-mêmes, par la France, puisque ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'elle a demandé compte au gouvernement marocain des déprédations dont elle est la victime, par le Maroc, puisqu'il a parfaitement toléré à différentes reprises que nos colonnes aillent châtier ces brigands sur le territoire qui est censé lui appartenir; en 1870, la colonne du général de Wimpfen s'est avancée jusqu'à 320 kilomètres au-delà de la frontière telle qu'elle est marquée sur les cartes. Une pareille situation est intolérable; armés de la trop longue liste de toutes ces violations de notre territoire, forts de l'impuissance du Maroc à maintenir l'ordre bien avérée par trente-cinq ans d'expérience, nous avons le droit et le gouvernement a le devoir d'en demander le règlement. Comment? Tous les officiers, tous les voyageurs, tous les hommes qui ont eu l'occasion de s'occuper de la question sont unanimes. Certes, l'opinion du voyageur allemand Gerard Rohlfs est bien désintéressée; or voici ce qu'il dit : « Avant tout, les Français devraient transporter leurs frontières jusqu'à l'Oued-Messaoura, s'emparer de cette rivière et de ses affluens, ce qui entraînerait la soumission du Touat: c'est d'ici, en effet, que partent toutes les difficultés, tous les désordres, et tant qu'ils n'occuperont pas ces *frontières naturelles*, il n'y aura aucun calme durable dans le sud de la province d'Oran. » Est-ce là une difficulté de nature à faire rejeter le tracé occidental? De ce qu'on vient de lire, il n'est point téméraire de conclure que cette rectification de frontière pourrait s'obtenir par un accord avec le Maroc; il faudrait au moins le tenter. Il n'y aura réellement difficulté qu'après qu'on aura échoué, si on échoue.

Reste le Touat. Là nous sommes absolument libres, rien ne nous lie les mains. Le traité de 1845 dit formellement : « Article 6. Quant au pays qui est au sud des ksours des deux gouvernemens (ksours désignés dans l'article 5), comme il n'y a pas d'eau, qu'il est inhabitable et que c'est le désert proprement dit, la délimitation en

serait superflue. » Comme on voit, rien du Touat, qui géographiquement appartient à l'Algérie, sous les longitudes de laquelle il est placé. Le Maroc y exerce, il est vrai, une sorte d'autorité religieuse, mais nous n'y avons jamais reconnu son autorité politique, qui y est plus illusoire encore que parmi les tribus de l'Oued-Guir. Quelques faits vont le démontrer. En 1857, des délégués du Touat vinrent à Alger offrir la soumission de leur pays ; ils demandaient un traité pareil à celui que nous avions conclu avec le M'zab et qui, moyennant le paiement d'un tribut, accordait à ce pays le droit de se gouverner à sa guise. Leur offre ne fut pas acceptée, par pure insouciance, croyons-nous. En 1860, le commandant Colonieu se présenta devant Timimoun muni de lettres de l'empereur du Maroc l'autorisant à visiter le pays; on lui répondit : « Nous nous moquons de l'empereur du Maroc comme de toi, chien de chrétien! » Cependant, effrayés de l'apparition d'un Français et craignant les attaques d'une puissance qui leur avait refusé un traité, ils réunirent 25,000 douros et vingt jolies esclaves noires et les envoyèrent au sultan du Maroc en lui demandant sa protection contre les Européens; le sultan la promit. Quatre ans après, Rohlfs constate plaisamment dans le Tidikelt que l'empereur du Maroc « n'est pas oublié dans les prières du vendredi à la mosquée; mais à cela se bornent ses droits. » En 1873, en apprenant qu'une colonne française était à El-Goleah, les Touatiens, qui craignent avant tout une guerre susceptible de détruire leurs patiens travaux d'irrigation, délibérèrent d'envoyer leur soumission. On dit même que des envoyés se mirent en route et ne revinrent qu'en apprenant que notre colonne était rentrée dans l'intérieur de l'Algérie. En réalité, le Touat est donc indépendant. M. Soleillet a exprimé devant la commission supérieure l'avis qu'au moyen d'une rente annuelle d'une vingtaine de mille francs, nous pourrions nous assurer du cheikh des Ouled-Bou-Hamou, l'homme le plus influent du Touat. Les Anglais ont beaucoup usé de ce système de pensions dans leurs colonies et il leur a généralement réussi. Nous pourrions en essayer.

En terminant, il ne nous reste qu'à exprimer le vœu que ces questions politiques qui intéressent autant l'Algérie que le Transsaharien soient résolues au plus vite, afin que, le jour où les deux tracés seront étudiés complètement, on n'ait, pour faire un choix entre eux, à considérer que les avantages naturels qu'ils présenteront l'un et l'autre.

PAUL BOURDE.

L'AVENIR POLITIQUE

DE

L'EMPIRE ALLEMAND

Il y a dix ans révolus que le nouvel empire germanique a été proclamé au château de Versailles, dans la galerie des glaces, en face d'un autel recouvert d'un drap rouge où se détachait l'image de la croix de fer prussienne. Dix années bien employées comptent dans la vie d'un peuple, et il est naturel qu'au commencement de 1881, beaucoup d'Allemands aient senti le besoin de se recueillir, de rentrer en eux-mêmes, de faire leur inventaire et leur bilan, de dresser l'état de leurs profits et de leurs pertes. — Où en sommes-nous? se sont-ils demandé. Notre situation présente répond-elle aux espérances que nous avions conçues? Nous avons fondé notre nouvel établissement politique à la sueur de nos fronts; Dieu sait tous les efforts, tout le sang qu'il nous a coûtés. Un avenir glorieux et tranquille lui est-il réservé? nos peines ont-elles été suffisamment payées? ceux qui nous gouvernent savent-ils bien où ils vont et nous mènent-ils où nous voudrions aller? bref, sommes-nous contens et avons-nous le droit de l'être?

« Notre jeune empire allemand vient d'achever son deuxième lustre, lisons-nous dans une brochure récemment publiée par un ministre d'état du grand-duché de Baden, devenu président de la haute cour des comptes. Quand on considère le chemin parcouru, on devrait s'attendre à rencontrer partout ce sentiment de douce satisfaction qui convient à un peuple, lorsque après des siècles de vaines aspirations et de laborieux efforts, il a vu ses rêves s'accomplir. Il n'est pas même nécessaire de regarder au dehors pour que celui d'entre nous qui a l'humeur la plus chagrine sente battre son cœur en comparant les honneurs qui sont

rendus aujourd'hui au nom allemand avec cette sorte de tolérance dédaigneuse et compatissante dont nous étions autrefois l'objet. A l'intérieur aussi, les progrès accomplis défient toute comparaison... Et pourtant, dans une foule d'esprits, la reconnaissance pour les résultats obtenus, la confiance joyeuse dans l'avenir ont fait place à un certain malaise. Il ne manque pas de raisons pour expliquer cette fâcheuse disposition, si commune aujourd'hui. Les conséquences des calamités économiques qui nous avaient frappés n'ont pas encore été réparées, quoique un mieux sensible tende à se produire. L'ultramontanisme emploie incessamment les perfides artifices qui lui sont familiers à propager partout le mécontentement que lui fait éprouver l'échec de ses plans de domination, en quoi il est aidé par le travail souterrain de la démocratie sociale, qui, fomentant les mauvaises passions et les convoitises des uns, les inquiétudes des autres, s'applique à empoisonner l'esprit public. Toutefois on n'a pas encore réussi à aigrir les populations prises dans leur masse. Les incertitudes, les défiances, les soucis, le mécontentement sont surtout répandus parmi ceux qui prennent une part immédiate et active aux luttes politiques, ou qui du moins les suivent avec un intérêt constant. Cette mauvaise humeur se manifeste particulièrement chez les libéraux, qui tremblent, non pour l'unité de l'Allemagne, mais pour quelques-unes des libertés récemment conquises. Le centre catholique, qui s'était flatté de l'espoir d'être récompensé des services qu'il avait rendus au gouvernement dans la réforme du tarif douanier, a été déçu dans son attente, et s'il consent à adoucir en quelque mesure ses procédés, il n'en persévère pas moins dans son système d'opposition à outrance. Les partis conservateurs eux-mêmes, quoique les signes des temps leur semblent plus propices, paraissent moroses et peu rassurés; l'extrême droite pressent que, dans le cas le plus favorable, elle devra renoncer à plusieurs de ses prétentions, et les modérés s'efforcent vainement de constituer dans le parlement une majorité à la fois conservatrice et libérale qui ait une assiette solide. Assurément chacun des partis qui nous divisent a ses griefs et ses sujets de plainte; nous ne voulons pas rechercher ce qu'il y a de fondé dans leurs doléances, nous tenions seulement à constater qu'en dépit des brillans succès remportés durant ces dix dernières années, le découragement est la maladie régnante dans nos cercles politiques (1). »

Ainsi parle M. le docteur Jolly dans sa brochure, qui, à ce qu'il paraît, n'a pas été composée et publiée sans l'aveu de M. de Bismarck; en tout cas, elle est de nature à lui plaire. En l'écrivant, l'ancien ministre badois s'est proposé de combattre le pessimisme et les dispositions chagrines de beaucoup d'Allemands enclins à voir les choses en noir. Il se plaint qu'il y a parmi ses compatriotes trop d'idéalistes intransigeans, dont

(1) *Der Reichstag und die Partheien*, von Dr Jolly; Berlin, 1880.

les rêves refusent d'entrer en composition avec les réalités de la vie et dont la devise est : Tout ou rien. Il se plaint aussi que le goût de tout censurer et de tout dénigrer est trop répandu en Allemagne : « Si d'autres peuples, dit-il, ont péri par un excès d'optimisme, nous souffrons plutôt d'un excès d'esprit critique. » Cependant il convient que la situation actuelle n'est pas absolument satisfaisante, que l'avenir n'est pas définitivement assuré, qu'on peut s'attendre de jour en jour à voir tout remettre en question. Le nouvel établissement politique est encore incomplet, inachevé. Qu'en adviendra-t-il ? Le bloc de marbre sera-t-il dieu, table ou cuvette ? Frédéric II disait que son grand-père, en érigeant la Prusse en royaume, avait mis dans sa postérité un germe d'ambition qui devait fructifier tôt ou tard, que la monarchie qu'il avait fondée était une espèce d'hermaphrodite qui tenait moins du royaume que de l'électorat, qu'il avait laissé à ses descendans « le soin de décider cet être. » On peut dire que pareillement le nouvel empire germanique est une création équivoque, qui tient à la fois du césarisme et de la monarchie constitutionnelle, mais qui n'est franchement ni l'un ni l'autre. Les Allemands ont le sentiment vague ou précis qu'un jour ou l'autre il faudra décider cet être, et ils se demandent comment cette crise se dénouera, si c'est la réaction ou le libéralisme qui aura gain de cause. Ce doute les tient en suspens et en haleine, et l'avenir leur paraît un peu trouble.

Parmi les mécontens que M. Jolly s'efforce de tranquilliser et de rasséréner, les uns s'en prennent ouvertement à M. de Bismarck, ils le rendent responsables de leurs chagrins, ils prétendent qu'en toute occurrence il n'a pris conseil que de ses convenances personnelles, que la constitution qu'il leur a octroyée a été faite par un homme et pour un homme, d'où il résulte que, quand cet homme ne sera plus, la machine aura beaucoup de peine à fonctionner. D'autres, au contraire, reprochent aux partis d'avoir entravé M. de Bismarck dans son œuvre et dans ses combinaisons, de s'être plu à le contrarier, à le gêner, à lui susciter mille ennuis et des difficultés sans nombre. Tout serait allé bien mieux s'il avait eu ses coudées franches, si l'on avait respecté la liberté de son génie et de ses inspirations. Deux philosophes qui ont traité dernièrement ce sujet s'accordent à regretter qu'on n'ait pas investi le chancelier d'une sorte de dictature provisoire. L'un de ces philosophes représente à ses compatriotes qu'ils auraient mieux fait de suivre l'exemple de leur souverain, que le roi Guillaume a eu souvent à se plaindre des procédés de son ministre, et que cependant il l'a toujours supporté et toujours laissé faire. « La postérité, ajoute-t-il, s'étonnera que l'Allemagne ait produit dans notre temps un si grand homme et qu'elle lui ait cherché tant de chicanes. » Les philosophes allemands ont du goût pour les dictateurs, et ils croient volontiers à l'infaillibilité des grands hommes.

Ces plaintes contradictoires nous paraissent également injustes et mal fondées. M. de Bismarck a l'habitude de faire toujours tout ce qu'il peut, mais on ne saurait exiger de lui qu'il opère des miracles. S'il a beaucoup pensé à lui en organisant l'empire allemand, s'il s'est fait sa part, la part du lion, il a fait aussi celle des autres. Il n'a pas procédé en dictateur. Plus sage, plus avisé que certains philosophes, il a jugé que le temps des Lycurgue et des Solon était passé, qu'on ne constitue pas une nation sans la consulter, sans lui demander son avis, sans se mettre d'accord avec l'opinion publique. Il s'était réservé la haute main et l'initiative, il avait conçu, rédigé de toutes pièces son programme, mais il l'a modifié, amendé selon le goût de ceux qu'il tenait à satisfaire. Se maintenant dans une sphère supérieure, se dérobant quelquefois comme le dieu qui rentre dans sa nuée, il n'a voulu se donner à aucun parti, mais il a traité tour à tour avec l'un ou avec l'autre et il les a tous invités à s'associer à son entreprise. Il a produit ainsi une œuvre composite, pleine de disparates, dont lui seul possède le secret et qui ne le satisfait qu'à moitié; toutefois il est résolu à s'en contenter. Quand il ne sera plus là pour la défendre, chaque parti s'efforcera de la tirer à lui, et Dieu sait ce qu'il en adviendra; est-il responsable des sottises qu'on pourra faire après sa mort?

Que la constitution de l'empire allemand ne fasse le bonheur de personne, pas même de celui qui l'a inventée, c'est un fait qu'on peut regretter, mais qu'il en pût être autrement, que M. de Bismarck soit demeuré au-dessous de sa tâche, cela nous semble fort douteux. Il avait à compter avec des situations si complexes, avec des intérêts si compliqués et si contraires, qu'à sa place nul homme d'état ne s'en serait mieux tiré. Il a été éclectique, non par goût, par tempérament, par humeur ou par caprice, mais par sagesse et par nécessité. Conservateurs et libéraux se plaignent également de lui. S'ils étaient de bonne foi, s'ils se livraient à un sérieux examen de conscience, ils avoueraient qu'il n'était pas en son pouvoir de leur procurer une entière satisfaction et qu'il a eu besoin de toute son habileté pour ne leur causer qu'un mécontentement modéré.

M. de Bismarck n'a pas voulu que la constitution de l'empire fût l'œuvre exclusive d'un parti, et on ne saurait l'en blâmer. Il ne pouvait trouver dans aucun groupe politique un appui suffisant, ni des vues, des désirs, des intérêts absolument conformes aux siens. Aussi n'a-t-il conclu d'alliance défensive et offensive avec personne; il a toujours refusé de s'engager, il n'a passé que des marchés temporaires et conditionnels, il n'a contracté que des liaisons d'un jour. Il est possible que la coquetterie soit le fond de son humeur, il n'en est pas moins vrai que sa situation le condamnait aux infidélités; quoi qu'on lui proposât, il trouvait partout quelque chose à prendre et quelque chose à laisser. S'il avait suivi son penchant, s'il avait obéi à ses sympathies naturelles,

il aurait lié partie avec les conservateurs, ses vieux amis éprouvés, qui, au temps du conflit, lui avaient prêté main-forte avec un infatigable dévoûment. Mais le roi de France, quand il prend son métier au sérieux, n'ignore pas seulement les injures faites au duc d'Orléans, il est tenu d'oublier aussi les services rendus. Si le chancelier n'a jamais rompu avec ses anciens amis, il les a souvent semoncés, souvent rabroués et souvent contristés; le salut de son entreprise était à ce prix.

Les conservateurs prussiens représentent moins l'esprit de conservation que les tendances, les opinions, les intérêts d'une caste. Ils se recrutent surtout parmi la petite noblesse terrienne de la Prusse occidentale et orientale, de la Poméranie, du Brandebourg; la Silésie et la Westphalie ne leur fournissent qu'un faible contingent, et ils n'ont jamais réussi à prendre pied dans les Provinces Rhénanes. Comme le remarque M. Jolly, ils ont peu de ramifications hors de Prusse. En 1877 et 1878, ils ont obtenu quelques sièges dans le royaume de Saxe, dans les deux Mecklembourg; ils ont remporté aussi quelques succès électoraux dans le grand-duché de Baden, mais ils les devaient au bon vouloir des ultramontains, dont l'alliance n'est jamais sûre. Les hobereaux prussiens, qui sont la moelle et l'âme du parti, ont joué un grand rôle dans l'histoire de leur pays, et on serait mal venu à leur disputer l'influence qu'ils exercent. Ils sont nés, ils ont grandi dans l'idée qu'ils se doivent à leur roi et qu'ils sont les serviteurs de l'état. Ils ne plaignent ni leur temps ni leurs peines, ils sont toujours prêts à payer de leur personne dans les assemblées provinciales comme sur les champs de bataille. De quoi qu'il s'agisse, le principe d'autorité leur est cher; ils ont une aversion profonde pour toute mesure qui tend à diminuer les prérogatives royales, il leur semble qu'amoindrir le souverain, c'est les amoindrir eux-mêmes. Enclins à une économie presque parcimonieuse dans la conduite de leur ménage, ils ne marchandent jamais les deniers publics au ministre de la guerre, ils votent avec empressement toutes les augmentations qu'il leur demande. Pour le socialiste, l'armée est un fléau; pour le progressiste, elle est un mal nécessaire; pour le vrai conservateur prussien, elle est l'arche sainte, l'école où l'on apprend toutes les vertus et particulièrement cette sévère discipline sans laquelle il n'y a plus de peuples respectueux ni de rois exactement obéis.

Le malheur est que ces hobereaux si méritans, si dévoués à l'état, pleins d'abnégation, disposés aux grands comme aux petits sacrifices, ont l'esprit court et la tête étroite. M. de Bismarck aurait bien voulu leur ôter leurs préjugés, en leur laissant toutes leurs vertus; cela n'était pas facile. Vertus et préjugés, tout cela se tient; ce sont des marchandises qu'il faut acheter en bloc. Pour les conservateurs prussiens, la gloire, le bonheur suprême dans ce monde est d'être un Prussien, et ils estiment qu'un Prussien ne peut devenir Allemand sans déroger. Si on les eût écoutés, la Prusse eût gardé son quant-à-soi politique, ses

institutions et ses coutumes propres, elle se fût abstenue de faire ménage en commun avec ses frères du Sud, elle les eût laissé se gouverner et s'administrer à leur guise, elle se serait contentée de leur imposer son hégémonie militaire et d'en faire des soldats dignes de servir sous ses drapeaux. M. de Bismarck a tâché plus d'une fois de leur persuader que leurs désirs étaient des chimères, que pour rendre les hégémonies acceptables, il importe de les déguiser, que le particularisme du Brandebourg est aussi dangereux que les autres, que, pour décider les Allemands à devenir Prussiens, il fallait que les Prussiens se résignassent à devenir un peu Allemands, qu'enfin chacun devait y mettre du sien et renoncer à quelque chose. Ils ont eu beaucoup de peine à l'en croire; ils ne se sont pas révoltés, mais ils ont obéi tristement, la tête basse, et leurs soupirs ont été entendus de toute l'Europe.

Quand un parvenu abandonne à jamais l'humble demeure de ses pères pour habiter le fastueux palais qu'il s'est bâti, il n'a garde d'emmener avec lui ses meubles dépenaillés, ses rideaux fripés, ses vieilles chaises boiteuses. Il se commande un ameublement tout neuf, et il faut que ses domestiques, son train de vie, sa dépense comme ses habitudes, tout soit assorti à sa nouvelle fortune. Les conservateurs prussiens entendaient transporter dans la grande maison neuve leurs vieux meubles et toutes leurs vieilles habitudes d'esprit. Leur intelligence réfractaire est fermée à toutes les idées qui ont cours dans le monde depuis 1789; ils protestent contre tous les changemens économiques et sociaux qui se sont produits dans la société moderne. Ils estiment qu'il n'y a d'état bien ordonné que celui où chacun se tient à la place que lui a assignée sa naissance, et dans lequel la direction de l'esprit public appartient à une classe formée de gentilshommes campagnards, médiocrement riches, mais en revanche portant tous l'épaulette. Ils désapprouvent toutes les lois qui tendent à modifier les situations consacrées par le temps et à déplacer les influences; la liberté d'industrie, la liberté d'établissement, la liberté du commerce de l'argent leur sont odieuses. C'est ce qui explique la part qu'ils prennent aujourd'hui à l'agitation anti-sémitique. Le juif représente à leurs yeux l'influence maudite de la fortune mobilière, l'insolence du million qui fait la roue au soleil, et depuis qu'Israël enrichi s'est mis à bâtir et à posséder la terre, leurs ressentimens ne connaissent plus de bornes.

D'ailleurs ils n'ont jamais pu concevoir que la religion fût une chose indifférente en matière politique; ils la considèrent comme le soutien du trône, comme l'alliée naturelle de la discipline militaire, ils n'admettent pas qu'on puisse exercer une charge de quelque importance sans avoir fait ses preuves d'orthodoxie. Comme l'écrivait dernièrement M. Mommsen, il n'y a pour eux de citoyen digne de posséder tous les droits politiques que « celui qui descend d'un des trois fils de Mannus, qui s'entend à labourer et à semer, et qui comprend l'Évangile comme

l'interprète son pasteur. » L'empire allemand ne pouvait leur agréer qu'à la condition d'être un empire agricole, militaire et chrétien. M. de Bismarck aime et prône l'agriculture, il fait passer l'intérêt de l'armée avant tous les autres, et il a déclaré plus d'une fois que l'état est tenu d'agir et de parler en bon chrétien ; mais il a toujours fait ses réserves, il est trop de son siècle pour ne pas les faire. Après que saint Patrick eut converti les Irlandais, ils continuèrent de penser qu'un peu de paganisme était nécessaire au bonheur, et dans la cérémonie du baptême par immersion, ils avaient soin que le bras droit de l'enfant demeurât hors de l'eau, afin que plus tard il pût s'en servir sans scrupule pour étrangler son ennemi, pour caresser sa maîtresse ou pour agiter le cornet aux dés. Si attaché que soit M. de Bismarck à la doctrine de l'état chrétien, il paraît croire, lui aussi, qu'un peu de paganisme est nécessaire au bonheur d'un grand empire, et dans toutes les lois qu'il a fait voter par son parlement, au grand chagrin de ses anciens alliés, il a eu soin de faire la part du démon, de ce diable qui remplit les escarcelles et rend les impôts indirects très productifs. Le baptême du nouvel empire allemand est demeuré incomplet comme celui des Irlandais du temps jadis : le bras droit sortait de l'eau, et les conservateurs orthodoxes n'ont pas été contens.

Quelque irritation qu'aient souvent causée à M. de Bismarck les préjugés et les entêtemens de ses vieux amis, quelques duretés qu'il leur ait dites quelquefois, il les a toujours considérés comme son troupeau et sa famille. Mais, pour exécuter le programme qu'il avait conçu, il a dû recourir à l'assistance du parti libéral, qui exprime la pensée de la classe moyenne et des universités et qui, en toute rencontre, fait profession de rationalisme politique. Si les préjugés sont de grands rémoras, le rationalisme a aussi ses inconvéniens. Il ne croit qu'à la logique et à l'évidence de ses principes, il fait trop bon marché de l'histoire, des traditions, des souvenirs, des sentimens et même des convenances. Il ressemble parfois à un taureau lâché dans une boutique de porcelaines, et l'Allemagne est le pays du monde où les porcelaines sont les plus précieuses et les plus fragiles. Les libéraux, auxquels M. de Bismarck dut avoir recours pour organiser la confédération du Nord et plus tard l'empire allemand, lui reprochaient de s'arrêter à mi-chemin, de manquer de conséquence et de résolution. Il est certain que, dans sa politique intérieure, cet impétueux, ce violent a pu ressembler, en plus d'une occasion, à un homme de juste milieu, préférant aux brutalités souvent inutiles, toujours odieuses, les sages tempéramens et les moyens détournés. Les libéraux entendaient faire de l'Allemagne un empire unitaire, et ils tenaient peu de compte des susceptibilités, des inquiétudes, des ombrages des petits souverains, que M. de Bismarck a dû protéger contre leurs entreprises. Il leur disait : « Je n'ai jamais passé pour un homme timide, gauche ou embarrassé, mais soyez sûrs

que j'ai réclamé de nos confédérés tous les sacrifices que ma conscience me permettait de leur imposer, et que je ne saurais aller plus loin. » Le 15 novembre 1871, quand les unitaires à outrance proposèrent que toutes les monnaies allemandes fussent frappées à l'effigie de l'empereur, il leur répondit : « Vous me parlez de vos convictions, j'ai aussi les miennes et je passe ma vie à leur faire violence dans l'intérêt de l'état. Nous autres hommes de gouvernement, nous n'avons pas le droit de ne consulter que nos préférences et nos désirs. Ce n'est pas pour exercer de fâcheuses pressions sur nos confédérés que Dieu a donné à la Prusse la force dont il lui a plu de l'investir. En ma qualité de chancelier de l'empire, les sentimens personnels des monarques confédérés, surtout des plus puissans d'entre eux, ne me sont nullement indifférens, et celui qui n'en a cure n'est qu'un théoricien. Je dois compter avec ces sentimens, ils pèsent sur mes décisions. » Il cherchait à les consoler en insinuant que les moyens détournés conduisent plus sûrement au but, il les engageait à ne pas déranger ses combinaisons, il leur disait comme Archimède au soldat romain : *Noli turbare circulos meos*, — après quoi il leur rappelait que la logique n'est pas tout dans les affaires humaines, mais il ne les persuadait pas. Les conservateurs se résignaient en soupirant; les libéraux, moins dociles, ne soupiraient pas, ils se fâchaient, et, obligés de céder, ils se promettaient de revenir à la charge. La logique s'arroge le droit d'être intraitable et se fait un devoir d'être indiscrète.

Mais ce n'est pas seulement l'Allemagne une et indivisible que réclamaient les libéraux; ils aspiraient à inaugurer dans le nouvel empire le pur régime parlementaire, et c'est à quoi M. de Bismarck ne pouvait pas se prêter, leurs tentatives se sont heurtées contre d'inexorables refus. Ceux qui pensent qu'il se débarrasserait volontiers de son parlement lui font tort. Il consent à se laisser discuter, il accorde aux assemblées un certain droit d'inspection et de contrôle dans les affaires de l'état, il les autorise à voter le budget des dépenses, à examiner, à amender, à corriger les lois, il souffre même qu'elles le questionnent quand il lui plaît d'être questionné; mais il n'admet pas que son existence dépende de leur bon plaisir, ni qu'elles se mêlent de faire ou de défaire des ministres. Ce sont les principes consacrés par la monarchie prussienne qu'il a introduits dans la charte de la confédération du Nord et de l'empire allemand, et cette fois il a eu pour lui l'assentiment des conservateurs. En Angleterre, le cabinet n'est qu'un comité du corps législatif; en Prusse, il est le représentant du roi. En Angleterre, à la vérité, la chambre des communes ne choisit pas directement les ministres, mais elle les impose au choix du souverain; en Prusse, le souverain les choisit au gré de ses intérêts et de ses convenances. En Angleterre, ils sont les serviteurs du parlement, et quand ils ont maille à partir avec ce maître capricieux et mobile, ils doivent résigner leurs

fonctions; en Prusse, ils sont les serviteurs de la couronne, et ils restent en charge aussi longtemps qu'ils possèdent sa confiance. Jamais le roi Guillaume, devenu empereur d'Allemagne, n'aurait consenti à se dépouiller de ce qu'il regarde comme sa plus précieuse prérogative. Il pense avoir fait toutes les concessions qu'on pouvait honnêtement lui demander; il s'en tient là : sa gloire comme sa vieillesse le protègent contre les indiscrétions des parlementaires et des logiciens. — « Je vous ai fait assembler, disait Henri IV aux notables de Rouen, pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux. » — Et comme Gabrielle d'Estrées lui reprochait cet excès de condescendance : « Ventre saint-gris, il est vrai, repartit le roi, mais j'avais mon épée. » L'Allemagne est le pays où il y a le plus de parlemens, mais l'épée est toujours là. D'habitude, elle est polie, souvent même accorte, gracieuse, et elle déguise ses refus sous un ton d'aimable bonhomie; mais elle n'abdique jamais, elle se réserve le dernier mot. C'est l'épée de Sadowa et de Sedan.

Les Anglais ont décidé que la royauté est la source des honneurs et la trésorerie la source des affaires. L'empereur d'Allemagne et son chancelier entendent disposer des affaires aussi bien que des honneurs; mais les libéraux en appellent. M. le docteur Jolly, pour en revenir à lui, leur représente qu'ils ont tort, qu'après tout l'empire allemand jouit des bienfaits du régime constitutionnel, puisque toutes les lois y sont votées par le Reichstag. Il les engage à se contenter de ce qu'on leur a donné, il les exhorte à abjurer leurs chimères. Il s'efforce de leur démontrer que le régime parlementaire est inconciliable non-seulement avec les prérogatives du souverain, mais avec l'esprit militaire, avec la situation qui a été faite à l'armée allemande, avec l'influence toute-puissante de la bureaucratie. Il remarque également que le parlementarisme ne prospère et ne fleurit que dans les pays où il y a deux partis et où ces deux partis s'accordent sur certains principes, tandis que dans le Reichstag il y a des socialistes, des Polonais, des guelfes, des ultramontains, des progressistes, des conservateurs à outrance et des conservateurs mitigés, des libéraux intransigeans et des libéraux accommodans, à l'eau de rose. Le moyen de former une majorité gouvernementale avec des partis si divisés, sans compter qu'à l'exception du centre catholique, ils sont rebelles à la discipline, enclins à chipoter, à discuter la consigne, à bourrer, à houspiller leurs chefs? M. Jolly en conclut que les changemens désirés par les libéraux ne s'accompliront pas de si tôt, qu'avant cinquante ans au moins il ne saurait en être question.

Les libéraux pourraient lui répondre qu'on ne naît pas parlementaire, qu'on le devient, que c'est précisément par la pratique des affaires que les partis se forment à la discipline et acquièrent l'esprit

de gouvernement, que pour apprendre aux enfans à nager, on commence par les jeter à l'eau. On pourrait lui répondre aussi que le régime qu'il combat a déjà réussi à s'acclimater dans une grande partie de l'Europe et qu'il tend à faire sans cesse de nouveaux progrès. C'est une contagion qui gagne de proche en proche; l'Allemagne parviendra-t-elle à s'en préserver? Elle possède aujourd'hui un grand homme d'état qui lui tient lieu de beaucoup de choses et qui lui interdit les expériences. Quand elle l'aura perdu, les expérimentateurs auront beau jeu; ils invoqueront le courant du monde et de l'opinion, et il sera difficile de les tenir en échec. Il est des entraînemens auxquels on ne résiste pas.

Ce qu'il faut accorder à M. Jolly, c'est que l'expérience parlementaire ne pourra se faire en Allemagne sans y causer une crise dont les conséquences seront graves et peut-être funestes. Aux difficultés qu'il a signalées s'en joint une autre plus sérieuse encore, dont il n'a rien dit. Pour arriver à leurs fins, les libéraux devront à leurs risques et périls remanier la constitution, qui a placé à la tête de l'empire et au-dessus du Reichstag une sorte d'assemblée souveraine appelée le conseil fédéral. Cette assemblée se compose des représentans officiels des états confédérés, munis d'instructions qui les lient, d'un mandat impératif et d'un droit de *veto* absolu. « Le conseil fédéral, disait M. de Bismarck en 1871, est une véritable chambre des états, où siègent non des individus, mais les gouvernemens qu'ils représentent. Quand le baron de Friesen ouvre un avis, c'est un royaume qui parle par sa bouche, son vote est celui de la couronne de Saxe, ayant derrière elle le parlement saxon. Le respect qui est dû au vote de vingt-cinq états explique l'importance que possède le conseil fédéral et qui n'est pas celle d'une assemblée ordinaire : tout changement dans la constitution en vertu duquel cette chambre des états de l'empire allemand serait affaiblie, diminuée ou médiatisée me paraîtrait infiniment dangereux. Le conseil fédéral est un collège fédératif, chargé d'exercer la souveraineté collective de l'empire, car la souveraineté ne réside pas dans l'empereur, elle réside dans l'ensemble des gouvernemens confédérés. Je vous engage à ne pas toucher au conseil fédéral, je vois dans cette institution une sorte de palladium, une puissante garantie pour l'avenir de l'Allemagne. »

Les libéraux rêvent de donner la direction des affaires à un ministère impérial responsable devant le Reichstag; ils ne pourraient exécuter leur projet sans porter une grave atteinte à la souveraineté du conseil fédéral et sans le réduire à la condition d'une simple chambre des lords. — « Croyez-vous, s'écriait M. de Bismarck dès 1867, qu'un prince allemand se résigne à échanger sa situation contre celle d'un simple pair? » Il ajoutait quelques jours plus tard : « Ce que vous désirez, je n'oserais pas le demander au roi de Saxe. » — Quand il ne sera

plus là pour défendre les garanties et les avantages qu'il a stipulés lui-même en faveur des souverains confédérés, quand la marée montante du libéralisme unitaire emportera les digues qu'il lui opposait, on demandera au roi de Saxe, au roi de Bavière, au roi de Wurtemberg beaucoup de choses qu'il leur sera pénible d'accorder. Consentiront-ils généreusement à se réduire au rang de simples pairs? Signeront-ils leur déchéance de leur propre main? Selon toute apparence, il leur en coûterait moins de se démettre que de se soumettre. Et les libéraux en viendront peut-être à souhaiter leur démission, car les libéraux finiront par s'apercevoir que les petites couronnes sont souvent fort gênantes et que, pour établir l'unité de gouvernement dans un état fédératif, la première chose à faire est de supprimer les rois, les princes et les grands-ducs. Nous doutons que l'argumentation solide, mais un peu filandreuse de M. Jolly, les décide à renoncer à leurs visées; toutefois il a raison de leur représenter que le régime parlementaire est bien difficile à installer en Allemagne. En vérité, il serait plus aisé d'y proclamer la république; le malheur est que cette solution ne plairait pas à tout le monde. Que sera l'Allemagne dans cinquante ans? Les destinées sont mystérieuses, et tout prophète, fût-il président de la haute cour des comptes, est sujet à caution.

M. Jolly a écrit sa brochure pour combattre les alarmistes et pour dire leur fait aux pessimistes. Cependant il est obligé de convenir que les institutions que s'est données l'empire allemand sont à la fois imparfaites et difficilement perfectibles, qu'il faut avoir un bon caractère pour s'en contenter, mais qu'on ne saurait les réformer sans tout remettre en question. Il convient aussi que, quand M. de Bismarck ne sera plus là, l'Allemagne se trouvera fort empêchée de le remplacer et aura beaucoup de peine à se passer de lui. « Après moi, le gâchis! » disait un jour le roi Louis-Philippe. C'est précisément le gâchis qui, à tort ou à raison, fait peur à ces pessimistes dont M. Jolly cherche à relever le courage. Aussi s'accordent-ils tous à souhaiter que M. de Bismarck vive encore très longtemps. Il s'est plaint si souvent de sa santé que ses doléances n'excitent plus guère d'inquiétudes. A vrai dire, alors même qu'il se porte bien, les inégalités de son humeur causent quelquefois du tracas à ceux qui l'entourent; mais l'Allemagne s'y est accoutumée, et comme certain mari à qui sa femme reprochait de n'avoir pas assez d'égards pour ses nerfs, elle lui dirait volontiers : « Pardonnez-moi, j'ai beaucoup de respect pour vos nerfs; depuis quinze ans au moins je vous en entends parler avec considération, ce sont pour moi d'anciennes connaissances, et nous finirons, eux et moi, par devenir bons amis. »

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier 1881.

Au jour fixé, le parlement s'est de nouveau réuni au Luxembourg et au Palais-Bourbon. M. le président du sénat, en homme d'esprit, s'est plu à ouvrir, par un discours d'une familiarité ingénieuse et piquante, les travaux de l'assemblée dont il est chargé pour la seconde fois de diriger les débats; il ne s'est pas défendu d'opposer avec une fine bonhomie le régime tempéré et indulgent du sénat aux habitudes d'une autre assemblée. M. le président de la chambre des députés, élu pour la troisième fois, a prononcé, lui aussi, son discours, un discours plus ample, plus solennel, plus officiel, qui pourrait passer pour un message. M. Gambetta a eu un peu l'air de faire le testament de la chambre, en retraçant à grands traits la carrière qu'elle a parcourue, en lui rappelant aussi ce qui lui reste à voter avant de disparaître, et, dans cet exposé qui touche à la fois à la politique intérieure et à la politique extérieure, il n'a probablement pas introduit sans intention cette déclaration rassurante adressée à l'assemblée : « C'est surtout en ce qui touche le maintien de la paix au dehors qu'on peut dire que votre union avec le gouvernement et le pays a été inaltérable. En dépit d'assertions sans fondement, le monde entier sait que la politique extérieure de la France ne peut cacher ni desseins secrets ni aventures. C'est là une garantie qui tient à la forme même de l'état républicain, où tout dépend de la souveraineté nationale, et d'une démocratie au sein de laquelle la paix extérieure, digne et forte, est à la fois le moyen et le but du progrès à l'intérieur. » Voilà qui est entendu et constaté ! — Ce n'est pas tout : dans un ordre moins officiel, avec moins d'éclat et d'apparat, un ancien procureur général à la cour des comptes, M. Humbert, élu président de la gauche sénatoriale, a fait lui aussi sa manifestation. Il a prononcé un discours qui a son importance comme expression mesurée et réfléchie des opinions, des vues, du système de conduite parlementaire d'un des roupes les plus considérables de la majorité républicaine du sénat.

Ce ne sont donc pas les discours qui manquent à ce début d'une ses-

sion qui doit être la dernière pour la chambre des députés, qui sera aussi la dernière pour une portion du sénat soumise à un prochain renouvellement triennal. Discours et programmes, avec des nuances différentes, avec une mesure diverse d'autorité, ils expriment, les uns et les autres, à peu près les mêmes idées, le même sentiment d'une paix intérieure et extérieure incontestée, de l'affermissement des institutions nouvelles. Ils ont le même accent de satisfaction, de confiance, et le fait est qu'aujourd'hui, à part l'imprévu des crises toujours possibles, en dehors des hostilités absolument irréconciliables, on ne voit pas bien à quels dangers immédiats la république fondée par la constitution aurait à faire face, quels ennemis elle aurait à craindre.

D'un côté, les récentes élections municipales, ces élections mêmes que M. Gambetta appelle « magnifiques, » montrent tout au moins que le radicalisme extrême n'est qu'une minorité turbulente et agitatrice désavouée par l'opinion, et qu'il y a dans la masse du pays une majorité un peu moins prononcée ou accentuée peut-être qu'on ne le croit, toujours prête néanmoins à se rallier au régime qui existe, qui lui donne l'ordre et la paix. La défaite des radicaux révolutionnaires, des revenans de la commune, c'est le trait caractéristique des dernières élections municipales, qui sont en cela le signe des dispositions du pays, du courant général des opinions. D'un autre côté, dans le camp opposé, entre les partis conservateurs ouvertement hostiles, le plus remuant, celui qui aurait peut-être pu à l'occasion capter une certaine popularité démocratique ou rurale, le parti bonapartiste, pour l'appeler par son nom, est visiblement livré à un travail croissant de dissolution. Tant que le prince impérial a vécu, il restait, avec la séduction de sa jeunesse, le dernier-né, le représentant accepté de la dynastie napoléonienne; sa présence même dans l'exil pouvait contenir les divisions et entretenir les espérances du parti. Depuis que le jeune prince est allé périr dans une obscure échauffourée du Zoulouland, la débandade a commencé dans le parti. L'armée se disperse ou se dissout d'elle-même, faute de chef et de drapeau. Les plus vieux, ceux qui ont servi avec quelque éclat le second empire, s'en vont ou se fatiguent. Les plus jeunes ne savent plus trop où ils en sont, et avant de retrouver l'empire, ils cherchent un empereur à tâtons. Les uns alors prennent leur parti et se replient vers la monarchie; les autres s'en vont ou reviennent vers la république, puisque le pays semble s'accommoder de la république. Le parti se divise, se disloque, et un des signes les plus récens, les plus curieux de ce travail croissant est certes cette lettre par laquelle un député bonapartiste, M. Dugué de la Fauconnerie, rallié au régime républicain, vient de donner sa démission pour faire ratifier son évolution par les électeurs qui l'ont nommé. L'empire n'est plus un danger, les radicaux ont été vaincus au dernier scrutin; de ces deux ennemis la république n'a plus guère rien à craindre pour le moment. Des deux côtés

ce n'est pas la sécurité qui lui manque pour vivre, pour choisir librement sa direction et sa voie.

Que manque-t-il donc aujourd'hui à la république, ou plutôt, puisque la république elle-même n'est pas en question, que manque-t-il à ceux qui ont la prétention de la représenter, de parler pour elle, de l'administrer et de la faire vivre? Il leur manque précisément de savoir mettre à profit ces circonstances de plus en plus favorables que leur créent le déclin et l'impuissance des partis hostiles, de se faire une politique proportionnée à une situation devenue plus régulière, de comprendre qu'on ne gouverne pas dans la victoire comme dans la lutte, et qu'on gouverne encore moins un pays tout entier comme un parti. Il leur manque d'entrer dans ce règne nouveau des institutions républicaines avec un esprit plus libre de fanatismes de secte, de préjugés vulgaires de parti, de passions exclusives, avec un sentiment plus précis et plus net de la nécessité des choses. Si l'on n'a pas ce sentiment et cet esprit, si l'on met la violence dans un pays paisible, les expédiens révolutionnaires dans les lois, l'agitation stérile dans le parlement, on ne tarde pas à gaspiller la sécurité conquise, et l'on revient bientôt aux incertitudes, aux situations disputées d'où l'on se croyait sorti. M. Gambetta a dit l'autre jour, dans son discours de la chambre : « Pour répondre aux intérêts comme aux volontés de la France, il nous faut entourer la république que nous avons fondée d'institutions de plus en plus libérales, de plus en plus démocratiques, pour réunir tous les patriotes, tous les Français. » Rien de mieux; mais il ne suffit pas de le dire, il faut le faire. Tout cela ne s'accomplit pas sans doute en un jour, et les élections qui vont se faire cette année auront vraisemblablement une influence décisive sur la direction, sur les vraies conditions de la politique de la France. Le meilleur moyen de se préparer à ces élections serait d'avoir une session utile, fructueuse et de ne pas commencer surtout par des discussions confuses qui, sous prétexte d'affranchir la presse, risquent de n'aboutir à rien, ou d'ajouter à d'anciennes incohérences de législation des incohérences nouvelles.

Où en sont aujourd'hui les efforts de la diplomatie de la France et de l'Europe pour détourner de nouveaux conflits en Orient, pour empêcher que cette malheureuse difficulté des frontières helléno-turques ne trouble la paix du monde? qu'en est-il de ce travail persévérant, jusqu'ici plus persévérant qu'heureux, entrepris par les plus grandes puissances pour résoudre un problème compliqué de tant d'intérêts et de tant de passions, pour arriver à concilier, dans la mesure prévue par le traité de Berlin, les ambitions de la Grèce et les résistances de la Turquie? Déjà, au commencement de décembre, il y a quelques semaines, une première discussion s'est engagée dans notre parlement, au sénat et à la chambre des députés sur ces graves affaires, sur la participation de la politique française aux négociations orientales. On

était alors en pleine délibération intime entre les cabinets, au début de cette proposition d'arbitrage qui venait à peine d'être conçue, qui n'avait pas encore échoué comme bien d'autres tentatives, et toutes les explications, tous les commentaires, devaient nécessairement rester un peu vagues. Cette discussion sur les difficultés orientales, sur la politique française, elle va se rouvrir un de ces jours prochains à la chambre, et cette fois non plus avant l'arbitrage, mais après l'échec avoué de l'arbitrage, non plus sur des données incertaines ou incomplètes, mais dans des conditions plus précises, sur une suite de faits et d'incidens éclairés par les documens que M. le ministre des affaires étrangères vient de rassembler. Le nouveau « Livre jaune, » qui paraît en ce moment même, a l'avantage de venir à propos et de reprendre le conflit turco-hellénique au point où l'avaient laissé les précédentes publications, à la veille de la dernière conférence de Berlin, de montrer ce qui a été fait, comment cette négociation s'est engagée, comment elle s'est un peu égarée en chemin; il laisse voir suffisamment le rôle des divers cabinets, du cabinet français en particulier, les illusions ou les imprudences qui se sont mêlées à beaucoup de bonnes intentions, comme aussi les efforts sérieux et courageux tentés depuis quelques semaines par M. le ministre des affaires étrangères pour détourner des complications de plus en plus menaçantes, pour dégager dans tous les cas la politique de la France.

Cette affaire des frontières grecques, qui est devenue par degrés assez grave pour mettre en péril la paix de l'Orient et du monde, pour absorber toutes les politiques, on n'a certainement pas oublié comment elle est née. D'une manière générale, elle a sans doute son origine dans l'éternel antagonisme de la race hellénique et de la race turque se disputant ces contrées éclairées autrefois des premiers rayons de la civilisation; diplomatiquement, elle a son point de départ dans le treizième protocole du congrès de Berlin « invitant » la Porte à négocier avec la Grèce une rectification de limites sommairement ébauchée, et dans l'article 24 du traité du 13 juillet 1878, prévoyant le cas où, à défaut d'une entente entre les deux états, l'Europe serait amenée à « offrir sa médiation pour faciliter les négociations. » La décision du congrès avait pour objet évident de favoriser la Grèce sans porter néanmoins atteinte à la souveraineté du sultan qui, au lieu de subir l'obligation formelle des cessions territoriales, comme pour la Serbie, le Montenegro et la Bulgarie, recevait seulement « l'invitation » de négocier sur une frontière nouvelle en Épire et en Thessalie. C'est là le point de départ précis et régulier. Des négociations ont été engagées selon le vœu du congrès, entre Turcs et Hellènes, elles se sont poursuivies à Prévesa et à Constantinople. La Turquie a offert un tracé de délimitation qu'elle s'est naturellement efforcée de réduire le plus qu'elle a pu ; aux restrictions des Turcs, les Grecs, de leur côté, ont opposé des prétentions pas-

sablement ambitieuses et démesurées. On ne s'est pas entendu un seul instant, c'était bien facile à prévoir. La libéralité inscrite par l'Europe en faveur de la Grèce dans le traité de Berlin se trouvait dès lors en suspens. C'est la seconde phase, la phase des négociations directes inutilement poursuivies pendant plus d'une année. Il n'y avait plus rien à attendre de pourparlers où les deux parties portaient plus de ressentimens et d'ombrages que d'intentions conciliantes. C'est alors, aux premiers mois de l'année qui vient de finir, c'est alors que commence la troisième phase qui a son point culminant à la conférence de Berlin, constituée pour exercer la médiation prévue par le traité de 1878. Assurément rien n'était plus conforme à la légalité créée à Berlin; les intentions bienveillantes et pacifiques des puissances n'étaient pas douteuses, et si, après avoir un instant hésité entre diverses formes d'action médiatrice, elles se décidaient à la réunion d'une conférence diplomatique dans une des capitales de l'Europe, c'était uniquement pour donner plus de relief et d'autorité à leur délibération. Que la réunion eût lieu à Berlin ou à Paris, — les deux villes avaient été d'abord désignées par l'Angleterre, — on croyait agir au mieux, pour en finir. Il faut bien le dire cependant, c'est la conférence de Berlin qui, sans le vouloir, a tout gâté et a créé cette situation presque violente d'aujourd'hui, d'où l'on ne sait plus comment sortir. C'est là que la question s'est nouée de la plus dangereuse manière dans la confusion des idées et des conseils. On a voulu trop faire et on n'a rien fait, faute d'une appréciation exacte des circonstances, de ce qui était possible, de ce que permettaient et cette légalité dont on s'armait, et la diversité même des politiques en Europe.

Que pouvait ou devait être cette réunion, qui n'avait dû être d'abord qu'une commission technique de délimitation envoyée en Épire pour régler la question sur le terrain et qui est devenue presque à l'improviste une conférence diplomatique? Elle avait sa mission toute tracée dans l'article du traité de Berlin qui constituait son droit; elle était une médiation offerte pour « faciliter les négociations » entre la Turquie et la Grèce, elle n'avait point d'autre rôle. Qu'a-t-elle été ou qu'a-t-elle paru être? Elle s'est trouvée aussitôt ressembler à une sorte de nouveau congrès disposant de territoires mis en liquidation par la guerre, distribuant des provinces, sanctionnant un projet de délimitation arrêté d'avance sur des cartes d'état-major et plus étendu que tout ce qui avait été prévu, notifiant enfin ses décisions comme un ultimatum, comme l'expression irrévocable du jugement souverain de l'Europe.

D'un seul coup, elle dépassait visiblement le but, et les Turcs, qui y étaient intéressés, qui sont de fins diplomates, les Turcs ne s'y sont pas trompés un instant. Dès le premier jour, dès le 15 juin, avant que rien fût décidé, ils l'ont dit, ils l'ont écrit dans une sorte de protestation anticipée : « Les puissances sont naturellement seules juges de la

manière dont elles procéderont à la médiation, et la Sublime-Porte n'aurait rien à objecter à la conférence projetée si les informations fournies à ce sujet ne semblaient indiquer que les représentans des puissances sont appelés à prendre des décisions qui seraient inconciliables avec l'idée et le caractère d'une médiation. La Sublime-Porte a toujours compris que la médiation des puissances consisterait avant tout à examiner, à discuter tel ou tel projet de rectification de frontières, en s'adressant à chacun des deux états, particulièrement à celui qui est appelé à faire tous les sacrifices. Cette conviction, fondée sur l'observation rigoureuse de l'esprit et des termes de l'article 24 du traité de Berlin, doit sans doute exclure toute crainte d'une atteinte à l'indépendance du gouvernement impérial. » C'était là le point vif que les Turcs saisissaient habilement dès la veille de la conférence. Les puissances outre-passaient leur droit, et, en sortant de leur vrai rôle, elles entraient dans une voie pleine de périls. Au lieu de simplifier une situation déjà assez confuse, elles la compliquaient encore; au lieu d'apaiser un différend, elles l'aggravaient et l'envenimaient. D'un côté, elles étaient bien sûres d'avance, elles ne pouvaient l'ignorer, que ce qu'elles faisaient serait repoussé par la Porte comme une usurpation sur le droit souverain d'un état nécessairement appelé à délibérer sur la mesure de ses propres concessions. D'un autre côté, par la forme comme par l'esprit de leurs décisions, elles rendaient la question encore plus insoluble en mettant le feu à ce malheureux petit état grec. Elles semblaient légitimer les ambitions et les revendications helléniques, et à partir de ce moment en effet, il n'y a plus eu un doute à Athènes! L'acte de Berlin est devenu pour tous un arrêt définitif et irrévocable. Les territoires de la Thessalie et de l'Épire, Janina, Larissa, Metzovo, ont été considérés comme une propriété de la Grèce que les Turcs étaient sommés de restituer, et avant même que la diplomatie eût achevé son travail, les Grecs commençaient leurs armemens; ils se mettaient en devoir d'exécuter ce qu'ils appelaient la sentence européenne, de défendre ce qu'ils appelaient désormais leur droit. Or, entre les Turcs et les Grecs ainsi mis en présence, quelle était la situation de l'Europe? L'Europe avait trop fait pour une simple médiation, telle que la prévoyait le traité de 1878, et pour aller au-delà elle ne se trouvait sûrement pas en mesure. Elle ne s'était d'ailleurs proposé rien de semblable à Berlin; elle n'avait voulu ni s'engager elle-même ni engager les Grecs dans un conflit pour l'exécution de ce qu'elle avait décidé. Seulement elle s'était trompée; elle ne s'était pas aperçue qu'en croyant travailler pour la paix, elle risquait d'avoir donné des armes pour la guerre et qu'après avoir adopté théoriquement, avec une certaine solennité, un tracé de frontières, il resterait toujours à « réaliser pratiquement » ce tracé.

C'était là justement la difficulté, d'autant plus grave que, par le fait,

dans cette singulière et malheureuse campagne, les diverses puissances, rattachées par ce fragile lien du concert européen, n'avaient visiblement ni un rôle égal, ni les mêmes préoccupations, ni la même initiative. On le voit assez dans cette série de dépêches où se reflètent les impressions successives des cabinets avant comme après la conférence. Ainsi il est bien clair que la Russie, bien que fort disposée à favoriser la Grèce, à encourager ses espérances, ne veut pas se mettre en avant. La Russie dit à notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, M. le général Chanzy, qu'elle a « déjà trop à demander sur des points qui l'intéressent plus particulièrement pour se décider à prendre l'initiative dans cette affaire de la Grèce, si bien soutenue par la France... » Le baron Haymerlé, à Vienne, met tous ses soins à bien constater que l'Autriche ne propose rien, qu'elle se rallie simplement aux propositions qui lui sont faites. M. de Bismarck, en s'empressant avec bonne grâce d'offrir une fois de plus l'hospitalité à la diplomatie, décline toute responsabilité : il attend les ouvertures de Londres ou de Paris, et ne se charge que pour la forme de la convocation. D'où vient donc l'initiative? Est-ce de l'Angleterre? Oui sans doute; le cabinet de Saint-James cependant, après s'être beaucoup agité, après avoir tracé de vastes programmes et avoir paru vouloir résoudre à la fois toutes les questions orientales, le cabinet anglais ne demanderait pas mieux que de mettre la France en avant, et la France, de son côté, tient à laisser à l'Angleterre l'honneur de prendre l'initiative pour la Grèce comme elle l'a prise pour le Montenegro, comme elle la prendra pour l'Arménie. Au demeurant, il est de toute évidence qu'on se prépare sans entrain, avec peu de confiance, à cette réunion, où l'on va pourtant bâcler une chose assez extraordinaire, et si les difficultés ou les hésitations se manifestent avant la conférence, elles deviennent bien plus sensibles encore le lendemain.

A peine l'œuvre est-elle accomplie, en effet, à peine la délibération de Berlin est-elle communiquée par une note collective à Constantinople et à Athènes, on commence à réfléchir, à voir les embarras, les impossibilités. L'attitude de la Porte démontre qu'on n'aura pas aussi facilement raison qu'on le croyait de la résistance des Turcs. Les agitations belliqueuses de la Grèce deviennent d'heure en heure un sujet d'inquiétude et ne tardent pas à provoquer des impatiences, bientôt des remontrances. Des doutes s'élèvent sur l'efficacité de l'œuvre de Berlin, sur le danger des passions qu'on a enflammées, sur les suites de conflagrations nouvelles en Orient. M. de Bismarck reste assez froid et n'est pas même éloigné de fournir des fonctionnaires allemands à la Porte ottomane. Le jour vient où notre ambassadeur à Vienne, M. le comte Duchâtel, écrit : « D'après l'ensemble des impressions que j'ai recueillies, les dispositions des puissances ne seraient guère favorables à la Grèce, en ce sens qu'aucun gouvernement ne témoignerait l'intention de prêter une assistance matérielle aux revendications hellé-

niques sur les territoires fixés par la conférence de Berlin. La seule question qui se pose avec une certaine préoccupation est de savoir ce que ferait l'Europe au cas probable où la guerre amènerait des revers désastreux pour l'armée grecque; mais cette préoccupation ne peut qu'augmenter le désir, qui paraît général, de trouver par les voies diplomatiques un moyen d'écarter des complications dangereuses pour le maintien de la paix européenne... Les termes dans lesquels le baron Haymerlé m'a parlé de l'ancien tracé de M. Waddington, excluant la cession de Janina, et en même temps des concessions qu'il serait peut-être permis d'espérer de la Turquie, m'ont donné lieu de penser que les décisions prises à Berlin ne sont pas considérées comme immuables et définitives... » Bref, le baron Haymerlé parle en homme désabusé, tout prêt à accéder à des combinaisons nouvelles, surtout fort peu disposé à se risquer pour les frontières de Grèce, et si le chef de la diplomatie autrichienne parle ainsi, il y a des chances pour qu'il soit d'accord avec le chef de la diplomatie allemande.

Quel est cependant en tout cela le rôle de la France ? Peut-être, sans trop insister sur des nuances de conduite ou de langage, y aurait-il quelque distinction à faire entre les diverses phases de cette question des négociations européennes pour les frontières helléniques. Évidemment, à la lecture attentive du « Livre jaune, » on se dit qu'il y a eu des momens où la France n'est pas sans avoir éprouvé une certaine impatience d'action, d'action diplomatique bien entendu, un certain besoin de se montrer. Non pas que la diplomatie française, tant qu'elle a été conduite par M. de Freycinet, ait cessé d'être mesurée, qu'elle se soit écartée de ce programme de la « paix sans jactance et sans faiblesse, » que l'ancien président du conseil traçait un jour. La diplomatie française, fidèle en cela à l'opinion du pays, a su certainement éviter les engagemens compromettans, et peut-être même a-t-elle mis parfois quelque affectation à se défendre de « prendre la tête du mouvement, » selon le mot de M. Léon Say, qui était alors ambassadeur à Londres; mais enfin, c'est bien visible, la politique française a toujours eu un peu l'air de faire de cette question grecque sa propriété, son lot dans les négociations orientales, d'accepter sinon l'apparence, du moins la réalité d'un certain rôle d'initiative, et on a cru assez souvent dans les chancelleries à ces intentions, à ces velléités françaises. On y croyait si bien qu'au moment de la conférence de Berlin, les autres cabinets trouvaient naturel de demander à la France de prendre l'initiative des propositions qui seraient formulées en faveur de la Grèce. « Il a paru aux cabinets, disait le prince de Hohenlohe à M. de Saint-Vallier, que, la France ayant eu le mérite de l'initiative devant le congrès de 1878, il lui appartient aujourd'hui de présenter ses vues et de définir l'importance de la rectification qu'elle désire voir réaliser. » Bien mieux, le jour où la conférence de Berlin achevait son œuvre, M. de Freycinet, songeant

peu au lendemain, se reposant dans la satisfaction du résultat qu'il croyait avoir conquis, se laissait aller à dire : « Après deux années de négociations, notre persévérance a été couronnée de succès. La conférence de Berlin vient de prononcer une décision finale en harmonie avec nos désirs. Dès lors, l'Europe nous a déchargés de notre mandat bénévole; elle s'est approprié nos vues, elle s'est donné la mission d'en poursuivre l'exécution. Elle les réalisera à son heure, suivant les voies qui lui conviendront; mais *la Grèce est armée désormais d'un titre irréfragable.* La Turquie est mise en demeure de se conformer, dans son propre intérêt, au sage avis des puissances médiatrices ou de précipiter ses destins en courant les chances d'une crise dont l'obscurité de l'avenir dérobe peut-être à ses regards les conséquences funestes, mais dont la résistance aveugle rendrait certainement l'échéance inévitable. » M. de Freycinet se hâtait d'ajouter, il est vrai, que « conséquente avec elle-même, la France se doit et doit à ses alliés de leur rappeler qu'elle a, dès l'origine, exclu de ses prévisions, dans l'affaire grecque, l'hypothèse d'un recours à la coercition matérielle... » La réserve était certainement sage et nécessaire; mais alors à quoi bon s'applaudir si aisément pour un résultat destiné à être sitôt démenti ? Pourquoi ces interprétations excessives d'un acte propre uniquement à enflammer, à enivrer d'illusions un petit peuple et dénué de toute garantie efficace? Pourquoi ne pas dire tout simplement qu'on a sans doute des sympathies traditionnelles pour la Grèce, mais que, n'ayant aucun secours à lui offrir, on ne peut ni l'abuser par cette déclaration d'un « titre irréfragable, » ni lui laisser le moindre prétexte de se jeter dans de périlleuses aventures ?

Le malheur est qu'avec les meilleures intentions, sans avoir précisément commis des fautes irréparables, on s'est laissé un peu échauffer par l'apparence d'un rôle séduisant, on a cédé à l'impatience de saisir l'occasion d'un succès qu'on croyait facile, qu'on s'était flatté dans tous les cas de placer sous la sanction et la sauvegarde de l'Europe. Le résultat est cette situation qui n'a pas tardé à se manifester, où une solution représentée comme définitive est devenue impossible, où le prétendu « titre irréfragable » consacré à Berlin semble abandonné par l'Europe elle-même, et où ce qu'il y a eu de plus sage pour le nouveau ministre des affaires étrangères entrant au pouvoir sur ces entrefaites a été d'essayer de s'arrêter, de renouer avec les cabinets des délibérations plus conformes aux circonstances. M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans la discussion sénatoriale du mois dernier, demandait qu'on lui fît crédit d'un peu de confiance. Cette confiance, il la méritait assurément, il l'a justifiée par les efforts qu'il a multipliés depuis quelques semaines pour la netteté de nos relations et pour le bien de la paix. Est-ce à dire qu'il ait eu à modifier complètement la politique extérieure qu'il a reçue de ses prédécesseurs? Non sans doute, il y

a depuis dix ans pour la France une politique générale de réserve à laquelle on ne pourrait manquer impunément, dont aucun ministre ne paraît avoir songé sérieusement à se départir. M. Barthélemy Saint-Hilaire n'a eu ni à renier ce qui avait été fait avant lui, ni à désavouer les sympathies de la France pour la Grèce, ni à décliner les engagemens diplomatiques ou moraux de Berlin. Il s'est simplement borné à la tâche, déjà assez difficile, de rectifier des interprétations abusives, de dissiper des confusions, de remettre un peu d'ordre et de clarté dans les affaires grecques, et de tenter de reprendre avec l'Europe un travail de pacification. Il a dû faire œuvre de sage, de modérateur, même de censeur si l'on veut, et cette œuvre, il l'a accomplie dans une série de dépêches ou de circulaires un peu abondantes, un peu troublées, — toujours inspirées néanmoins d'un sentiment de juste et patriotique prévoyance.

Rien n'est plus pénible sans doute que d'avoir à dissiper les illusions, à décourager les espérances d'un peuple auquel on s'intéresse. Ce rôle ingrat, M. le ministre des affaires étrangères n'a point hésité à l'accepter vis-à-vis du cabinet d'Athènes. Malheureusement la Grèce, soit qu'elle ait été encouragée, soit qu'elle n'ait obéi qu'à sa propre inspiration, la Grèce s'est accoutumée, depuis quelque temps, aux plus étranges interprétations du traité de 1878, des délibérations de la dernière conférence; elle en est venue à cette idée, qui lui met en ce moment les armes dans les mains, que l'Europe est liée envers elle, qu'on lui doit les territoires promis à son ambition, qu'il suffira vraisemblablement d'un coup de tête pour entraîner l'Occident à lui prêter appui. Ce sont ces abus d'imagination que M. le ministre des affaires étrangères ne craint pas de rudoyer d'une vive et pressante parole, en ramenant les traités à leur vrai sens, en montrant aux Grecs que les actes de la dernière conférence peuvent être un « conseil amical, » une tentative de médiation bienveillante, qu'ils sont un « titre précieux, » nullement un « titre irréfragable » et définitif, ayant valeur et force obligatoires. M. Coumoundouros s'offense et s'indigne dans une circulaire d'hier, c'est possible : il ne détruit pas ce qui est évident; on ne saurait surtout établir une analogie plausible entre le Danemark attaqué autrefois dans son territoire, dans son indépendance, livré au péril d'un démembrement, et la Grèce, brûlant de se jeter sur des territoires qui appartiennent à la Turquie, menacée tout au plus de n'avoir qu'un agrandissement modéré. Et en même temps que M. le ministre des affaires étrangères, au risque de s'attirer les philippiques de M. Coumoundouros, fait entendre à Athènes le langage d'une raison cordiale et ferme, il se tourne vers les chefs de la diplomatie européenne pour leur demander de reprendre en commun, sous une autre forme, l'œuvre de conciliation interrompue, singulièrement menacée aujourd'hui. Il a proposé cet arbitrage qui a fait le tour de l'Europe et des chancelleries

dans ces dernières semaines. Si l'idée a été accueillie partout, sous certaines conditions toutefois, il faut bien dire qu'il n'y a eu guère d'illusion nulle part, ni à Berlin, ni à Vienne, ni à Saint-Pétersbourg, et le doute qui s'est élevé partout n'a été que trop tôt justifié par le résultat. Entendons-nous : rien n'a été officiellement proposé et repoussé. Il s'agissait, au contraire, de déterminer la Porte et la Grèce à prendre l'initiative, à demander l'arbitrage des puissances, en s'engageant d'avance à se soumettre à tout ce qui serait décidé. C'est ce qu'on n'a pu obtenir, c'est ce qui a échoué devant les répugnances des Turcs et ce qui aurait aussi vraisemblablement échoué devant les répugnances des Grecs.

Dans quels termes reste donc à l'heure qu'il est cette redoutable question, sept mois après la conférence de Berlin? De l'œuvre de cette conférence on n'en parle plus que pour la ranger parmi les documens historiques. L'arbitrage lui-même est tombé dans les eaux de Constantinople comme il serait tombé infailliblement dans les eaux du Pirée, et les Grecs montrent toute l'animation d'un peuple sourd à tout conseil, prêt à entrer en campagne, poussant ses forces à la frontière, tandis que les Turcs les attendent de pied ferme, résolus à soutenir énergiquement la lutte, à rendre guerre pour guerre. C'est là assurément une situation plus que jamais périlleuse. D'un autre côté, cependant, le dernier mot de la diplomatie ne semble pas dit encore. Si l'arbitrage a disparu, une proposition nouvelle vient de surgir. Les Turcs, par une dépêche habilement conciliante qui n'est point sans avoir produit une certaine impression, offrent de négocier, non pas par voie de conférence ou d'arbitrage, mais directement avec les puissances, et il n'est point impossible que, satisfaits dans leur orgueil, ils soient disposés à quelques-unes de ces concessions sur lesquelles le baron Haymerlé comptait il y a quelques semaines. Qu'en sera-t-il? C'est encore le secret des délibérations des cabinets aujourd'hui. Ce qui touche essentiellement la France pour le moment au milieu de toutes ces agitations, c'est que M. le ministre des affaires étrangères semble bien décidé à s'inspirer avant tout de l'intérêt supérieur de la paix; il ne le cache pas, il pousse même au besoin, avec un certain pathétique, le cri d'alarme, et quand on parle de la nécessité de la paix, est-ce donc par un sentiment de défaillance? Est-ce par une sorte de défection aux destinées et à la grandeur du pays? Est-ce pour se faire un système commode de cette « paix à tout prix » qui, dans des temps plus heureux, a été le thème banal de tant d'oppositions et de déclamations? On sait bien que tout est changé, qu'il n'y a aucune ressemblance entre l'époque où la « paix à tout prix » était un mot de guerre contre un gouvernement et le moment présent. La France a aujourd'hui toutes sortes de raisons de désirer la paix. La première raison, c'est qu'il paraîtrait vraiment assez étrange de chercher à enflammer le pays pour la rectifi-

cation de la frontière des autres. La seconde raison, c'est qu'après avoir laissé commettre bien des folies en son nom, la France n'est pas sans doute disposée à se laisser rejeter dans les aventures et qu'avant de rentrer dans l'action, elle a besoin de se sentir assez reconstituée, assez réorganisée pour remplir tout son rôle, pour ne manquer ni à son passé ni à son avenir.

De toutes les puissances engagées dans ces malheureuses affaires orientales, l'Angleterre n'a point été la moins vive, la moins portée à l'action il y a quelque temps, et elle semble maintenant s'être un peu refroidie. Elle n'en est nullement sans doute à déserter son rôle, à se désintéresser de tout ce qui se passe en Orient; elle temporise, elle évite les initiatives qui pourraient la conduire plus loin qu'elle ne le voudrait, et d'ailleurs pour le moment elle est tout entière à ses affaires intérieures, à ses débats de parlement, au grand effort qu'elle tente pour ramener la paix en Irlande.

L'Irlande en effet, c'est son embarras sans cesse renaissant, son « obstruction » pour employer le mot du jour. En dehors même des crimes agraires et des séditions locales qui désolent le pays, contre lesquelles les répressions sont le plus souvent inefficaces, l'Angleterre rencontre cet embarras irlandais sous toutes les formes. Elle l'a rencontré il y a quelques jours sous la forme de ce procès qui avait été intenté devant la cour de Dublin à M. Parnell et à ses amis, qui s'est terminé sans résultat, par l'impossibilité où s'est trouvé le jury de se mettre d'accord. Quand ce n'est plus le procès Parnell, c'est dans le parlement même l'opposition de la brigade irlandaise, habile à se multiplier, acharnée à résister, à pratiquer par les procédés les plus variés cet art perfectionné de « l'obstruction » qui consiste à tout empêcher. Pour la première fois, depuis longtemps, en Angleterre, la discussion de l'adresse a occupé plus d'une semaine par le seul fait de la ténacité irlandaise. Quand on a eu voté l'adresse, on n'en avait pas fini; ce n'était que le commencement. Alors est venue la grosse question, celle des mesures de coercition proposées par le gouvernement, soutenues par M. Forster. Le bill récemment présenté n'est d'ailleurs qu'une partie du système ministériel; il consiste dans la suspension de l'*habeas corpus*, dans l'autorisation donnée au vice-roi d'Irlande de faire arrêter les suspects de trahison ou d'autres crimes dans les districts livrés à l'agitation. Chose curieuse! il ne s'agissait encore que de la mise à l'ordre du jour du bill, et dès le début, il y a eu une séance qui s'est prolongée pendant vingt-deux heures! Vainement M. Gladstone est intervenu en présentant de sa parole décisive un exposé de la situation de l'Irlande fait pour justifier les mesures proposées. Les Irlandais sont restés sur la brèche jusqu'à fatiguer toutes les forces. M. Gladstone a été obligé de se retirer. Le *speaker* lui-même a dû quitter son siège pour aller prendre quelque repos. Les membres du parlement se re-

layaient, la bataille n'a fini que par lassitude, par épuisement. S'il en est ainsi pour la simple mise à l'ordre du jour, que sera-ce lorsque le bill lui-même sera discuté, lorsque les autres parties du système du gouvernement se succéderont? Il faut vraiment toute la longanimité britannique, tout le respect dont la liberté parlementaire est entourée à Londres pour que ces abus ne causent pas quelque impatience. C'est la grandeur de l'Angleterre de pouvoir supporter les orages, même les puérilités irritantes de la liberté, sans se sentir atteinte dans sa puissance et dans sa prospérité.

CH. DE MAZADE.

Théorie scientifique des couleurs, et leurs applications à l'art et à l'industrie, par O.-N. Rood, professeur de physique au Columbia-College de New-York, Paris 1881; Germer-Baillière.

Les couleurs sont la joie des yeux, et l'attrait qu'elles exercent sur notre esprit est certainement pour quelque chose dans la multiplicité des travaux qui ont pour objet la théorie mathématique de la lumière. « Le spectre solaire, dit M. Rood, a été, bien des années avant les découvertes de Kirchhoff et de Bunsen, un sujet favori d'études pour les physiciens; cette affection a dû attendre près d'un demi-siècle avant d'obtenir sa récompense; mais s'il n'avait eu le charme de ses couleurs, s'il avait été moins examiné, le spectre serait peut-être resté pour nous une énigme pendant un siècle de plus. » C'est ainsi que le plaisir des sens a été un auxiliaire fort utile de la science, et la science, qui paie toujours généreusement l'aide qu'on lui prête, a mis au jour le secret mécanisme des phénomènes et a posé les principes de toutes les applications des couleurs.

En parcourant les traités les plus récens, comme celui de M. O.-N. Rood, dont l'édition française vient de paraître, ou celui de M. Bezold, on est frappé de la clarté que de bonnes définitions ont introduite dans la théorie des couleurs et surtout dans leur classification. Les physiciens admettent aujourd'hui que toute sensation colorée dépend de trois facteurs qui la déterminent complètement et qui sont : 1° une couleur franche, définie par sa longueur d'onde; c'est ce que M. Rood appelle la *teinte*, M. Chevreul la *nuance*, M. Helmholtz le *ton;* 2° l'intensité lumineuse ou *luminosité*, que l'on peut aussi définir par la quantité de noir ajoutée à l'intensité normale; 3° le degré de *pureté* ou de *saturation*, qui dépend de la quantité de blanc mêlée à la couleur franche. Voilà donc les trois *constantes*, les trois propriétés caractéristiques qui permettent de porter l'ordre et la règle dans l'ondoyant chaos des teintes que produisent l'art et la nature et qui parfois semblent si vagues, si indécises et si fortement influencées par l'éclairage ou par

les contrastes qu'on désespère de les fixer. Tout le monde comprend d'ailleurs immédiatement ce qu'on entend ici par teinte ou nuance (la première, ou, suivant M. Rood, la troisième constante de toute couleur); il faut, au contraire, un certain effort de réflexion pour bien saisir la signification des deux autres constantes. L'éclat ou la luminosité d'une couleur dépend, comme nous l'avons dit, de l'intensité des rayons colorés qui répondent à sa teinte, et cet éclat est modifié par l'addition d'une certaine proportion de noir. Les couleurs ainsi rabattues peuvent aussi être obtenues en éclairant de moins en moins une surface peinte avec une couleur franche, ce qui prouve bien que le mélange avec du noir équivaut à une diminution d'intensité. Mais le mélange avec du blanc ne produit pas l'effet contraire, c'est-à-dire une augmentation d'intensité, comme on pourrait le croire et comme beaucoup de personnes l'admettent volontiers; les couleurs blanchies ne sont nullement des couleurs franches, plus intenses, plus lumineuses; ce sont des couleurs impures, des couleurs imparfaitement saturées.

Le langage des peintres n'est guère conforme à cette manière de voir, et il peut en résulter quelque obscurité et quelque confusion. Ils disent d'une couleur qu'elle est lumineuse ou brillante simplement parce qu'elle rappelle à l'esprit l'impression de la lumière, et non parce qu'elle réfléchit beaucoup de lumière à l'œil. De même, ils emploient souvent le mot de *pureté* dans un sens très différent de celui que nous lui attribuons ici; en disant qu'une couleur est remarquablement pure, ils entendent qu'elle n'est ni terne ni indécise, mais ils ne songent pas aux effets du mélange avec une proportion plus ou moins forte de blanc. Si l'on adopte les définitions qui viennent d'être établies, il faudra donc, pour obtenir une classification rationnelle des couleurs, former d'abord un cercle chromatique avec une série de teintes franches, distribuées sur la circonférence extrême en suivant l'ordre des couleurs spectrales, et dégradées successivement par des proportions croissantes de blanc depuis le bord jusqu'au centre, occupé par le blanc; on aura ainsi tous les degrés de pureté des teintes normales, représentés par les « tons affaiblis » des cercles chromatiques de M. Chevreul. Ensuite on formera une échelle des intensités au moyen d'une série de cercles semblables, obtenus en rabattant le premier avec du noir. On pourrait d'ailleurs, à mesure que les couleurs deviennent plus sombres, diminuer le diamètre des cercles successifs; leur superposition donnerait alors un cône terminé par une pointe noire, et dont l'axe serait occupé par une gamme de tons gris, depuis le noir jusqu'au blanc. C'est le cône chromatique de Lambert, auquel nous ramènent, comme on voit, les théories les plus récentes et les plus rationnelles.

Comme types de couleurs franches, on prend toujours les teintes du spectre de la lumière solaire. Dans ces derniers temps, M. Vierordt a

fait une tentative pour déterminer, par des moyens photométriques, la luminosité relative des différentes régions du spectre donné par le prisme, et il a trouvé celle du jaune orangé égale à 7890, tandis que celle du vert bleu descend à 1100 et celle du violet à 13. De son côté, M. Rood a cherché à déterminer l'étendue des espaces que les différentes couleurs occupent dans le spectre, et en multipliant cette étendue par l'intensité correspondante, il a obtenu des nombres qui représentent assez bien les proportions des diverses lumières colorées qui composent le faisceau blanc : il a trouvé, par exemple, que, pour 1000 parties de lumière solaire blanche, il y a 54 parties de rouge, 140 de rouge orangé, 80 d'orangé, 114 de jaune orangé, 54 de jaune, etc. « Les peintres, dit M. Rood, ont l'habitude de diviser les couleurs en couleurs chaudes et couleurs froides. Si nous traçons la ligne de séparation de manière à comprendre parmi les couleurs chaudes le vert jaunâtre, nous trouverons que la luminosité totale des couleurs chaudes contenues dans la lumière blanche est un peu plus de 3 fois celle des couleurs froides. Si nous excluons le vert jaunâtre de la liste des couleurs chaudes, le rapport de luminosité ne sera plus que 2 environ. »

C'est à ces couleurs spectrales qu'il faut toujours comparer les couleurs naturelles dont on veut déterminer la teinte; c'est leur mélange, opéré par la superposition des images sur la rétine, qui nous fait connaître les effets véritables de la combinaison de deux couleurs. On constate alors que toute couleur a sa teinte complémentaire avec laquelle elle donne le blanc. C'est ainsi que la superposition directe du jaune et du bleu donne du blanc ou du moins un gris très clair. On reproduit les mêmes phénomènes au moyen de disques tournans à secteurs diversement colorés. Tout autres sont les effets du mélange des matières colorantes, tel que l'opère le peintre sur sa palette. Ici le jaune et le bleu donnent du vert. C'est que les couleurs des pigmens et en général les couleurs des objets que l'on rencontre dans la nature sont des couleurs d'absorption. La gomme-gutte, par exemple, paraît jaune parce qu'elle absorbe le bleu et le violet qui existent dans la lumière blanche; en l'associant à une substance bleue qui absorbe le rouge et l'orangé, on élimine du spectre à peu près toutes les teintes, hormis le vert, et voilà pourquoi cette couleur s'obtient en mêlant un pigment jaune à un pigment bleu. Ce tamisage des rayons par voie d'absorption et de réflexion suffit à rendre compte des phénomènes si divers et souvent si bizarres que nous offrent les objets colorés. Lorsqu'il s'agit, par exemple, d'un tissu de soie ou de laine, la lumière qu'il envoie à l'œil provient de réflexion à la surface des fibres; mais avant de s'y refléchir, une partie a traversé les fibres teintées et s'est ainsi colorée elle-même. Le pouvoir réflecteur des fibres textiles joue dans ces effets un rôle important. Il est facile de constater que le lustre naturel de la soie est bien

supérieur à celui de la laine, et que la laine a un lustre supérieur à celui du coton; en outre, la disposition des fibres dans le tissu peut les rendre plus ou moins aptes à réfléchir la lumière; de là les différences d'aspect que présentent les tissus de coton, de soie ou de laine teintés. La physique peut donc expliquer d'une manière très simple la plupart des faits qui ont rapport aux couleurs; mais elle ne peut se passer du secours de la physiologie, à laquelle ressortissent les phénomènes si complexes que l'on comprend sous le nom d'effets de contraste.

On sait qu'on peut notablement changer l'aspect que nous présente une surface colorée, qu'on peut en modifier la teinte, sans agir directement sur elle; il suffit pour cela de changer la couleur qui lui est contiguë ou le fond sur lequel elle se projette. Ces changemens, ces effets singuliers de contraste, sont dus en partie à des phénomènes réels dont l'œil est le siège, en partie à des incertitudes d'appréciation de la part de l'observateur, et s'expliquent par la fatigue des nerfs. Le contraste peut nuire à certaines couleurs, ou bien les favoriser : il peut les faire paraître plus riches en augmentant leur degré de saturation naturel, ou bien, en diminuant cette saturation, leur donner un aspect pâle, terne, et même sale. Par le contraste, on peut obtenir qu'elles présentent plus que leur éclat naturel; alors elles nous paraissent belles, même lorsque leurs teintes naturelles sont de celles qui, isolées, seraient appelées faibles et ternes. « C'est ainsi, dit M. Rood, que des tableaux presque entièrement composés de teintes qui semblent par elles-mêmes modestes et rien moins que brillantes, nous paraissent souvent présenter les couleurs les plus vives et les plus splendides; de même, il peut souvent arriver que les couleurs les plus voyantes soient disposées de manière à offrir l'aspect de couleurs tout à fait médiocres... Dans la combinaison des couleurs, de leurs ornemens ou de leurs tableaux, les peintres de tous les temps ont nécessairement obéi aux lois du contraste, qu'ils ont pour ainsi dire devinées, comme les enfans qui marchent et sautent obéissent aux lois de la pesanteur, bien qu'ils n'en soupçonnent pas l'existence. » Ces lois du contraste, ces changemens d'intensité, de nuance et de luminosité, produits par le voisinage de deux couleurs, sont, on le pense bien, une source de perplexités et de confusion pour les commençans, qui sans cesse sont trompés par des apparences dues à cette cause. C'est pour cela qu'un livre comme celui que vient de nous donner M. Rood est appelé à rendre des grands services aux artistes et aux amateurs, en les familiarisant avec la nature des obstacles qu'ils rencontreront sur leur chemin, et en leur signalant l'existence de difficultés contre lesquelles ils lutteraient vainement.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

